54

# PRÉCIS

DE

# L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME XI.

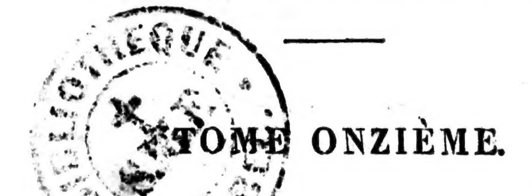
# PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE OU TABLEAU HISTORIQUE



PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR AGRANDISSEMENT, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES, JUSQU'AU MOMENT ACTUEL ;

PAR ANQUETIL,
DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

---



TOME ONZIÈME.

---



A PARIS,
CHEZ LOUIS TENRÉ, LIBRAIRE,
RUE DU PAON-S.-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 1.
1823.

# PRÉCIS
# DE
# L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

## DANEMARCK,

*entre l'Océan, la mer Baltique et l'Allemagne. Description de la Norwége et de l'Islande. Chronologie des rois depuis Harald VIII, en 930, jusqu'à Christiern VII, en 1766.*

Au Danemarck, composé de plusieurs îles dans la mer Baltique, et d'une presqu'île qui tient à l'Allemagne, sont joints le royaume de Norwége et la grande île d'Islande. La capitale du Danemarck est dans une île baignée par les eaux du Sund, fameux détroit de l'Europe. Il y passe et repasse par an, de l'Océan à la Baltique, cinq à six mille vaisseaux. Le droit qu'ils paient est un des principaux revenus du roi de Danemarck.

Le sol, en général, sans être riche, fournit assez de vivres aux habitans. Le climat est rude et froid; mais sa rigueur n'approche pas encore de celle de la Norwége, qui est réunie à la couronne de Danemarck. L'hiver y est très-long et très-âpre. Les mon-

tagnes de cette presqu'île sont toujours couvertes de neige. Le rivage est escarpé, bordé de rochers et de petites îles qui en rendent la navigation dangereuse, mais aussi qui offrent de bons havres. Les baleines se jouent dans ces mers; on les y rencontre en grandes troupes.

Cette île montueuse est comme un amas de glaces placées sur la voûte d'une fournaise. Le principal soupirail de ses volcans est l'Hécla, d'où jaillissent des sources bouillantes. Il lance des pierres mêlées de feu, et ses convulsions ébranlent fréquemment l'île entière. Ce pays irrégulier et sauvage présente à l'observateur des objets curieux : des précipices sur les montagnes, des terrains tremblans, des fontaines intermittentes. Les jours arrivés à leur terme de croissance sont de vingt heures, et donnent en décroissant des nuits de pareille longueur. Dans de maigres pâturages s'engraisse le renne, espèce de cerf, animal de course et de charge, qui est la richesse du pays. Par l'odorat il découvre sous la neige, à une grande profondeur, une espèce de mousse, dont il se nourrit au besoin. Les rennes, attelés aux traîneaux, qui sont les voitures du pays, font voler le voyageur sur la neige. On les applique à tous les travaux; on boit leur lait, on se nourrit de leur chair.

Il se trouve en Danemarck une grande quantité de gibier. Les Danois, en général, consomment moins de pain que de poisson frais et salé, de légumes et de fromage. L'industrie est bornée aux besoins. On n'y trouve point de riches mines; et l'on pourroit ap-

pliquer, surtout aux parties septentrionales, ces vers d'un poëte célèbre :

> La nature, marâtre en ces affreux climats,
> Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.

En effet, les Danois sont braves, en général de haute taille et robustes. Mais cette corpulence, estimée chez les hommes, déplaît chez les femmes, dont la charpente est massive, et qui ne savent pas corriger ce défaut par les grâces de l'ajustement. Elles ne refusent pas plus que les hommes l'eau-de-vie et les liqueurs fortes, dont l'usage n'est que trop souvent excessif. La sobriété n'a de règle que les moyens. Il est rare que le peuple ne charge pas sa table de viandes quand il le peut. La noblesse vit délicatement, est affable et généreuse. La culture des sciences n'est pas négligée. La religion est la luthérienne.

L'histoire du Danemark ne renferme guère de faits vraisemblables qu'à dater de l'an 333 de l'ère chrétienne. Une grande famine se faisoit sentir dans le royaume. *Aggo* et *Ebbo*, deux nobles danois, proposent sans scrupule de tuer les vieillards et les enfans pour sauver le reste. *Magga*, mère du roi, entre dans le conseil, et représente la barbarie d'un pareil expédient. « Il sera bien plus digne, dit-elle, de la » générosité des Danois d'envoyer notre jeunesse à » des expéditions étrangères pour laisser à l'âge de » l'innocence et à celui des infirmités une meilleure » part dans les provisions publiques. » Ce moyen est adopté. On tire un sur neuf de tous ceux qui

sont en état de porter les armes. Ils se trouvent un assez grand nombre pour former une armée, qui, sous la conduite d'*Aggo* et d'*Ebbo*, va établir une colonie sur la côte de la Baltique, vis-à-vis du Danemarck, entre l'Elbe et l'Oder.

Cette première émigration a été suivie de beaucoup d'autres dans un espace de mille ans. C'est le temps des géans, des sorciers, des magiciens, qui commandoient aux vents, soulevoient les flots, obscurcissoient le ciel en plein jour, faisoient briller le soleil dans les ténèbres de la nuit. Ils élevoient du fond de la mer des fantômes qui conduisoient les nefs danoises sur les plages ennemies et protégeoient les descentes. Après que les barques avoient été brisées, coulées à fond ou incendiées, à point nommé ils en faisoient trouver d'autres sur le rivage, pour transporter le butin et les prisonniers d'Allemagne. Les chroniqueurs danois ont trouvé beaucoup plus beau d'attribuer les exploits de leurs compatriotes à ces causes surnaturelles qu'à leur prudence, à leur prévoyance et à leur valeur. Les lumières de la religion chrétienne ont fait disparoître ces prodiges vers le temps de Charlemagne. Ce prince pénétra dans ces contrées en poursuivant les Saxons. Il trouva un antagoniste digne de lui dans *Godrick*, capable, dit-on, de disputer à ce grand monarque l'empire du monde, s'il n'avoit été tué dans la force de l'âge par un assassin.

Le christianisme s'introduisit sous *Régner*, cinquante-sixième roi, qu'on croit contemporain de

*Louis le Débonnaire*. Ce prince reconquit son royaume sur *Froé*, roi de Suède, qui avoit aussi usurpé la Norwége. En s'emparant de ce dernier royaume, *Froé* avoit fait prisonnière la femme et les filles du roi, et les avoit exposées aux outrages les plus insignes, ainsi que toutes les jeunes filles tombées dans ses fers. Une d'entre elles, nommée *Lathgartha*, échappée de ses chaînes, se trouvant dans l'armée de *Régner*, perce les rangs, attaque *Froé* en personne, et le fait tomber sous ses coups.

Cette action lui valut la main de *Régner*. Mais, soit qu'une héroïne n'ait pas toujours les qualités d'une bonne épouse, soit passion effrénée de *Régner*, qui se soumit, dit-on, à combattre deux taureaux furieux pour obtenir une princesse de Suède dont il étoit devenu amoureux, il répudia *Lathgartha*. Elle se vengea d'une manière digne d'elle. Voyant son infidèle époux engagé dans une guerre dangereuse contre les Cimbres, elle équipe une flotte de cent vingt vaisseaux, et vole à son secours. « Si mes char- » mes, dit-elle à son mari étonné, sont flétris à vos » yeux, je suppléerai à cette perte par d'autres qua- » lités plus utiles à votre gloire et au bien de votre » royaume. » On ne dit pas si cette générosité lui fit rendre son rang, au défaut du cœur, qu'une femme disgraciée recouvre rarement.

*Régner* étoit capable d'actions extraordinaires. Il venoit de perdre par un lâche assassinat un fils chéri : ce malheur le jette dans un désespoir ap-

prochant d'une frénésie furieuse. Rendu à son bon sens, il arme contre un monarque qualifié roi de l'Hellespont, auteur du meurtre, le fait prisonnier, et lui rend dédaigneusement la liberté. « Jouis, lui » dit-il, d'une vie qui n'est pas un assez digne sa» crifice à offrir aux mânes de mon fils ; que ta con» science soit ton bourreau. » *Régner*, qu'on fait vainqueur de l'Hellespont, a aussi, dit-on, subjugué l'Angleterre.

*Éric*, usurpateur, et compté cependant pour le soixantième roi, donna, en 858, de la stabilité au christianisme. Il fonda des églises, et les enrichit; mais *Gemon*, soixante-cinquième monarque, persécuta la religion, devenue florissante, démolit les églises, et bannit le clergé. L'empereur *Henri I*, dit *l'Oiseleur*, le força de réparer ces dommages et de rappeler les exilés.

Aux titres de conquérant de l'Angleterre et de prince très-vaillant, *Harald II*, régnant en 930, joignit les qualités de monarque juste et pieux. Il établit des évêchés, fonda et dota des monastères, fit baptiser *Swen* ou *Suénon*, son fils, et le fit élever dans la religion chrétienne. Sans doute le zèle d'*Harald* mécontenta ceux qui étoient attachés au culte des idoles. *Suénon*, jeune ambitieux, se montra favorable à ces païens ; et, s'étant fait parmi eux beaucoup de partisans, il se révolta contre son père. On en vint aux mains. Après un combat très-long, et dont le succès fut incertain, les plus sages des deux partis

proposèrent un accommodement. Les conditions étoient acceptées, lorsque *Harald* fut assassiné, mais sans qu'on impute le crime à son fils.

[980.] Pour complaire à ces partisans, *Suénon I* releva les idoles, sans cependant abjurer sa religion. Il fut fait prisonnier par les Vandales, et ne racheta sa liberté qu'au prix de deux fois la pesanteur de son corps en or pur, avec son armure complète. Les dames danoises vendirent volontairement leurs bijoux pour compléter sa rançon. Il reconnut cette générosité en leur accordant des avantages dans les conventions matrimoniales. *Suénon* fut aussi vaincu par le roi de Suède, et s'enfuit en Écosse. Le monarque qui régnoit dans ce royaume le rétablit. Réintégré dans ses états, il attribua ses malheurs à l'espèce d'apostasie qu'il s'étoit permise en bannissant le clergé et gênant l'exercice de la religion. Il répara autant qu'il put cette faute, en l'avouant publiquement et en exhortant les Danois à revenir à la religion que son mauvais exemple leur avoit fait abandonner.

*Suénon*, non-seulement effaça dans sa vieillesse la flétrissure de ses infortunes, mais encore se couvrit de gloire par la conquête d'une partie de l'Angleterre, et fraya le chemin de la victoire à *Canut II* [1015], son fils, surnommé *le Grand*. On reconnoît la puissance de ce dernier prince par le partage qu'il fit de ses états entre ses trois enfans. Il donna à *Harald* l'Angleterre, à *Hardi-Canut III* [1036], le second, le Danemarck, et à *Suénon*, le dernier, la Norwége. Des mains de *Hardi-Canut* le sceptre

de Danemarck tomba par accord, après des guerres, dans celle de *Magnus* [1042], prince de Norwége, qui a été surnommé *le Bon*. Cette épithète vaut une longue histoire.

[1048.] *Suénon II*, son fils, eut cinq enfans. Par un pacte qu'il fit signer aux seigneurs danois, et dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire, il stipula qu'ils monteroient successivement sur le trône, et la condition fut exécutée. On peut prendre une juste idée de ces cinq princes par leurs surnoms. [1074.] *Harald III* a été nommé *le Simple*; *Canut IV*, *le Pieux* [1080] : on auroit pu l'appeler *le Chaste*, *le Juste*, *l'Ami des savans*; *Olaüs IV* [1086], *l'Affamé*, non qu'il le fût lui-même, mais parce qu'une grande famine s'étant déclarée dans le royaume, il mourut de chagrin de ne pouvoir pas soulager la misère de son peuple; *Éric III* fut surnommé *le Bon* [1095], comme *Magnus*, son grand-père.

Il parut à sa cour un musicien dont le talent étoit tel, que, par le pouvoir de son harmonie, il faisoit passer du calme à la fureur : *Éric* voulut en éprouver lui-même les effets. Dans l'accès de frénésie que le musicien lui procura, il tua quatre de ses gardes. Quand l'accès fut calmé par le changement de mesure, il fut si touché des meurtres qu'il avoit commis, qu'en expiation il promit au ciel de faire un pélerinage à la Terre-sainte. Il partit, malgré les remontrances de ses sujets, dont il étoit aimé, et mourut dans l'île de Chypre. De deux fils qu'il avoit,

*Harald* et *Canut*, il laissa l'aîné régent du royaume pendant son absence. Il sembloit que la mort de son père dût naturellement le placer sur le trône ; mais des cinq enfans de *Suénon* il en restoit encore un, nommé *Nicolas*, qui étoit prisonnier en Flandre. Les Danois, fidèles à l'engagement pris avec *Suénon* de faire régner ses cinq fils, payèrent la rançon de *Nicolas*, et lui mirent la couronne sur la tête.

Son règne ne fut qu'un enchaînement de troubles, excités, non par *Canut*, qui vécut peu, mais par *Harald*, son autre neveu, fils d'*Éric*. *Harald* ne vit qu'avec peine le sceptre de son père lui échapper et passer à son oncle. Afin d'adoucir son chagrin, *Nicolas* lui confère le gouvernement du duché de Sleswick. *Harald* s'arroge les honneurs de la souveraineté. Une irruption des Vandales et des Esclavons en Danemarck lui procure l'occasion de faire connoître aux Danois sa prudence et sa valeur, en éloignant les premiers par une négociation pacifique, et en repoussant les seconds par la force. Ces services, ainsi que des qualités estimables, rendent *Harald* cher aux Danois, d'autant plus qu'elles contrastoient singulièrement avec la hauteur et l'indolence de *Nicolas*. Ce monarque avoit un fils nommé *Magnus*, qui devint jaloux de son cousin *Canut*. La cour se partagea entre les deux rivaux. *Canut* avoit pour lui la reine même, épouse de *Nicolas*, qui sans doute n'étoit pas la mère de *Magnus* ; et celui-ci comptoit parmi ses partisans les propres enfans de son

cousin, déjà d'un âge mûr. Ainsi toutes les familles étoient divisées; mais le peuple étoit tout entier pour *Canut*. Ce prince avoit aussi pour amis zélés et actifs *Harald* et *Éric*, qu'on croit avoir été ses frères naturels.

L'indolent *Nicolas*, quoique mécontent de l'empire que son neveu prenoit, l'auroit peut-être souffert, si on ne l'avoit excité contre ce prince. On se servit de tous les moyens de le perdre dans son esprit. Conjectures, calomnies, interprétations sinistres de ses actions, rien ne fut oublié. Malheureusement *Canut* donna lieu à des préventions fâcheuses dans un voyage que *Nicolas* fit à Sleswick. Le neveu s'y montra sur un trône d'une hauteur égale à celui du monarque. Quoiqu'il fît ses excuses de son imprudence, le trait resta dans le cœur de l'oncle, et le tint ouvert à tous les projets qu'on voulut tenter contre son neveu. *Magnus* profita de ces circonstances. Par de feintes caresses il attira à la cour *Éric*, son cousin. Il y avoit un complot formé contre lui, et dans lequel trempoit le roi lui-même. *Éric*, quoique averti, se hasarda, parut, et succomba.

La nouvelle de sa mort causa un deuil général. Le peuple, inconsolable, chargea le meurtrier d'imprécations. Ses amis demandèrent la permission de lui faire des funérailles publiques. *Nicolas* éluda prudemment cette demande, dans la crainte des suites que pouvoit entraîner le spectacle d'un corps couvert de blessures sanglantes : mais l'effet ne fut

que différé. *Éric* avoit une jeune épouse qui accoucha, huit jours après la mort de son mari, d'un fils qu'on nomma *Valdemar*. On lui donna pour tuteurs *Harald* et *Éric*, ses oncles. Ils firent paroître leur pupille dans son berceau à une assemblée qui se tint dans le duché de Sleswick. Là ils déplorèrent la mort funeste du père, rappelèrent ses belles qualités, exposèrent à la vue son manteau sanglant, déchiré par les poignards, implorèrent la vengeance du peuple et sa protection pour l'infortuné rejeton du prince qu'il regrettoit.

Cette scène pathétique excita un soulèvement qui du lieu où elle s'étoit passée se communiqua au reste du royaume. On courut aux armes. *Nicolas* ne trouva d'autre moyen de calmer ce mouvement que de bannir son fils *Magnus* et les complices les plus notés; mais il le rappela quelque temps après. Son retour excita une nouvelle fermentation et de nouveaux troubles. *Éric* et *Harald* assemblèrent le peuple, firent déclarer *Nicolas* déchu de la royauté, et son fils *Magnus* indigne de porter jamais la couronne. Dans des combats qui suivirent, peu s'en fallut qu'*Éric* ne fît prisonnier *Nicolas*, qui manqua aussi de près *Éric*. Celui-ci tua de sa main *Magnus* dans une mêlée. Alors, ne voyant plus d'héritier à *Nicolas*, descendant lui-même d'*Éric III*, quoique par une naissance illégitime, s'embarrassant peu des droits de *Valdemar*, son pupille, ou, sous le prétexte de les mieux défendre, il prit le titre de roi. *Nicolas*, outré de cette audace, et préférant de voir tomber sa

couronne sur la tête de tout autre ennemi que sur celle d'*Éric*, présente la couronne à *Harald IV*, frère d'*Éric*, et le déclare son héritier. Ce fut sa dernière action. Il eut l'imprudence de s'engager dans une ville où le nom de *Canut de Sleswick* étoit cher. Ce prince y avoit formé une association qui, entre autres conditions, s'engageoit par serment à poursuivre la vengeance contre quiconque offenseroit quelqu'un de ses membres. *Nicolas* se trouvoit dans ce cas : il étoit au moins complice de la mort de *Canut*. Quoique roi, les habitans ne le croient pas exempt de la loi qu'on avoit jurée ; ils coururent aux armes ; les portes sont fermées : *Nicolas*, ne trouvant aucune issue, est tué au milieu de ses gardes.

[1135.] *Harald* se trouvoit embarrassé avec le sceptre que *Nicolas* lui avoit laissé. Il connoissoit le caractère de son frère *Éric IV*, et savoit que la concurrence avec lui étoit périlleuse. Mais que ne peut l'appât d'une couronne ? Il va chercher des secours en Norwége, dont le roi, nommé *Magnus*, lui étoit attaché, et revient avec une armée. A la première nouvelle de son retour, de six enfans qu'*Harald* avoit, *Éric* en fait massacrer cinq. Le sixième, nommé *Olaüs*, se sauve. Peu de temps après, *Harald* lui-même tombe aussi, par la perfidie de son frère, sous le fer d'un assassin. *Éric* appuie une révolte contre *Magnus*, roi de Norwége. Ce malheureux prince est livré par les révoltés au cruel *Éric*, qui lui fit payer bien cher les secours accordés à son frère *Harald*. Non content de tenir *Magnus*

en prison dans un monastère, le monarque lui fait crever les yeux et enlever les marques de la virilité. Cependant des factions se forment contre ce barbare. Également abhorré de la noblessse et du peuple, il est poignardé sur le tribunal où il rendoit la justice, sans que ce meurtre cause la moindre émeute.

La succession au trône n'étoit pas aisée à fixer. Elle pendoit incertaine entre *Swen*, fils naturel d'*Éric*, le dernier possesseur, *Canut*, fils de *Magnus*, déclaré indigne de la couronne par le meurtre de son cousin *Canut*, duc de Sleswick, et *Valdemar*, fils posthume de ce prince chéri. Sa mère, *Ingoburga*, présente son fils à l'assemblée qui devoit choisir entre les prétendans. Elle obtient les suffrages; mais elle ne veut accepter le diadème pour cet enfant qu'à condition qu'on lui nommera un tuteur, et que ce tuteur jouira de l'autorité souveraine. On lui donna *Éric V* [1139], de la famille royale, le même apparemment que cette princesse désiroit.

Elle ne fut pas trompée dans son choix. *Éric V*, surnommé *l'Agneau* pour sa douceur, garda le trône comme un dépôt, et le défendit contre *Olaüs*, ce fils d'*Harald* échappé au couteau assassin de son oncle *Éric IV*. *Olaüs* fut tué dans une bataille. Excepté cet acte de fermeté, *Éric l'Agneau* vécut dans la plus grande indolence.

Le peu de précaution qu'il prit en mourant enhardit *Swen*, bâtard d'*Éric IV*, et *Canut*, fils de

*Magnus* le proscrit, à disputer le trône au jeune *Valdemar*. Mais ils se disputoient encore plus entre eux la royauté. *Valdemar* s'accommodoit tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, recevoit des provinces, en prenoit lui-même, et les rendoit toujours lorsqu'on en venoit à des négociations. Pendant neuf ans que durèrent ces troubles, l'empereur d'Allemagne proposa son intervention, donna des sentences arbitrales, auxquelles les contendans qui les avoient provoquées ne se soumettoient qu'autant qu'elles leur plaisoient. Les Saxons et les Vandales, appelés aussi, rendirent à la pointe de l'épée des jugemens plus décisifs. La plus grande partie du temps, *Valdemar*, étant le plus foible, se plioit aux circonstances. Il laissoit les rivaux se combattre. Le plus redoutable étoit *Swen* [1147], qui régna avec éclat, et conquit même la couronne de Suède. *Valdemar* fut réduit à recevoir de lui quelques provinces comme une grâce. Mais il acquit insensiblement des forces, et se vit en état de combattre son compétiteur. Il le vainquit. *Swen* fut tué sur le champ de bataille. *Valdemar* se réconcilia avec *Canut*, dont il épousa la fille. Ainsi il se trouva seul possesseur du royaume de Danemarck.

[1157.] *Valdemar I* commença son règne par plusieurs actes de clémence. Il ne punit de ses ennemis que ceux dont les actions auroient mérité un châtiment dans toute autre circonstance. Son éducation, commune avec les autres enfans de son âge, lui avoit procuré des amis, dont il sut discerner le

mérite. A ce titre, *Absalon*, son compagnon d'études, obtint sa confiance. Il lui donna une place éminente dans le clergé, et ce prélat fut toujours comme son premier et principal ministre. *Valdemar* acquit aussi par cette éducation commune l'habitude de vivre avec les hommes sans faste, et de discuter sagement avec eux les affaires, ce qui lui donna une grande influence dans le sénat. Il en existoit un en Danemarck, sans doute composé des plus grands seigneurs. Enfin l'état de trouble dans lequel *Valdemar* avoit vécu depuis sa naissance, les hostilités, les négociations, le rendirent dès sa jeunesse aussi brave guerrier que bon politique. Il porta ces qualités sur le trône, fit connoître ses talens militaires aux Vandales, qui, partant du Jutland, infestoient les côtes danoises. Son habileté dans le gouvernement parut tant par les bonnes lois qu'il donna à ses sujets que dans ses négociations avec les étrangers.

Quant aux Vandales, *Valdemar* les battit en plusieurs rencontres. Leur roi fut tué. Ils demandèrent la paix. Un évêque hautain osa lui manquer de respect; le roi saisit cette occasion d'enlever au prélat ses places fortes et son trésor, et de diminuer la puissance du clergé. Pleins d'estime pour ses vertus, les Norwégiens, mécontens de leur roi, lui offrirent la couronne; il l'accepta, et fit au monarque détrôné un sort dont celui-ci fut content. Les Danois, aussi satisfaits de son gouvernement, lui proposèrent d'eux-mêmes d'associer au trône *Canut*, son fils,

âgé seulement de quatre ans. Cette affection générale n'empêcha pas quelques mécontentemens particuliers d'éclater. *Valdemar* fut exposé à deux conspirations qu'il découvrit, et dont il prévint les effets. L'indulgence qu'il eut pour les premiers conjurés enhardit peut-être les seconds; mais leurs crimes ne lassèrent pas sa bonté. Cependant il ne fit que changer d'assassin, puisqu'il mourut d'une drogue qui lui fut administrée par un empirique.

[1182.] *Canut VI*, son fils, avoit été presqu'en naissant associé au trône de son père : cependant ce trône lui fut disputé par des mécontens; mais ils échouèrent dans leur entreprise. Ce prince avoit été chargé par son père de quelques opérations militaires, dont il s'étoit tiré avec honneur. Devenu roi, il abandonna les honneurs et les fatigues de la guerre à *Valdemar*, son frère. Pour lui, il se réserva les soins d'un gouvernement juste et modéré. Il convoqua un synode général qui donna la même liturgie à tout le royaume. Comme il n'avoit point d'enfans lorsqu'il mourut, *Valdemar*, son frère, lui succéda, avec un applaudissement général.

[1203.] Ses exploits guerriers donnoient de grandes espérances. De sages règlemens qu'il fit dans l'assemblée de son couronnement les augmentèrent. Ces espérances ne furent point déçues. *Valdemar II* fortifia ses frontières, étendit ses soins sur les villes anséatiques ses voisines, agrandit Hambourg, répara Lubeck qu'un incendie avoit presque consumée, bâtit Stralsund, subjugua la Poméranie, fit des expé-

ditions heureuses dans la Basse-Saxe, dans la Livonie, et jusqu'en Russie, ce qui lui a procuré le surnom de *Victorieux*. Les finances, jusqu'alors négligées, furent mises en ordre. D'après l'état qu'on en fit, état qui paroîtra sans doute exagéré, elles pouvoient servir à l'entretien de quatre cents vaisseaux de toute grandeur, pour la guerre, ainsi qu'à soudoyer cent soixante-neuf mille quatre cents combattans.

Dans cet état d'opulence et de grandeur, *Valdemar* éprouva une catastrophe humiliante. Il fut surpris dans une partie de plaisir sur le bord de la mer par *Henri*, comte palatin, qui le jeta sur un vaisseau, et, arrivé en Allemagne, l'enferma dans un château. Ce ne fut qu'à force de prières, à l'aide de sommes considérables, et par le sacrifice de beaucoup de pays auparavant conquis, qu'on obtint sa liberté. Le prisonnier refusoit de se soumettre à ces conditions, et préféroit ses fers à un traité onéreux et déshonorant pour son royaume : ses sujets exigèrent qu'il y consentît. Il rentra en Danemarck moins riche, mais plus que jamais chéri de ses peuples.

Ce monarque crut leur rendre un grand service en réglant sa succession entre ses enfans. Il nomma *Eric* l'aîné héritier du Danemarck, donna à *Abel*, le second, le duché de Jutland, et à *Christophe*, le troisième, celui de Bleking, avec des prérogatives qui rendoient ces deux princes à peu près souverains. *Valdemar* tint aussi une diète générale, dans laquelle furent réglés les droits du monarque et de la nation, et tous les cas criminels, civils et ecclésias-

tiques. De cette époque date la constitution, qui a été en vigueur pendant plus de quatre cents ans.

[1241.] La précaution prise par *Valdemar* au sujet de ses trois fils, dans l'intention de procurer à son peuple la tranquillité, occasionna des troubles qui agitèrent le règne d'*Eric VI*. Ses frères affectèrent l'indépendance; il entreprit de les soumettre; de là naquirent plusieurs guerres. *Abel* étoit celui des deux frères du roi qui se comportoit avec le plus d'égards; mais il paroît qu'il ne les employoit que pour mieux déguiser son ambition. Il en donna une cruelle preuve à son malheureux frère.

*Eric* étoit venu lui faire une visite d'amitié. Après une réception gracieuse à l'extérieur, *Abel* le fait enlever dans un bateau. Lorsqu'il est loin du bord, on le poignarde, et son corps est jeté à l'eau. On répandit le bruit que sa mort étoit l'effet d'un accident, d'une querelle élevée entre les matelots; mais personne n'y ajouta foi. Cependant, comme, dans l'état où se trouvoit le royaume par la mort subite du roi, il étoit difficile de lui donner un successeur qui ne fût pas ce prince, trop puissant pour en souffrir un autre, les états lui déférèrent la couronne, après l'avoir fait jurer qu'il n'avoit aucune part à ce tragique événement.

[1250.] Si *Abel* étoit capable d'en imposer aux autres, il ne pouvoit se tromper lui-même. Ses remords l'avertissoient perpétuellement de son crime. Ils redoublèrent, lorsqu'en visitant les papiers de son frère, il reconnut que ce prince, qu'il venoit d'as-

sassiner, avoit résolu d'abdiquer la couronne, et de se retirer dans un monastère, qu'il le nommoit son successeur, et lui destinoit un legs particulier, en témoignage de sa sincère affection. Cette découverte lui déchira le cœur. Il régna cependant glorieusement, sensible au plaisir de faire des heureux : heureux lui-même du bonheur des autres autant qu'on peut l'être quand on est sans cesse bourrelé par le reproche et le cri effrayant de sa conscience. Il périt d'une mort violente dans une action contre des révoltés. La flétrissure qu'on avoit pu lui imprimer de son vivant, on en marqua son fils *Valdemar*; les états le rejetèrent comme fruit dangereux d'une plante venimeuse. Ils mirent sur le trône *Christophe I* [1252], son oncle, troisième fils de *Valdemar II*. Ce prince eut avec ses voisins des guerres dont il se tira heureusement, et avec le clergé des querelles qui lui causèrent beaucoup d'inquiétudes. Sa mort, arrivée dans le fort des troubles, suites de ces mésintelligences, fut si subite, qu'elle passa pour n'être point naturelle.

[1259.] Il laissa un fils mineur, nommé *Eric VII*, sous la régence de sa mère. La tutrice et le pupille éprouvèrent des contradictions de la part de la noblesse et du clergé. Elles allèrent jusqu'à les obliger de fuir dans une province reculée. A leur retour, qui sans doute ne fut pas assez prudemment ménagé, la reine et son fils furent mis en prison. La régente s'en tira la première, et délivra ensuite le roi. Tant qu'elle vécut, elle fut son conseil et son ministre.

Ses avis firent prospérer les affaires. Après sa mort, le roi chargea le peuple d'impôts, s'abandonna à la débauche, choqua le clergé et la noblesse, et fut assassiné à la fleur de l'âge.

[1286.] Le nom de *Pieux* donné à *Eric VIII*, son fils, fait voir qu'il ne ressembla pas à son père. On remarque qu'il eut un tuteur sous l'autorité du sénat. Ce pieux monarque fut excommunié par le pape, toujours pour les immunités ecclésiastiques. Il éprouva toutes sortes de malheurs. D'abord on peut mettre en tête ses disputes avec le clergé, qui aliénoient le peuple; ensuite le désagrément d'être forcé de désobliger une partie de la noblesse en punissant les assassins de son père. Après cela les revers qu'il essuya dans ses guerres avec ses voisins, ses disputes avec *Christophe*, son frère, disputes qui furent portées devant les états; enfin des conspirations, des soulèvemens; et, pour comble de malheur, de quatorze enfans il ne lui en resta pas un vivant. Il étoit juste et religieux. On convient qu'il ne faisoit pas heureusement la guerre; mais il s'en tiroit toujours par des traités honorables et avantageux.

[1320.] L'élection avoit apparemment lieu pour lors en Danemarck. *Christophe II* subit cette épreuve. Il se la rendit favorable par de riches présens au clergé et à la noblesse, et de basses supplications au peuple. On lui fit jurer des articles qui restreignoient considérablement l'autorité royale. Il se soumit à tout; mais, quand il crut s'être bien assuré du trône en y associant *Eric IX* [1321], son fils, il revint

contre ses engagemens. Les seigneurs danois armèrent pour l'obliger à les observer. Il y eut une bataille; le roi ne s'y trouva pas; *Eric*, son fils, qui la livroit, fut fait prisonnier.

A cette nouvelle *Christophe* se sauve en Allemagne. Pour ôter au fugitif tout espoir de la couronne, en cas de retour, les seigneurs la donnent à son parent *Valdemar*, duc de Sleswick. *Christophe* ne désespère cependant pas. Il remue les graves Allemands. A l'aide d'intelligences qu'il entretenoit dans son royaume, il s'empare des principales villes, et ravage le plat pays. *Valdemar* n'avoit que douze ans, et étoit sous la tutelle de *Ghérard*, son oncle. Les Danois réfléchissent qu'il leur convient mieux d'obéir à un roi expérimenté et à son fils en âge d'homme qu'à un enfant et à son tuteur. Ils relâchent *Eric*, et rétablissent *Christophe*, à la vérité à des conditions encore plus dures que les premières, mais qu'il accepte de même. *Valdemar* abdique. *Christophe*, également infidèle à ses secondes promesses, est de nouveau attaqué par les grands. Cette fois il est fait prisonnier lui-même, n'est délivré de ses fers qu'en sacrifiant presque tout ce qui lui restoit de l'autorité royale, et meurt de chagrin.

Sans doute *Eric*, son fils, l'avoit précédé dans le tombeau; car, ayant déjà porté la couronne avec son père, on peut croire qu'il l'auroit conservée, d'autant plus qu'il ne s'en montra pas indigne. *Christophe* laissoit deux autres fils, *Valdemar* et *Othon*. Le premier étoit à la cour de Brandebourg, patrie

de sa mère; le second sortoit à peine de l'enfance. *Valdemar* de Sleswick se présente, et réclame contre sa renonciation. *Ghérard*, son oncle, sous prétexte de l'aider, travailloit pour lui-même. Les vues de ce tuteur infidèle prolongent une espèce d'interrègne qui dura sept ou huit ans.

Un Danois, nommé *Noceris*, se met en tête que le meilleur moyen et le plus court pour rendre la tranquillité à son pays est de se défaire de cet artisan de troubles, et prend le parti de se sacrifier; il épie *Ghérard*, le tue dans sa tente au milieu de son armée, et a le bonheur de se sauver. En effet, tout s'arrange aussitôt. *Henri*, fils de *Ghérard*, renonce aux droits que son père mettoit de temps en temps en avant pour conserver l'autorité. *Valdemar de Sleswick* retire ses prétentions moyennant de l'argent, des terres et le mariage de sa sœur avec *Valdemar*, fils aîné de *Christophe*. Ce prince fait un partage satisfaisant à *Othon*, son cadet, et prend lui-même le sceptre d'un consentement général. Son couronnement fit cesser l'anarchie qui désoloit le royaume.

[1340.] *Valdemar III* a été surnommé d'un mot danois qui signifie *du temps de reste*, parce qu'en effet il ne se pressoit pas, et n'en réussissoit pas moins. Il se fit aimer du peuple, auquel il assura des priviléges, et eut le talent de se rendre si agréable au clergé, que chaque église lui fit un présent. Il songea ensuite à recouvrer les terres de la couronne aliénées pendant les derniers troubles, et à faire rentrer sous sa domination les provinces qui s'en étoient détachées.

Ces soins utiles furent interrompus par un accès de dévotion, pendant lequel *Valdemar* s'occupa principalement de fondations pieuses, de cérémonies ecclésiastiques, de projets de croisade contre les païens qui environnoient le Danemarck, et d'alliances avec les chevaliers teutoniques contre ces idolâtres. Le tout se termina par un pélerinage à Jérusalem. Le peuple murmura; mais le roi, de retour, sut regagner sa confiance. Ce fut moins goût pour l'intrigue que politique bien entendue et désir d'occuper l'esprit turbulent des Danois, qui détermina *Valdemar* à prendre une part assez active aux affaires d'Allemagne. Il ne réussit cependant pas comme il désiroit. Ses sujets, pour être employés au-dehors, n'en furent pas plus tranquilles au-dedans. On remarque plusieurs révoltes sous son règne.

Quelque louable que soit ce prince à beaucoup d'égards, cependant sa conduite générale est peu capable de fixer l'estime. On le taxe d'inconstance et de légèreté. Une imagination bouillante, des passions fougueuses, de violentes préventions, pervertissoient souvent son jugement. C'étoit un composé bizarre de libertinage et de bigoterie, de sobriété et d'intempérance. Il porta à l'excès la passion pour les femmes. Le Danemarck, la Suède et la Norwége doivent leur plus grande princesse à l'inconstance de *Valdemar* et à son amour pour le changement. Sur des soupçons mal fondés, il avoit fait enfermer la reine dans un château. Le projet de passer la nuit avec une de ses dames, dont il étoit amoureux, l'amena dans

ce lieu d'exil. Fidèle à sa maîtresse, la dame la mit entre les bras de son époux sans qu'il s'en aperçût. Ainsi l'amour donna à l'hymen la célèbre *Marguerite*, qui réunit sur sa tête les trois couronnes du Nord.

*Valdemar* aimoit les voyages, les entrevues, les réceptions et toutes les cérémonies. On croiroit que dans la guerre il recherchoit principalement à se déplacer, tant il en changeoit souvent le théâtre. Il la fit presque toute sa vie. Quelques succès l'ont fait passer pour un grand homme; mais quelques-unes de ses actions doivent plutôt lui donner la réputation d'homme singulier. Que penser, par exemple, de celle-ci? Une ligue formidable se forma entre les princes voisins et des seigneurs danois. Les armées s'assemblent; elles sont prêtes à entrer en campagne. Au lieu de se préparer à la défensive, *Valdemar* publie qu'il a fait vœu d'aller à Rome. Il part, et laisse au sénat le soin de détourner l'orage. Il y réussit par des sacrifices. Le roi attendoit à la cour de l'empereur la fin de la tempête : aussitôt qu'il l'apprend, il renonce au voyage de Rome.

[1375.] Il ne laissa point d'enfant mâle. *Marguerite*, sa fille, cet enfant de l'amour, qu'on peut dire aussi fille de la fortune, avoit été mariée au roi de Norwége, en avoit un fils nommé *Olaüs VI*, et étoit veuve. Elle eut l'habileté de faire élire ce fils roi de Danemarck [1375], au préjudice d'*Albert*, son neveu, fils d'*Ingelburge*, sa sœur aînée, et neveu du roi de Suède. Tutrice de son fils, *Marguc-*

*rite* gouverna les deux royaumes comme si elle en eût été souveraine. Elle ne tarda pas à le devenir par la mort du jeune *Olaüs* [1387], dont le plus grand mérite est d'avoir su bien obéir à une mère si capable de commander.

Ornée des deux couronnes de Danemarck et de Norwége, ses sujets la pressoient de se remarier. Elle reçut froidement la proposition. Cependant, pour ne les pas mécontenter tout-à-fait, elle consentit à se nommer un successeur ; mais elle le prit si jeune, qu'elle n'eut pas à craindre d'avoir de sitôt à défendre contre lui son autorité, s'il prétendoit la partager. Elle le choisit dans une branche de la famille de Meklenbourg, qui lui étoit alliée, et fit changer au jeune prince son nom de *Henri* en celui d'*Eric*, plus agréable aux Danois.

*Albert*, neveu de *Marguerite*, ne manqua pas de revendiquer les droits qu'il avoit sur le Danemarck, du chef de sa mère, aînée de *Marguerite*. Comme il étoit irrité de n'avoir pas été choisi pour successeur, il se donna la satisfaction de mêler du personnel aux motifs de ses manifestes. Sa tante s'appuyoit beaucoup de l'autorité du clergé. Elle recevoit souvent un abbé *de Sorce*, à titre de directeur : mais la malignité familière aux cours donnoit à l'abbé un autre emploi auprès d'elle. *Albert* en fit des plaisanteries qui piquèrent vivement la reine. Elle travailla à le faire repentir de son imprudence ; ce qui ne lui fut pas difficile.

*Albert*, devenu roi de Suède, se comportoit mal.

Il chargeoit le peuple d'impôts sans le consentement du sénat, traitoit la noblesse avec hauteur, et vexoit le clergé. Cette conduite soulevoit tous les esprits. *Marguerite* augmenta l'animosité par ses émissaires. Elle eut l'adresse de gagner les Dalécarliens, ouvriers et possesseurs des mines, qui sont une des principales richesses de la Suède; de sorte qu'*Albert*, par l'aliénation de ses sujets, avoit déjà, pour ainsi dire, perdu son royaume avant qu'il ne fût attaqué. Une seule bataille décida de son sort. Le roi et ses fils tombèrent entre les mains de *Marguerite*, avec ses principaux partisans. Elle les enferma dans des forteresses de Danemarck, s'avança dans la Suède en conquérante, et y fut reçue en souveraine.

Tous les ordres de l'état lui en conférèrent le titre; mais il ne lui fut bien assuré que dans la célèbre assemblée tenue à Calmar en 1397. Le traité qui y fut fait a été appelé *l'union de Calmar*. Ce traité renfermoit trois conditions principales : 1°. que les royaumes de Danemarck, Suède et Norwége, n'auront désormais qu'un seul roi, choisi alternativement par l'un de ses états, et approuvé dans une assemblée générale. 2°. Que le monarque partagera également sa résidence entre les trois royaumes, et que les finances de l'un ne passeront pas à l'autre. Enfin 3°. que chaque royaume conservera ses lois, ses coutumes et son sénat, et que les sujets de l'un ne seront élevés dans l'autre à aucune charge ni dignité. Ces conditions paroissent, au premier coup-d'œil, dictées par la sagesse même. Mais l'expérience, qui

imprime le sceau de l'estime aux résolutions des hommes, a fait connoître les vices de cette convention, laquelle a été pour ces trois royaumes une source de guerres qui ont duré un siècle.

*Marguerite* avoit changé pour *Éric*, en Danemarck et en Norwége, le titre de son successeur en celui de roi avec elle. Elle fit de même en Suède. Son autorité y étoit si bien affermie, qu'elle ne craignit pas de rendre la liberté à son neveu. *Albert*, ayant perdu son fils pendant sa captivité, ne se soucia pas de conserver une couronne qu'il ne pouvoit transmettre à ses successeurs directs. Il accepta les avantages que *Marguerite* lui fit pour vivre en simple particulier.

Cette princesse s'appliqua sans relâche au gouvernement de ses trois royaumes, qu'elle rendit florissans. Commerce, finances, armée, marine, lois civiles et criminelles, il n'y a aucun point d'administration pour lequel elle n'ait fait des règlemens utiles. On l'a nommée *la Sémiramis du Nord*. Si l'on en croit quelques historiens, ce nom seroit autant une satire qu'un éloge, parce qu'à l'exemple de la reine de Babylone, elle se livra à ses passions. Les grandes reines doivent s'attendre à ces ombres qui font supporter aux yeux jaloux l'éclat de leur gloire.

[1412.] *Éric X*, déjà roi par la mort de sa bienfaitrice, occupa seul le trône. Jamais prince n'y monta avec de plus grands applaudissemens. Qui eût prévu qu'avant sa mort il en descendroit avec honte ? Il se conduisit aussi imprudemment avec

les Danois qu'avec les Suédois. Quant à la Norwége, il la traita en petit royaume, dont le ressentiment étoit peu redoutable; mais il ménagea la Suède et le Danemarck, et ne leur fit pas d'abord connoître les projets qu'il avoit formés contre leur liberté. Il se laissa, pour ainsi dire, glisser vers le despotisme.

Il est inutile de remarquer qu'*Éric* avoit des ministres ambitieux et avides; la tyrannie ne va pas sans ces instrumens. Il les laissoit s'engraisser de la substance des peuples, et les soutenoit malgré les murmures et les plaintes. Ce prince brilloit bien plus dans les assemblées et les diètes, où il ne faut que parler, qu'à la tête des armées, où il faut agir. Il savoit aussi promettre et se rétracter, donner des paroles et y manquer. Ces espérances dont on berce les peuples les endorment quelquefois; mais leur réveil est terrible.

Danois et Suédois, également mécontens de son indolence dans le gouvernement, de son entêtement pour ses favoris, et de sa méprisante indifférence pour leurs remontrances, résolurent de renoncer à son obéissance, et de mettre un autre roi à sa place. Pendant que ce complot se tramoit assez ouvertement, *Eric* vivoit tranquillement dans l'île de Gothland, où il s'étoit fait construire une demeure délicieuse. Il ne daigna même pas assister à la diète où son sort se décidoit. On lui signifia, au bout de vingt-huit ans de règne, qu'il n'étoit plus roi. Il ne se montra sensible à cet affront qu'en envoyant de

temps en temps de son île des corsaires, il avoit pris à sa solde pour piller les vaisseaux danois et suédois qui passoient à sa vue. D'ailleurs il laissa les trois royaumes arranger les affaires à leur gré et se donner le roi qu'ils voulurent.

[1439.] Ils choisirent le fils de sa sœur, *Christophe III*, duc de Bavière. Le neveu laissa flétrir son oncle par un décret du sénat de Danemarck, qui lui reprochoit publiquement les fautes pour lesquelles on l'avoit dégradé. Ce diplôme étoit apparemment nécessaire à la confirmation de *Christophe*, car d'ailleurs ce prince traita *Eric* avec égard. A la vérité, il arma contre lui, mit pied à terre avec des troupes dans l'île de Gothland; mais pendant qu'on les croyoit aux mains, l'oncle et le neveu passoient le temps ensemble d'une manière fort agréable.

*Christophe* laissa le roi détrôné vivre voluptueusement dans sa nouvelle Caprée, exempt cependant des désordres qu'on a reprochés à Tibère. Le prince bavarois s'affermit sur le trône de Danemarck par le sacrifice qu'il fit au sénat et au peuple de quelques parties de son autorité. Aussi les historiens danois le représentent comme un prodige de modération. Au contraire, les Suédois le peignent sous les couleurs d'un despote orgueilleux et d'un tyran, sans doute parce qu'il ne jugea pas à propos d'user avec eux des mêmes ménagemens. D'où l'on peut conclure que, semblable à beaucoup d'autres princes, il n'avoit de vertus que celles qui convenoient à ses intérêts. Il mourut jeune, sans laisser d'enfans de *Do-*

*rothée* de Brandebourg, princesse aimable qu'il avoit épousée.

[1448.] Les Danois inclinoient pour déférer la couronne à *Dorothée;* mais ils craignoient et sa jeunesse et l'époux que cette reine pouvoit prendre. La veuve les tranquillisa en promettant de n'en accepter un que de leurs mains. Les états s'adressèrent au comte d'*Oldembourg*, qui avoit une postérité florissante. Il leur dit naïvement : « J'ai trois fils, dont » les qualités sont très-opposées : l'un est extrême» ment passionné pour les femmes ; l'autre ne respire » que la guerre, sans faire attention à la justice de » la cause ; le troisième, plus modéré, préfère la paix » à la gloire des armes. Cependant il n'a pas de ri» vaux en valeur, en générosité, et en grandeur » d'âme. » Le sénat se déclare en faveur de ce prince, dont le père faisoit un si beau portrait. Sous ces heureux auspices commença la grandeur de la maison d'Oldembourg, qui occupe encore aujourd'hui le trône de Danemarck.

Les Suédois ne se crurent pas engagés par le choix des Danois à reconnoître *Christiern I*. Ils prétendirent que cette élection étoit contraire au traité de Calmar, et déférèrent leur couronne à *Charles Canutson*, leur compatriote. La guerre qui s'éleva entre les deux rivaux remplit de troubles les deux royaumes pendant toute leur vie. Ils s'arrachèrent mutuellement le sceptre, l'abandonnèrent, le reprirent. Ces alternatives coûtèrent cher aux deux peuples.

Les Suédois avoient commencé les hostilités. Tout

le poids des calamités tomba sur *Eric*, qu'ils voulurent chasser de son île de Gothland, prétendant qu'elle leur appartenoit. En vain l'infortuné monarque s'efforça de toucher de compassion ses anciens sujets : « Vous m'avez, leur disoit-il, rendu la vie » amère par vos fréquentes révoltes, vous m'avez » déposé, et vous voulez encore me chasser de ce » malheureux morceau de terre isolé au milieu de » la mer, l'asile où je me proposois de finir tran» quillement mes jours. Ne me privez pas de cette » espérance. » Cette remontrance n'aboutit qu'à lui obtenir de se retirer dans une petite ville de Danemarck. Aussitôt que *Christiern* en fut instruit, il lui envoya des ambassadeurs, et le pria, au nom de la nation, de se fixer dans son royaume. Cette démarche toucha *Eric* : il faut si peu de chose pour consoler un malheureux ! Il hésita ; mais enfin il se détermina à passer en Poméranie. Les députés danois lui firent un cortége et l'accompagnèrent par respect jusqu'aux frontières.

Ce trait de justice et de bonté de *Christiern* fait qu'on ne doit pas s'étonner qu'il se forma un parti considérable pour lui en Suède. *Canutson* étoit fier, hautain, absolu, ne suivoit que sa volonté dans le gouvernement, attaquoit sans ménagement tous les priviléges, et se déclara principalement contre le clergé. Ce corps, très-favorisé par *Marguerite*, conservoit un secret attachement pour les monarques danois. Il agit si puissamment auprès de la noblesse

et du peuple, qu'ils déposèrent *Canutson*, et appelèrent *Christiern* en 1458.

Mais cette bonne fortune de *Christiern* ne dura que six ans. Il ne sut pas la conserver. Il donna lieu à des plaintes assez fondées, sur ce que, contre la teneur du traité avec les Suédois, il alloit consommer en Danemarck les richesses qu'il tiroit de la Suède. De plus, il eut la maladresse de se brouiller avec le clergé, ou du moins avec l'archevêque d'Upsal, qui dirigeoit à sa volonté les forces de ce corps redoutable. *Christiern* se saisit du prélat, et l'envoya prisonnier en Danemarck. *Katil*, évêque du Liwkoping, son neveu, réclama son oncle. *Canutson*, qui erroit sur les frontières, profita de cette mésintelligence, se présenta, et fut replacé sur le trône en 1464.

Ce ne fut qu'un éclat de fortune. *Christiern* se réconcilia avec l'archevêque et le relâcha, à condition qu'il le rétabliroit sur le trône de Suède. Le pontife tint sa parole, et combattit lui-même *Canutson*, l'année suivante, sous les murs de Stokholm, le renferma dans la ville, le força de se rendre à discrétion et de renoncer à la royauté. Ce prince survécut peu à sa démission. *Christiern* fut de nouveau reconnu roi avec d'autant plus d'assurance de retenir ce titre, que, par une politique habile, il en laissoit toute l'autorité au sénat. Sa complaisance, ses égards lui firent obtenir un congrès entre les trois royaumes, qui renouvelèrent l'union de Calmar. Les

Danois firent stipuler qu'à la mort de *Christiern*, ils éliroient *Jean*, son fils, qu'ils avoient déjà reconnu eux-mêmes. Ces prospérités, le plaisir de voir naître un prince à son fils, qu'il avoit marié à *Christiana*, princesse de Saxe, accompagnèrent *Christiern* jusqu'au tombeau. Il y descendit après trente-trois ans de règne, avec la réputation d'avoir eu entre les monarques peu d'égaux en justice, en courage, en magnificence et en vraie grandeur d'âme.

[1481.] Malgré la convention faite avec *Christiern*, la Suède ne reconnut pas tout d'un coup le droit de *Jean Ier*. Elle créa un administrateur, nommé *Steen-Sture*. Le prince danois ne se crut pas pour cela exclu du trône. Après quelques combats entre lui et l'administrateur, celui-ci consentit à le reconnoître pour roi, et assista même à son couronnement. La cérémonie fut accompagnée d'un grand repas auquel la principale noblesse fut invitée. Dans la joie de son succès, *Jean* se tourna du côté d'un général allemand qui avoit beaucoup contribué à ses victoires, et lui dit : « Que pensez-vous de cette cérémonie ? » Manque-t-il quelque chose pour la rendre complète ? — Il manque, répondit le farouche Allemand, la tête de quelques-uns de ces nobles, » afin d'apprendre aux autres à être plus fidèles. » Qu'on juge de l'inquiétude qui se peignit sur tous les visages. Il étoit difficile de ne pas penser que la question étoit peut-être faite pour amener un massacre général. *Jean*, après un moment de silence, qui dut paroître long aux convives, jette sur l'Allemand

un regard d'indignation, et dit : « J'aimerois mieux
» voir les donneurs de mauvais conseils pendus à
» un gibet que de me souiller de la honte d'une ac-
» tion aussi barbare. Dieu me garde d'être oppres-
» seur de la liberté, ni d'empêcher un peuple libre
» de jouir du droit de choisir ses gouverneurs ! »

Les Suédois profitèrent de cette bonne volonté du monarque. Ils continuèrent d'avoir un administrateur. Il étoit difficile de fixer les bornes entre ces deux puissances. Quelquefois elles étoient d'accord, quelquefois opposées, d'où résultoient les alternatives de paix ou de guerre. Dans une rencontre, la reine de Danemarck fut faite prisonnière, mais elle fut relâchée, au grand contentement des deux peuples, que cette princesse également aimée et estimée réconcilia. *Jean* essuya quelques désagrémens en Norwége. Il fut contraint d'y porter ses armes. Sa guerre la plus opiniâtre fut contre les habitans de Lubeck. Fortifiés du secours des autres villes anséatiques, ils lui résistèrent courageusement, et ne cédèrent qu'à des conditions avantageuses.

Du reste, on a loué la modération de ce prince, son amour pour ses peuples, son amabilité dans la société, son éloignement de tout faste, sa patience, sa grande sagesse. Il paroît qu'il savoit apprécier les grandeurs humaines. Passant un bras de mer avec la reine, son fils et toute sa cour, il fut surpris par une tempête qui le jeta sur la côte. Les eaux débordées le retinrent dans ce lieu incommode plus longtemps qu'il n'auroit voulu. En se promenant sur le

rivage avec sa compagnie, il s'arrête, et regardant la mer, il dit: « C'est bien là l'ouvrage du maître » des rois. Il n'a besoin ni d'armée, ni de canons, ni » de machines de guerre, pour nous tenir bloqués; cet » élément lui suffit. Pour nous, qui n'avons jamais » fléchi devant aucune puissance terrestre, prosternons-nous humblement devant ce maître du ciel » à qui la terre et la mer obéissent. » L'académie de Copenhague reconnoît *Jean I* pour son bienfaiteur. Il employoit volontiers les savans dans les affaires publiques. Ils peuvent y être utiles, sauf l'esprit de système, qui contrarie souvent l'expérience.

[1513.] *Christiern II*, son fils, lui succéda par élection. Comme la clémence du père lui avoit gagné le cœur de ses sujets, une injustice criante, accompagnée de cruauté, commença à aliéner du fils le cœur des Danois. Quoiqu'il eût épousé *Isabelle*, princesse d'Autriche, alliance dont il espéroit tirer de grands secours, il n'entretenoit pas moins une maîtresse nommée *Columbule*. Elle mourut jeune. On croit qu'elle fut empoisonnée. Sans doute elle étoit galante. Pourquoi celle qui n'a pas été fidèle à la vertu le seroit-elle à un monarque? *Christiern* soupçonna qu'un gentilhomme, nommé *Toberne*, avoit partagé son cœur. Dans la gaîté d'un repas, le roi le presse d'avouer le fait. *Toberne* répond : « J'ai aimé *Columbule*, j'ai désiré ses faveurs; mais je n'ai jamais » rien pu obtenir. » Oser élever ses regards jusqu'à la favorite de son maître! oser la solliciter! quelle

audace! *Christiern*, pour ce seul fait, cite *Toberne* devant le sénat. Les juges le déclarent absous par cette raison, « que la loi ne marque pas de punition » pour une simple concupiscence. » Le roi, mécontent de cette décision, fait rassembler le sénat, l'entoure d'une populace armée dont les cris jettent la terreur dans l'âme des sénateurs. Ils prononcent : » Nous ne jugeons point *Toberne*; mais ses paroles » le condamnent. Puisqu'il est condamné, il mour» ra »; et le roi le fait exécuter.

Cette atrocité répandit l'épouvante : elle devint d'autant plus grande, qu'on savoit que *Chistiern* se laissoit absolument gouverner par *Sigebritte*, mère de *Columbule*, mégère insolente, intrigante, sans pitié pour les pauvres, sans égards pour les riches, sans respect pour les lois, n'en connoissant point d'autres que les passions du monarque, qu'elle favorisoit avec autant d'adresse que d'effronterie. Elle commandoit despotiquement, disposoit des emplois, tenoit le sénat en sujétion, mettoit des impôts, et les faisoit percevoir avec dureté. On vendoit publiquement les meubles et les haillons de ceux qui ne payoient pas; et le peuple, frappé de stupeur, ne disoit mot.

Mais *Sigebritte* s'avise de gêner de pauvres étudians qui, pour vivre, étoient dans l'usage d'aller dans les maisons solliciter la charité publique, et portoient, afin d'être reconnus, un habit particulier. *Sigebritte* interdit cet habit, leur défend de demander l'aumône, et aux autres de la donner. Tout

le monde se récrie contre cet acte arbitraire. Il semble que ce soient les fondemens du royaume qu'on ébranle. On rappelle à cette occasion que le roi, en quelques circonstances, a montré du penchant pour le luthéranisme. Le clergé s'échauffe, prend le parti des étudians. Cependant l'affaire s'accommoda; mais il resta des soupçons contre *Christiern* sur son penchant pour la nouvelle religion. L'opinion de cette propension du roi enhardit le luthéranisme, et servit à propager l'hérésie. La tolérance, fort agréable aux réformés, mortifia beaucoup de catholiques. De cette diversité se formèrent deux partis, d'abord très-divisés; mais la mauvaise conduite de *Christiern* en Suède les réunit contre ce prince, ou empêcha qu'il ne s'aidât de l'un contre l'autre.

Autant par la voie des négociations que par la force des armes il étoit parvenu à se faire reconnoître et couronner dans ce royaume, mais avec des restrictions qui assuroient encore quelque autorité au sénat. Ses ministres, *Sigebritte* à la tête, lui persuadent que jamais il ne sera possesseur tranquille et à l'abri des révoltes, s'il n'abolit le sénat. Il faut, ajoutoient-ils, humilier aussi la noblesse, et ne s'attacher qu'aux paysans, aux artisans, cette classe d'hommes la plus aisée à gagner par des dons peu considérables, et la moins intéressée à s'opposer aux volontés du souverain. En conséquence de ce plan de gouvernement, *Chistiern* invite les sénateurs et les principaux nobles à un grand repas. Quand ils sont tous assemblés, il les fait arrêter.

D'abord il sembloit vouloir procéder contre eux en jugement réglé. Il érige un tribunal composé de commissaires danois; mais, ces formes lui paroissant trop longues, il les fait marcher au supplice. *Éric Wasa*, dont le fils monta ensuite sur le trône, étoit à la tête. Les autres suivoient sur une longue file. On en compta plus de quatre-vingt-dix qui furent immolés le même jour. Le farouche monarque ne fit aucune distinction entre ceux qui s'étoient déclarés ses ennemis et ceux qui n'avoient que le tort de pouvoir le devenir. Ainsi furent punis de leur lâche complaisance ceux qui avoient contribué par leur inaction à l'asservissement de leur patrie. On alla les chercher dans leur asile. Les femmes mêmes et les jeunes gens à peine hors de l'enfance ne furent pas épargnés. Non content du sang de tant de nobles personnages, *Christiern* livra aussi aux bourreaux plusieurs des plus notables et des plus riches bourgeois qui avoient vu avec indifférence, et peut-être avec une secrète joie, la destruction d'un corps dont les priviléges excitoient leur jalousie.

Le cri d'horreur qui s'éleva en Suède retentit en Danemarck avec d'autant plus de force que le roi y exerça aussi sa cruauté. Comme un tigre qui a une fois goûté du sang ne peut s'en passer, *Christiern* s'en abreuva aussi en Danemarck. Le clergé même ne fut pas à l'abri de ses fureurs. L'impatience, la lassitude de souffrir, firent enfin passer le peuple du murmure à la résistance, de la résistance à l'agression. L'insurrection fut si générale, que *Christiern*

ne se trouvoit plus entouré que d'ennemis et d'épées levées sur lui.

D'un autre côté, les Suédois, revenus de leur première stupeur, coururent aux armes. Quelques mesures que prenne le tyran, il reste toujours des vengeurs aux victimes de ses fureurs. *Gustave Wasa*, fils d'*Éric*, jeune homme intrépide, ferme contre l'infortune, après être resté quelque temps comme enfoui dans les mines de la Dalécarlie, de ses compagnons de travaux fit des soldats, changea leurs outils en épées, et sortit à leur tête de ces antres ténébreux. La première lumière qui frappa leurs yeux éclaira leurs succès. Le lâche *Christiern*, effrayé, fit dire à *Gustave* que, s'il ne mettoit bas les armes, il feroit mourir sa mère et sa sœur, qu'il tenoit dans ses fers. A cette menace, le jeune héros hésite; mais, emporté par la force des circonstances, et ne croyant pas que le monarque en vienne à un pareil excès de barbarie, il continue à combattre et à vaincre. Le cruel *Christiern* fit noyer les deux princesses.

Ce fut le terme de ses barbaries. On se soulève partout dans ses royaumes. On l'attaque, on le poursuit. Les Danois, quoique les moins maltraités, le déposent. On lui fait signifier l'acte à lui-même. Il demande quelque répit. Après des promesses, des supplications, des larmes telles que l'adversité en arrache à l'arrogance humiliée, il abdique. Ne se croyant plus ni ressource, ni asile, il équipe une flotte, y entasse ses trésors, les bijoux de la cou-

ronne, les mémoires, les chartes, les actes publics du gouvernement, ses enfans, son épouse et l'odieuse *Sigebritte*, et cingle en pleine mer.

Il croyoit qu'arrivé auprès de l'empereur, son beau-frère, il alloit voir armer toute l'Allemagne en sa faveur; mais il ne trouva que froideur et indifférence. Dans les lieux où il paroissoit, il traînoit l'opprobre de sa conduite, qui l'a fait surnommer le *Néron du Nord*. Cependant, comme il n'étoit pas dépourvu de courage, il hasarda quelques tentatives, et reparut en Danemarck. Ce ne fut que pour y trouver un cachot où il gémit vingt-sept ans. On lui accorda, les dernières années, quelque adoucissement, mais ce n'en étoit pas moins une captivité, et l'expérience n'apprend que trop qu'une prison est toujours un supplice.

[ 1523. ] L'abdication de *Christiern* fraya le chemin du trône à *Frédéric Ier de Holstein*, son oncle. Ce prince, ayant été persécuté par son neveu, ne s'étoit pas cru obligé de le secourir. Il étoit resté tranquille pendant les troubles, et il recueillit le fruit de sa neutralité. *Frédéric* fut sans difficulté proclamé roi de Danemarck. Il voulut joindre à cette couronne celle de Suède; mais elle étoit portée par un homme en état de la défendre. D'ailleurs *Frédéric*, qu'on a surnommé *le Pacifique*, montra peu d'empressement à se donner la peine de reconquérir un royaume qu'il regardoit comme perdu. Il reçut avec politesse les prévenances de *Gustave*, y répondit en lui renvoyant honorablement les prison-

niers suédois que *Christiern* avoit distribués dans les forteresses danoises. Les deux rois firent alliance.

La tranquillité qui en résulta donna à *Frédéric* le moyen de faire une entreprise hardie ; ce fut de changer la religion de son royaume. Il se déclara lui-même luthérien, et fit décider dans une diète générale que chacun seroit libre de professer la religion protestante ou romaine. Il fut libre aux religieux de tous les ordres de se marier. Cette permission ouvrit les monastères. De l'indifférence pour le culte catholique, qui étoit autorisée, plusieurs villes passèrent à défendre la messe, à briser les statues, déchirer les tableaux, et effacer des églises converties en temples tout ce qui pouvoit rappeler l'idée de la religion catholique. On traduisit l'écriture sainte en langue vulgaire, et l'on fonda des chaires de théologie, qui furent données à des docteurs protestans. Les évêques se plaignirent ; le roi les apaisa en promettant journellement des diètes, qui régleroient plus particulièrement les affaires de la religion. Il mourut après dix ans d'un règne tranquille, laissant le clergé dans cette incertitude, à l'ombre de laquelle le protestantisme s'accrut et se fortifia.

[ 1534. ] Le grand ouvrage du règne de *Christiern III* fut la consolidation du protestantisme. Ce prince eut de la peine à se faire déférer la couronne. Un parti puissant portoit *Jean*, son frère, parce qu'il étoit catholique. Un autre moins consi-

dérable travailloit pour *Christiern II*, quoique prisonnier. Ce parti méritoit cependant attention, parce qu'on le disoit près d'être appuyé par toutes les forces de la maison d'*Autriche*. Le fils de *Frédéric* vint à bout de se débarrasser de ces deux concurrens : de *Jean*, en lui donnant en commun avec *Adolphe*, son frère, le Holstein pour apanage ; de *Christiern II*, en relâchant ses liens, mais sans les briser. Le roi de Suède manifesta quelques prétentions ; mais les deux princes finirent par s'accommoder.

Délivré de tous ces embarras, *Christiern*, soutenu par le sénat et la noblesse, qui avoient fortement contribué à lui mettre la couronne sur la tête, songea à détruire la puissance temporelle des évêques et du clergé, qui s'étoient efforcés d'empêcher son élection. Une diète assemblée sous prétexte de règlemens de discipline lui fournit les motifs bons ou mauvais d'abolir l'épiscopat. Il fit arrêter tous les évêques ; on ne leur laissa que l'alternative de se soumettre à la volonté du roi, signifiée sous le titre de *lois réglementaires*, ou d'être déposés ; plusieurs refusèrent et moururent dans les chaînes. On dressa aussi une profession de foi, qu'on présenta aux ecclésiastiques avec la même alternative. Un grand nombre préférèrent sortir du royaume. Les peuples, privés de leurs pasteurs, embrassèrent la doctrine qu'on voulut leur présenter. On les gagna aussi en leur donnant quelque part aux dépouilles du clergé ; mais les terres, les villes, les villages,

les forteressses et les biens les plus considérables furent annexés à la couronne.

*Christiern* traita le clergé avec tant de rigueur, que *Luther* lui-même lui en fit des reproches. Il présenta au roi, par écrit, cette observation politique, qu'en abolissant entièrement la puissance de l'église, il privoit la couronne du plus ferme appui de ses prérogatives; que, l'équilibre du gouvernement étant anéanti avec le pouvoir des évêques, il en résulteroit en faveur des nobles une prépondérance nuisible à l'autorité des rois et au bonheur des peuples. En effet, les bourgeois et les paysans ont été dans la suite réduits à un état plus servile, sous des seigneurs hautains, qu'ils ne l'avoient jamais été lorsque la puissance ecclésiastique servoit de contrepoids. Si elle vouloit trop s'élever, il étoit aisé de la réprimer à l'aide de la noblesse; mais, quand celle-ci fut devenue maîtresse, il n'y eut plus qu'une révolution dans le gouvernement qui pût délivrer le peuple de son joug tyrannique. Les effets de l'imprévoyance de *Christiern III* ne se développèrent qu'à la longue. Il jouit de la paix dans l'intérieur de son royaume, et la transmit à son fils. Il vécut heureux dans sa famille. On lui a donné la glorieuse qualité de père de ses sujets.

[ 1559. ] On donne à son fils, *Frédéric II*, un caractère pareil à celui de son père. Les circonstances où ils se trouvèrent se ressemblent, excepté que le fils n'eut qu'à perfectionner ce que le père avoit commencé. Il ne brilla point par les talens mi-

litaires ; mais il sut se procurer de bons généraux de terre et d'excellens amiraux. Les avantages et les revers furent partagés dans la guerre avec la Suède, qui dura presque tout son règne. On a cependant dit que sous lui les Danois furent heureux, sans doute parce que les horreurs de la guerre s'arrêtèrent sur les frontières, ou qu'elles s'exercèrent sur mer, qui fut en effet le théâtre de presque tous les combats. Les villes anséatiques, dont le secours fut réclamé par les deux nations, y prirent une grande part. Celle de Lubeck conservoit encore beaucoup de son ancienne puissance. Dans les beaux jours de sa gloire, cette ville, à ce qu'on rapporte, s'étoit flattée de la conquête du Danemarck ; et, ce qui paroîtra plus étonnant encore, il lui étoit arrivé de vendre ce royaume à un roi d'Angleterre, et d'en recevoir un à-compte. *Frédéric* tint la balance entre ces villes commerçantes. L'ascendant qu'il prit lui donna de l'influence dans les affaires de l'Europe, et son respect pour les priviléges et les propriétés de ses sujets lui assura leur estime et leur affection.

[1588.] Son fils, *Christiern IV*, n'avoit que onze ans. On nomma quatre régens. Non-seulement ils s'appliquèrent à rendre leur gouvernement utile au royaume, mais encore ils se piquèrent d'une noble émulation entre eux pour l'éducation de leur pupille. Rien ne fut épargné. Ils firent venir de tous côtés les maîtres les plus capables de lui former l'esprit et le corps. Les succès surpassèrent leurs espérances. A l'âge où un prince sait à peine suivre un

raisonnement, il étoit en état de dicter ou d'écrire les instructions à ses ministres, et de répondre aux ambassadeurs dans leurs langues. Il avoit beaucoup d'adresse pour les exercices du corps, et aimoit à en faire preuve en public.

Le roi de Suède le provoqua. Heureusement les deux trônes étoient occupés par des princes qui s'estimoient. Ils se virent, s'expliquèrent, et mirent bas les armes. Le règne de *Christiern* auroit été des plus pacifiques, s'il ne s'étoit mêlé des affaires d'Allemagne. Le vif intérêt qu'il y prit causa, peu avant la fin de sa vie, une rupture avec la Suède. Quoique terminées par une paix qui n'étoit pas absolument désavantageuse, ces hostilités furent très-nuisibles au Danemarck, dont elles affoiblirent la marine et ruinèrent les finances.

*Christiern* avoit conçu, pour les rétablir, un projet qu'on a traité de chimérique, parce qu'il étoit fort vaste. Il consistoit à transporter dans le Danemarck le commerce du Levant, surtout celui de la Perse, par les rivières qui affluent dans la Baltique. Il s'agissoit de creuser un canal à travers une langue de terre du Holstein, pour éviter le détroit du Sund et empêcher que ce commerce ne fût troublé par les étrangers. *Christiern* mit la main à l'ouvrage; mais ce sont là de ces projets qui ne réussissent qu'à la longue. Heureux quand ils n'échouent pas tout-à-fait! On a vu le commerce changer de cours par de moindres moyens. On pouvoit d'ailleurs se promettre beaucoup de l'activité de *Christiern* et de son opiniâ-

treté dans les résolutions une fois prises. Il conserva jusque dans un âge avancé l'ardeur et la véhémence de la jeunesse. Malheureusement il resta aussi sujet aux passions qui en sont compagnes. Celle des femmes a un peu terni sa réputation. Mais on ne lui refusera pas la gloire d'avoir été un moment plein de fermeté, un guerrier intrépide, un prince d'un cacactère généreux et magnanime.

[1648.] Digne fils de *Christiern*, *Frédéric III* montra une égale habileté dans la guerre et le gouvernement. Deux traits principaux de son règne attestent ses talens dans l'un et dans l'autre genre. Il eut à combattre un monarque dont les exploits étoient seuls capables de donner de la célébrité à un rival. Ce monarque étoit *Charles Gustave*, roi de Suède, qui apprit à ses soldats à braver les élémens, à convertir en champ de bataille un gouffre couvert de glaces, et à faire servir les saisons et les météores à l'exécution de ses desseins. Il attendoit des vaisseaux de transport pour traverser le détroit qui le séparoit du Danemarck. Une forte gelée survient. A la tête de ses troupes, il avance sur la mer, devenue solide, attaque les vaisseaux danois enchaînés par la glace. Elle s'entr'ouvre : trois régimens sont engloutis. Qu'importe une pareille perte à un conquérant ? Le reste passe. Il arrive devant Copenhague.

*Gustave* y étoit attendu par *Frédéric*, doué du génie et de la bravoure propres à la circonstance : point de précipitation ni de lenteur. Toujours prêt à agir, il veilloit lui-même sur toutes les mesures à

prendre pour préparer le succès et en profiter. Il avoit l'art de faire voler aux dangers ceux que leur profession en écartoit, de faire supporter gaîment les fatigues, et d'enflammer les esprits d'un zèle patriotique. Par ces moyens il rend les bourgeois de Copenhague des soldats intrépides; ils combattent de pied ferme, sur de simples barques, contre les navires des assiégeans, et s'élancent au milieu des feux; leurs femmes, leurs enfans secondent cette ardeur, à l'exemple de la reine qui les anime par sa présence. On la voit avec attendrissement suivre son époux sur la brèche, et pourvoir également aux besoins des combattans et des blessés. Il y a peu de genre d'héroïsme dont ce siége mémorable ne fournisse d'exemples. Le roi, après la retraite des Suédois, récompensa la bravoure et la fidélité des bourgeois par des priviléges bien mérités.

L'état où se trouvoit le royaume à la paix qui suivit le siége fit ouvrir les yeux sur les vices du gouvernement, et engagea à chercher les moyens d'y remédier. La prophétie de *Luther* s'étoit réalisée. La noblesse étoit parvenue à se procurer une puissance très à charge au peuple. Ce corps avoit pris partout à ferme les biens du clergé attachés au domaine royal. De fermiers, insensiblement les nobles s'étoient rendus comme propriétaires. Sous prétexte de maintenir leurs anciennes prérogatives, ils refusoient de payer les impôts dont ces biens avoient été autrefois grevés; ainsi toute la charge retomboit sur le peuple. Ce n'est pas qu'il n'y eût encore des évêques et un

corps de clergé ; mais, comme les prélatures étoient dépouillées de leurs principales richesses, la noblesse ne les cherchoit plus, et elles étoient possédées par des bourgeois dont les nobles dédaignoient l'influence. Cependant un d'entre eux, évêque de Copenhague, nommé *Jean Suane*, se proposa d'abattre le colosse héraldique. Il choisit pour le seconder *Jean Nausen*, négociant, chef de l'ordre de la bourgeoisie, homme également capable de former une grande entreprise et de l'exécuter.

Ces deux hommes examinèrent ensemble, conjointement avec plusieurs membres de leur ordre qu'ils s'associèrent, comment on pourroit forcer la noblesse à supporter proportionnellement les charges de l'état. Ils firent observer que, si on l'imposoit, elle ne manqueroit pas de se faire exempter par le sénat, entièrement composé de nobles. Ils conclurent donc qu'il falloit commencer par affoiblir la puissance du sénat. Mais comment y réussir ? Ils pensèrent que ce seroit en étendant la prérogative royale, et en l'asseyant sur des bases si solides, qu'elle n'eût plus à craindre aucun ébranlement.

La circonstance étoit favorable. La diète se trouvoit assemblée à Copenhague. Les habitans étoient tous dévoués au roi et à la reine, dont ils avoient admiré les grandes qualités, et éprouvé la bonté pendant le siége. Il y avoit un germe de discorde très-développé entre la bourgeoisie et la noblesse : celle-ci, jalouse des priviléges accordés à la première, et les bourgeois accoutumés aux armes, fiers de leurs

succès, et offensés de se voir envier des grâces qu'ils avoient si bien méritées.

A la première séance des états, les confédérés mirent sur le bureau un mémoire qui contenoit leur sentiment sur les moyens de pourvoir aux besoins du royaume par une taxe générale. La noblesse, comme on l'avoit prévu, prétendit d'abord en être exempte; puis elle consentit de s'y soumettre, mais seulement pour deux ans, et avec des restrictions.

S'imaginant avoir fait des sacrifices suffisans, et qu'il ne seroit pas possible de lui en demander davantage, elle s'occupa aussi de son côté à faire un mémoire de plaintes, dans lequel il inséra des traits piquans contre la bourgeoisie. Pendant qu'elle consumoit le temps en écrits passionnés, les deux ordres agissoient. Ils déclarèrent que les contributions telles qu'elles avoient été proposées, quand bien même elles seroient consenties sans restrictions par la noblesse, étoient insuffisantes; qu'il n'y avoit pas de meilleur expédient que de donner à ferme au plus offrant les fiefs et domaines de la couronne, dont la noblesse avoit jusqu'alors joui exclusivement sous de modiques redevances. La noblesse, frappée à l'endroit sensible, se récria vivement. Il y eut des personnalités dans la salle même des états; au-dehors, les députés des différens ordres se regardoient d'un œil ennemi. Un gentilhomme, rencontrant un notable bourgeois qui venoit du palais du roi, lui dit brusquement: « Que venez-vous de faire là ? » Et sans attendre sa réponse, lui montrant du doigt

la tour qui servoit de prison d'état, il ajouta : « Connoissez-vous ce lieu et l'usage auquel il est » destiné ? » Sans ouvrir la bouche, le bourgeois lui montre la tour de la principale église où étoit suspendue la cloche d'alarme, dont le son pouvoit en un instant rassembler la bourgeoisie contre la noblesse.

Pendant que tout étoit en fermentation, *Frédéric*, tranquille dans son palais, attendoit les événemens, ou plutôt les dirigeoit. Il n'y a point de doute qu'il ne fût instruit du projet des deux ordres. Encore moins peut-on douter qu'il ne s'y prêtât volontiers, puisqu'il s'agissoit de lui donner une puissance absolue, et de déclarer la couronne héréditaire dans sa famille; mais le pas étoit glissant. Le roi ne marchoit qu'avec la plus grande précaution, et il ne laissa proposer la question dans la salle des communes même que quand les chefs eurent prouvé qu'ils étoient en état de la faire décider à son gré. En effet, la proposition fut adoptée à l'unanimité.

Sans laisser refroidir cette première chaleur, les deux ordres se mettent en marche vers le lieu des séances de la noblesse, accompagnés d'une foule immense de peuple, qui témoignoit sa joie par ses acclamations. *Nausen*, dans un discours succinct, mais énergique, fait la peinture des maux de l'état, y ajoute celle des grands services que le roi lui a rendus, représente qu'il n'y a que celui qui l'a sauvé qui puisse le conserver, et conclut, par reconnaissance et par nécessité, de rendre la couronne héré-

ditaire dans la famille de *Frédéric*. Il assure que c'est le vœu des deux ordres, le présente à la noblesse, signé de tous les membres, et l'engage à y concourir par son consentement.

L'ordre équestre ne s'attendoit pas à une résolution si prompte et si tranchante. Il répond en hésitant qu'il ne refuse pas de participer à l'honneur de faire un si beau présent au roi et à sa postérité; mais qu'il désire qu'on travaille à ce grand ouvrage avec prudence et maturité, afin d'éviter tout ce qui pouvait lui donner l'air d'une révolution opérée par la force. Pendant que les gentilshommes retenoient les deux ordres par leurs discours, ils envoient sonder le roi, et savoir s'il se contenteroit de l'hérédité dans la ligne masculine, déclarant qu'à cette condition ils sont prêts d'accéder au vœu des deux ordres. Le prince répond qu'il leur est obligé de leurs bonnes dispositions, qu'il espère que jamais la nation n'aura à se repentir de ce qu'elle projette en faveur de sa famille; mais qu'il ne peut leur cacher que ce qu'ils veulent faire eux-mêmes ne lui sera agréable qu'autant qu'ils étendront aux femmes le droit de succéder. Pendant ce message secret, les deux ordres pressoient la noblesse. Enfin *Nausen* déclare que les deux ordres ont pris leur résolution, que si la noblesse ne veut pas se joindre à eux, ils vont trouver le roi qui les attend, et ils partent.

Le monarque les accueille avec affabilité, les remercie de leur bonne volonté, leur dit qu'il ne refu-

sera pas leur offre, mais qu'il faut qu'il soit muni du vœu unanime, que le consentement de la noblesse est une condition nécessaire; qu'il n'oubliera jamais le zèle et l'affection qu'ils lui témoignent; qu'ils aient donc à continuer leurs assemblées jusqu'à ce que leur dessein ait été conduit à une heureuse fin par l'adhésion des trois ordres.

Il savoit bien qu'il avoit en main les moyens de l'accélérer. Les bourgeois de Copenhague, aguerris pendant le siége, lui étoient dévoués. Parmi les nobles et les sénateurs il y en avoit sur lesquels il pouvoit compter. Pendant que le plus grand nombre des nobles hésitoit encore et délibéroit, au moment qu'ils étoient réunis pour la cérémonie des funérailles de l'un d'entre eux, on vient dire que les portes de la ville sont fermées, et qu'il y a défense de laisser sortir personne. A cette nouvelle, l'assemblée est frappée d'étonnement et de terreur. On députe au roi pour savoir le motif de cette nouveauté. Il répond que ces ordres ne sont donnés qu'à l'occasion de l'évasion furtive de quelques-uns d'entre eux, et dans la crainte que d'autres ne les imitent pour rompre les états; mais qu'ils peuvent continuer en sûreté leurs délibérations.

Elles ne furent pas longues. Après une courte consultation, les nobles envoient, tant au roi qu'aux autres ordres, dire qu'ils sont prêts à faire ce qu'on leur a proposé, et à souscrire en toutes choses aux volontés de sa majesté. Aussitôt on s'occupe du soin de donner à la révolution tous les ca-

ractères qui peuvent la rendre solennelle et durable. Puisque le roi devoit être désormais absolu, on casse les actes qui gênoient son autorité, actes qu'il avoit jurés autrefois. On lui prête un nouveau serment de fidélité; ensuite, de sa certaine science et pleine puissance, sans le concours d'aucune autre, il règle toutes les parties du gouvernement, surtout la forme de succession, et donne ce qu'on a nommé *la loi royale*.

Depuis 1660, époque de cet événement, la loi royale est regardée comme le code de la nation, quant à la succession et à la puissance du monarque. *Frédéric* y a ajouté des ordonnances, dont la sagesse et la modération sont telles, que jamais personne n'a eu à s'en plaindre. Il avoit déjà l'estime de la noblesse; il regagna son affection comme il possédoit celle des deux autres ordres. Cette réunion de suffrages en pareilles circonstances est peut-être le plus grand éloge que jamais roi ait mérité. On terminera cet éloge en disant qu'aux talens politiques ce prince joignit les vertus morales. Aussitôt qu'il posséda le pouvoir absolu, il modéra la passion qu'il avoit laissé voir pour la gloire, en entreprenant autrefois quelques petites guerres. Il s'appliqua à rétablir par son exemple la modestie des parures et la frugalité de la table, à mettre de l'ordre dans les finances, à encourager le mérite, l'industrie et le commerce, à récompenser ceux qui l'avoient servi fidèlement, à corriger les abus, à protéger les opprimés, à soulager

les indigens, à se montrer enfin le père de ses sujets et l'ami du genre humain.

[1670.] La postérité de *Frédéric* a marché sur ses traces. Son fils, *Christiern V*, a passé pour un des plus grands monarques de l'Europe; il étoit brave, prudent, affable. On ne lui a reproché que de s'être trop défié de son intelligence, et d'avoir donné trop de pouvoir à ses ministres; mais il les punissoit rigoureusement quand il leur arrivoit d'en abuser. Il savoit la plupart des langues modernes, aimoit les sciences, et avoit fait de grands progrès dans la partie militaire des mathématiques. Les découvertes en ce genre trouvoient toujours un accueil favorable auprès de lui.

[1699.] *Frédéric IV*, son fils, fut plus heureux sur terre et sur mer qu'aucun de ses prédécesseurs. Sa prospérité le rendoit entreprenant et facile à écouter les projets exagérés de ses courtisans, auxquels il distribuoit trop généreusement l'argent du public.

[1730.] Son fils, *Christiern VI*, a, au contraire, passé pour avare; mais, loin d'établir de nouveaux impôts, il en supprima d'anciens. Il y en avoit un onéreux sur les eaux-de-vie. Les traitans, avertis que le roi vouloit l'abolir, peut-être, suivant eux, comme ne produisant pas assez, offrent d'en augmenter la ferme. *Christiern* répond: «Il produit déjà trop, puis-» que mon peuple se plaint des actions qu'il occa-» sionne», et il le supprima.

[1746.] *Frédéric V*, successeur de *Christiern*,

prit, en montant sur le trône, la résolution de payer les dettes de la couronne. Les principaux créanciers de l'état voulurent le détourner de ce dessein, et lui offrirent, si l'intérêt qu'il payoit lui paroissoit trop fort, de le diminuer. Il répondit : « L'argent que je » garderois dans mes coffres ne seroit d'aucune utilité » au public ; mais quand je l'aurai rendu, on me fera » plaisir, et ce sera me rendre service que de prêter » cet argent à mes sujets à petit intérêt, pour les » mettre en état d'étendre leur commerce et d'entre- » tenir leurs manufactures. » Ce prince, doux et pacifique, fut marié deux fois. Il eut de sa première femme, *Louise* d'Angleterre, un fils et trois filles ; de la seconde, *Marie de Brunswick*, qu'il laissa jeune, un fils, nommé *Frédéric*. Il avoit encore sa mère, *Sophie de Brandebourg*, quand il mourut.

[1766.] *Christiern VII*, qui lui succéda, étoit âgé de dix-sept ans. Il séduisoit par les grâces naïves de sa figure, et intéressoit par les charmes d'une élocution facile. Son affabilité, qualité ordinaire de la jeunesse, et l'espérance qu'inspire toujours un nouveau règne, appelèrent à la cour les plaisirs que l'austérité du roi défunt en avoit éloignés.

Ils furent encore augmentés par l'arrivée de la princesse *Caroline-Mathilde*, sœur du roi d'Angleterre, que *Christiern* épousa la même année qu'il monta sur le trône. Elle étoit dans sa seizième année, et joignoit à des traits réguliers une blancheur éblouissante. Cependant son époux la traitoit avec froideur, et il répondit une fois à la reine *Sophie*, sa grand'-

mère, qui l'en reprenoit, qu'il n'étoit pas du bon ton d'aimer sa femme. Cette réponse lui étoit sans doute suggérée par les jeunes gens étourdis et libertins dont il faisoit sa société habituelle. La nuit comme le jour, il se livroit avec eux, jusque dans les rues de la capitale, à des plaisirs turbulens, qui lui firent quelquefois courir des dangers.

Pour rompre, s'il se pouvoit, ces mauvaises habitudes, on l'engagea à voyager. Deux ans après son mariage, il quitta sa jeune épouse, qui venoit de lui donner un fils, et partit pour l'Angleterre. Il y séjourna peu, ne fit que passer par la Hollande, et vint en France. Son arrivée à Paris y excita une espèce d'enthousiasme. Le roi de Danemarck se concilia les suffrages de la cour et de la ville.

Lorsqu'il s'apprêtoit à aller en Italie, il reçut des nouvelles qui le firent retourner brusquement dans son royaume. Les uns ont cru qu'il y fut rappelé par des raisons politiques, les autres par des brouilleries survenues entre les trois reines. Il paroît que la reine douairière, *Marie*, belle-mère du roi, qui s'étoit jusqu'alors montrée timide et réservée, et ne songeant qu'à l'éducation de son fils, étoit au fond hardie, entreprenante, et capable de tout hasarder pour dominer. La jeune reine *Caroline* abusoit peut-être des distinctions de son rang auprès d'une rivale qui n'avoit pas encore eu le temps de s'en déshabituer. La reine *Sophie* se trouvoit quelquefois très-embarrassée entre les deux. L'arrivée du roi mit toutes les prétentions à leur place, et l'on parut s'accorder.

Il avoit emmené dans ses voyages et ramenoit un médecin nommé *Struenzée*, qu'il traitoit en favori. La reine, rebutée par son mari dans les premiers momens de leur union, presque toujours depuis accueillie avec indifférence, et dominée par un tempérament de feu, cherchoit quelqu'un qui la vengeât de ses froideurs. La cour de son mari ne lui offroit aucun seigneur propre à cet excès de hardiesse. Le secret de son intimité avec elle auroit été trop facile à pénétrer. Elle imagina que la profession de *Struenzée*, qui lui donnoit le privilége d'être admis à toute heure, pouvoit dérober un commerce amoureux aux regards des courtisans.

*Struenzée* étoit à la fleur de l'âge, beau, bien fait, galant et spirituel. L'amour fit oublier à *Caroline* la distance d'une souveraine à un médecin. Elle lui fit connoître des sentimens qu'elle auroit dû cacher. Elle succomba bientôt à sa passion.

Les deux amans ne gardèrent plus aucune mesure. *Struenzée* cependant tâcha d'inspirer quelque prudence à la reine; mais ses remontrances furent inutiles. Pour cacher leur commerce, ils résolurent d'éloigner tous ceux dont la curiosité pouvoit les inquiéter. La faveur de *Struenzée* auprès du roi duroit toujours. Il s'en servit avec une audace qui étonne. On chercha les causes d'un crédit aussi impérieux, que la reine paroissoit encourager plus que le roi. Des soupçons s'élevèrent; on se les communiqua; et la conviction prit bientôt leur place.

*Struenzée* avoit eu l'imprudence de choquer les

ministres en leur rendant difficile l'accès auprès du roi, de mécontenter la garde à pied, qui murmura et fut cassée, de substituer au grand-maître de la garde-robe, qu'il fit congédier, un nommé *Brandt*, son ami, homme obscur, connu seulement pour avoir occupé une place subalterne dans les spectacles. Entre les personnes dont le séjour à la cour lui étoit importun, il avoit surtout pris en aversion un brave officier, nommé *Keller*, qui étoit étroitement lié avec le comte de *Rantzau*, un des principaux seigneurs du royaume, et avec la reine *Marie*, et il le maltraitoit souvent de gestes et de paroles. Cette princesse avoit aussi beaucoup à se plaindre des manières de la jeune reine, qui auroit voulu, à force de mauvais traitemens, déterminer cette surveillante importune à s'éloigner de la cour. La reine *Sophie*, qui auroit pu, par la sagesse de ses conseils et l'autorité de son âge, prévenir ou arrêter les désordres de l'épouse de son petit-fils, mourut dans le temps que cette princesse accoucha d'une fille.

Le roi n'eut pas sur la légitimité de cet enfant les mêmes idées que le public. Son caractère n'étoit pas ombrageux. Il étoit livré depuis son retour aux mêmes amusemens puérils qui l'occupoient avant son voyage; mais on peut dire que d'autres avoient des soupçons pour lui, s'il est vrai que le désir de venger l'outrage fait à l'honneur du monarque les ait excités à exécuter leur entreprise.

On ignore quels ont été les préparatifs secrets d'une action aussi hardie. Tout ce qu'on sait, c'est

qu'il y avoit beaucoup de mécontens, mais on ne voit d'agens directs dans cette affaire que la reine *Marie*, le comte de *Rantzau* et *Keller*.

Le 17 février 1772, il y eut un bal masqué à la cour. Soit hasard, soit à dessein, le régiment de *Keller* étoit de garde. Quand le roi et la reine furent sortis du bal, aussitôt qu'on les crut couchés, *Keller* assemble ses officiers, et leur dit que le roi lui a donné l'ordre d'arrêter la reine *Caroline*, *Struenzée*, *Brandt* et leurs amis. Ses officiers croient leur chef sur sa parole. Il ne leur vient pas même dans l'esprit de demander à voir l'ordre. Ils font prendre les armes, et leurs soldats suivent *Keller* chez la reine *Marie*, où se trouvoit le comte de *Rantzau*. Tous trois marchent vers l'appartement du roi. La reine l'éveille, et lui présente à signer un ordre pour l'emprisonnement de *Struenzée* et de ses complices. Il hésite; mais il se détermine et signe. Aussitôt on lui en demande un autre pour arrêter la reine. Il s'en défend avec chaleur; mais on l'épouvante tellement d'une prétendue conspiration qui alloit éclater, qu'il se rend et qu'il écrit l'ordre tout entier de sa main, comme l'exigeoient ces trois personnes pour leur sûreté.

Cet ordre fut aussitôt mis à exécution. *Struenzée*, son frère, *Brandt* et d'autres personnages plus obscurs, surpris sans défense, furent saisis et conduits dans la citadelle de Copenhague. La reine *Caroline*, éveillée en sursaut, montra beaucoup plus d'inquiétude pour son amant que pour elle-même. Elle cou-

rut presque toute nue à son appartement. Elle l'appeloit à grands cris, elle se désespéroit, et se seroit jetée par une fenêtre, si on ne l'avoit retenue. Comme elle se défendoit avec violence, qu'elle embarrassoit fort *Keller*, sur lequel elle s'étoit précipitée, il fit entrer des soldats qui l'enlevèrent, la mirent dans une voiture préparée, et la transportèrent au château de Gronenbourg.

Le moyen dont la reine *Caroline* s'étoit servi pour empêcher que son mari ne fût éclairé sur sa conduite avoit été de l'investir, tant qu'elle avoit pu, de personnes attachées à elle; la reine *Marie* prit le même moyen pour s'assurer du roi. Elle éloigna de lui tous ceux et toutes celles qui auroient pu lui parler en faveur de son épouse. Elle le tint dans une espèce de captivité, qu'il souffroit sans s'en apercevoir, parce que ses geôliers, si l'on peut employer ce terme, lui laissoient ses amusemens ordinaires. Cependant, comme on craignoit, vu le caractère facile de *Christiern*, qu'il ne se laissât aller à des sentimens d'indulgence pour son épouse, on résolut de les séparer pour toujours par un divorce.

Le procès ne fut ni long ni difficile. Il n'y avoit que trop de preuves. D'ailleurs, aussitôt qu'on lui eut lu les aveux de *Struenzée*, *Caroline* convint de tout. *Struenzée* fut puni du dernier supplice, ainsi que *Brandt*, auquel cependant on ne pouvoit reprocher que de n'avoir pas révélé le secret de son ami, qui lui en avoit fait confidence une seule fois. Le divorce ayant été prononcé, le roi d'Angleterre offrit

à sa sœur un asile dans ses états d'Hanovre. La cour de Danemarck y consentit. *Caroline* traîna dans un château isolé, au milieu des bois, une vie languissante, qu'une fièvre maligne termina à l'âge de vingt-cinq ans, lorsqu'elle étoit peut-être près de rentrer en grâce auprès de son mari : car elle étoit en commerce de lettres avec lui, et jamais la reine *Marie* n'a pu tirer du roi de Danemarck, qu'elle dominoit d'ailleurs absolument, quel étoit l'agent de cette intelligence mystérieuse qu'elle avoit surprise. La découverte de ce secret, qui s'est trouvé coïncider avec la mort de la reine *Caroline*, a fait croire qu'elle a été empoisonnée.

On peut observer qu'aucun royaume n'a été en général plus heureux en rois que le Danemarck. Dans une si longue suite de monarques, il est étonnant d'en rencontrer un si petit nombre indignes du trône. Il semble qu'on ne devroit trouver l'avantage d'avoir de bons rois que dans les monarchies électives. Cependant il est à remarquer que c'est depuis que la couronne est héréditaire que le Danemarck a été gouverné par les meilleurs princes, sans mélange de mauvais : tant est grande la différence dans la gestion d'un bien qu'on regarde comme un patrimoine pour ses enfans, ou de celui dont on ne se considère que comme usufruitier, sans espérance pour sa famille !

---

## SUÈDE,

*entre le Danemarck, la Norwége, la mer Glaciale, la mer Blanche, la Livonie et la Pologne. Laponie suédoise au nord de la Suède. Ordre chronologique des rois, depuis Éric IX, en 1141, jusqu'à Gustave III, en 1769.*

La Suède n'offre guère que deux saisons, l'hiver et l'été. La première dure les deux tiers de l'année, mais le ciel est beau, l'air pur; la lune, la neige, les crépuscules, rendent les nuits moins longues et les embellissent. L'été est fort chaud, et l'on y jouit de la même sérénité. Le sol est parsemé de marais, de bois, de montagnes qui recèlent des mines de fer, de cuivre, et même d'argent et d'or. La plus curieuse est celle de Sala. On y descend dans un demi-tonneau, suspendu au bout d'un câble; il faut une demi-heure pour en remonter. On est accompagné dans ce tonneau par un homme noirci de fumée, qui porte un flambeau dont la lumière est terne, et qui entonne de temps en temps une chanson d'une voix lugubre. Dans le passage, on éprouve un grand froid, des torrens roulent autour de vous, et les échos multiplient le bruit de leur chute. On arrive dans un grand souterrain, où se trouvent des maisons alignées comme dans une ville, une église, un ruisseau d'eau douce qui la traverse, et la voûte, soutenue par des colonnes qu'on croiroit incrustées

d'argent, et qui réfléchissent de toutes parts une lumière éclatante. Voilà le tableau que les voyageurs font de cette caverne souterraine. N'auroient-ils pas flatté le portrait, afin qu'on ne leur reproche point d'avoir pris beaucoup de peine pour peu de chose ?

La Laponie suédoise présente un aspect hideux. L'hiver y règne dix mois. Pendant les deux autres, le soleil se couche à peine. Alors la terre se couvre subitement de plantes et de fleurs; mais en même temps s'élèvent des nuées de mouches cruelles, qui forcent les Lapons de s'environner d'une fumée épaisse. Ils voyagent dans des traîneaux tirés sur la neige par des rennes, qui leur font quelquefois parcourir trente lieues par jour.

La Suède est une monarchie assujettie aux états, qui s'assemblent tous les trois ans. Les paysans y sont comptés pour quelque chose et forment un ordre. Il y a un sénat toujours subsistant. L'économie du gouvernement est bien réglée. Les lois sont sages. On n'en citera qu'une, qui regarde le duel. Il est puni par la mort du survivant, et les deux coupables sont flétris. Si aucun n'est tué, ils sont renfermés pendant deux ans, et réduits au pain et à l'eau. Il arrive de là qu'on s'appelle devant les tribunaux : et l'agresseur est condamné à une satisfaction publique : frein utile chez une nation irascible et pointilleuse.

Les annales suédoises remontent au-delà de notre ère commune.

En 853 les Suédois se convertissoient en foule. Le

moine *Anschaire*, envoyé par *Louis le Débonnaire*, les baptisoit par centaines. Mais leur foi dépendoit un peu des circonstances. Pendant qu'ils étoient dans la ferveur de la conversion, une famine affreuse ravage le royaume. Le peuple se persuade que ce fléau pourroit bien venir de la colère de ses anciens dieux, irrités de l'abandon de leur culte. Il veut forcer son roi, *Olaüs*, à leur offrir de nouveau des sacrifices. Le monarque refuse, et est massacré. Tout étoit excès dans ce temps. Un roi étoit prodigieusement pieux; son successeur étoit sorcier. L'un respectoit les missionnaires jusqu'à l'adoration, l'autre les tuoit. Pendant que dans un canton on dépouilloit les églises, dans d'autres on leur faisoit des dons exorbitans. Des ecclésiastiques envoyés par *Ethelred*, roi de la Grande-Bretagne, ramassèrent, à une seule messe, six cents marcs d'argent d'offrande. On ne doit plus s'étonner après cela que le clergé de Suède soit devenu si opulent, et, par une suite nécessaire, si puissant. Cependant la soumission à la religion ne fut pas toujours volontaire. On voit des persécutions contre ceux qui refusoient de l'embrasser, et ces persécutions vengées par le massacre des rois qui en étoient les auteurs. Ces alternatives introduisent dans l'histoire ecclésiastique de Suède autant de confusion qu'il y en a dans l'histoire civile. Pour mettre quelque ordre dans l'une et dans l'autre, nous commencerons par une époque qui convient également à toutes deux.

En 1155 régnoit *Eric IX*, qu'on a surnommé

*le Saint*. Il fonda beaucoup de monastères, publia des lois admirables et les fit observer exactement. Cependant, comme il n'y a rien à l'abri de la critique, on a prétendu que sous son règne la religion avoit dégénéré en superstition, et la justice en rigueur, et même en cruauté. *Eric* ne possédoit le trône que par un compromis avec *Charles*, fils d'un roi qui l'avoit précédé immédiatement. Il étoit gendre d'un roi prédécesseur de celui-ci. Ses vertus le firent préférer à *Charles*; mais on mit à cette préférence cette condition, qu'à la mort de ce roi la couronne reviendroit à *Charles*.

[1160.] *Charles VII*, à la mort d'*Eric*, éprouva quelques difficultés pour monter sur le trône que la stipulation lui accordoit. Elles vinrent de ce qu'on le soupçonnoit d'avoir contribué à la mort d'*Eric*, qui fut tué dans une bataille. On vouloit donner pour successeur à ce dernier *Canut Éricson*, son fils. Cependant *Charles* l'emporta. *Canut*, craignant son ressentiment, se sauva en Norwége. *Charles* étoit très-dévoué au saint-siége, dont l'influence avoit aidé à le placer sur le trône. En reconnoissance, il accorda au souverain pontife la succession entière des Suédois qui mourroient sans postérité, et une partie des biens de ceux qui laisseroient des enfans.

[1168.] Se voyant bien établi sur le trône, *Charles* ne craignit plus la concurrence de *Canut*. Il l'invita à revenir, et lui promit le titre d'héritier présomptif de sa couronne. Le fier *Ericson* dédaigna le

présent de celui qu'il regardoit comme le meurtrier de son père. Il revint, à la vérité, en Suède, mais à la tête d'une armée levée en Norwége. Il fit *Charles* prisonnier et le condamna à la mort. Il n'est pas bien décidé si ce jugement fut l'ouvrage de la justice ou de l'ambition. *Canut* n'est pas exempt du blâme de s'être laissé dominer par cette passion, et de s'être montré peu délicat sur les moyens de la satisfaire. D'ailleurs il passe pour un grand roi, et sa mémoire est en honneur parmi les Suédois.

[1192.] *Suerker*, son fils, lui succéda, à condition que le sceptre, après sa mort, passeroit dans les mains d'*Eric X*, fils de *Charles* [1210.] Afin de confirmer cet arrangement, *Eric* épousa la fille de *Suerker*, et nomma pour héritier, sans doute parce qu'il n'avoit pas d'enfans, son beau-frère *Jean I* [1220], fils de *Suerker*. A celui-ci succéda le fils d'*Eric X*, qui fut *Eric XI*.

[1223.] Ce prince, peu de temps après être monté sur le trône, fut attaqué d'une paralysie qui lui ôta l'usage d'un bras et d'une jambe, affecta sa langue et le rendit bègue, et lui donna un air d'imbécillité qui faisoit prendre de lui une idée peu favorable; mais il conserva toutes ses facultés intellectuelles, et il en donna des preuves dans des circonstances difficiles.

Il y avoit en Suède une famille puissante nommée les *Falkenger*. *Eric*, espérant enchaîner leur ambition par des bontés, donna ses sœurs à deux d'entre eux, et épousa lui-même une de leurs filles. Cette

alliance n'empêcha pas que l'aîné, nommé *Canut*, doué d'une éloquence séduisante, et en cela bien supérieur au *Bègue*, ne se fit proclamer roi; mais il ne l'emportoit pas en capacité et en courage. *Eric* lui livra la bataille, le prit et lui fit trancher la tête. Il avoit un autre beau-frère, nommé *Birger jerl*, qu'il employa utilement dans la guerre. Quand le roi mourut, on élut *Waldemar*, encore jeune, fils de *Birger*, qui fut déclaré régent.

[1250.] La famille *Falkenger* avoit pour rivale celle des *Flockenger*, aussi puissante et aussi ambitieuse. *Birger*, déclaré contre les derniers, les surprit et les fit décapiter, à un près, *Charles*. Le régent conserva tant qu'il put l'autorité, et ne la céda à *Waldemar I* qu'en mourant. Il paroît qu'il en avoit donné une partie considérable à un autre de ses fils, nommé *Magnus I* [1279]. Les deux frères vivoient en si bonne intelligence, que *Waldemar*, allant en pélerinage à Rome et à Jérusalem, confia le gouvernement de son royaume à *Magnus*, qui le rendit fidèlement à son frère au retour; mais la discorde se mit entre eux. Les grands ne trouvèrent d'autre moyen d'en prévenir les suites que de partager la Suède entre les deux princes; mauvais expédient, qui, au contraire, causa une guerre civile. *Waldemar* perdit sa couronne. *Magnus* la porta glorieusement, et la retint si fermement, qu'il la transmit à son fils *Birger II*, malgré les efforts que fit *Waldemar* pour la recouvrer.

*Birger* n'avoit que onze ans. Son père lui donna

pour tuteur un régent du royaume, *Forkel Canutson*. *Birger*, devenu majeur, montra des talens. Avec ses talens se développa une forte jalousie contre *Waldemar* et *Éric*, ses deux frères. *Magnus* avoit commis la faute de leur donner des apanages qui les rendirent assez puissans pour faire la guerre au roi leur frère. On ne peut trop décider de quel côté étoit le tort; mais le succès fut pour les deux princes, qui firent le monarque prisonnier. Ils ne le relâchèrent qu'en exigeant de lui des priviléges, qui faisoient de leurs apanages de vraies souverainetés.

Remis en liberté, *Birger* médite non-seulement de recouvrer son autorité, mais encore d'étendre sa vengeance jusque sur la personne de ses frères. Il nourrit sept ans ce noir projet dans son cœur. Pendant ce temps, il n'y a point de caresses qu'il ne leur fasse, de marques de confiance qu'il ne leur donne. Par ces moyens adroitement ménagés, il écarte de leur esprit tout soupçon, et les attire dans une forteresse où il faisait sa résidence. Le perfide leur fait la réception la plus amicale; mais la nuit, au moment de leur premier sommeil, il entre dans leur chambre à la tête d'une troupe de satellites. *Waldemar* est aussitôt saisi: *Eric* veut se défendre, et est percé en plusieurs endroits. *Birger* accable les deux infortunés d'injures et de railleries, les fait charger de fers, et jeter dans un cachot. *Eric* y mourut des suites de ses blessures, qui ne furent point pansées, et *Waldemar* de faim.

Cette atrocité souleva toute la Suède : *Birger* fut obligé de céder à la conjuration générale. Il se sauva

chez le roi de Danemarck, dont il avait épousé la fille. Ce scélérat fut reçu avec froideur. En fuyant, il avoit laissé un fils, nommé *Magnus*. L'indignation contre le père étoit si grande, qu'elle retomba sur le fils. La diète, tout innocent qu'il paroît avoir été, le condamna à mort en haine de son père.

[1320.] Elle mit sur le trône *Magnus II*, fils de l'infortuné *Eric*, quoiqu'il n'eût que trois ans. On lui donna pour tuteur, sous le titre de protecteur du royaume, *Kettlemunson*, zélé partisan et ami des deux frères assassinés. Sous ce gouvernement l'administration fut sage, ferme et politique. Elle devint capricieuse sous *Magnus*, qui se laissa conduire par ses favoris. Livré à une jeunesse inconsidérée, il commença par signifier au Danemarck des prétentions hautaines qui ne tendoient pas moins qu'à la souveraineté. Évincé de ses demandes, il se tourna contre les Russes, auxquels il fit une guerre malheureuse. En même temps il chargea le peuple d'impôts, et prodiguoit l'argent qu'il en tiroit à ses courtisans, entre autres à un jeune seigneur qu'il créa duc de Halland.

Le peuple, frappé de ce mélange de foiblesse et de tyrannie dans son monarque, du mépris passa à la haine. Les grands, persuadés de l'incapacité du roi, lui proposèrent de se réduire à la vie d'un particulier, qui lui convenoit, et de donner ses deux couronnes à ses fils; celle de Suède à *Eric*, l'aîné; celle de Norwége à *Hacquin*, le cadet. La reine, qui avoit beaucoup d'empire sur lui, l'empêcha de se

prêter à ce projet; mais on l'y força, et *Eric* fut élu.

La guerre s'alluma entre le père et le fils. Elle finit par le partage du royaume entre les deux princes. La reine, mécontente de n'avoir plus que la moitié de son autorité, empoisonna son fils. *Magnus* reprit alors sa puissance tout entière; mais comme il sentoit sa foiblesse, passant d'une extrémité à l'autre, il se livra au roi de Danemarck, qu'il avoit voulu dépouiller, et lui donna une des plus belles provinces de la Suède, à condition d'en être secouru au besoin. Cet abandon indigna les états. Pour éviter les effets de la colère de ses sujets, *Magnus* se sauva en Norwége, dont il avoit cédé la couronne à *Hacquin*, son fils. Les Suédois portèrent à ce prince de vives plaintes de la conduite de son père et le prièrent de ne pas le laisser revenir en Suède. Pour ne pas les désobliger, et dans la crainte de se fermer à lui-même le chemin au trône de Suède, *Hacquin* convint de retenir son père, et de rompre en outre tout engagement avec *Waldemar*, roi de Danemarck, dont les Suédois redoutoient l'ambition et les nouvelles manœuvres. Mais *Hacquin* lui-même ne fut pas fidèle à son engagement. Il épousa la fille de *Waldemar*, la célèbre *Marguerite*. Les Suédois, piqués, déposèrent le père, déclarèrent nuls tous les droits du fils à la couronne de Suède et la donnèrent à *Albert*, duc de Meckelbourg [1365.]

*Albert* se conduisit si mal, les Allemands qui composaient sa cour et son armée commirent tant de désordres et de déprédations, que les Suédois, quoi-

qu'ils détestassent le joug danois, aimèrent encore mieux s'y soumettre que de rester sous celui des Germains. *Marguerite* avoit perdu encore jeune *Hacquin*, son mari. Il ne lui avoit laissé qu'un fils, nommé *Olaüs*. La mort enleva le jeune prince. Sa mère continua de gouverner la Norwége avec tant de prudence, qu'à la mort de *Waldemar*, son père, les Danois s'estimèrent heureux de voir tomber leur sceptre entre les mains de sa fille, à qui d'ailleurs il appartenoit par la mort des autres enfans de *Waldemar*. *Marguerite* montra la même capacité dans l'administration de ce second royaume [1388]. Les Suédois, jugeant qu'un troisième ne l'embarrasseroit pas davantage, lui offrirent leur diadème. Ce ne fut pas pour elle un vain ornement. Elle usa en souveraine de tous les droits qu'il lui donnoit. Après l'abdication d'*Albert*, elle unit les trois royaumes par le traité de Calmar.

[1412.] Il n'y a pas de pays qui ait été plus malheureux que la Suède, par les causes même imaginées pour son bonheur. De temps immémorial, elle étoit en guerre avec le Danemarck; des rivières de sang avoient coulé; les paix n'avoient été que de malheureuses trèves faites pour reprendre haleine et se porter ensuite des coups plus meurtriers. Les Suédois, fatigués de ces alternatives, donnèrent les mains à l'union de Calmar, qu'ils regardèrent comme une mesure sage, propre à procurer à eux et à leurs enfans un repos dont leurs pères n'avoient pas joui. Ils crurent trouver les avantages d'un gouvernement

libre sous des rois protecteurs. Mais, dès le règne de *Marguerite,* ils sentirent les rigueurs de l'oppression. Sous *Éric XII,* ils se débattirent dans leurs liens, pour tâcher de les desserrer; mais ils ne firent, par leurs efforts, qu'en rendre les meurtrissures plus sensibles.

Des malheurs incroyables accablèrent les Suédois sous ce prince indolent, et les gouverneurs qu'il leur envoya se livrèrent à des excès inouïs. Ils ruinoient la noblesse en la forçant de servir à ses dépens dans les guerres entreprises par les Danois sur le continent, et de payer de ses deniers sa rançon, quand elle tomboit dans les fers de ses ennemis. Ils introduisirent les Danois dans les prélatures suédoises, et partageoient avec les intrus les vols qu'ils faisoient au clergé. Un de ces gouverneurs, nommé *Éricson de Westeros*, se déclara ennemi juré des paysans, cette classe d'hommes paisible et laborieuse. Il les faisoit égorger par plaisir, et les soumettoit à des tortures cruelles. Il faisoit étouffer les uns par la fumée, faisoit saler les autres tout vivans, et griller ensuite. A l'égard des femmes, il se donnoit le plaisir de les faire atteler à la charrue et de les faire piquer comme des bœufs.

On ne sera pas surpris que de pareilles violences, quoique peut-être bornées à un canton, aient excité une révolte générale. Le sénat, qui étoit plus ménagé, hésita quelque temps à se soustraire à la domination d'*Éric XIII,* d'autant plus qu'il voyoit que ce n'étoit pas l'amour du bien public, mais

l'ambition et le désir de se placer sur un trône presque délaissé, qui engageoient les grands seigneurs à provoquer une révolution. A la tête des compétiteurs étoit *Charles Canutson*, grand-maréchal de la couronne. Il rencontra des rivaux, entre autres, *Nicolas Stenon*, son beau-frère. Le roi *Éric* profita de cette rivalité. Après avoir été solennellement déposé, il fut rétabli à des conditions qu'il souscrivit telles que le sénat les lui proposa. Il s'affermit assez pour transmettre sa couronne de Suède à *Christophe I*, qui étoit son successeur en Danemarck [1439]. *Christophe* gouverna les Suédois avec un sceptre de fer. Ils alloient le déposer quand il mourut. Dans une diète qu'ils assemblèrent en attendant qu'ils eussent pris un parti sur la royauté, ils nommèrent régens deux frères, *Bengt* et *Nils Jonson*.

[1448.] *Canutson* ne s'oublia pas dans cette circonstance. Il flatta si bien les régens, qu'il fut nommé roi. Il réunit aussi sur sa tête la couronne de Norwége, qui lui fut offerte. Ce double bonheur lui fit naître le désir d'acquérir de plus celle de Danemarck. Mais il auroit dû plutôt songer à bien affermir les deux premières sur sa tête; au contraire, outre la guerre malheureuse qu'il entreprit contre le Danemarck, il se brouilla avec son clergé. L'archevêque d'*Upsal* se déclara ouvertement contre lui. Dans un manifeste lu et affiché à la porte de sa cathédrale, il l'accusa d'avoir opprimé le clergé et les laïcs, d'être hérétique, de donner toutes les places aux compagnons de ses débauches.

Après cette proclamation le prélat rentre dans son église, quitte ses ornemens pontificaux, se revêt d'une cotte de mailles, endosse la cuirasse, et jure de ne reprendre l'habit ecclésiastique que quand le royaume sera heureux. Il entendoit par ce bonheur l'expulsion de *Canutson*, arrêtée entre lui et *Christiern I*, roi de Danemarck. Il y travailla si efficacement, que *Canutson*, renfermé dans Stockholm, fut trop heureux de pouvoir s'en sauver avec son trésor, qu'il transporta à Dantzick. Alors *Christiern I* fut installé.

[1458.] L'archevêque ne porta pas loin la punition de sa vengeance. Ne trouvant pas en lui la docilité qu'il attendoit, *Christiern* le fit arrêter et transporter en Danemarck. Cette violence ôta au monarque la protection du clergé. *Canutson* saisit le moment, et se replaça sur le trône. Ce fut alors à *Christiern* à faire sa cour à l'archevêque, son prisonnier. Il le renvoya en Suède, bien apaisé et flatté de la promesse de lui abandonner toute l'autorité royale, s'il pouvoit lui en faire rendre le titre. Enflammé par cette espérance, le prélat agit si puissamment, qu'après une bataille sanglante, *Canutson* est forcé non-seulement de se retirer comme auparavant, mais encore de jurer de ne jamais reprendre le sceptre, quand même il lui seroit offert.

Serment d'ambitieux. L'archevêque, son implacable ennemi, meurt : le serment est oublié. *Canutson* ceint de nouveau le diadème, mais ne tarde pas à descendre dans le tombeau, décoré de cet orne-

ment si cher aux vivans, acheté par vingt-sept ans de peines et de traverses. *Christiern* ne gagna rien à la mort de ce concurrent. La Suède, lasse du joug danois, se donna un administrateur ou protecteur d'une des premières familles du royaume, nommé *Steen-Sture*. Son gouvernement, qui dura près de vingt ans, fut très-agité. Il avoit le peuple pour lui; mais le sénat lui étoit peu favorable. Il fut accusé, déposé, rétabli, et eut le plaisir de voir les états se soustraire à l'autorité du roi *Christiern I*. Ce plaisir fut bientôt suivi du chagrin de voir encore reconnoître un monarque danois, savoir le roi *Jean II*, auquel l'administrateur fut obligé de se soumettre en abdiquant sa dignité.

[1497.] *Steen-Sture* assista au couronnement de ce prince. Il y laissa échapper des marques de dépit, qui firent connoître qu'il ne tarderoit pas à tenter tous ses efforts pour recouvrer l'autorité et le rang qu'il avoit été forcé de quitter. En effet, il profita si bien des fautes de *Jean*, il sut si bien fomenter les mécontentemens, qu'on le nomma de nouveau administrateur. Il mourut en 1504, possesseur de cette dignité, qui fut déférée à *Steen-Sture*, descendant comme lui de la famille qui avoit autrefois porté la couronne. Celui-ci mourut en 1512. A sa place fut élu le fils de *Steen-Sture*, jeune homme pourvu de belles qualités.

[1520.] Malgré ses talens et sa valeur, *Christiern II*, successeur de *Jean* en Danemarck, envahit la Suède. Ce prince fut secondé par *Gustave*

*Trolle*, archevêque d'Upsal, qui avoit été rival de *Sture* pour le protectorat. Il proclama lui-même le monarque danois. Dans un arrangement provisoire, *Christiern* obtint pour otages des membres distingués de la noblesse, entre lesquels se trouvoit le jeune *Gustave Wasa*, qui fut transporté avec les autres en Danemarck. L'administrateur ne se laissa pas déconcerter par la supériorité que l'enlèvement de tant de personnes importantes donnoit au monarque danois. Il soutint avec valeur les droits de la patrie. Il combattit, tomba dans la mêlée, fut retiré par les siens, et mourut de ses blessures. Cette mort donna à *Christiern* la facilité d'exécuter l'affreux projet qu'il avoit conçu pour opprimer la Suède.

La politique cruelle des tyrans ressemble à l'instinct féroce des bêtes carnassières, qui dévorent les gardiens afin de dévorer plus aisément le troupeau. *Christiern* fit périr sous la hache du bourreau les premiers de la nation. Le sénat tout entier fut conduit au supplice sous les yeux de la bourgeoisie de Stockholm, qui regarda ce massacre sans en paroître émue. Les habitans des campagnes ne virent dans ces événemens que la punition des vexations de la noblesse, qui avoit fait de la monarchie une espèce d'aristocratie. Ils se flattèrent d'être plus heureux sous le gouvernement d'un seul; mais leurs espérances furent trompées. *Christiern*, devenu le maître, sans crainte et sans frein, pilla indistinctement toutes les conditions, dressa partout des échafauds et des gibets, promena la faux de la mort sur toutes les

têtes. Ce n'étoit pas assez pour lui d'ôter la vie ; il se plaisoit à prolonger le supplice par la vue des préparatifs dont il le faisoit précéder. Il vouloit, pour ainsi dire, faire goûter la mort. On l'accuse, entre autres barbaries, d'avoir forcé des femmes à coudre elles-mêmes des sacs dans lesquels elles devoient être noyées.

Le jeune *Gustave Wasa*, descendant d'une famille alliée à l'ancienne maison royale, renfermé comme otage en Danemarck, montroit des qualités qui fixoient l'attention dangereuse de *Christiern*. Après des efforts inutiles pour se l'attacher, le tyran donna ordre de le tuer. *Eric Banner*, gentilhomme danois, chargé de cette odieuse commission, au lieu de l'exécuter, en obtint la révocation. Il prit *Gustave* sous sa garde, s'engageant à payer trente-six mille livres, s'il le laissoit échapper.

*Gustave* ne fut pas long-temps dans la maison de *Banner* sans gagner l'estime et l'amitié de sa famille. On lui accorda une honnête liberté, même celle de la chasse, et les autres douceurs qui charmeroient l'ennui, si l'on pouvoit oublier qu'on est prisonnier. La contrainte devint plus fâcheuse, et l'envie de se sauver plus irrésistible au moment où *Gustave* apprit le massacre de Stockholm, dans lequel son père avoit été compris. Se regardant alors comme chargé du destin de sa patrie, il monte à cheval, comme à son ordinaire, sous prétexte de chasser, s'enfonce dans la forêt, et prend un habit de paysan. Après une marche de deux jours, en

suivant des sentiers presque impraticables à travers les montagnes, il arrive à la dernière ville de Danemarck. On n'y entroit qu'avec un passe-port. Heureusement il s'y tenoit une foire de bestiaux. *Gustave* se présente comme marchand au gouverneur, n'est pas reconnu, et passe à Lubeck. *Banner*, qui couroit sur ses traces, vient le trouver, lui reproche l'abus de confiance. Le fugitif s'excuse sur les circonstances, apaise son hôte en promettant de lui rendre les trente-six mille livres de sa rançon; et, sans s'arrêter, il part pour la Suède, quoiqu'il sût qu'il y avoit partout des ordres pour l'arrêter.

La première ville où il se fit connoître appartenoit au défunt administrateur. Sa veuve y demeuroit avec ses enfans et une garnison allemande. Ces soldats mercenaires étoient en marché avec les émissaires de *Christiern*, et n'attendoient que l'augmentation des offres avantageuses qu'on leur faisoit pour livrer la place. *Gustave* entre en pourparler avec eux. Il étale les lieux communs, la gloire de venger le sang innocent, de faire repentir le tyran de ses violences. On lui demande où sont ses ressources, son armée, ses trésors. Il reste muet. On le traite de fou, et on croit lui faire grâce de ne le point arrêter.

Ses démarches n'avoient pu être si secrètes, que les Danois n'en eussent connoissance. Leurs garnisons le cherchoient. Il se trouvoit presque investi. Près d'être saisi, il échappe, caché dans un chariot de foin, et se réfugie dans un canton écarté,

où se trouvoit un vieux château de sa famille. De là il écrit à tout ce qu'il peut connoître de braves Suédois sensibles à l'honneur du pays; mais l'effroi causé par le massacre de Stockholm enchaînoit tous les courages; les habitans mêmes des campagnes qui l'environnoient, soit abattement, soit indifférence, participoient à la stupeur générale. *Gustave* se répandoit parmi eux, parcouroit les villages, se trouvoit à leurs assemblées et à leurs repas, les haranguoit et les excitoit à secouer le joug du roi de Danemarck. Ils répondoient : « Sous son gouvernement » nous avons du sel et des harengs; quel que soit le » succès d'une révolution, nous ne pouvons qu'être » pauvres; nous sommes paysans, et, quel que soit » notre roi, nous serons toujours paysans. »

Rebuté de ce côté, peu assuré dans ce domaine de ses ancêtres, où on pouvoit le chercher, *Gustave* prend le parti de passer en Dalécarlie. S'il ne réussit pas à en faire soulever les habitans, du moins il se flatte de s'y cacher et de vivre en sûreté dans les asiles des montagnes et des épaisses forêts qui couvrent cette province. Il reprend ses habits de paysan. Accompagné d'un seul homme qu'il prend pour lui montrer le chemin, il traverse un pays rude et difficile. Près d'arriver, son guide le vole et l'abandonne. Il se trouve sans argent et sans connoissances. La faim le presse. Il s'enfonce dans les mines, et y travaille pour sa subsistance. Une femme aperçoit sous son habit rustique une chemise fine et brodée. Elle soupçonne que c'est quelque homme de distinc-

tion poursuivi, qui cherche dans ces antres un asile; elle parle de sa découverte à un gentilhomme voisin. La curiosité le porte à se rendre à la mine, dans le dessein d'offrir sa protection à l'infortuné. Il approche et reconnoît *Gustave*, avec lequel il avoit étudié dans l'université d'Upsal. La prudence l'engage à cacher sa surprise. Il lui fait signe, et l'ouvrier mineur le suit dans sa maison.

Quelle douce joie quand on peut se rappeler avec un compagnon de son enfance les innocens plaisirs du premier âge! quelle émotion lorsqu'on peut joindre à ces souvenirs de tendres épanchemens sur des objets chéris, sur la captivité de ses parens et amis, leur mort sanglante, l'incertitude du sort de ceux qui survivent! Que deviendra-t-on soi-même? Le bon Dalécarlien s'enthousiasmoit sur tous ces objets. Il citoit avec feu et complaisance les traits de bravoure de ses compatriotes, leur haine pour les Danois, leur attachement à la famille de leurs anciens maîtres, les moyens d'attaque et de défense qu'offroient la nature du pays et le courage de ses habitans. *Gustave* l'écoutoit avec transport : son cœur palpitoit de joie. Il concevoit les plus grandes espérances; mais, quand il parla de mettre en œuvre tous ces moyens, l'idée d'exposer sa femme et ses enfans, d'abandonner sa maison, ce lieu de délices qu'il s'étoit construit, ces vergers qu'il avoit plantés, toutes ces douces jouissances qui lui faisoient couler des jours heureux, cette idée refroidit son ardeur. Il étoit incapable de trahir *Gustave*; mais il ne se sentit pas le courage

de l'aider. Le fugitif s'aperçoit que sa présence ne peut désormais que troubler le repos d'un homme fait pour une vie tranquille. Il le quitte, sûr de sa discrétion; et, se confiant à sa bonne fortune, sans guide, à travers les forêts et les montagnes, il arrive chez un gentilhomme nommé *Péterson*, qu'il avoit connu autrefois à l'armée, et qui, le trahissant, voulut le livrer aux Danois. Mais la femme de *Péterson* l'avertit à temps de la perfidie de son mari, le fait sauver, et lui procure une retraite chez un ecclésiastique du voisinage.

C'étoit un de ces ministres comme il s'en trouve quelquefois dans les campagnes, occupé à étudier les hommes, réfléchissant sur les affaires publiques, en suivant le fil, sans préoccupation pour aucun parti, et capable de donner d'excellens conseils. Il reçut *Gustave* avec respect et tendresse. Loin d'être effrayé du projet qu'avoit le jeune prince d'affronter la puissance danoise, il lui traça la marche pour y réussir. « Ce n'est point, dit-il, la noblesse qu'il faut tenter : » contente de sa sûreté et de l'indépendance dont elle » jouit dans nos montagnes, elle prend peu de part » aux révolutions de cour. Difficilement elle se déter- » minera à armer ses vassaux, parce que ses richesses » consistent dans leurs travaux, que la guerre feroit » cesser. Mais il faut que les vassaux s'arment d'eux- » mêmes. »

Pour amener les choses à ce point, le curé se charge de répandre le bruit que les Danois vont venir dans la province établir par violence de nouvelles taxes. Il

emploie ses parens et ses amis à accréditer ces alarmes. Quand il voit l'opinion assez formée, il conseille à *Gustave* de se présenter dans une petite ville, à une fête qui rassembloit tous les ans les paysans du canton. « Jamais, disoit-il, ils ne sont plus disposés à la » révolte que dans ces concours où ils estiment leur » force par leur nombre. » Le jeune héros paroît. Les esprits étoient préparés. Son air d'intrépidité et de résolution, tempéré par un mélange de tristesse, que la mort de son père et des autres sénateurs autorisoit, émeut les spectateurs. Il parle de cet horrible massacre, de l'état déplorable du royaume, des persécutions qu'on éprouve, de celles dont on est menacé. Des cris de fureur contre les Danois l'interrompent. *Gustave* profite de ce moment d'ardeur, rassemble autour de lui les plus déterminés, se précipite avec eux sur la forteresse où résidoit le gouverneur, bien éloigné de s'attendre à une pareille attaque, la prend d'assaut et passe au fil de l'épée le commandant et tous ses Danois.

Dès ce moment, la vie de *Gustave* n'est plus qu'un enchaînement de triomphes. A la tête de ses Dalécarliens, il hasarde les actions de guerre les plus périlleuses, et ses efforts sont toujours couronnés de la victoire. Le plus étonnant de ses exploits est l'assaut donné de pied ferme en pleine mer à la flotte danoise. Il assiégeoit Stockholm et pressoit vivement la garnison. Les Danois viennent au secours. Une gelée subite enchaîne leurs vaisseaux loin du port. *Gustave* prend la résolution hardie d'aller brûler la flotte. Ses

soldats avancent sur la glace l'épée d'une main, le flambeau de l'autre. Ils tentent d'escalader les vaisseaux. L'artillerie tonne. Ses éclairs joints à la clarté des torches allumées présentent un spectacle effrayant. Malgré les efforts des Danois, plusieurs vaisseaux s'enflamment. Les craquemens de la glace qui s'entrouvre, les cris des blessés, les hurlemens de ceux qui périssent dans les flammes, l'obscurité même de cette nuit horrible, jettent la terreur dans l'âme des Danois. Ils arrachent cependant la plupart de leurs vaisseaux à l'incendie; mais ils n'en auroient sauvé aucun, si le dégel n'avoit prévenu l'attaque que *Gustave* méditoit pour le lendemain. Cette victoire, remportée à la vue de la capitale, détermina en sa faveur même les indifférens. Dans la diète qui s'assembla pour délibérer si l'on se donneroit un roi, le peuple, malgré les sénateurs qui demandoient un administrateur, voulut un monarque, décida que ce monarque seroit *Gustave*, et il le fut.

[1523.] Depuis l'union de *Calmar*, la guerre avec les Danois avoit été continuelle et toujours barbare. Dans ces temps de frénésie, il fut souvent défendu de faire des prisonniers. On se massacroit sans pitié. Les villes étoient démantelées, les campagnes dévastées, les villages réduits en cendres. La Suède ne présentoit qu'un spectacle d'horreurs; et toutes ces barbaries se commettoient sans savoir à qui l'on obéiroit. La réunion en faveur de *Gustave* fit cesser ces disputes sanglantes; mais il s'en éleva d'autres à l'occasion de la religion.

Ce prince avoit quelquefois été traversé par le clergé. Comme nous l'avons vu précédemment, il étoit redevable du sceptre aux sages et courageux conseils d'un ecclésiastique dalécarlien. Cependant il laissa introduire le luthéranisme dans ses états. S'il réussit, ce ne fut pas sans éprouver des obstacles, ni sans tourmens pour lui et pour les autres.

*Gustave*, malgré le changement apporté au culte, quoiqu'il n'eût pas même laissé les propriétés intactes, n'en fut pas moins aimé et estimé de ses sujets. Il avoit le goût des sciences, étoit instruit, et réunissoit à la valeur du soldat l'habileté d'un général et les talens d'un homme d'état. Son extérieur étoit aimable, sa contenance noble et majestueuse. Son éloquence lui avoit été très-utile dans ses malheurs; elle le servit aussi dans la prospérité. *Gustave* recevoit le peuple avec affabilité, les grands avec des égards, les savans avec une grâce qui faisoit disparoître le protecteur et ne laissoit voir que l'ami. Il adoucit insensiblement les manières sauvages de la nation; la noblesse vivoit dans ses châteaux, fière et dangereuse par son indépendance : il l'attira à sa cour, et se l'attacha par les emplois et les plaisirs. La justice fut rendue exactement, et les arts ainsi que le commerce fleurirent sous son règne.

Tant de bienfaits ne furent pas perdus auprès d'une nation sensible et reconnoissante. Les états assemblés reconnurent *Éric XIV*, son fils aîné, âgé de onze ans, pour son successeur, et déclarèrent la couronne

héréditaire dans la postérité de *Gustave*. Il donna à ses trois autres fils, *Jean*, *Magnus* et *Charles*, des apanages considérables pour le revenu, mais chargés d'hommages au roi leur frère, et dépouillés de tout droit de souveraineté. Une mort douce lui ferma les yeux avant la vieillesse, au milieu de sa famille. Ses sujets le regrettèrent comme des enfans regrettent un père bien aimé.

[1560.] En quittant la vie, il eut des inquiétudes sur son successeur. *Éric XIV* avoit reçu une excellente éducation. Il étoit éloquent dans sa langue, parloit toutes les autres, avoit un extérieur gracieux et majestueux à la fois, faisoit tout avec feu; mais il se laissoit aller à la fougue de ses passions, et son emportement était quelquefois si violent, qu'il en devenoit furieux et sembloit perdre la raison. Son père, témoin de ces accès, avoit eu dessein de faire passer la couronne sur la tête du duc *Jean*, son second fils, et n'en fut détourné que par la crainte d'une guerre civile. Cependant, ce projet, s'il eût été exécuté, auroit prévenu bien des malheurs. Ce que l'indulgence d'un père ne regardoit que comme un dérangement passager doit être considéré, d'après les actions d'*Éric*, comme une folie habituelle, folie accompagnée de présomption, de cruauté, de perfidie, d'amours avilissantes. Aucun genre d'égaremens ne lui manqua; mais, comme il témoigna du repentir, on peut lui faire grâce sur les grands excès, et croire qu'il y fut porté par les conseils per-

nicieux de ses infâmes favoris. Au reste, il paya cher ses égaremens.

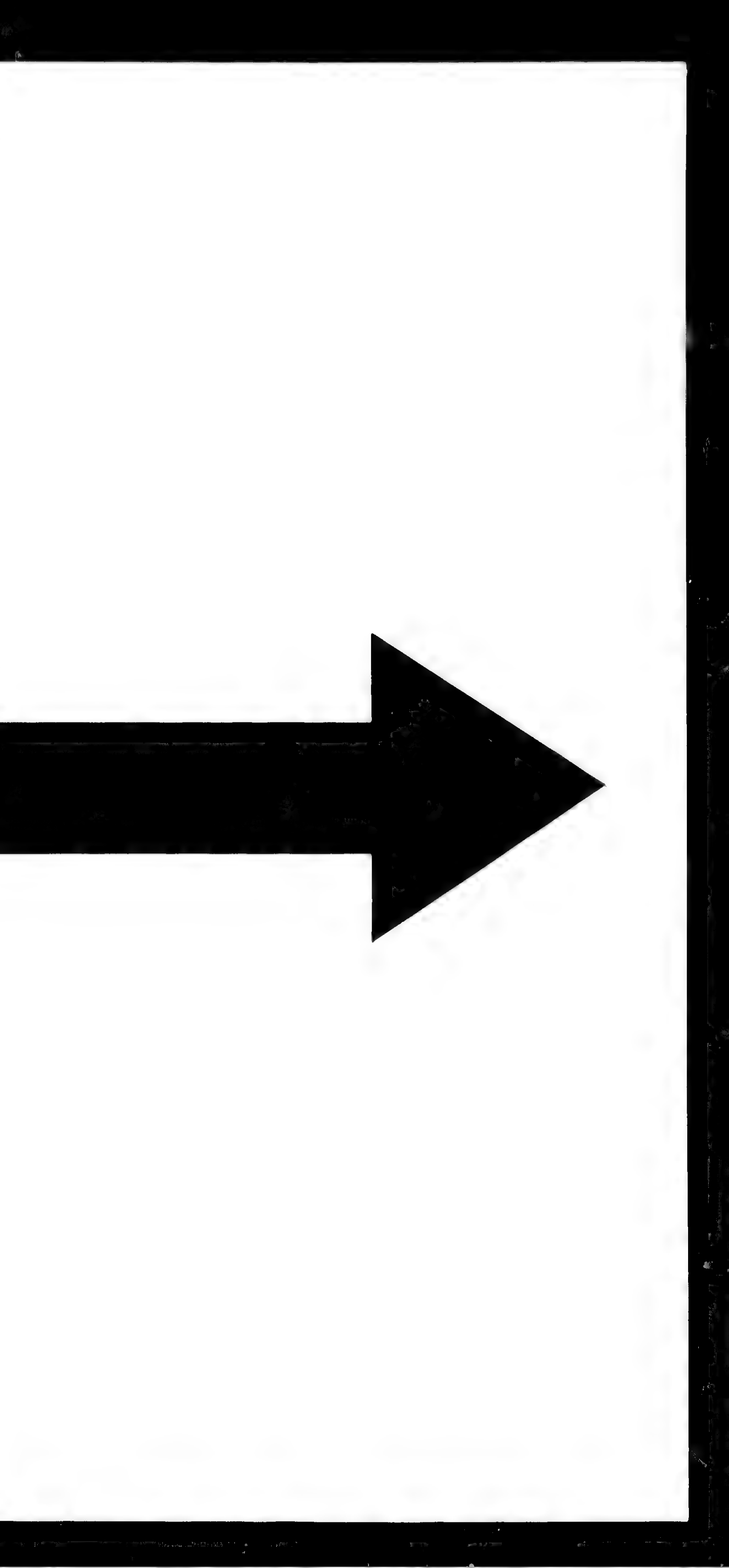
*Gustave* avoit demandé pour *Éric* la main d'*Élisabeth*, reine d'Angleterre. Le consentement se faisoit trop attendre au gré du jeune monarque; croyant que sa présence pourra le hâter, il équipe une flotte aussi forte que galante, la charge de présens, et cingle vers l'Angleterre. Un orage disperse ses vaisseaux et le repousse sur ses côtes, où il fait naufrage. Le même vent qui avoit causé ce malheur emporte sa passion. Il tourne ses vœux vers *Marie-Stuart*, reine d'Écosse; revient à *Élisabeth*; négocie en même temps pour obtenir une nièce de l'empereur; adresse des hommages amoureux à la fille du landgrave de Hesse-Cassel, envoie au-devant d'elle douze vaisseaux de guerre, avant d'être assuré de son consentement, et finit par épouser une simple paysanne nommée *Catherine*. Sa beauté l'avoit frappé dès l'enfance; il lui fit donner une éducation distinguée. Peut-être n'avoit-il pas dessein de la placer sur le trône; elle y parvint par son adresse. Le duc *Jean*, frère du roi, plus prudent et plus politique, obtint la main de *Catherine*, fille de *Sigismond*, roi de Pologne, dont la protection pouvoit lui être d'une grande ressource dans les circonstances difficiles que la bizarrerie de son frère faisoit prévoir.

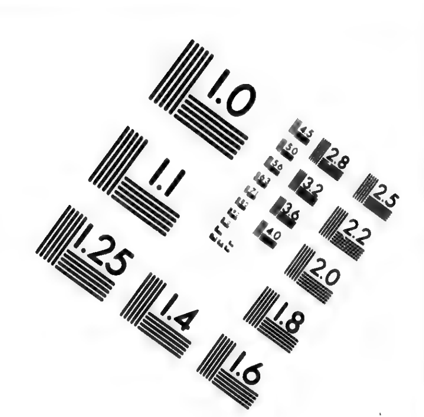
En effet, soit de lui-même, soit envenimé par de mauvais conseils, il conçut contre le duc *Jean* une jalousie furieuse. Sous le plus léger des prétextes, il

le fit enfermer dans Stockholm. La duchesse se rendit compagne de la captivité de son époux et des anxiétés qu'il éprouva pendant quatre années de prison. Avant d'y entrer, ce prince avoit été condamné à la mort par la foiblesse des états, incapables de résister aux ordres du tyran; de sorte que sa vie dépendoit à chaque instant du caprice d'un homme dont le sens étoit souvent aliéné, et qui se trouvoit entouré de conseillers pe[illegible] On dit que plusieurs fois *Éric* se rendit dan[illegible] de son frère avec le dessein de le faire t[illegible]s qu'aussitôt qu'il l'apercevoit, la pitié s'emp[illegible] de son cœur. Dans ces momens de résipiscence, il lui avouoit les larmes aux yeux l'intention sanguinaire qui l'avoit amené. « Je sais, lui disoit-il, que la couronne de Suède » vous est destinée, et je vous prie, quand vous » en serez le maître, de me pardonner mes fautes. » Ce pressentiment qu'il avoit tarda trop à s'accomplir pour son honneur. Le délai lui donna le temps de se souiller de crimes qui ont rendu sa mémoire odieuse.

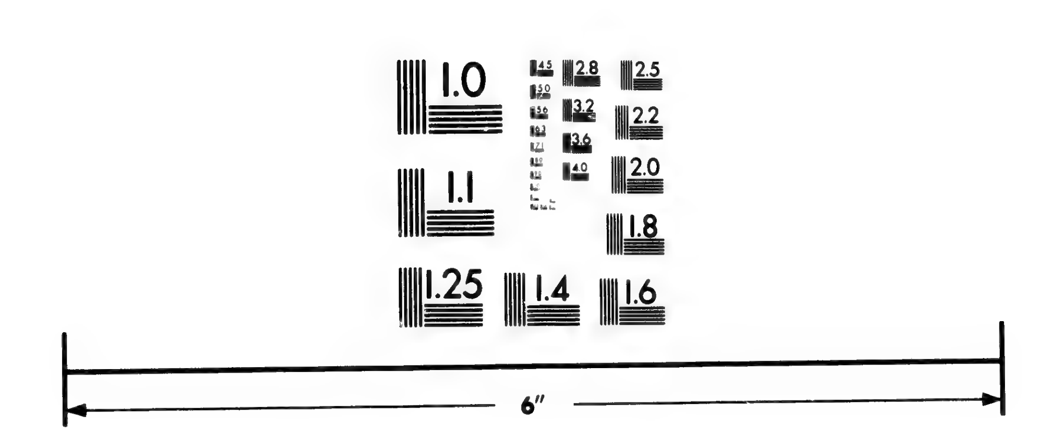
On lui avoit inspiré une haine mortelle contre les *Sture*, famille illustre qui descendoit des anciens administrateurs. Excité par un infâme favori, nommé *Peerson*, il exigea du sénat, qu'on voit toujours avec indignation vil flatteur du tyran, une sentence de mort contre ces infortunés et vingt-six seigneurs, prétendus complices d'une conspiration qu'on leur imputa. Un des *Sture* étoit l'objet particulier de la haine du roi. Il le croyoit vu trop favorablement par

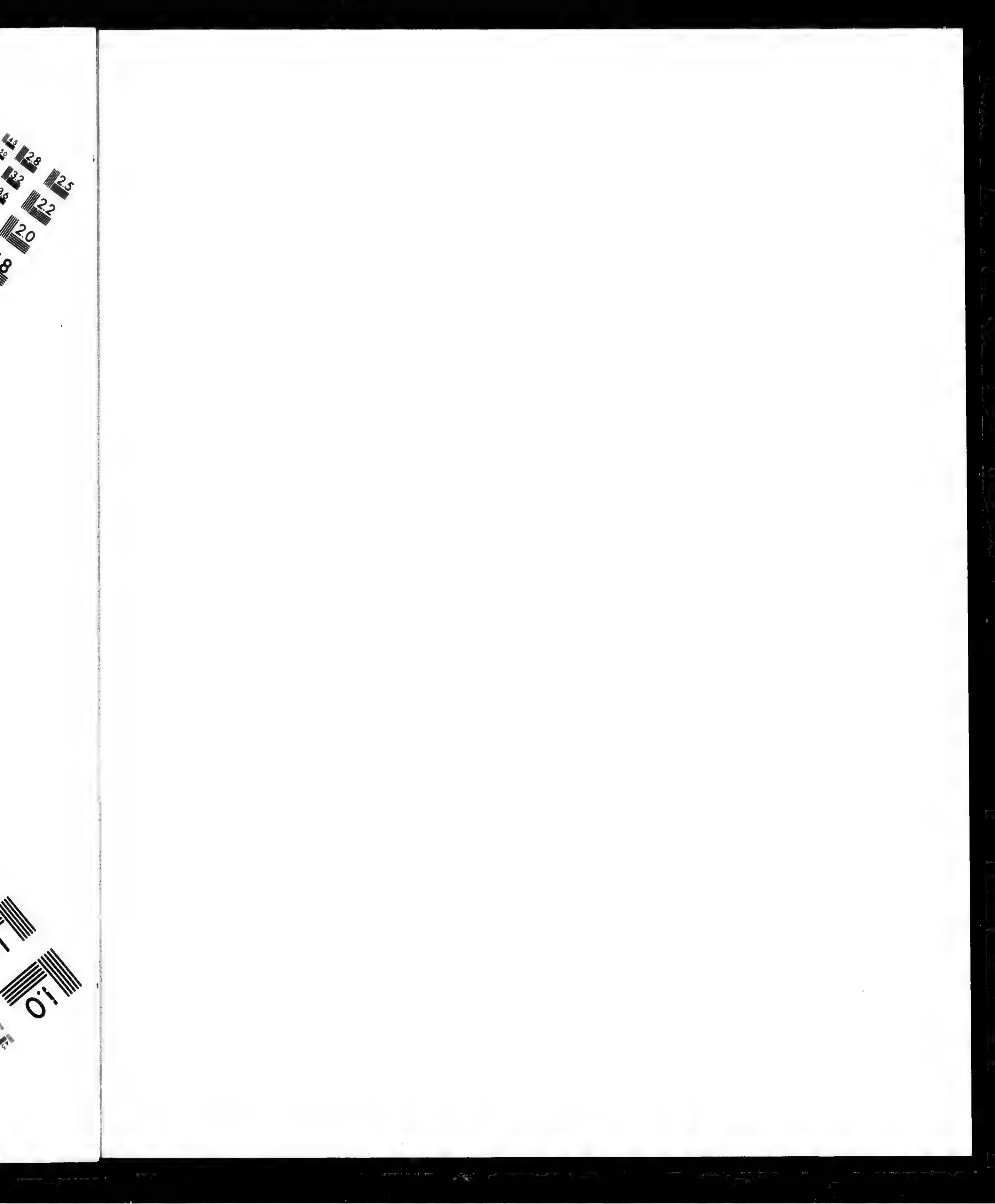







# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





la reine *Catherine*. *Éric* va lui-même dans la prison, frappe le jeune homme d'un poignard, et laisse le fer dans la blessure. Le malheureux retire le fer, le baise et le présente au roi. Sans se laisser attendrir, le féroce monarque le fait achever par ses satellites. Ce fut le premier acte du massacre projeté par le sombre *Péerson*. Les condamnés furent exécutés.

Cet assassinat juridique ne fut pas plus tôt commis, qu'*Éric*, comme s'il étoit poursuivi par les furies vengeresses, se sauve dans les bois, y vit plusieurs mois comme un sauvage sous l'habit de paysan, et ne revient dans son palais que sur les instances pressantes de *Catherine*, son épouse. Il s'impose alors un personnage tout différent, ne paroît que richement vêtu, prodigue l'or et l'argent aux parens de ceux qui avoient été massacrés, rejette tout le crime sur *Peerson*, et le livre aux bourreaux. Afin d'effacer les mauvaises impressions de sa conduite passée, il donne la liberté à *Jean*, son frère, et à son épouse.

Mais il lui restoit des défiances sur l'alliance que ce prince avait contractée avec la Pologne par son mariage. *Éric* imagina de s'assurer une contr'alliance avec la Moscovie. Le czar avoit aimé la princesse de Pologne, épouse de *Jean*. Il l'avoit inutilement demandée en mariage, et conservoit un vif ressentiment de son refus. Aussi peu délicats l'un que l'autre, le Russe demanda que la princesse lui fût livrée, et le Suédois s'y engagea. Peu avant l'exécution, le

complot fut découvert. Le duc *Jean* quitta la cour avec toute sa famille et avec le duc *Charles*, son frère, qui lui étoit toujours resté attaché, même pendant sa prison. *Magnus* étoit mort de chagrin, dit-on, d'avoir signé la sentence qui condamnoit son frère *Jean* à perdre la vie.

Les fugitifs levèrent l'étendard contre *Éric*. La noirceur de ce dernier dessein, et l'horreur qu'il inspira, attirèrent aux ducs une foule de partisans. Ils assiégèrent leur frère dans Stockholm. Les portes leur furent ouvertes pendant la nuit. Prêt à se sauver, il tomba entre leurs mains. Ils le mirent dans celles des parens de *Sture*, comme les plus intéressés à le bien garder. Le sénat, aussi infidèle à *Éric* dans sa disgrâce qu'il avoit été lâchement complaisant pour lui dans sa prospérité, se délia du serment de fidélité. Les états assemblés l'imitèrent, et le duc *Jean* fut déclaré roi de Suède d'une voix unanime. Malgré sa catastrophe, le règne d'*Éric* ne fut pas méprisable. Il étoit brave. Souvent les troupes suédoises se distinguèrent sous lui contre les Danois. Il est à présumer qu'il n'auroit pas souffert les dures conditions que ceux-ci imposèrent à son successeur.

[1568.] Il est vrai que *Jean III* se trouva dans des circonstances difficiles. Il se voyoit en même temps sur les bras les Danois, ennemis nés de la Suède, et les Moscovites, dont le czar, irrité de la mauvaise issue de son entreprise, lui fit des insultes méditées. *Elisabeth*, qui n'oublioit pas qu'*Eric* lui

avoit fait la cour, montroit quelque pitié de son sort; et l'Allemagne protestante, indignée du penchant trop marqué de *Jean* pour la religion catholique, le menaçoit d'une rupture; enfin *Charles*, son frère, lui-même, après lui avoir montré un attachement constant pendant sa prison, lui faisoit voir à présent plus que de l'indifférence, quoique le roi lui eût donné un apanage considérable où il vivoit en souverain. *Jean* augmenta tous ses embarras en se déclarant de la manière la plus prononcée pour le catholicisme, à l'instigation de la princesse de Pologne, son épouse. Il apaisa le czar, en lui abandonnant quelques provinces, satisfit le Danemarck en renonçant à toute prétention sur la Norwége. Ainsi la Suède souffrit des démembremens considérables.

Quoique prisonnier, *Éric* inquiétoit aussi son frère. On fit paroître ce malheureux prince en pleine diète pour subir la honte d'une accusation publique et de sa destitution. Il montra plus de fermeté qu'on n'en attendoit, et toucha de compassion une partie de cette nombreuse assemblée. *Jean* eut la dureté de ne pas le tirer des mains des *Sture*. Ils le traitèrent avec inhumanité, jusqu'à le frapper et lui faire souffrir la faim et le froid. Enfin, comme sa garde devenoit embarrassante pendant les efforts du monarque pour changer la religion de son royaume, après dix ans de captivité, on croit qu'il le fit empoisonner. Ce crime, s'il étoit prouvé, marqueroit un caractère sombre, une persuasion fanatique que l'avantage de

la religion rend tout permis. Il est vraisemblable que son zèle pour le catholicisme aura fait inventer cette calomnie. On verra que *Charles* avoit la même opinion sur les licences sanguinaires qu'accorde la politique. Ainsi aucun des fils du grand *Gustave* n'eut ses vertus franches et généreuses.

Le roi *Jean* suivit pour la destruction du protestantisme la même marche que son père avoit prise pour la ruine du catholicisme : exhortations, colloques, conférences; mais il employa, de plus que *Gustave*, les violences. Il confirma ainsi dans la foi romaine ceux qui y chanceloient. Par là il rendit égales en quelque manière les deux religions; mais il crut préparer à l'ancienne une prépondérance certaine en faisant élever *Sigismond*, son fils, dans les principes du catholicisme. Ce zèle outré mit la division entre le roi et son frère, ou plutôt on ne peut douter que *Charles*, dissimulé et ambitieux, n'ait été charmé au fond de voir son frère prendre un parti extrême qui pourroit faire naître des troubles dont il profiteroit. En effet, il se déclara hautement protecteur du protestantisme, reçut dans ses petits états tous ceux qui fuyoient les effets du zèle immodéré de son frère, prit la liberté de lui faire des remontrances et des menaces, et même de lui en susciter de la part des états, principalement au sujet de l'éducation catholique qu'il avoit fait donner à son fils *Sigismond*.

Ce prince étoit devenu roi de Pologne, après une élection débattue, qui avoit été fixée par les forces

de la Suède. *Charles*, son oncle, seconda les efforts du roi auprès des états pour obtenir ces secours à son neveu. On peut, sans risque de se tromper, conjecturer que le rusé *Charles* vit avec plaisir *Sigismond* se charger d'une couronne que la religion rendoit incompatible avec celle qu'il attendoit de son père. Nécessairement l'une devoit nuire à l'autre, et *Charles* ne désespéroit pas de voir naître des événemens dont il pourroit profiter. En effet, du vivant même de *Jean*, il y eut des discussions dans le sénat sur l'exercice extérieur du catholicisme, qui seroit permis au prince. *Charles* se trouva compromis dans les disputes à ce sujet. Il paroît qu'il s'embarrassa fort peu d'établir la paix. La décision fut remise au temps où *Sigismond* hériteroit du sceptre. *Jean* mourut subitement, plus estimé qu'aimé. Il étoit très-entier et très-obstiné dans ses résolutions. Son opiniâtreté ne cédoit qu'à celle de sa femme, qui le rendit très-zélé pour une religion expirante. Il rendit au catholicisme un souffle de vie, mais ne le conduisit pas à une résurrection parfaite.

[1592.] *Sigismond* étoit en Pologne. Il eut peine à obtenir des Polonais la liberté de venir en Suède. Pendant quelques mois qui s'écoulèrent, le duc *Charles* gouverna en son nom. Il laissa prendre de l'empire au sénat, assembla une diète, et fit si bien, que son neveu trouva en arrivant la résolution prise de resserrer dans des bornes étroites le culte catholique, et de le gêner lui-même dans l'exercice public de sa religion, et dans le nombre des prêtres et pré-

lats qu'il pouvoit retenir auprès de lui. Son oncle se chargea de l'engager à donner satisfaction aux états sur cet article. Il y eut entre eux une scène violente. Comme *Sigismond* étoit pressé de retourner en Pologne, il céda tout. Cependant, indigné d'avoir été obligé de fléchir, et cela par les menées sourdes de *Charles*, on dit qu'il voulut le faire assassiner : ce qui est peu vraisemblable, puisque *Sigismond* laissa, en partant, la régence à celui dont il n'avoit pu se défaire.

L'oncle assembla les états, et y fit décider des articles peu analogues aux vues de son neveu. Cependant, comme il ne put faire adopter toutes ses idées, il se piqua et déclara que, puisqu'on payoit d'une pareille ingratitude les peines qu'il s'étoit données pour l'administration du royaume, il y renonçoit. Le roi profita de ce dépit, et confia le gouvernement au sénat. Il y eut alors rupture ouverte entre l'oncle et le neveu. *Sigismond* revint dans son royaume avec une armée allemande et polonaise, et contraignit *Charles* de se soumettre. Après cette victoire, il partit une seconde fois pour la Pologne. *Charles* eut recours aux plus habiles manœuvres, et fit assembler de nouveaux états. Il y prit un ascendant marqué. La conduite variable de *Sigismond*, ses absences, surtout son obstination à ne pas souffrir les restrictions qu'on vouloit mettre à son culte, firent prendre un parti extrême contre lui. Les états le déposèrent solennellement, déclarèrent lui et *Uladislas*, son fils, incapables de posséder jamais la couronne de

Suède, et la donnèrent à *Charles*, ainsi qu'à ses descendans.

[1604.] *Charles IX* montra beaucoup d'adresse et de politique dans la révolution qui le plaça sur le trône. Sa conduite en public étoit franche, ingénue et modérée. En secret il fomentoit la division entre les états, et prenoit pour satisfaire son ambition tous les moyens utiles qui pouvoient ne pas compromettre sa réputation. Enfin il aigrit les esprits de manière que son élection parût être l'ouvrage de la nécessité, et causée par la mauvaise administration de son neveu. Les états statuèrent que, si la ligne masculine manquoit, la couronne reviendroit à la postérité de *Jean*, et ensuite aux enfans des filles du grand *Gustave*, mariées en Allemagne. On décréta aussi qu'un prince héréditaire ne pouvoit accepter une couronne étrangère, ni le roi se marier ailleurs que dans une famille protestante. Du reste, on porta toutes les lois de rigueur ordinaires dans les révolutions, engagement sous serment de la soutenir, et proscription de tous ceux qui s'y montreroient contraires. Le catholicisme devint une cause de suspicion. Ceux qui le professoient furent tenus dans les entraves, et les luthériens triomphèrent.

*Sigismond* ne fit qu'un léger effort pour recouvrer sa couronne. *Charles* fut heureux de ce que ce prince, distrait par d'autres soins, ne suivit pas ses premiers succès. Habile dans le cabinet, le nouveau roi étoit brave, mais malheureux à l'armée. Affoibli d'ailleurs par une attaque d'apoplexie, il remit de

bonne heure ses armes à *Gustave-Adolphe*, son fils, et se contenta de lui donner l'exemple d'un gouvernement aussi juste qu'il peut être quand on se croit obligé de forcer les consciences. *Charles* passe pour avoir été fidèle à ses promesses; mais ce ne fut pas avec *Jean*, son frère, ni avec *Sigismond*, son neveu. Il étoit sévère dans la punition des crimes, rémunérateur du mérite, protecteur des sciences, des arts, du commerce et de l'agriculture. Il étoit violent et colère; mais ses transports étoient de courte durée.

[1611.] Un jeune héros, dont le front ceint du diadème est ombragé avant douze ans des lauriers de la victoire, cause un juste étonnement. Il redouble quand on voit un sage sénat confier au fils de *Charles*, à cet âge, l'autorité suprême. Enfin la surprise parvient à son comble lorsqu'on apprend que le jeune monarque gouverne avec toute la maturité de l'âge. A la vérité *Gustave* eut de bons conseillers; mais c'est un grand mérite à un roi, en tout temps, de les écouter et de savoir les retenir malgré les cabales des cours.

On met au nombre de ces hommes précieux un frère de *Sigismond*, cousin-germain d'*Adolphe*, qui avoit des droits au trône, et qui les sacrifia aux espérances que les grandes qualités de *Gustave* lui firent concevoir pour le bien de la patrie. Un autre conseiller, dont le nom est resté dans les fastes des grands hommes, est le célèbre chancelier *Oxenstiern*, qui joignoit à des mœurs stoïques une habileté

supérieure dans les affaires, beaucoup de droiture et de probité, le goût et la culture des sciences. Aidé encore d'autres hommes éclairés et prudens, le jeune roi fit d'heureux changemens dans son royaume pour la partie des finances et de la justice. Quant aux opérations militaires, il s'en chargea lui-même, et continua la guerre contre le Danemarck de manière à amener une paix avantageuse. Il eût les mêmes succès avec les Moscovites; mais les hostilités contre son cousin *Sigismond* durèrent plus long-temps. Elles ont amené les événemens qui ont fait prendre à *Gustave-Adolphe* un rang distingué entre les guerriers les plus fameux.

Le roi de Pologne ne pouvoit oublier la couronne de Suède que la nature avoit placée sur sa tête, et dont la conduite impolitique de *Jean* son père et ses propres fautes l'avoient privé. Il tendit à *Gustave*, qu'il traitoit d'usurpateur, des piéges que celui-ci évita habilement; il l'attaqua à main armée, avec aussi peu de succès. Quoiqu'il n'y ait pas eu de victoires décisives, on peut dire que l'avantage fut du côté de *Gustave*, puisqu'il resta en possession de sa couronne. L'état de guerre dans lequel il se trouva plusieurs années lui donna les moyens d'aguerrir les Suédois, de former ces capitaines intrépides, ces bataillons formidables, qui ont tenu l'Europe en suspens et balancé le sort des princes.

*Sigismond* avoit pour lui les catholiques d'Allemagne, et surtout la maison d'Autriche. Assise sur le trône impérial, elle remuoit ce vaste corps accou-

tumé à obéir à ses impulsions, et menaçoit de le faire tomber de tout son poids sur la Suède. *Gustave* n'attend pas ce terrible choc : il entre comme une foudre en Allemagne, en 1631. Les états de Suède vouloient s'opposer à cette invasion, dont ils craignoient les suites. « Les gens du pape que je vais » attaquer, répondit le monarque, sont riches et ef- » féminés. Mes soldats ont du courage, mes capi- » taines de l'intelligence : ils arboreront mes éten- » dards chez l'ennemi, qui paiera nos troupes. »

Il avoit soixante mille hommes, les meilleurs soldats de l'univers, pénétrés d'estime pour leur chef. Ses généraux, d'une capacité éprouvée, avoient été attirés de tous les pays sous ses drapeaux par sa générosité. Mais aussi il avoit contre lui des capitaines illustres, les *Walstein*, les *Mansfeld*, les *Tilly*, noms célèbres dans les annales de *Mars*. *Gustave* entraîne tout comme un torrent. Il force l'électeur de Brandebourg de joindre ses troupes aux bataillons suédois, envahit la Saxe qui vouloit rester neutre. Les forces de l'Empire l'attendoient dans les plaines de Leipsick ; il les combat, les met en fuite, pénètre en Bavière, lève des contributions dans les parties opulentes de l'Allemagne, où il établit ses troupes dans de bons quartiers. Mais il avoit si bien accoutumé ses soldats aux fatigues et aux travaux militaires, que, loin de désirer le repos des villes, ils dédaignoient même celui des camps.

Le sort de la guerre ramène *Gustave*, toujours victorieux, dans les champs de Lutzen, près de Leip-

sick. Il s'agissoit du sort de l'Empire, défendu une seconde fois par des troupes et des généraux d'élite. L'infanterie suédoise fond avec impétuosité sur les Impériaux, rompt leurs lignes, s'empare de l'artillerie. La plaine retentit des cris de victoire. On appelle le roi; on le cherche; on le trouve couché parmi les morts. Comme ce funeste événement fut très-avantageux à la maison d'Autriche, on a dit, mais sans preuves, qu'elle employa un assassin. L'empereur étoit alors bien revenu de la présomption qui lui avoit fait dire quand *Gustave* quitta les glaces de la Suède : « C'est un roi de » neige qui fondra dans les pays chauds. »

[1633.] Les bandes triomphantes de *Gustave* soutinrent leur réputation sous *Horn*, *Bannier*, *Weimar*, *Torstenson*, tous généraux dignes de mener à l'ennemi les soldats du héros défunt. Dans la guerre de l'Allemagne, pendant plusieurs années, ces bataillons furent appelés par plusieurs princes, sûrs de fixer la victoire quand ils pouvoient joindre à leurs étendards les drapeaux suédois. Beaucoup de ces corps formidables se fondirent insensiblement, minés par leurs propres exploits. Ceux qui retournèrent dans leur patrie y reportèrent l'esprit militaire et cette ardeur de gloire dont *Gustave* les avoit embrasés, et qu'ils transmirent à leurs descendans. Cette valeur héréditaire, mise en action par un de ses successeurs, a renversé un roi de Pologne de son trône, et fait chanceler un empereur de Russie sur le sien.

A l'aide de la guerre étrangère, qui occupoit les esprits, la tranquillité se soutint en Suède pendant

la minorité de *Christine*, qui n'avoit que cinq ans lorsqu'elle succéda à *Gustave*, son père. L'habile *Oxenstiern*, en suivant les plans du père, conserva à la fille la prépondérance que le cabinet de Suède avoit dans les affaires d'Allemagne. Cette princesse montra de bonne heure des qualités estimables, mêlées cependant de quelque bizarrerie. Elle avoit honte de son sexe; elle ambitionna la gloire qui convient à une reine, le goût des sciences et des arts, la protection et l'encouragement des savans, dont elle s'entoura. Mais elle ne portoit dans le commerce de la vie ni grâce ni affabilité : ce qu'elle avoit de viril dans l'âme se peignoit trop sur son visage et dans ses actions. *Christine* eut un grand sens et un jugement solide, qui la firent gouverner avec l'estime des étrangers et l'applaudissement de ses sujets jusqu'au moment où elle abdiqua.

Elle en montra le premier désir à l'âge de vingt-deux ans. On étoit étonné de ne lui voir que du dégoût pour le mariage. Déterminée à ne point partager son autorité, elle crut du moins convenable de ne point laisser à son royaume la triste perspective des guerres et des troubles quand elle mourroit. Du consentement des états, elle se nomma en 1650 un héritier, qui étoit *Charles-Gustave*, comte palatin, son cousin.

On crut que c'étoit un essai qu'elle vouloit faire du caractère de ce prince avant de lui donner sa main, d'autant plus qu'elle paroissoit avoir pour lui plus que de l'estime. *Charles*, de son côté, tint avec

elle une conduite qui pouvoit rassurer l'esprit le plus ombrageux. Il faisoit sa cour en homme plus jaloux de la tendresse de sa cousine que de son rang, et ne se mêloit des affaires d'état que quand il y étoit appelé et comme forcé. Néanmoins, soit dégoût des affaires, soit ennui du gouvernement, ou désir de s'immortaliser par une singularité presque unique, à vingt-huit ans, à l'âge de l'ambition, *Christine* assemble les états, monte sur le trône, y appelle son cousin. Après un discours éloquent prononcé sans émotion, elle en descend, lui remet son sceptre, et se confond pour toujours dans la foule des sujets.

Elle ne parut pas se repentir de sa démarche tant que son cousin vécut. Malgré la détresse du royaume, ce prince avoit grand soin de lui payer ses pensions et de remplir tous ses engagemens à son égard. Son successeur n'y fut pas aussi fidèle. Ainsi il n'est pas surprenant qu'elle ait écouté les plaintes de quelques mécontens, et qu'à leur sollicitation elle ait marqué le désir de remonter sur le trône; mais ce ne fut qu'une velléité sans effort et sans suite. *Christine* s'étoit retirée à Rome, le centre des sciences et des arts, qu'elle aimoit avec passion. Elle y embrassa la religion catholique; ce qui a donné occasion aux écrivains protestans d'attaquer sa réputation de plus d'une manière.

Malheureusement elle a fourni matière à la médisance ou à la calomnie. Elle eut envie de voir la France et de s'y montrer. Les Français, et surtout les Françaises, habiles à saisir les ridicules ou à qua-

lifier ainsi tout ce qui n'est pas conforme à leurs usages, ne virent dans cette reine du Nord que des manières trop libres, le propos masculin, une négligence affectée aux dépens de la propreté, un génie âpre et sauvage, sans délicatesse. *Christine* leur rendoit la pareille, et les taxoit d'ignorance, de frivolité, d'une passion effrénée pour la parure et les plaisirs.

Elle se seroit tirée avantageusement de cette espèce de lutte, avec le renom, à la vérité, d'une personne singulière, mais estimable, si elle n'avoit donné des preuves qu'avec sa philosophie et son détachement apparent des plaisirs, elle tenoit peut-être trop à ses passions. Elle avoit un écuyer, nommé *Monadelchi*, bel homme, d'une santé florissante, et qui jouissoit auprès d'elle d'une grande faveur. Sans qu'on ait jamais su le motif de son action, elle le fait appeler dans une galerie du château de Fontainebleau, où elle demeuroit. On lui montre des lettres. Il pâlit, voit des épées tournées contre lui, et demande grâce. On lui dit qu'il faut mourir. *Christine*, dans un appartement séparé, ordonne qu'on le blesse, afin de le forcer de se confesser. Il se traîne sanglant vers la porte d'où partoient ces ordres cruels. Elle crie qu'on l'achève, et il est assassiné. On soupçonna une vengeance ou d'infidélité en amour, ou d'un secret révélé. La cour de France fit dire à *Christine* de sortir du royaume. Elle retourna à Rome, et y mourut peu considérée en 1689.

[1654.] Le règne de *Charles-Gustave X* fut tout militaire. Par une suite des guerres entre lui et le fils

de *Sigismond*, déchu du trône de Suède, il se vit maître de celui de Pologne, et prêt à entrer dans la capitale du Danemarck. Elle fut délivrée. La maison d'*Autriche* souleva contre lui toute l'Allemagne. Il lui tint tête, et se démêla habilement de tous les embarras qu'on lui suscita. *Charles-Gustave* étoit brave, hardi, appliqué, inaccessible à la crainte, très-propre à soutenir les efforts des ennemis conjurés. Lorsque, après une défensive glorieuse, il étoit prêt à porter la guerre dans le centre de leurs possessions, il mourut d'une maladie épidémique, laissant pour successeur un enfant en très-bas âge.

[1660.] Cette minorité, pendant laquelle il fallut suspendre les projets belliqueux, donna quelque repos à la Suède; mais il ne dura que jusqu'à ce que *Charles XI* fût en âge de marcher sur les traces de son père. Il envahit le Brandebourg, et recommença avec le Danemarck une guerre également ruineuse pour les deux royaumes. Elle finit par une paix qui laissa à *Charles* le loisir de donner ses soins au gouvernement. Il publia des lois de justice et de police, régla les finances, déclara le luthéranisme religion dominante, et défendit l'exercice de tous les autres cultes, néanmoins avec une tolérance secrète pour le calvinisme et les autres sectes réformées.

*Charles XI* profita, pour augmenter la prérogative royale, d'une discussion qu'il releva ou qu'il suscita lui-même entre les états et le sénat. Les séna-

teurs se prétendoient médiateurs entre le roi et le peuple, chargés de rappeler à l'un et à l'autre leurs devoirs réciproques, et de les forcer de les remplir. C'étoit une grande puissance qu'ils s'attribuoient. *Charles* eut l'adresse de persuader aux états que cette puissance étoit contraire aux droits du peuple qu'ils représentoient. La question fut discutée avec chaleur dans cette assemblée. Elle porta cette décision, suggérée par le roi, que le monarque gouverneroit selon l'avis du sénat, mais qu'à lui seul appartiendroit le droit de juger si une affaire devoit être communiquée à la compagnie; que lui seul aussi auroit le pouvoir de faire des changemens à la constitution. Ainsi le gouvernement de la Suède devint despotique. *Charles* mourut avec la réputation d'un prince très-habile. Il laissa à son fils son royaume libéré, et l'armée et la flotte sur un pied respectable. Ce fils est *Charles XII*.

[1697.] Ce que nos pères ont vu, ce qu'ils nous ont raconté de ce prince rend probable, même pour les incrédules, ce que l'histoire rapporte de ces héros destructeurs qui ont inspiré aux hommes leurs passions et les ont entraînés, aveuglés par le fanatisme de gloire, dans les excès qui causent le malheur des peuples et la ruine des nations. Le trait dominant du caractère de *Charles XII* étoit l'opiniâtreté. Il n'avoit que quinze ans quand il monta sur le trône, et ne devoit, selon les lois, gouverner qu'à dix-huit; mais il se débarrassa presque aussitôt de la tutelle de sa grand'mère, se mit à la tête des affaires, et montra

dans sa conduite une fermeté et une résolution qui lui attachèrent invariablement ses ministres et ses généraux.

Sur l'espérance que donnoit l'inexpérience d'un si jeune prince, les rois de Pologne, de Danemarck, et le czar, s'étoient réunis dans le dessein de lui arracher des provinces cédées par force à ses deux prédécesseurs. Le Danemarck commença les hostilités. *Charles*, provoqué, tire l'épée pour ne plus la remettre dans le fourreau. Il quitte sa capitale pour n'y plus revenir, s'embarque, arrive devant Copenhague, surprend le monarque danois, qui ne s'attendoit pas à cette brusque expédition, le force à demander la paix, et regagne ses parages, devenu à dix-huit ans la terreur et l'admiration de l'Europe.

Dès ce moment la nation entière, à l'exemple du jeune monarque, est saisie d'un enthousiasme qui ne laisse pas lieu à la réflexion. Il faut des impôts pour la guerre; on court au-devant. Les taxes paroissent un tribut d'honneur. Chaque famille veut avoir un soldat. Il habitue ses troupes à ne connoître ni saisons ni besoins. Du pain, de l'eau et des armes, c'est tout ce que demandoit un Suédois. Il les accoutume à badiner, pour ainsi dire, avec le danger. Un cheval est tué sous lui; il en monte un autre, dont la tête est aussitôt emportée par un boulet; se jetant sur le troisième, il dit gaîment : « Ces gens veulent » apparemment me faire recommencer mes exer- » cices. »

*Charles* avoit l'assurance qui inspire la confiance

et prépare les succès. Comme il marchoit vers la Russie, après avoir enchaîné le Danemarck, on lui représente que le nombre des troupes ennemies surpasse les siennes d'une manière effrayante; il répond : « Comment, vous doutez que le roi de Suède » avec huit mille hommes puisse battre le czar de » Moscovie avec ses quatre vingt mille ! » En effet, il ne lui fallut que ces huit mille pour enfoncer l'armée ennemie devant Narva et lui faire mettre bas les armes. C'est à cette occasion que le czar *Pierre*, cet homme étonnant qui, barbare lui-même, civilisa une nation de sauvages, dit : « J'espère que » mon frère *Charles*, à force de nous battre, nous » apprendra à le battre lui-même. »

L'intention du roi de Suède étoit de repousser les Russes dans leurs déserts, et d'intercepter le secours de la Pologne, d'où le czar tiroit des soldats qui disciplinoient les siens. L'expédient qui lui parut le meilleur pour réussir fut d'attaquer la Pologne elle-même. Avant la bataille de Narva, il écrivit au gouverneur d'une ville qui se trouvoit sur la route qu'il devoit tenir : « Je vais battre les Moscovites; pré- » parez-moi des magasins dans votre place; j'y » passerai pour aller battre les Polonais et les » Saxons. »

Le roi de Pologne étoit *Auguste*, électeur de Saxe. Il s'étoit uni avec le czar, dans le dessein de se servir des forces russes pour asservir la Pologne, où son autorité, établie sur une élection, ne lui paroissoit pas aussi absolue qu'il désiroit. Cette alliance

le mettoit aux mains avec le jeune roi de Suède, qui se tint offensé de ses provocations. Il y avoit des troubles en Pologne. *Charles* sut gagner les mécontens, de manière qu'il trouva un parti prêt à le seconder quand il entra dans ce royaume. Cette faction lui facilita la prise de Varsovie; le héros suédois y entra en conquérant. *Auguste* s'enfuit en Saxe; *Charles* ne lui donna aucun relâche qu'il ne lui eût fait signer son abdication. On procéda à une nouvelle élection. Le vainqueur, qui auroit pu se procurer les suffrages, déclara qu'il n'avoit aucune prétention, et fit élire un seigneur polonais, nommé *Stanislas*.

Quelques jours après la destitution d'*Auguste*, *Charles*, se trouvant à quatre lieues de Dresde, où séjournoit le roi déposé, quitte son armée, et, accompagné seulement de cinq officiers, se rend au château, comme s'il n'avoit été question entre le prince saxon et lui que d'une légère contestation terminée de gré à gré. Il pénètre jusqu'à l'appartement de l'électeur, cause familièrement avec lui, boit, mange tranquillement, et repart. « Vous verrez, dit-» il en se retirant au galop avec ses cinq cavaliers, » vous verrez qu'ils délibèrent à présent sur ce qu'ils » auroient dû faire. »

La prédiction faite par le czar après la bataille de Narva se vérifia à Pultava. *Charles*, forcé de combattre avec des troupes harassées, continuellement harcelées par les Russes pendant une longue route, fut entièrement défait. Il montra dans la bataille tout le courage et toute l'habileté qui avoient toujours

caractérisé ses actions guerrières. Comme il avoit été blessé dans une occasion précédente, on le portoit sur un brancard pour donner ses ordres. Deux fois le brancard fut renversé, et la seconde, brisé par le canon. Quand la déroute fut complète, on le mit avec peine sur un cheval. Cinq cents cavaliers se réunirent, et lui servirent d'escorte jusqu'à la première ville turque, encore éloignée de trente lieues.

Tout le reste de l'armée suédoise fut tué ou pris. Le czar envoya beaucoup de ces prisonniers en Sibérie et dans d'autres contrées. La nécessité les rendit industrieux. Ils y exercèrent les arts et métiers dont ils avoient quelque connoissance. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne savoit aucun métier fut réduit à fendre et à porter du bois pour le soldat tailleur, menuisier, maçon, orfèvre, selon ses talens. D'autres devinrent peintres, architectes, établirent des écoles publiques, et se rendirent dans les arts les maîtres de leurs vainqueurs. Ainsi, par la victoire de Pultava, *Pierre-le-Grand* non-seulement fonda la puissance et la sûreté de son empire, mais il y établit encore l'industrie et les sciences qui y étoient inconnues.

*Charles XII* fut reçu avec toutes sortes d'égards dans les états du grand-seigneur. Il fixa son séjour à Bender, ville de Bessarabie, peu éloignée des frontières de Pologne. Au milieu de la mollesse asiatique, dont les délices lui étoient prodiguées, il vé-

eut toujours en soldat. Il étoit un sujet d'admiration pour les Turcs, qui venoient en foule voir un prince si célèbre par ses victoires, si égal dans l'adversité, si singulier dans sa manière de vivre. Le divan lui offrit de l'argent et les moyens de regagner ses états sans être inquiété. Il auroit pu même y retourner sans passe-port, en profitant des offres que la France lui fit de l'embarquer sur la Méditerranée, d'où il seroit rentré par l'Océan.

Mais ce n'étoit pas là son idée. Il avoit résolu de ne reparoître dans ses états qu'à la tête d'une armée; et cette armée, il prétendoit que la porte ottomane la lui fournît. Il fut un instant que ce projet pensa réussir. Comme ce prince étoit très-généreux, tout ce qu'on lui fournissoit d'argent, il le prodiguoit sans ménagement aux membres du divan, déjà captivés par l'admiration qu'il leur inspiroit. Mais ses ressources s'épuisèrent. Le trésor du czar, au contraire, grossi par les dépouilles de la Pologne et de la Saxe, trouvées à Pultava et répandues avec profusion dans le sérail, changea la disposition des esprits. Cependant le réfugié de Bender trouva moyen de déconcerter la cabale qui lui étoit contraire, et de faire disgrâcier et exiler le grand-visir.

Celui qui lui succéda, ayant fait examiner par les chefs de la religion les propositions de *Charles* contre le czar, dit au grand-seigneur : « La loi te » défend d'attaquer le czar, qui ne t'a point offensé; » mais elle t'ordonne de secourir le roi de Suède, » qui est malheureux chez toi. » En conséquence,

l'empereur ottoman envoya à son hôte une somme très-considérable pour son voyage; le grand-visir accompagna le présent d'une lettre par laquelle il lui conseilloit très-respectueusement de s'en retourner tranquillement dans ses états par l'Allemagne, où on lui procureroit commodité et sûreté. C'étoit revenir à l'expédient des passe-ports pour traverser en fugitif des pays autrefois conquis, expédient déjà rejeté. *Charles* s'obstina à sa première résolution de ne pas désemparer, et de forcer la porte par son opiniâtreté à entrer dans ses vues.

Un changement de ministère donna de nouvelles espérances au roi de Suède. La guerre contre le czar fut résolue à Constantinople, et poussée avec une vigueur qui mit la couronne de *Pierre* en danger. Réduit sur les bords du Pruth, comme l'avoit été *Charles* à Pultava, à combattre avec le plus grand désavantage, il échappa à ce péril par l'adresse de *Catherine*, qui n'étoit pas encore impératrice, et gagna le grand-visir et son conseil à force de largesses. Le roi de Suède arriva au camp des musulmans le lendemain du traité. Comme il connoissoit les lieux et la position des armées, il croyoit qu'il n'avoit plus qu'à recevoir l'épée de son ennemi, s'il existoit encore, et qu'il alloit disposer de sa couronne.

Quel étonnement quand il apprend que sa proie lui est échappée! Tous les reproches, toutes les injures que le dépit et la rage peuvent suggérer contre un lâche et un traître, *Charles* les vomit contre le

grand-visir. Le ministre, persuadé que le monarque n'oubliera rien pour le perdre, se met en garde contre ses entreprises. Il l'investit d'espions qui arrêtoient les lettres et les mémoires que le prince adressoit au divan et au grand-seigneur. Il en fit cependant passer quelques-unes. Le grand-visir crut le perdre par le besoin. Il lui retrancha sa pension. *Charles* affecta de n'en faire que plus de dépense. On le pressa de partir, et on le menaça de l'y forcer : il dit qu'il se défendroit. Le grand-seigneur lui proposa une escorte de quatre mille Turcs, qui, moyennant des mesures prises avec la Pologne, seroit respectée. Le fugitif demanda toujours une armée.

Il fut résolu dans un divan de renvoyer ce prince, et d'employer la force, si on ne pouvoit faire autrement.

Le gouverneur de Bender eut ordre de signifier la décision et de la mettre à exécution. Pour récompense de la douceur et des égards qu'il mit dans sa démarche, il reçut cette brutale réponse : « Obéis à ton » maître, si tu l'oses, et sort de ma présence. » La maison que le roi de Suède habitoit, sans fossés ni remparts, est aussitôt investie. Les canons sont braqués, les mortiers dressés ; sa garde d'honneur, composée de janissaires, est rappelée ; il ne lui reste que trois cents Suédois. Les officiers se jettent à ses genoux, lui découvrent leurs estomacs couverts de blessures. Il leur répond : « Je sais que nous avons » vaillamment combattu ensemble. Vous avez fait » votre devoir jusqu'à présent, faites-le encore au-

» jourd'hui. » Son chapelain lui adresse des remontrances, il lui dit : « Je vous ai pris pour faire des » prières, et non pour me donner des conseils. » Il distribue lui-même ses Suédois, leur assigne les postes. On croit qu'il étoit intérieurement flatté de l'honneur de soutenir avec trois cents hommes l'effort de vingt mille Turcs.

Avant d'en venir à la dernière violence, soixante vieux janissaires, respectables par leur barbe blanche, et attachés à lui par l'estime, se présentent un bâton blanc à la main, le conjurent de se rendre à eux, qu'ils lui serviront de garde, qu'ils le mèneront avec honneur et sûreté auprès du grand-seigneur pour s'expliquer sur les griefs dont il se plaint. Il leur commande de se retirer, et les menace, s'ils n'obéissent, de leur faire couper la barbe, affront le plus sanglant qu'on puisse faire à un homme en Orient. Il avoit déjà menacé le pacha lui-même de le faire pendre, s'il réitéroit ses instances. Les janissaires le quittent en s'écriant : « Ah ! la tête de fer ! » puisqu'il veut périr, qu'il périsse ! »

On donne le signal de l'assaut : *Charles* fait tirer et tire lui-même sans pitié sur les Turcs, qui le ménageoient. Ils pénètrent cependant, le poursuivent de chambre en chambre. Il leur oppose des portes renforcées par des meubles. Tout lui sert d'armes. Il jette au milieu d'eux des tonneaux de poudre, lardés de mèches enflammées. Cependant, en reculant pour mettre une dernière porte entre lui et les assaillans, il tombe embarrassé dans ses éperons. On se jette sur

lui. On le prend par les jambes et par les bras, comme un frénétique dangereux, et on le porte chez le pacha. Selon ses ordres, il le fit partir pour Demotica, petite ville à deux lieues d'Andrinople, où étoit le grand-seigneur avec sa cour.

A peine le roi étoit-il arrivé, que le système ottoman changea par la déposition du visir. Son successeur, peu favorable aux Russes, fait dire à *Charles* de venir le trouver, afin de conférer avec lui sur les mesures à prendre pour le renouvellement de la guerre. Le monarque, piqué de cette invitation familière, craignant cependant de choquer le ministre par un refus, prétexte une maladie. Il reste dix mois au lit, traité et soigné comme un vrai malade. A la fin cependant toutes ces attentions le lassent. Une vie si peu conforme à son caractère actif le fatigue et lui fait prendre la résolution de partir.

Il demande une escorte et de l'argent. Les passeports étoient expédiés pour les états de l'Empire, avec ordre à tous les gouverneurs d'avoir pour lui tous les égards dus à son rang. Mais *Charles* n'étoit pas curieux de faire voir à toute l'Allemagne le prisonnier de Bender. Arrivé sur la frontière, il renvoie son escorte turque, et dit aux siens : « Ne vous » mettez pas en peine de ma personne ; rendez-vous » le plus tôt que vous pourrez à Stralsund. » Il ne prend avec lui qu'un jeune colonel qu'il aimoit, et part en poste sous l'uniforme d'un officier allemand. Dès la troisième journée, le jeune officier, excédé de fatigue, est obligé de s'arrêter. Pour lui, il continue

sa route par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wirtemberg, le Palatinat, la Westphalie, le Mecklembourg, et arrive le dix-septième jour, à minuit, aux portes de Stralsund. La sentinelle refusoit d'avertir le gouverneur. Il menace de la faire pendre le lendemain. On ouvre. Introduit auprès du gouverneur, celui-ci, à moitié endormi, lui demande s'il apporte des nouvelles du roi, dont un bruit vague faisoit attendre l'arrivée. « Eh quoi! *Duker*, répond » *Charles*, mes plus fidèles serviteurs m'ont-ils donc » oublié! » Le gouverneur, le reconnoissant, se précipite à ses genoux. La nouvelle de son arrivée se répand aussitôt dans la ville par le son des cloches et le bruit de l'artillerie. On se lève, on se félicite, on s'embrasse. Le voyageur se jette sur un lit; il y avoit seize nuits qu'il ne s'étoit couché. Il dort quelques heures, se lève et passe la garnison en revue.

Pendant que le roi de Suède perdoit son temps à Bender et à Démotica, ses ennemis attaquoient de toutes parts son royaume abandonné. Les Danois faisoient valoir leurs anciennes prétentions, les Moscovites s'emparoient de toutes ses provinces. Le Brandebourg et le Hanovre s'agrandissoient à ses dépens. *Auguste* avoit enlevé à *Stanislas* la couronne de Pologne, et l'avoit remise sur sa tête. Les sénateurs de Stockholm, embarrassés, ne savoient comment s'opposer à tant d'ennemis. S'ils proposoient de traiter, on leur demandoit quelle confiance on pouvoit prendre dans un sénat asservi au point que, dans une occasion où il avoit voulu faire quelque remontrance,

*Charles* avoit écrit : « S'ils résistent, je leur enver» rai ma botte pour les présider. » On n'osoit donc prendre aucune mesure, parce qu'on étoit sûr que les meilleures raisons, les circonstances les plus urgentes ne pouvoient faire consentir ce prince à accepter ou à ratifier des conditions qui lui déplaisoient.

Tel étoit *Charles XII* dans sa plus grande détresse; à plus forte raison son opiniâtreté redoubla-t-elle quand il se vit quelque lueur d'espérance. Il ne se reposa à Straslund qu'en faisant les préparatifs d'une guerre plus vive que jamais. Des courriers furent dépêchés dans toutes les parties de ses états pour ordonner et presser des levées. Elles se firent avec la plus grande activité. En peu de temps elles furent complètes. La frénésie de la gloire transportoit les Suédois. Tous les jeunes gens couroient sous les drapeaux. Il ne resta pour l'agriculture que les hommes infirmes et les vieillards, peu capables de garantir la Suède de la famine dont elle étoit menacée.

Les ennemis furent instruits aussitôt que les Suédois de l'arrivée de *Charles* à Stralsund. Tous leurs efforts se dirigèrent aussitôt contre cette forteresse, dans l'espérance que le roi y périroit, seroit fait prisonnier, ou forcé de conclure la paix. Il soutint le siége en personne. Les rois de Danemarck et de Prusse l'attaquèrent aussi eux-mêmes par terre et par mer. Ils veilloient attentivement sur lui. Leurs généraux avoient les ordres les plus stricts de ne pas le laisser échapper. Il fit, comme à l'ordinaire, des pro-

diges de valeur ; et quand Stralsund ne fut plus qu'un monceau de cendres, il la quitta, lui dixième, et laissa au gouverneur le soin de sauver le reste de la garnison par une capitulation.

En ce moment, le système de *Charles* étoit changé. Le baron de *Gortz*, ministre audacieux, actif, plein de ressources, venoit de lui faire adopter un plan de guerre tout différent du plan formé anciennement. Il avoit saisi les deux passions dominantes de *Charles*, l'opiniâtreté et la vengeance. La première l'excitoit à remettre *Stanislas* sur le trône de Pologne; la seconde l'encourageoit à punir le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, de s'être dans ses malheurs déclaré contre lui, sans autre motif que celui de s'emparer de ses dépouilles.

*Gortz* lui remontre que jamais il ne replacera son protégé sur le trône de Pologne tant qu'il aura le czar contre lui. Il le réconcilie donc avec le Moscovite. D'un autre côté, le ministre représente à *Charles* que ce seroit une vengeance peu importante que de morceler les états d'Hanovre, et peut-être de les envahir tout entiers ; mais qu'il faut ôter à *Georges* la couronne d'Angleterre, et la rendre aux descendans de *Jacques II*. Pour arriver à ce but, *Gortz* lie la Suède à l'Espagne par l'intervention d'*Alberoni*, Italien, aussi actif, aussi entreprenant que le ministre suédois.

Ces deux hommes, moyennant d'autres alliances secondaires, et l'impétuosité de *Charles XII*, alloient bouleverser l'Europe. En attendant le com-

plétement des préparatifs de la grande entreprise, le roi de Suède juge à propos de passer en Norwége, dont la possession, arrachée au Danemarck, devoit être un dédommagement des provinces qu'il cédoit au czar. Malgré la chaîne de montagnes escarpées qui séparent les deux états, *Charles*, au mois d'octobre, lorsque la terre étoit couverte de neige et de frimas, pénètre au centre du royaume, et met le siége devant Frédérickshall, place bien fortifiée, d'où dépendoit le sort de la Norwége.

La rigueur du froid rendoit l'ouverture de la tranchée comme impossible. *Charles* s'obstine à cette entreprise. Les soldats lui obéissent avec ardeur, ils avoient autant de peine que s'ils creusoient des roches. Le roi les animoit par sa présence. Jamais il n'avoit connu le danger; mais ici il s'y exposa comme s'il avoit voulu défier la mort. On n'a pas deviné les raisons qu'il eut de se tenir comme il fit sur le revers de la tranchée, dans l'endroit même où le canon de la place tiroit à mitraille, si ce n'est peut-être le plaisir de résister aux instances qu'on lui faisoit pour qu'il se retirât. Le dernier messager qui vint de la part de ses généraux, qu'il avoit éloignés, le trouva couché sur le parapet, la main, par un mouvement naturel, portée sur la garde de son épée. Une balle lui avoit percé la tête. *Charles XII* mourut à trente-six ans, plus âgé de quatre ans qu'*Alexandre*, qu'il s'étoit proposé pour modèle. Il n'avoit pas été marié. On ne lui a pas connu de maîtresse.

[1719.] La couronne fut déférée à *Ulrique-Éléonore*, sa sœur, mariée à *Frédéric*, prince de Hesse. Il n'y eut point d'élection. Cette princesse prit le sceptre comme héréditaire; mais le sénat fit des conditions qui le tiroient de la sujétion où *Charles XII* l'avoit retenu. On s'en prit moins au roi des vexations orgueilleuses qu'il avoit exercées qu'à son ministre *Gortz*, aussi altier avec les sujets que souple avec son prince. Les sénateurs dissimulèrent leur ressentiment tant que *Charles* vécut. Aussitôt qu'il fut mort, *Gortz* paya de sa tête son crédit et l'usage impérieux et arbitraire qu'il en avoit fait. *Éléonore*, en acceptant les conditions qui remettoient quelque équilibre dans le gouvernement, plut à la nation, et obtint l'association de son époux au trône.

L'état où l'on nous peint la Suède à l'avénement de ces souverains fait frémir et déplorer le sort des royaumes gouvernés par les princes possédés de la passion de la guerre. Tous les vieux soldats, la force des armées, tués ou pris, avoient disparu. Il ne restoit qu'une jeunesse toute neuve dans le métier des armes, qui n'avoit pas pour s'aguerrir le coup-d'œil et l'exemple de *Charles*. Le peuple gémissoit sous le poids des taxes oppressives. Il n'y avoit plus ni argent, ni crédit. Le commerce étoit ruiné, l'industrie n'avoit plus d'activité, la marine étoit détruite. Des provinces entières étoient couvertes de ruines. Dans une irruption, les Russes brûlèrent cinq cents hameaux et vingt-huit paroisses, seule-

ment pour déterminer le gouvernement à des conditions qu'ils désiroient. Cette gracieuse invitation eut son effet. *Frédéric* céda ce que le czar voulut, et obtint la paix. Il l'obtint aussi des autres puissances belligérantes; et, comme d'habiles médecins, lui et la reine commencèrent à rétablir la santé de l'état par des remèdes doux, adaptés aux circonstances. Mais il y avoit un vice interne, une force rebelle qui s'opposoit au succès de la cure. Le sénat, trop fier de la puissance qu'il avoit reconquise, devint ombrageux, et se montroit presque toujours opposé aux volontés du roi. Il fallut toute la prudence et la modération de *Frédéric*, surtout après la mort d'*Ulrique*, son épouse, très-chère à la nation, pour soutenir son autorité et faire régler la succession sans troubles. On nomma prince héréditaire *Adolphe-Frédéric*, de la maison de Holstein, proche parent de la défunte reine.

[1751.] Les longs règnes de *Frédéric II* et d'*Adolphe-Frédéric*, aussi tranquilles que ces princes purent les maintenir, ne furent cependant pas exempts de troubles. Il se forma des factions dont les noms vulgaires, devenus des mots de ralliement pour un peuple, ne doivent pas étonner les Français. Ces factions s'appelèrent *les chapeaux* et *les bonnets*. Les chapeaux étoient attachés à la prérogative royale, et vouloient rétablir l'administration de *Charles IX*, de *Gustave-Adolphe* et de *Charles-Gustave*. On sut qu'ils étoient favorisés par le roi et son conseil. La noblesse et le clergé se

rangèrent de ce côté. Les bonnets étoient dans des sentimens absolument contraires et fort attachés aux priviléges du sénat. A eux se réunissoient la principale bourgeoisie et les plus distingués de l'ordre des paysans. Il y avoit aussi *les bonnets-chasseurs*, tirés de toutes les classes. Ils voltigeoient entre les deux factions, et, selon leur accession ou leur éloignement, donnoient ou ôtoient de la prépondérance à l'un ou à l'autre parti.

Le sénat, peu contenu par *Frédéric II*, encore moins réprimé par le foible *Adolphe-Frédéric*, avoit pris un empire souvent mortifiant pour ces monarques. A force de remontrances et de résistance à leurs volontés dans des matières qui paroissoient intéresser le bonheur du peuple, il s'étoit acquis un crédit qui rendoit les bonnets dominans. Ces monarques avoient été contraints d'abandonner à la justice ou à la vengeance populaire des généraux estimables, des ministres objets de leur jalousie, dont le zèle pour le maintien de l'autorité royale avoit déplu. *Adolphe* n'en avoit conservé quelques-uns qu'en menaçant de renoncer à la couronne, si on continuoit de le tourmenter; ce qui auroit jeté le royaume dans une horrible confusion. Le sénat adoucit le roi par quelques concessions politiques. Les chapeaux n'eurent pas l'adresse de profiter de l'ascendant que prit le monarque dans une diète générale qu'il convoqua. Ils s'y trouvoient les plus forts; mais, comme ils n'avoient pas de plan fixe, qu'ils

ne savoient à quoi se déterminer, que l'opinion du jour n'étoit pas celle du lendemain, cette assemblée ne fut d'aucune utilité au roi. Ce prince, plein de candeur, dont la bienfaisance et la bonté d'âme font encore chérir la mémoire, céda, en mourant, la couronne à *Gustave III*, son fils, qui en avoit déjà senti les épines.

[1771.] Ce prince voyageoit moins par curiosité que pour n'être pas témoin de tous les désagrémens qu'éprouvoit son père; désagrémens que la vivacité de l'âge ne lui auroit pas permis de souffrir aussi patiemment. La mort de son père lui fut annoncée en France. Il en partit aussitôt, et traversa l'Allemagne à grandes journées. Sa présence l'annonça à Stockholm. Il y fut reçu avec les plus vives acclamations. La conduite qu'il tint le rendit bientôt cher au peuple. Il donnoit audience deux fois par semaine, écoutoit le moindre de ses sujets avec la dignité d'un souverain et la tendresse d'un père. Il ne lui échappoit rien qui pût faire soupçonner qu'il avoit quelque dessein contre la constitution; mais on s'en doutoit, parce que, malgré l'impartialité qu'il affectoit, ses favoris étoient tous de la faction des chapeaux. Les bonnets travaillèrent à se renforcer dans la diète qui s'ouvrit au commencement du règne, et ils prirent si bien leurs mesures, qu'ils y devinrent les maîtres. Cette grande majorité les entraîna dans des démarches qui mirent à découvert le projet des principaux d'entre eux. Il ne tendoit pas à moins que de

se perpétuer dans les places de sénateurs, en les concentrant dans quelques familles, et peut-être de changer la monarchie en aristocratie pure.

Les seigneurs qui n'étoient pas du nombre des privilégiés prirent l'alarme. Un d'entre eux vint trouver le jeune monarque, et lui dit : « Tout est perdu, » si vous ne prenez les mesures les plus efficaces » pour détruire la tyrannie qui nous menace. » Ces mesures furent concertées dans un conseil tenu entre très-peu de personnes. On jugea d'abord à propos d'agiter le peuple et de l'occuper en excitant des troubles dans quelques provinces. Une disette extraordinaire survint; on l'attribua à l'inattention et à la négligence du sénat. Les murmures et les plaintes se firent entendre par tout le royaume. Des émissaires apostés disoient aux mécontens : « Courez à Stock- » holm; adressez-vous à *Gustave*: il vous soula- » gera. » Les sénateurs voyoient bien que c'étoient les chapeaux qui tournoient contre eux les plaintes publiques. La scission entre le roi et le sénat, sans éclater en rupture ouverte, se manifestoit par des préparatifs alarmans. Le roi s'étoit fait une garde de cent cinquante braves qui ne le quittoient pas. Le sénat s'étoit emparé des lieux forts de Stockholm et y avoit nommé un gouverneur à sa dévotion. Il avoit aussi eu soin que les principaux officiers de l'armée fussent des bonnets. Sans casser ceux qui étoient suspects d'attachement pour le roi, on les éloigna de leurs corps, sous prétexte de diverses commissions; de sorte que le sénat pouvoit se pro-

mettre de réunir près de lui les régimens quand il l'ordonneroit.

Mais un capitaine, nommé *Hellichius*, feignit de se révolter. Il s'empara de Christianstadt, forteresse la plus importante du royaume. Ce fut une raison pour le roi d'assembler cinq régimens. Il mit *Charles*, son frère, à leur tête, parut très-affligé de cette rébellion, et embrassa avec ardeur toutes les mesures imaginées par le sénat pour en prévenir les suites. Comme il y avoit une fermentation sourde dans la capitale, *Gustave*, en parcourant les rues avec son escorte, se montroit au peuple sous les dehors les plus capables de séduire, flattant et caressant tout le monde. Il accompagnoit les patrouilles, et en peu de temps ces hommes armés par le sénat devinrent les plus fidèles partisans du monarque. Le sénat, témoin de cette séduction, et en redoutant les suites, manda des régimens, résolu de faire arrêter le roi aussitôt qu'ils seroient arrivés.

*Gustave* est informé qu'ils doivent entrer dans Stockholm le 19 août 1772. Il prend, de son côté, la résolution de recouvrer son autorité, ou de mourir dans l'exécution de cette entreprise. Dès le matin il mande tous les chapeaux qu'il croyoit attachés à sa personne. Avant dix heures il étoit à cheval; il passe en revue le régiment d'artillerie; il parcourt les rues, se montre encore plus civil qu'à l'ordinaire. En revenant au palais, il fait entrer les officiers et bas-officiers dans le corps-de-garde, s'y renferme avec eux, et déclare dans un discours énergique que sa

vie et l'état sont en danger. « Voulez-vous m'être » fidèles, leur dit-il, comme vous l'avez été à *Gustave Wasa* et à *Gustave Adolphe*, et je risquerai » ma vie pour votre bien et celui de la patrie ? » Un morne silence régnoit dans l'assemblée. « Quoi ! » s'écrie le roi tout surpris, personne ne me ré- » pond ? — Oui, reprend un jeune officier, nous vous » suivrons. Seroit-il quelqu'un assez lâche pour aban- » donner son roi ? » Ce mot décida tout. Chacun s'empressa d'assurer le roi de sa fidélité.

Les officiers eurent ordre d'assembler leurs soldats. *Gustave* s'avance vers la troupe sans marquer la moindre inquiétude, lui adresse le même discours qu'aux officiers, et obtient le même succès. Il avoit eu soin de placer un détachement à la porte du lieu où les sénateurs étoient assemblés, pour les empêcher d'en sortir et de donner des ordres. Cependant ses émissaires publioient dans la ville que le roi étoit arrêté. Ce bruit attire au château une foule de peuple qui, voyant le monarque libre, témoigne sa joie par des acclamations réitérées.

Les sénateurs, frappés de ce bruit et témoins du tumulte par les fenêtres, veulent envoyer quelques uns d'entre eux aux informations. Trente grenadiers la baïonnette au bout du fusil leur signifient que la volonté du roi est qu'ils restent ; et, pour la plus grnde sûreté, on les enferme à clef. *Gustave* traverse les rues, et partout est reçu avec applaudissement. Il fait fermer les portes de la ville, et envoie aux troupes qui avançoient, et qui n'étoient plus qu'à

une lieue, ordre de la part du sénat de retourner. Comme les commandans ignoroient ce qui se passoit dans la ville, ils crurent cet ordre réellement émané du sénat, et obéirent. Avec la même facilité le roi s'empara de tous les postes, et fit prêter un nouveau serment de fidélité par le peuple.

Le lendemain il se rendit au sénat, qu'il avoit tenu renfermé toute la nuit, et y lut une constitution qu'il tenoit prête. Tous les membres, les bonnets même les plus zélés, s'empressèrent de la signer. Elle donnoit au roi le droit de convoquer, proroger et dissoudre les états à sa volonté, confioit à lui seul le commandement de l'armée et de la marine, le maniement des finances, la nomination aux emplois civils et militaires. Il n'étoit pas statué positivement que le roi auroit le droit d'imposer les taxes, mais que celles qui existoient seroient perpétuées, et qu'en cas d'invasion de l'ennemi, ou d'autre nécessité urgente, le monarque seroit maître de les augmenter jusqu'à ce qu'il fût possible d'assembler les états; enfin que les états eux-mêmes ne pourroient délibérer que sur les matières présentées par le roi.

Cette constitution fut envoyée dans les provinces, et reçue partout sans murmure et sans opposition. Ainsi un roi de vingt-six ans, par sa prudence et son intrépidité, fit en une heure et consomma, sans répandre une seule goutte de sang, la même révolution qui avoit coûté tant de peines et de soins à *Gustave Wasa* et à *Charles XI*.

Mais ce règne, qui avoit commencé d'une manière

si brillante, eut une fin prématurée et tragique. Ceux des nobles qui s'étoient vu arracher à regret la part qu'ils avoient dans le gouvernement, ne pardonnèrent pas à *Gustave* ses succès. Ils le traversèrent constamment dans les armées et dans les diètes qu'il étoit obligé d'assembler pour obtenir des subsides. Après une victoire sur les Russes, lorsque *Gustave* pouvoit s'avancer jusqu'à Pétersbourg, ses principaux officiers refusèrent de seconder sa valeur. Ce crime fut foiblement puni, et l'indulgence du roi enhardit les mécontens à des complots plus dangereux.

Il se forma entre eux une faction déterminée à tout oser pour embarrasser le roi et faire échouer ses projets. Leurs efforts ne réussirent cependant pas. Dans une diète assemblée à Gêfle en janvier 1792, il obtint tout ce qu'il voulut par la prépondérance de l'ordre des bourgeois et de l'ordre des paysans, qui rendoient justice aux bonnes intentions du monarque. Le clergé restoit neutre.

Dans cette faction de la noblesse irritée des succès du roi, dans cette faction ardente et haineuse, si l'on peut se servir de ce terme, se trouvoient des jeunes gens qui, emportés par l'impétuosité ordinaire à leur âge, croyoient qu'on ne pouvoit trop tôt mettre des bornes aux entreprises du roi, ni hésiter sur les moyens sans risquer de voir ses prétentions augmenter. Dans cette disposition d'esprit, ils s'assemblent, et conviennent de s'en défaire. Ils tirent au sort entre trois à qui porteroit le coup; et, dit l'historien, « le destin, qui avoit indiqué *An-*

» *ckarstroëm* pour être un assassin de roi, l'accabla
» de cette hideuse faveur. »

Il chercha quelque temps l'occasion, sans pouvoir la trouver; enfin il crut la rencontrer favorable dans un bal qui devoit avoir lieu le 15 mars 1792. *Gustave* aimoit beaucoup ces sortes de divertissemens. Au moment où il alloit s'y rendre, il reçoit un billet donné à un de ses pages par une main inconnue, et conçu en ces termes : « Je suis encore de vos amis, » quoique j'aie des raisons pour ne le plus être; » n'allez pas au bal ce soir, il y va de votre vie. » Le prince montre ces lignes à un seigneur qui l'accompagnoit. Celui-ci le presse de ne point aller au bal, ou du moins de se munir d'une cuirasse. *Gustave* sourit : « Allons voir, dit-il, s'ils oseront » m'assassiner. » Il entre dans la salle : une troupe confuse l'environne. On entend un coup de pistolet, dont l'explosion est presque étouffée. Il tombe en criant : « Je suis blessé. » La blessure étoit mortelle. Sa bonne constitution, les secours de l'art, les vœux de ses sujets, ne purent le sauver.

Ainsi périt *Gustave III*, âgé de quarante-six ans, laissant après lui la réputation d'un guerrier aussi brave qu'intelligent, d'un sage administrateur et d'un adroit politique. On croit qu'il alloit prendre une part active dans les troubles de l'Europe, et l'on espéroit beaucoup de son courage et de sa prudence. *Gustave* aimoit passionnément les beaux-arts; il étoit gai, affable, obligeant. Ses belles qualités n'ont pu l'emporter dans l'esprit des conspirateurs sur

le désir de venger leur patrie, qu'ils croyoient opprimée. L'assassin *Anckarstroëm* avoit de plus un mécontentement personnel. Il n'étoit que lieutenant des gardes : tant il est vrai qu'il n'y a pas de petits ennemis! Il fut puni du dernier supplice. Les deux autres ont seulement été bannis, peut-être en récompense de ce que ce fut l'un d'eux qui, apparemment pressé par ses remords, écrivit au roi le billet qui auroit dû l'empêcher de s'exposer au danger dont on le prévenoit. Quelque bons que soient les souverains, ils ne peuvent se flatter de n'avoir point d'ennemis ; et le malheur de *Gustave* est un exemple, entre beaucoup d'autres fournis par l'histoire, du danger qu'ils courent à négliger, par véritable sécurité ou par ostentation d'intrépidité, les indices de complots ou d'attentats médités, de quelques mains que leur viennent ces avertissemens.

---

## RUSSIE,

*entre l'Océan glacial, la Grande-Tartarie, l'Océan oriental, la Perse, la Géorgie, la mer Caspienne, la mer Noire, la Pologne et la Suède; peuples de cet empire. Ordre successif des czars, depuis Jean Basilowitz, en 1462, jusqu'à Paul I, en 1797.*

La Russie contient moitié plus de terrain que l'empire romain, qui lui-même avoit dix fois plus d'é-

tendue que le plus grand royaume de l'Europe. La population ne répond pas à cette étendue. Des déserts, des lacs, des forêts immenses remplissent une grande portion de cet empire. Une multitude de nations différentes l'habitent. Entre elles, il y en a même de sauvages. On peut y compter au moins le tiers en sus des langues que l'on parle sur la surface du globe. Il y en a un grand nombre qui sont inconnues même aux savans. Les villes sont clair-semées; la plupart en bois, mal bâties, mal percées, ne seroient regardées chez nous que comme de chétifs villages. On divise la Russie en Russie européenne et Russie asiatique. Il est impossible que le climat, les productions, les mœurs soient les mêmes dans ces vastes provinces. On se contentera d'indiquer sur ces différens objets les singularités physiques et morales dignes d'être remarquées.

Au fond du golfe de Finlande, dans un lieu où l'on ne voyoit en 1703 que des baraques de pêcheurs, s'élève la ville de Pétersbourg, bâtie par *Pierre le Grand*. Elle est ornée de magnifiques palais, de belles églises, de vastes édifices publics. On y trouve des magasins fournis de marchandises d'Europe et d'Asie. Il y a une école de cadets, une académie célèbre, des chambres de justice, et tout ce qui peut rendre une ville considérable. Le séjour du souverain la fait regarder comme la capitale de l'empire, au préjudice de Moscou, qui l'étoit autrefois. Celle-ci est toujours restée une très-grande ville. L'absence du czar en a diminué la population. Peu loin de Péters-

bourg se trouve le port de Cronstadt, où s'arment les flottes russes. On a vu de nos jours de ces flottes traverser l'Océan, parcourir la Méditerranée et faire trembler les Dardanelles.

Parmi les habitans de ce vaste empire, on en distinguoit quelques-uns dignes d'une attention particulière. Les Lapons étoient, à ce que l'on croit, connus des anciens sous le nom de *Troglodytes* et de *Pygmées*. Ces dénominations indiquent leur petite stature, qui atteint rarement quatre pieds et demi, et ne va jamais au-delà, et l'habitude où ils sont de vivre dans des trous qu'ils se creusent sous terre. Leurs mains et leurs pieds sont d'une petitesse remarquable, et semblent façonnés exprès pour grimper sur les rochers, dont la Laponie est hérissée. Tel est l'attachement de ces peuples pour leur pays, qu'il leur est presque impossible de vivre ailleurs. Ils ont une langue bornée à peu de mots. Ils ne connoissent ni le tien ni le mien, même, dit-on, à l'égard de leurs femmes, qu'ils offrent volontiers aux étrangers, dans l'espérance, disent quelques voyageurs, d'embellir leur race; comme si une nation pouvoit se trouver laide! Leur religion est un culte de cérémonial sans dogmes. Ils vivent longtemps, sont peu sujets aux maladies, et ne boivent que de l'eau sous ce climat glacé. Il y a peu de nations sur le compte desquelles on ait débité plus de fables. Les voyageurs modernes plus instruits, entre autres Acerbi, nous les représentent comme doués

de qualités estimables, et conservant une imagination assez vive près des glaces du pole arctique.

Le long de la mer glaciale, en s'étendant dans le gouvernement d'Archangel, près de la chaîne des monts de l'Oural, vivent les Samoyèdes, très-pauvres, très-simples, petits comme les Lapons; mais ils diffèrent d'eux en ce qu'ils ont les joues bouffies, les yeux presque fermés et allongés, le teint basané, et que leurs femmes, par une singularité remarquable, ont le sein noir. Ils adorent des statues de bois mal taillées, et reconnoissent deux principes. Ceux d'entre eux auxquels les Moscovites ont parlé de *Jésus-Christ*, le placent entre les autres dieux. C'est là tout leur christianisme. Ils vivent sous des huttes. Les rennes forment leur principale richesse. Leurs habillemens pour l'été consistent en peaux de poissons; leurs habillemens d'hiver en fourrures qui sont les plus belles du monde. Les animaux qui les fournissent leur servent aussi de nourriture. Ils y ajoutent quelques légumes, et ne connoissent pas le pain. La polygamie est chez eux en usage. Quand leurs parens deviennent vieux, ils les noient, pour les débarrasser des peines de la vie. La magie et la sorcellerie, c'est-à-dire l'ignorance effrontée de quelques charlatans, sont en honneur parmi eux. Le soleil les éclaire et disparoît des mois entiers. Dans ces longues nuits, la réverbération de la neige, et la lumière de la lune qui ne quitte pas l'horizon, et des aurores boréales, donnent assez

de clarté pour leurs voyages qu'ils font en traîneaux. Les Russes ont eu l'ambition de subjuguer ces malheureux, et de dominer dans leurs déserts.

Ils ont trouvé des guerriers plus dignes d'eux dans les Cosaques, races d'hommes grands, bien faits, vigoureux, endurcis à la fatigue, inconstans, enjoués et pleins de vivacité. C'est une nation puissante. Ses forces consistent en cavalerie. Ils sont partagés en plusieurs tribus, ou hordes, sous un chef qu'on nomme *hetman*. Leur langue paroît avoir une souche primitive, sur laquelle ils ont enté des locutions russes, suédoises, polonaises, selon la proximité.

Les Cosaques se distinguent par les cantons qu'ils habitent. On dit les Cosaques du Don, du Jaik, du Dnieper, parce qu'ils sont établis le long de ces rivières. On dit aussi les Cosaques Zaporod, dont on ignore l'origine. Ceux-ci habitoient en grand nombre dans les îles que forme le Dnieper. Comme ils s'étoient déclarés pour *Charles XII*, *Pierre le Grand* envoya contre eux un fort détachement, avec ordre de les passer tous au fil de l'épée. Les Zaporod-Amazones, si l'on peut se servir de ce terme pour des hommes, ne souffroient, dit-on, aucune femme dans leurs habitations ordinaires. Ils alloient les trouver dans les îles qui leur étoient destinées. Ils se disoient chrétiens, mais au fond ils ne connoissoient que leurs coutumes, et leurs coutumes n'avoient d'autre règle que les besoins de la nature. Après le massacre effectué par les troupes du czar, il en fit transporter

un grand nombre sur les bords les moins peuplés de la Baltique. Cependant les efforts tentés pour exterminer cette nation belliqueuse n'ont pas eu un entier succès. Il est encore resté des Cosaques dans leurs îles, et ils ont conservé quelque chose de la singularité de leurs mœurs.

Dans la Russie asiatique ou Tartarie russe se trouve la Circassie, dont une partie appartient aux czars. Les femmes sont renommées pour leur beauté. On appelle les Circassiennes les Tartares françaises, parce qu'elles ont beaucoup de goût pour les modes. Les hommes aussi s'habillent galamment; ils sont polis en comparaison de leurs voisins. Ils pratiquent la circoncision : c'est tout ce qu'ils tiennent du mahométisme, auquel se mêlent quelques cérémonies du paganisme et du christianisme.

Les Tartares couvrent dans l'empire russe une étendue immense de pays. En général, ils sont laids, mais trapus et très-vigoureux. Leurs chevaux ont quelque analogie avec les maîtres pour la force et l'ardeur. Ce seroit une étude de vouloir retenir la simple nomenclature de ces peuples. Ils sont partagés en une infinité de tribus. Épars dans les campagnes, qu'ils habitent par préférence, ils regardent les villes comme des prisons; aussi n'y a-t-il pas de pays au monde où il s'en trouve moins que dans la Russie tartare. Cependant elle n'a pas toujours été habitée par des nomades. Il y existe des amas de ruines qui n'ont pu être que des villes même considérables. Quelques sculptures qui les accompagnent ont four-

ni aux curieux des monnoies grecques, syriennes, arabes et romaines.

Les mêmes vestiges d'habitation se rencontrent dans la Sibérie, cet immense pays, ou plutôt cet affreux désert, qui sert maintenant de lieu d'exil aux Moscovites. On croit que de ces forêts sont sortis les Huns, qui ont renversé l'empire romain. Ils venoient eux-mêmes du nord de la Chine. Les Tartares nommés *Usbecks* leur ont succédé, et ont été remplacés par les Russes. Ainsi les hommes se sont égorgés pendant des siècles pour un des plus mauvais pays de la terre. Le froid y est très-long et si rigoureux, que des hommes ont été gelés sur leurs chevaux. On se garantit par des fourrures qui y sont très-communes, parce que la chasse est l'exercice le plus ordinaire des habitans. Le pays abonde en minéraux de toute espèce. On rencontre des os fossiles, qui sont les restes ou de très-grands éléphans, chose bien étonnante dans un pays si froid, ou d'une espèce d'animaux qui s'est perdue. Les naturalistes ne s'accordent pas sur ce point.

Les Sibériens actuels sont plutôt des hordes éparses que des peuplades régulières. Chacune a ses mœurs, son gouvernement et sa religion, si l'on peut appeler ainsi quelques pratiques extérieures et des formules apprises dès l'enfance, et répétées sans réflexion, telles enfin qu'ont pu les leur enseigner les plus ignorans des Russes, qui les avoisinent. Ceux-ci n'habitent la Sibérie que pour le commerce, ou plutôt ils ne font que la parcourir, s'enrichissent et vont

ensuite jouir ailleurs. Un Russe part de Moscou, va de foire en foire, s'y défait en partie de ses marchandises européennes, et en garde pour les Chinois qu'il trouve dans un temps marqué sur les confins des deux royaumes. Les échanges se font. Le Russe repasse dans les foires de Sibérie, où il s'assortit, se complète, et revient à Moscou la cinquième année, chargé de richesses qu'il a acquises bien légitimement.

La Sibérie n'a pas été soumise par la douceur. Dans une seule ville fort petite, nommé *Tara*, le grand empereur *Pierre* a fait empaler en un seul jour sept cents habitans, prétendus rebelles, pour inspirer de la terreur aux autres. On trouve dans le voisinage de cette ville infortunée une espèce de jusquiame, qui, mêlée dans la boisson, produit, dit-on, un effet bien extraordinaire sur ceux qui en usent : tout grossit à leurs yeux ; une paille leur paroît une poutre, quelques gouttes d'eau leur semblent former un lac, et le moindre trou un précipice. Puisque les malheureux habitans de Tara avoient un si bon préservatif, que n'envoyoient-ils aux Moscovites qui les menaçoient quelques tonneaux de vin ou d'eau-de-vie mêlés de ce jus ?

A la partie la plus reculée de l'hémisphère oriental, se trouve le Kamtschatka, presqu'île assez bien habitée. De là partent les vaisseaux russes, qui poussent vers l'Amérique des découvertes dont ils ne nous ont pas encore donné connoissance, mais qui nous expliqueront peut-être un jour comment cette partie du monde s'est peuplée.

A une extrémité de l'empire russe, il est midi lorsqu'il est bientôt minuit à l'autre. Dans une si vaste étendue, le sol, le climat, les productions diffèrent à l'infini, et les habitudes varient de manière qu'on ne peut dire : telles sont les mœurs des Russes. On se contentera donc de présenter les coutumes de la nation, prises dans les villes ou dans les endroits les plus habités.

Les Russes sont divisés en trois classes : les nobles ou gentilshommes titrés nommés *knees*, les simples gentilshommes appelés *duornins*, tous obligés au service militaire, et les paysans. On ne parle pas des commerçans et artisans des villes, qui ne font point classe à part, et se confondent dans les autres.

Les paysans sont regardés comme une espèce de bêtes attachées à la glèbe, et qui la cultivent au profit des deux autres ordres. On les vend ou on les échange pour des marchandises ou des meubles. Ils n'ont rien en propre que quelques ustensiles de ménage, dans des huttes misérables. Vrais esclaves, leur nombre fait la richesse des possesseurs de la terre à laquelle ils sont attachés. Un paysan russe s'estime heureux quand il peut devenir soldat, ce qui ne lui est pas toujours permis. La vie laborieuse et endurcie aux travaux, l'obéissance passive, les privations auxquelles ces paysans sont accoutumés, leur indifférence pour une vie si peu agréable, en font d'excellentes troupes. Leur sort a été beaucoup adouci depuis quelques années. Le gouvernement est despotique. Il y a cependant un sénat ; mais il ne doit

être regardé que comme le conseil du prince, choisi par lui et soumis à sa volonté. *Pierre le Grand* a introduit dans ses états à demi-sauvages tous les moyens d'administration employés dans les états les plus policés.

Les Russes professent la religion grecque; ils ont pour les images un respect qui tient de l'adoration. Les jeûnes sont fréquens et rigoureux, observés exactement par le peuple, et pratiqués, du moins en apparence, par les grands, qui en général sacrifient assez à l'opinion publique. Il y a des sectes comme partout ailleurs. On parle d'une de ses sectes, qui renouveloit les erreurs et les débauches des gnostiques. *Pierre le Grand* a tenté de la détruire par la violence; plutôt que d'abjurer et de renoncer à leurs pratiques, ces sectaires s'enfermoient dans leur maisons et s'y brûloient avec leurs familles. On a mieux réussi en les méprisant. Le clergé a été très-puissant. Le patriarche marchoit l'égal de l'empereur, s'il ne se croyoit pas supérieur. *Pierre* a détruit la puissance du clergé en lui enlevant ses richesses. Les couvens sont fort nombreux. Il y en a pour les hommes et pour les femmes. Ceux qui les habitent sont très-ignorans. En général, les ministres du culte se piquent plus d'exactitude pour les pratiques extérieures que de science.

Le baptême se fait à l'église, excepté celui des adultes qui se convertissent. On choisit quelque lieu écarté dans l'anse d'une rivière, où on les plonge jusque par-dessus la tête, quelque temps qu'il fasse, même durant le froid le plus rigoureux. Les cérémo-

nies du mariage sont très-solennelles, à proportion des moyens. Les Russes un peu riches y mettent la plus grande solennité. Les époux ne se voient que le jour des noces. On les coiffe et on les pare devant un miroir commun. Ils peuvent approcher leurs joues, mais il y a une étoffe entre elles. Il y a des cavalcades, des chants, des repas, des danses; mais les femmes sont séparées des hommes. Le lit est étendu sur des gerbes, les flambeaux sont posés dans des barils d'orge et d'avoine.

Les funérailles sont très-somptueuses. Avant de mettre le corps en terre, on ouvre le cercueil. Les parens approchent leur visage de celui du mort et lui disent le dernier adieu. Cet usage a du moins cet avantage, qu'il peut prévenir les inhumations précipitées, et garantir la certitude de la mort. On bénit tous les ans les rivières. Quoique cette cérémonie ait lieu dans les saisons les plus rudes, hommes et femmes, nus et habillés, s'y précipitent en foule. Cette dévotion est fort affoiblie, ainsi que les coutumes dont nous venons de parler, depuis que *Pierre le Grand* a favorisé les usages européens, qui prennent le dessus.

Les Russes ne sont pas inhabiles aux sciences et aux arts. Quand ils s'y appliquent, ils les cultivent avec succès. On les dit méfians, querelleurs; mais ils sont très-soumis aux ordres de leurs supérieurs. Les grands aiment le faste. Le peuple est très-passionné pour les liqueurs fortes. L'habillement des Russes est ample et riche. Autrefois les femmes se

donnoient un teint animé en se barbouillant de rouge. Les hommes chérissoient leurs barbes et faisoient parade d'un gros ventre. *Pierre le Grand* a fait renfoncer les ventres et raser les mentons, non sans éprouver pour le dernier article des contradictions qui dégénérèrent en révolte. Le tort est-il du côté du prince, ou du côté des sujets ? Les maisons, même dans les principales villes, sont presque toutes de bois. Comme l'ivrognerie est commune, les incendies sont fréquens. Mais les pertes sont bientôt réparées pour le peuple. Les meubles sont si peu de chose ! et pour peu qu'on ait sauvé d'argent, on trouve au marché des maisons d'un ou plusieurs étages toutes prêtes à être posées.

Il n'y a presque point de genre d'industrie qui ne se pratique en Russie. Les manufactures n'y sont pas encore assez actives ni assez nombreuses pour se passer de l'étranger. Outre le commerce intérieur, le commerce extérieur le plus considérable est celui de la Chine. Les Russes n'aiment pas que d'autres peuples qu'eux s'en mêlent. S'ils ont quelquefois souffert les Anglais, c'est avec beaucoup de précautions contre les plans insidieux de ce peuple dominateur. On donne aux Russes tant d'adresse et d'habileté dans le commerce, que les juifs, dit-on, trouvent à peine à glaner après eux. Aussi sont-ils en petit nombre dans cet empire.

Nul monarque n'est plus absolu que le czar. Pour l'instruction des despotes, on remarquera qu'il n'en est pas plus ferme sur son trône. Dans la cérémonie

du couronnement il y a une formule qui suppose le consentement du peuple. Ce seroit dans le besoin un titre de proscription contre un monarque indigne, s'il y en avoit jamais contre la force. Les finances, l'armée, la marine, sont assujettis à des règlemens fort sages. La justice est très-rigoureuse. Les supplices sont affreux. Les débiteurs encourent la prison, des peines afflictives, et enfin l'esclavage. Le czar récompense en argent, en terres, estimées par le nombre des paysans, et en titres d'honneur. Il y a deux ordres de chevalerie, un pour chaque sexe. Rien de si somptueux que la cour du prince. Tous les jours, dit-on, il y a cent cinquante tables, sur lesquelles on sert dix-huit cents plats.

On peut regarder les Russes comme ces anciennes familles qui ignorent d'où elles tirent leur origine, et ne savent guère les noms que des hommes qui ont commencé à les rendre célèbres. En effet, il leur seroit difficile de démêler leurs pères entre les Scythes, les Huns, les Cimbres, les Gètes, les Sarmates et les autres anciens habitans des pays maintenant réunis sous la domination du czar. Jusqu'au milieu du quinzième siècle, on ne voit dans toute cette étendue que des hordes de sauvages qui avancent, reculent, livrent des batailles les uns contre les autres, se chassent et reviennent; survient un chef plus entreprenant et plus heureux, qui réunit les tribus dispersées et en fait un corps de nation. Il les partage en mourant à ses enfans. Ceux-ci troublent de nouveau la tranquillité des peuples, jusqu'à ce qu'il

s'en rencontre encore un qui reprenne l'empire, pour le répandre lui-même, ou le démembrer entre les siens. Aussi la Russie, continuellement exposée aux fatales vicissitudes des souverains et des guerres intestines, déchirée par les guerres sanglantes de ses princes désunis, a été souvent une proie facile pour les Polonais et les Tartares.

[1462.] Au milieu de cette confusion, dans le quinzième siècle, paroît *Jean Basilowitz I*, qu'on regarde comme le fondateur de l'empire russe, quoiqu'il ait succédé, mais par règnes interrompus, à ses ancêtres. Son père, nommé *Basile*, avoit occupé le trône. Un usurpateur, appelé *Démétrius*, non content de lui enlever sa couronne, lui fit crever les yeux. Les Russes, indignés de cette barbarie, le chassèrent, quoiqu'ils l'eussent accueilli d'abord avec empressement, et rétablirent *Basile*. *Ivan III*, son fils, trouva le trône avili au point que le grand duc de Moscovie, seul titre qu'on donnoit alors au souverain, demandoit humblement audience aux ministres que l'empereur de Tartarie entretenoit dans la capitale des Russes. *Sophie*, épouse d'*Ivan*, engagea son époux à secouer ce joug humiliant. Non-seulement il s'affranchit, mais il devint monarque de ces mêmes Tartares qui le tenoient en sujétion, et se mit, à Casan, leur couronne sur la tête.

Toutes ces conquêtes ne sont pas dues à sa bravoure. Sans l'accuser de lâcheté, on lui donne plus de politique que de talens militaires. Des historiens disent qu'il ne se mit qu'une seule fois à la tête de

ses armées ; mais ils conviennent que les succès de ses généraux étoient, pour la plus grande partie, dus à ses instructions. D'autres assurent qu'il faisoit la guerre par lui-même, et que lui-même établit la discipline parmi ces hommes qui n'avoient jamais eu aucune règle pour l'attaque ni pour la défense. *Jean* avoit l'air impérieux, une taille gigantesque ; sa force étoit surprenante, son regard fier et terrible ; il punissoit sévèrement l'ivrognerie dans les autres, mais se pardonnoit à lui-même ce vice honteux. Rarement il passoit un jour sans se plonger dans l'ivresse à son dîner. L'excès de la boisson l'endormoit ; mais du moins son réveil étoit gai. Malgré ce défaut et quelques autres, on lui a donné le surnom de *Grand*.

[ 1505. ] La couronne devoit appartenir à *Démétrius*, son fils aîné, qu'il avoit eu d'une autre femme que *Sophie ;* mais elle la fit tomber à *Basile*, né d'elle-même. *Démétrius*, écarté par les ruses de sa belle-mère, et sans doute renfermé dans une prison, mourut de faim et de poison. Le père étoit en guerre avec les Polonais, le fils la continua. Ceux-ci soulevèrent les Tartares. Tous ensemble ils envahirent la Russie. Les Tartares de la Crimée pénétrèrent jusqu'à Moscou, que *Basile* leur rendit. Ils abandonnèrent cette capitale moyennant un tribut, dont il se racheta les armes à la main, car il vainquit les Tartares à son tour.

Quand il voulut se marier, on lui rassembla, disent les annalistes, au moins seize mille jeunes

filles, pour choisir entre elles. Sans doute c'étoit un phénix en beauté et en toute sorte de qualités que celle qui eut la préférence. Elle se nommoit *Saloméa*. Il vécut vingt ans avec elle sans qu'elle lui ait donné d'enfant. Ennuyé de sa stérilité, ou pour d'autres motifs, il la répudia et la fit enfermer dans un couvent. Elle n'y fut pas plus tôt que le bruit se répandit qu'elle étoit enceinte. Le czar envoya des femmes vérifier le fait. Elles le certifièrent. Ce fait parut étrange à l'empereur. *Saloméa* protesta qu'elle n'avoit jamais connu d'autre homme. *Basile* ne s'inquiéta plus de cette affaire. Il la laissa accoucher sans beaucoup s'en embarrasser. Elle mit au monde un fils qu'elle cacha. Quant à lui, il épousa une autre femme, nommée *Hélène*, dont le fils, appelé *Jean*, fut placé sur le trône à l'âge de cinq ans.

La mère s'étoit donné un renom peu honnête du vivant de son mari. Le bon prince, soit qu'il l'ignorât, soit qu'il s'en souciât peu, ne l'en traita pas moins bien. Les tuteurs du jeune monarque ne furent pas aussi indulgens. Comme elle continuoit ses désordres, ils la firent renfermer dans un couvent, et embrocher et rôtir tout vif son galant. On a peine à croire qu'ils se fussent portés à cet excès, si *Hélène*, peut-être ainsi que son amant, à la mauvaise conduite n'eût joint l'ambition et le dessein de s'emparer du gouvernement.

[ 1534. ] *Jean Basilowitz II* avoit un grand désir de civiliser son peuple. Il envoya deux fois en Allemagne demander des savans, des artistes, des

architectes, des mécaniciens. La première colonie fut arrêtée par les habitans de Lubeck, excités à cette violence par les villes anséatiques. Ils avouèrent naïvement que leur motif étoit d'empêcher que les Russes ne s'abandonnassent aux arts, et n'établissent des manufactures qui feroient tort à leur commerce. Le czar ne se rebuta pas. Il envoya de nouveau en Allemagne, et pria qu'aux artistes on joignît des hommes capables de lui former des régimens, l'un de cavalerie, l'autre d'infanterie, sous promesse qu'ils ne seroient employés que contre les Turcs, et non contre les chrétiens. L'empereur d'Allemagne ne se laissa pas abuser par cet engagement du prince moscovite. Il craignit l'ascendant que pouvoient prendre ces sauvages disciplinés, et n'envoya ni artistes ni officiers.

*Jean* pouvoit se passer de la tactique européenne contre les Tartares, qui n'étoient pas plus habiles que lui. Il remporta sur eux de grandes victoires, et fit deux de leurs rois prisonniers. Il eut aussi des succès contre les Suédois et les Danois. On croit qu'il les dut en grande partie à la discipline allemande. Ou tous les princes de Germanie n'avoient pas été aussi politiques que l'empereur, et avoient laissé passer en Russie des soldats, qui formèrent les Moscovites, ou *Jean* s'en procura malgré eux et à leur insu. Par leur aide il battit même les Allemands. Il traînoit un jour attaché à son char de triomphe un général de cette nation. Deux rois tartares prisonniers, témoins de ce spectacle, crachèrent au

visage du captif, et lui dirent : « Vous avez bien » mérité cela, chiens de Germains, pour avoir mis » entre les mains des Moscovites le fouet qui sert à » vous châtier. »

Le czar ne bornoit pas son attention à ce qui pouvoit être utile sur terre. Il envoya aussi en Angleterre demander à la reine *Elisabeth* des matelots, des charpentiers de navire, et même un asile pour lui et sa famille dans ses états, si quelque révolte de ses sujets l'obligeoit de quitter les siens. En effet, les innovations qu'il tâchoit d'introduire dans les mœurs causoient du mécontentement. Las d'être contrarié dans ses bonnes intentions, il proposa d'abdiquer; mais il fut retenu sur le trône par le repentir de ses sujets, qui promirent d'être plus dociles.

Il ne devoit pas trouver étrange que son peuple eût de la peine à dépouiller ses habitudes féroces, puisque lui-même, avec tous ses efforts pour se réformer, efforts dont il est juste de lui faire honneur, laissoit échapper des traits d'un caractère sauvage, que la réflexion n'avoit pu encore changer.

On raconte qu'ayant confié à un seigneur russe l'administration de son royaume pendant une expédition lointaine, le dépositaire voulut profiter de son absence pour se rendre propriétaire. A son retour, l'empereur le fait arrêter. Par son ordre on le revêt des habits royaux. Il le fait placer sur le trône, lui adresse un compliment ironique sur le bonheur qu'il a de posséder ce qu'il désiroit si ardemment; s'ap-

proche du malheureux, le perce de son poignard, et l'abandonne à ses gardes qui le mettent en pièces. On l'excuse de cette dernière cruauté en disant que, selon les lois de Russie, l'empereur devoit lui-même exécuter ses sentences. Mais comment l'excuser du préliminaire?

Dans sa propre famille, il donna une preuve de l'empire que l'habitude laissoit encore aux passions. Il avoit un fils estimable. Les troupes, charmées de ce jeune prince, demandent qu'il leur soit donné pour général dans une guerre projetée. *Jean* s'imagine que cette proposition leur est inspirée par son fils. Le prince se présente pour se justifier. Le père refuse de l'écouter. Il tenoit à sa main un bâton ferré; il en fait un geste comme pour écarter son fils; le bâton porte sur la tête du prince, qui tombe sans mouvement à ses pieds. De l'extrême colère, le père passe tout à coup à l'extrême douleur. Il se jette sur le corps de son fils, le serre dans ses bras, le presse contre son sein avec les expressions de la plus vive tendresse. Le jeune czar vécut assez pour se justifier, et laisser, par la certitude de son innocence, dans le cœur de son père le trait qui ne cessa de le déchirer.

Du reste, *Jean Basilowitz II* fut un très-grand prince, également politique et guerrier, toujours en guerre avec les Tartares, les Polonais, les Suédois, les Danois et les Turcs; souvent vainqueur, ne désespérant jamais dans ses défaites, il gagnoit quelque chose aux traités, quand ils ne lui étoient pas

totalement avantageux. Il étoit fort instruit pour son siècle. *Jean* haïssoit les paresseux, comme la gangrène des états, détestoit les ivrognes, comme capables des plus noires actions. Quant à ceux qui faisoient des dettes sans pouvoir y satisfaire, il les regardoit comme pernicieux à la société, les notoit d'infamie et les bannissoit. Quand il s'agissoit de nommer à des places ou à des offices, il s'efforçoit de ne les donner qu'aux plus capables. Peu de princes furent plus amis de la justice et de l'ordre. Il se maria sept fois, et eut un grand nombre de concubines.

[1584.] Il laissa deux fils, *Théodore*, âgé de vingt ans, et *Démétrius*, enfant qu'il mit sous la tutelle du knees *Bagdan Bieliski*. Ce tuteur conçut le dessein de placer son pupille sur le trône au préjudice de *Théodore*, son aîné, qui se montroit, par sa simplicité et son peu de génie, hors d'état de supporter le poids d'une couronne. Les grands délivrèrent ce prince des entreprises de *Bieliski*; mais, comme le foible monarque étoit inepte à gouverner par lui-même, il abandonna toute l'autorité entre les mains du knees *Boris Godounow*, dont il avoit épousé la sœur. On ne peut douter que le knees n'ait dès-lors formé le projet d'arriver à la place de son beau-frère, quand le moment d'y travailler seroit venu. En attendant, il s'appliqua, pour ainsi dire, à préparer le chemin. Le jeune *Démétrius* étoit un obstacle; il envoya l'assassiner, et tua lui-même l'assassin pour effacer la trace de son crime.

Les uns disent que le vrai *Démétrius* fut tué; les

autres que sa mère, avertie à temps, substitua un enfant à sa place. La vérité est restée problème; mais le crime lui-même n'en est pas un. Les Russes, qui ne pouvoient se tromper sur l'intention, eurent en horreur le coupable. *Boris*, afin de détourner l'attention du peuple qui se tournoit sur lui d'une manière alarmante, fait mettre le feu à Moscou. L'incendie, bien préparé, devient général. *Boris* se porte partout avec activité et avec l'air de compassion. Le lendemain il appelle les malheureux autour de lui, donne de l'argent aux uns, promet aux autres de rétablir leurs maisons, et les renvoie touchés de sa générosité et de son bon cœur.

[1598.] On a soupçonné, non sans raison, qu'ennuyé de voir son beau-frère régner plus longtemps qu'il ne l'espéroit, il lui donna un poison lent. L'impératrice, sa sœur, le crut coupable de ce crime, et ne voulut, pendant la maladie de son mari, ni le voir ni lui parler. Peut-être *Théodore* lui-même en eut-il le soupçon; car, n'ayant pas d'héritier, il paroissoit convenable qu'il laissât son sceptre à son beau-frère, qui avoit toujours tenu la main de celui qui le portoit. Mais *Théodore*, se sentant mourir, le présenta à un de ses cousins, nommé *Théodore Romanow*, qui n'en voulut pas. Un second et un troisième le refusèrent aussi. Le quatrième ne le prit que pour l'offrir à un knees, qui n'étoit pas de la famille, et qui ne l'accepta point. *Théodore*, auquel il revint, le jeta sur le plancher

en disant : « Soit empereur qui le relèvera ! » Ce fut *Boris*, au grand mécontentement d'une partie considérable de la nation.

Il ne regarda pas ce qui s'étoit passé à la mort de son beau-frère comme un titre suffisant pour s'approprier la couronne. Lorsque le temps du grand deuil fut passé, il assembla la noblesse et les principaux habitans de Moscou. « Je vous rends le sceptre du » dernier czar, leur dit-il. Expérience faite, je ne » peux me déterminer à porter le poids d'une cou- » ronne ; je quitte le trône : faites-le remplir par » qui vous voudrez. » Après ces mots, il se retire dans un monastère éloigné d'une lieue, laissant l'assemblée dans l'embarras sur ce qu'elle devoit faire. Après quelques débats, on le nomme. Il continue de refuser, et fait répandre le bruit qu'il va prendre l'habit de moine. En même temps ses émissaires publient que le Khan des Tartares vient avec des troupes innombrables envahir la Russie pendant qu'elle n'a pas de souverain. A cette nouvelle les Russes courent en foule au couvent ; ils s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine comme des désespérés, et jurent de ne pas quitter la place que *Boris* n'ait promis d'être leur czar. Il se laisse faire violence, et accepte la couronne. « Hélas ! dit-il, je serai » votre prince, puisque la Providence l'ordonne. »

Il commande en même temps que la noblesse et les soldats se rendent dans un lieu indiqué sur la frontière. Il s'y rassemble cinq cent mille hommes pour

repousser les Tartares, qui ne songeoient pas à commettre la moindre hostilité. Au contraire, il ne se trouva qu'un ambassadeur, avec un train médiocre, qui venoit proposer une alliance. *Boris* feint l'étonnement, donne à l'ambassadeur le spectacle de son armée rangée en bataille, d'un combat simulé, d'une fête militaire, et le renvoie comblé de présens. Il fit à la noblesse et aux soldats de grandes largesses, qui lui valurent un nouveau serment de fidélité, et traita pendant six jours, dix mille hommes d'élite sous des tentes très-riches où on leur servoit des mets exquis, donnés avec profusion.

Pendant ces réjouissances, des hommes de confiance, envoyés à Moscou, y annoncent que les Tartares, intimidés par la prudence et les grands préparatifs du nouveau czar, n'ont osé avancer. Le peuple croit ce rapport, vient au-devant du vainqueur pacifique, le reçoit en triomphe à Moscou, où il se fait couronner. Dans cette cérémonie, l'humain, le compatissant *Boris*, fait vœu de ne pas répandre de sang et de ne condamner les criminels qu'au bannissement. En conséquence, un grand nombre de nobles qui n'étoient pas dans ses intérêts subissent aussitôt l'exil sous différens prétextes. Ceux qui pouvoient avoir quelque prétention à la couronne reçoivent défense de se marier; et *Théodore Romanow*, à qui, entre autres, le czar *Fœdor* avoit offert le sceptre, fut mis en prison et séparé de sa femme. On les obligea ensuite d'entrer dans des couvens, d'y faire profession et de changer de nom. *Théodore* prit celui de *Philarète*.

Au milieu de ses succès, *Boris* étoit dévoré de chagrins. Il survint en Russie une famine dont il y a peu d'exemples. Dans plusieurs familles, on tuoit les individus les plus gras pour servir de nourriture aux autres. Les pères et mères mangeoient leurs enfans. Un témoin oculaire rapporte que des femmes attroupées, ayant fait entrer un paysan dans une maison, le tuèrent, et le mangèrent lui et son cheval. Malgré les soins que prit l'empereur, il périt cinq cent mille personnes dans la seule ville de Moscou.

A ce fléau se joignit l'inquiétude que donna à *Boris* la résurrection de *Démétrius*, dont il avoit commandé le meurtre. On doit se rappeler que la mère, selon une opinion qui s'est accréditée, supposa un autre enfant qu'elle livra à l'assassin, et cacha le sien dans un monastère, où il fut élevé. Soit hasard, soit imprudence, le bruit qu'il vivoit se répandit, et ce bruit parvint jusqu'à *Boris*. Il mit tout en œuvre pour en avoir la certitude. Plusieurs personnes furent interrogées, plusieurs même appliquées à la question. Sa mère, dont sans doute les réponses ne contentèrent pas, fut reléguée dans un couvent éloigné. Tout ce que *Boris* put apprendre par ses perquisitions, c'est qu'il s'étoit sauvé d'un couvent deux moines qui avoient gagné la Pologne, et que l'un d'eux, nommé *Griska Utropeja*, pouvoit bien par son âge et sa figure être jugé celui qu'on cherchoit. Le czar mit sur leurs traces des gens chargés de le prendre ou de l'assassiner.

Enfin il se donna assez de mouvement pour faire croire qu'il n'étoit pas sans quelque persuasion de la supposition.

Par un concours de circonstances bizarres, le jeune *Utropeja*, que nous nommerons *Démétrius*, gagna la confiance d'un seigneur lithuanien. Celui-ci l'adressa au palatin de Sandomir. Le palatin trouva les preuves du proscrit assez bonnes pour être présentées au roi et à la république de Pologne, qui étoit assemblée en diète. Elle les examina, les trouva convaincantes, le reconnut pour héritier légitime de la couronne de Russie, et leva une armée qu'on chargea de le replacer sur le trône de ses ancêtres. Alors l'existence de *Démétrius* ne fut plus pour *Boris* le sujet d'une simple inquiétude. Il renouvela ses tentatives pour se défaire de son rival. Celui-ci l'attaque à force ouverte, et gagne une bataille contre lui. Le chagrin s'empara de *Boris*, et il mourut de mélancolie.

[1604.] Il laissa un fils nommé *Théodore*, âgé de quinze ans. Ce prince ne monta sur le trône que pour éprouver le revers d'en être précipité presqu'aussitôt, et de voir toute la Russie déclarée pour *Démétrius*. Moscou, ville capitale, ne fut pas la dernière à prendre ce parti. Elle appela le rival de *Boris*, qui se fit précéder par l'ordre d'étrangler *Théodore* et sa mère, ce qui fut exécuté. Tout lui réussit. Il fut couronné avec la plus grande solennité et l'applaudissement général. Cependant il se forma un parti contre lui. A la tête étoient trois frères d'une

ancienne noblesse, nommés *Zuski*. Ils jetèrent sur la légitimité de *Démétrius* des soupçons qui commençoient à devenir alarmans. Le czar les fit arrêter, condamna les deux cadets à l'exil, et *Basile* l'aîné à avoir la tête tranchée. On fit des préparatifs extraordinaires pour l'exécution, afin que l'exemple pût tenir les mécontens en respect. Le criminel étoit à genoux sur l'échafaud, et n'attendoit que le coup. L'exécuteur avoit le bras levé. *Démétrius* lui envoie sa grâce, se contente de le condamner à l'exil comme ses frères, et fait la faute décisive de le rappeler presque aussitôt, et même de lui accorder sa faveur.

Le czar, redevable de sa fortune aux Polonais, eut pour eux des égards qui donnèrent de la jalousie aux Russes. De son protecteur, le palatin de Sandomir étoit devenu son beau-père. Le mariage de *Démétrius* avec la princesse palatine introduisit les mœurs allemandes, auxquelles le complaisant époux paroissoit donner la préférence. Il affecta même du mépris pour les pratiques russes, les lotions fréquentes, les génuflexions devant les images; il se permettoit l'usage du veau, regardé comme une viande impure. L'ingrat *Zuski*, non-seulement fit remarquer ces imprudences, mais encore il fomenta et aigrit le mécontentement qu'elles causoient.

Le trop confiant *Démétrius* négligea les avis qu'on lui donna sur les desseins des conjurés; de sorte qu'il ne se trouva que trente gardes autour de lui lorsque *Zuski*, à la tête d'une multitude ameutée, fondit

dans le palais. *Démétrius*, investi, saute le sabre à la main par une fenêtre, se casse la cuisse et reste sur la place. On le transporte dans une chambre, où chacun avoit la liberté de le voir. *Zuski* se flattoit qu'à force de menaces il lui feroit avouer la prétendue supposition faite par sa mère. Mais, au contraire, il protesta de la légitimité de sa naissance, et il invoqua lui-même le témoignage de sa mère. On ne la fit point paroître ; mais on rapporta à *Démétrius* que sa mère convenoit que son fils véritable avoit été assassiné. *Démétrius* réfuta par de si bonnes raisons cet aveu, ou supposé, ou arraché par la crainte, que, dans l'appréhension qu'il ne vînt à bout de persuader la multitude, on le fit assassiner. Son corps fut livré aux insultes de la populace et traîné dans la boue jusqu'au lieu où *Zuski*, près de périr, avoit reçu sa grâce. Etoit-ce une condamnation indirecte de la trop grande bonté du malheureux, ou un reproche fait à l'ingratitude de son meurtrier? Tous les Polonais que le peuple rencontra dans sa fureur furent passés au fil de l'épée. L'honneur des dames de cette nation ne fut pas épargné, et l'impératrice n'évita le dernier affront que par le secours d'une dame russe qui la cacha sous sa robe.

*Zuski* eut grand soin de publier toutes les raisons capables de faire croire que *Démétrius* étoit un imposteur; mais les témoignages dont il s'appuyoit parurent, même dans le temps, insuffisans, et ses preuves ne tiennent pas contre celles qu'il semble que la nature elle-même avoit ménagées à *Démétrius*.

Dans son enfance, on lui avoit remarqué une jambe plus courte que l'autre, et une verrue au-dessous de l'œil droit. *Démétrius* avoit les mêmes signes. D'ailleurs croira-t-on qu'une nation aussi sage que la nation polonaise se soit trompée dans une affaire qu'elle examina si attentivement; et, en supposant que le désir d'occuper la Russie de troubles ait pu déterminer les Polonais à favoriser une imposture, comment le palatin de Sandomir auroit-il sacrifié sa fille à un homme dont l'état et la naissance auroient laissé le moindre soupçon?

[1606.] *Zuski* se fit déclarer empereur avec beaucoup de difficultés. La noblesse n'étoit pas disposée pour lui; mais il l'emporta par le suffrage de la populace. Si le souvenir de *Démétrius* ne lui causa pas de remords, du moins une ombre de ce prince troubla sa tranquillité; car on peut appeler ombre une espèce de fantôme de *Démétrius* qui ne parut jamais. Deux seigneurs mécontens publièrent, sans le faire voir, qu'il existoit; enrôlèrent des soldats sous ses drapeaux, combattirent *Zuski*, le vainquirent, mais furent vaincus à leur tour, faits prisonniers et décapités.

A l'ombre succéda un être réel, qu'on a appelé le troisième *Démétrius* : c'étoit un maître d'école d'une petite ville de la Russie polonaise. Il prétendoit, malgré sa cuisse cassée lorsqu'il sauta par la fenêtre, avoir été enlevé dans le désordre par de fidèles sujets, et transporté dans cette ville reculée, où il s'étoit déterminé, pour vivre, à instruire les enfans.

Cette fois les Polonais, s'ils se trompèrent, le voulurent bien; car il s'en falloit bien que ce second *Démétrius* eût les symptômes de vérité caractéristique du premier. Il y avoit seulement ressemblance de visage et d'âge, et beaucoup d'audace.

Les Polonais lui fournirent une armée avec laquelle il assiégea Moscou. La veuve du premier *Démétrius* et le palatin son père, échappés des fers de *Zuski*, aidèrent à l'illusion dont le second *Démétrius* avoit besoin. Elle souffrit, pour se venger du meurtrier de son mari, que le nouveau prétendant au trône la traitât comme son épouse, mais seulement extérieurement, à ce qu'on dit. Il la reçut avec toute la pompe imaginable et une joie qui paroissoit sans feinte. Elle, de son côté, se prêta à ses empressemens: mais il paroît que ce ne fut pas sincèrement, ni de bon cœur, car elle ne lui conserva ni l'amitié ni les secours des Polonais.

Ceux-ci, n'ayant aidé l'imposteur que pour obtenir de l'empereur *Zuski* ce qu'ils vouloient, aussitôt qu'ils furent satisfaits, aidèrent eux-mêmes le czar à chasser le maître d'école. Il se sauva dans la Tartarie, et quelque temps après fut assassiné. Quant à *Zuski*, les Moscovites, ennuyés de sa personne et de son gouvernement, lui imputèrent les infortunes dont ils furent affligés sous son règne. Comme ces malheurs, dans lesquels on doit principalement compter les horreurs de la guerre, venoient surtout des Polonais, les Russes crurent réparer plus aisément les pertes passées et en prévenir de nouvelles en se don-

nant un empereur de cette nation. *Zuski* fut déposé, rasé, renfermé dans un monastère, où il mourut de chagrin, s'il ne s'empoisonna pas lui-même.

[1610.] On offrit la couronne à *Ladislas*, fils de *Sigismond*, roi de Pologne. Au lieu de se présenter pour la recevoir, il envoya d'avance une armée de Polonais qui commirent toutes sortes de désordres. Moscou, où ils avoient été bien reçus, se révolta contre eux. En abandonnant la ville, où ils ne pouvoient se soutenir, ils y mirent le feu, qui consuma, dit-on, cent quatre-vingt mille maisons. Pendant le prétendu règne de *Ladislas*, qui ne dura que trois ans, il parut un quatrième *Démétrius*, qui fut trahi par les siens et pendu.

[1613.] Les Russes étoient embarrassés de leur couronne. Plusieurs d'entre eux désiroient un prince étranger, comme moins susceptible de penchant à favoriser telle ou telle famille; les autres, jaloux de la gloire de la nation, demandoient un prince du pays. Pendant les altercations que produisoit cette diversité de sentimens, quelqu'un parla de *Michel Théodorowitz*, fils de *Philarète*, ce parent auquel *Théodore* mourant avoit présenté son sceptre, et que *Boris*, devenu possesseur du trône, avoit séparé de son épouse et relégué dans un couvent. Il avoit été transporté prisonnier en Pologne, revêtu cependant du titre d'évêque.

La mère, à qui on avoit laissé son fils, l'avoit élevé avec beaucoup de soin. Il étoit alors âgé de dix-sept ans. Ceux des seigneurs russes qui le con-

noissoient le dépeignoient aux autres comme capable de rendre à l'empire son ancienne splendeur ; mais l'assemblée voulut en juger par elle-même. On manda à la mère de l'envoyer. Cette tendre mère reçut le message avec une frayeur qui se déclara par un torrent de larmes. Elle s'imaginoit qu'on demandoit son fils pour lui faire subir le sort que venoient d'éprouver les derniers czars. Cependant, rassurée par les instances de ses amis, elle le laissa partir. *Michel* plut à l'assemblée. Son âge paroissoit à quelques-uns un obstacle. Le plus grand nombre s'écria : « Dieu, qui l'a choisi, l'assistera. »

Sa première action fut d'appeler auprès de lui son père, mûri dans les afflictions et vieilli dans les disgrâces. Il ne s'étoit mêlé en rien des intrigues précédentes, et n'avoit aucune vengeance à satisfaire. Son fils se fit une loi de se conduire par ses conseils, et montra toujours pour ses avis une déférence respectueuse. Les marques soutenues de sa piété filiale lui gagnèrent le cœur de la nation, et il mérita son estime par la plus grande application à tout ce qui pouvoit être utile à son peuple.

Il épousa la fille d'un gentilhomme qu'on trouva à sa charrue quand on alla lui annoncer l'honneur que le czar faisoit à sa famille. *Eudocie*, aussi vertueuse que belle, se montra digne de ce choix, aida son époux, selon ses forces et dans la proportion qui convenoit à son sexe, à porter le fardeau du gouvernement. Quand *Michel* perdit son père, il étoit si respecté pour son équité, sa prudence et sa piété,

qu'outre la foule que la vénération de ses sujets appeloit à sa cour elle étoit toujours ornée de la présence des ambassadeurs des princes voisins d'Europe et d'Asie. Tous cherchoient à se maintenir dans l'alliance d'un si grand monarque; gloire pacifique, plus estimable que celle des conquêtes. Il prit le nom de *czar*, qui veut dire empereur, et laissa en mourant la couronne à son fils, âgé de seize ans.

[1645.] *Alexis Théodorowitz* n'eut pas, comme son père, le bonheur d'être dirigé dans les premiers pas de sa carrière par un mentor intéressé à son bonheur et à celui de son peuple. *Michel* avoit cru bien choisir en lui donnant pour conseil et premier ministre *Boris Moroson*, homme jusqu'alors estimé et doué de talens, mais malheureusement dévoré d'ambition. La première preuve qu'il en donna fut de se rendre beau-frère du czar en épousant la sœur de l'impératrice. Il trouva dans *Miloslauki*, son beau-père, un homme propre à le seconder dans ses projets. Ils s'associèrent *Plescon*, juge principal de la cour. Ces trois hommes formèrent un triumvirat, qui s'empara du gouvernement pendant que le jeune empereur s'endormoit dans le sein des plaisirs qu'ils lui procuroient.

Ils exercèrent leur autorité avec une impudence qui irrita le peuple. *Plescon* vendoit la justice, *Miloslauki* les emplois, et *Moroson* jouissoit de sa faveur avec une hauteur et un faste révoltant. Les habitans de Moscou, accoutumés au gouvernement paternel de *Michel*, après avoir quelque temps souffert,

perdirent patience. Ils se portèrent à tous les excès d'une licence effrénée, non contre le czar, auquel ils pardonnoient son inexpérience et dont ils respectoient l'innocence, mais contre ses infidèles ministres, leurs agens et complices, dont ils demandèrent la tête. *Alexis* eut peine à sauver celle de son beau-frère en sacrifiant les autres. Cette vengeance populaire servit à *Moroson* d'avertissement pour devenir doux, affable, juste et serviable; et au czar de leçon pour ne plus se fier sans mesure à ses ministres, et pour gouverner par lui-même. Aussi son règne fut-il tranquille, si l'on excepte quelques guerres de peu de durée avec les Suédois, les Polonais et d'autres voisins.

Il parut sous ce règne deux imposteurs et un rebelle dangereux. En parcourant les aventures du premier, on est étonné que la vie d'un homme ait pu suffire à tant d'événemens. Il se nommoit *Ankudina*, et étoit fils d'un drapier de Wologda. Son père, ayant remarqué en lui quelque chose d'extraordinaire, lui fit apprendre à lire et à écrire, ce qui le rendit un personnage entre ses compatriotes, les plus ignorans des hommes. Il avoit une belle voix, chantoit avec grâce à l'église les hymnes et les cantiques. L'archevêque, charmé de ses talens, le prit dans sa maison, où il se comporta si bien, que le prélat lui donna sa petite-fille en mariage. Cette fortune commença à lui tourner la tête. Il s'intitula vaivode ou gouverneur de Wologda, en prit les manières, en fit la dépense, se ruina, alla à Moscou avec sa famille, obtint un emploi lucratif et chargé de res-

ponsabilité. Le commis recommença son train de faste et de plaisirs aux dépens des prêteurs complaisans. Un des plus crédules fut un ami auquel, sous prétexte d'une cérémonie qui exigeoit de l'éclat, il alla emprunter les pierreries de sa femme : il les dissipa comme le reste; quand il fallut les rendre, il nia les avoir reçues. Son épouse, la petite-fille de l'archevêque, lui fit des reproches de sa mauvaise foi. Dans le même temps le fisc lui demandoit des comptes. Embarrassé de ces poursuites, importuné des reproches de sa femme, il l'enferme dans une étuve, met le feu à sa maison, et s'enfuit.

Pendant qu'on croyoit *Ankudina* consumé dans l'incendie, il marchoit vers la Pologne. Le czar y envoyoit une ambassade. Le fourbe imagine d'aller trouver le général des Cosaques qui jouissoit d'une grande autorité dans ce royaume. Il se livre entre ses mains, comme proche parent du feu empereur *Basile Zuski*. L'ambassade, disoit-il, étoit destinée à le réclamer. Il s'abandonne au général, et lui demande protection pour prix de sa confiance. Le Cosaque la promet; mais, comme le nom que le Russe avoit pris commençoit à lui donner une célébrité périlleuse, il ne croit pas la protection du général suffisante. Il quitte brusquement la Pologne, passe à Constantinople, y abjure la religion chrétienne, est circoncis, contracte encore là des dettes, s'enfuit à Rome, où il embrasse la religion catholique.

De Rome, *Ankudina* se rend à Vienne, va en Transylvanie, obtient du prince *Ragotski*, on ne sait

à quel titre, des lettres de recommandation pour la reine de Suède. Arrivé à Stockholm, il s'y fait passer publiquement, non plus simplement pour proche parent, mais pour fils de *Basile Zuski*. Des marchands moscovites établis en Suède donnent avis à leur cour de cette prétention. On rassemble des preuves de sa fourberie, qu'on envoie en Suède. La reine, détrompée, le fait mettre en prison. Il se sauve, va à Bruxelles, et s'introduit auprès de l'archiduc *Léopold*. Sans doute mécontent de la réception ou du peu de ressource qu'elle lui faisoit envisager, il passe à Leipsick, où il se fait luthérien, et de là dans le duché de Holstein, où le duc, en conséquence de lettres du czar, le fait arrêter. Il l'envoya en Russie.

Après avoir quelque temps tergiversé dans sa prison, *Ankudina* revint à soutenir effrontément qu'il étoit fils de *Zuski*. Il composa un roman dont l'épisode le plus important étoit que le khan de Tartarie avoit voulu l'employer contre le czar et le mettre à la tête de cent mille hommes; mais qu'il aimoit trop sa patrie pour y porter le trouble, et que Dieu l'avoit préservé de cet attentat. Cependant un homme adroit qu'on lui détacha l'engagea à avouer sa fourberie, même par écrit. Mais, quand on voulut se servir de cette pièce de conviction pour tirer de sa bouche un désaveu formel, il méconnut son écriture, et de ce moment il resta obstiné à se dire fils de *Zuski*. Malgré le témoignage de sa mère, de ses parens, de tous ceux qui l'avoient connu dans ses emplois et ses plaisirs, il

resta opiniâtre, ne se démentit même pas à la torture, et subit à Moscou le dernier supplice.

L'autre imposteur se disoit fils de *Démétrius* et de la princesse fille du palatin de Sandomir. Il apportoit en preuve des caractères gravés sur son dos. Ils étoient inconnus à tout autre qu'à un homme, sans doute aposté, qui, dans une assemblée publique où le fourbe découvrit ses épaules, lut sans peine : *Démétrius, fils de Démétrius*. Pendant le court règne de *Ladislas*, ce prince, ayant besoin de troubles en Russie, montra des égards au faux *Démétrius*. Celui-ci se lia avec *Galga*, prince de Tartarie, prisonnier en Pologne, et véritable héritier de la couronne des Tartares. De fâcheux hasards privèrent l'imposteur de cette protection. Il se retira à Holstein, l'écueil de ses semblables, fut aussi livré par le duc, et périt à Moscou, comme le faux *Zuski*, du supplice des criminels de lèse-majesté. Ces exemples prouvent ce que peuvent l'audace d'une part, et la crédulité de l'autre, dans un pays livré à l'ignorance.

Le rebelle dont nous allons parler n'eut pas besoin d'imposture pour lever une armée contre le czar. *Stenko Razin* étoit frère d'un homme qui, étant chef des Cosaques du Don, avoit été massacré par les Russes pour avoir voulu soutenir les priviléges de sa nation. Les Cosaques prétendoient n'être point sujets, mais seulement protégés de l'empire russe. Il suffit à *Stenko* d'arborer l'étendard de la liberté pour voir les Cosaques accourir sous cette enseigne chérie. Il se

montra d'abord guidé par les motifs de l'amour de la patrie, de la gloire de sa nation et de la vengeance; mais l'ambition se développa avec les premiers succès.

Il commença par le pillage, le meilleur moyen d'attirer les soldats. Sa cruauté répandoit la frayeur, et empêchoit toute résistance. Qu'on juge de sa brutale férocité par ce trait. Il avoit fait prisonnière une princesse de Perse d'une grande beauté. Se promenant avec elle sur le Volga, dans un moment de gaîté et d'ivresse, après l'énumération des riches présens qu'il avoit prodigués à ses partisans, il s'avise de cette apostrophe: « Et toi, fleuve illustre, toi qui m'as » voituré tant d'or et d'argent et d'autres effets pré» cieux, toi mon défenseur, à qui je dois ma fortune » et mon rang, je ne t'ai encore rien donné; mais je » vais te prouver ma reconnoissance. » En finissant ces mots, il saisit la princesse, l'enlève entre ses bras, et la précipite dans le fleuve avec ses perles, ses diamans et les riches ornemens dont elle étoit couverte.

La politique de *Stenko*, qui lui attira beaucoup de soldats et les retint auprès de lui, c'étoit de ne pas prétendre de prééminence sur ses Cosaques hors du moment de l'action, de ne se dire que leur égal, et de paroître ne respirer que pour l'affermissement de la liberté. Il leur permettoit toute licence, afin de les rendre aussi coupables que lui. Aussi arriva-t-il, quand il eut été battu, que, par une juste représaille, la punition tomba aussi sur le peuple, complice de ses forfaits.

*Dolgorouski*, général qui vainquit *Stenko*, dressa dans la ville d'Arsamas un tribunal si sévère, que les avenues de cette ville ressembloient à l'affreuse peinture que les poëtes nous ont faite du Tartare. D'un côté on voyoit des tas de corps morts sans tête et couverts de sang; de l'autre, des malheureux empalés tout vivans poussoient des cris épouvantables, et souffroient mille morts à la fois. Dans l'espace de trois mois, onze mille personnes condamnées juridiquement passèrent par les mains des bourreaux.

Quant à *Stenko*, très-embarrassé, après une défaite complète, de trouver un asile, il eut la simplicité de croire qu'on lui tiendroit parole sur la grâce qu'on lui promettoit, se rendit, et se laissa persuader que le czar étoit curieux de voir un homme de son mérite; qu'il falloit partir pour la cour, et qu'il trouveroit les peuples empressés sur sa route pour lui faire honneur; de sorte qu'il s'attendoit à un triomphe en arrivant à Moscou; mais il n'y trouva, au lieu de char, qu'un misérable chariot qu'on envoya au-devant de lui. Au milieu étoit une potence, présage de la mort, qu'il ne tarda pas à subir, après qu'on lui eut fait souffrir la torture.

On croit que cette rébellion coûta plus de cent mille hommes à la Russie; cent mille hommes portant les armes! Il en périt, dit-on, encore un plus grand nombre par les maladies et la famine que sur le champ de bataille. Ces terribles exécutions répugnoient au bon cœur d'*Alexis*. Il regrettoit d'être réduit à la triste extrémité de faire mourir tant de

personnes. Mais les historiens remarquent qu'il y a des circonstances dans lesquelles de pareilles exécutions sont nécessaires pour prévenir de plus grands maux. On doit d'ailleurs à ce prince la justice de dire qu'il ne négligeoit rien pour rendre son gouvernement aussi doux qu'il étoit possible. Quoiqu'il eût du courage, il ne faisoit la guerre que quand il ne pouvoit l'éviter, et travailloit sans relâche au bonheur de ses peuples. Toute sa vie fut employée à réparer par une sage administration les fautes que sa trop grande confiance dans ses favoris et ses ministres lui avoit fait commettre dans sa jeunesse.

[1676.] *Alexis* laissa, d'une première femme, *Théodore*, *Jean*, et la princesse *Sophie*; d'une seconde, *Pierre* et la princesse *Natalie*. *Théodore* lui succéda à l'âge de dix-neuf ans. Avec les bonnes qualités de son père, il avoit malheureusement un tempérament délicat, qui ne promettoit pas une longue vie. Il eut avec les Turcs une guerre assez animée, qui ne fut pas malheureuse. Elle fut suivie de la paix, non-seulement avec cette puissance, mais encore avec tous ses voisins. Ce calme lui donna la facilité de s'occuper du bien de son royaume.

A l'exemple de son père, *Théodore* auroit désiré policer la Russie, et y faire des établissemens utiles. Il croyoit qu'ils ne pouvoient être solidement fondés que sur le mérite; c'étoit, selon lui, une absurdité et une injustice que la naissance dénuée de talens donnât droit aux emplois, aux dignités, et ouvrît

l'accès aux honneurs. Il ordonna, dit-on, à tous les nobles de venir le voir avec leurs titres. Quand il tint ces titres, il les jeta au feu, et déclara que désormais les prérogatives pécuniaires ou honorifiques ne seroient accordées qu'à la capacité, à la vertu, et non à la naissance. Le czar suivit ce principe dans la disposition du trône lorsqu'il se vit près de mourir. De ses deux frères, *Jean*, l'aîné, étoit d'un âge compétent; mais il avoit l'esprit peu ouvert, la vue courte, et tomboit en épilepsie. *Pierre*, qui n'étoit que son frère de père, malgré sa grande jeunesse, montroit du goût pour les sciences et les connoissances utiles, et faisoit par conséquent espérer qu'il pourroit réaliser des projets avantageux à la Russie. Ce fut lui que *Théodore* nomma pour son successeur.

Cette préférence ne plut pas à *Sophie*, leur sœur. Ambitieuse et jalouse de gouverner, elle se seroit mieux accommodée de la foiblesse de *Jean* que de la jeunesse de *Pierre*, qui montroit déjà peu de penchant à la docilité. Les empereurs russes, comme tous les despotes, s'étoient formé une garde uniquement attachée à leur personne, semblable aux janissaires du grand-seigneur. Ces gardes se nommoient *strelitz*. *Sophie* sut les disposer à se mêler du gouvernement. Ils déclarèrent qu'ils trouvoient mauvais que le cadet eût été préféré à l'aîné par le défunt empereur, et que ce choix ne pouvoit avoir été suggéré que par des traîtres. On répandit sourdement le

bruit qu'*Alexis* avoit été contraint par une faction, et qu'après lui avoir extorqué cette nomination, on l'avoit empoisonné de peur qu'il ne la rétractât.

*Sophie* leur fit passer une liste de quarante coupables, à la tête desquels se trouvoit *Von-gaden*, médecin de *Théodore*; tous les autres étoient des grands seigneurs ennemis des strelitz, disoit-on, par conséquent ennemis de l'état et dignes de mort. Les furieux se répandirent dans le palais et dans la ville pour chercher les victimes désignées. Ils en vouloient surtout à *Von-gaden*. Dans leurs perquisitions, un des confrères du médecin se trouve à leur rencontre. Ils le saisirent : « Vous êtes docteur, lui dirent-ils ; » si vous n'avez pas empoisonné notre maître *Théo-* » *dore*, vous en avez empoisonné bien d'autres ; ainsi » vous méritez la mort. » Et ils le tuèrent. *Von-gaden* n'échappa pas non plus à leur cruauté. En vain les dames de la cour demandoient sa grâce à genoux ; les révoltés érigent un tribunal, dont un seul membre savoit écrire : ils le condamnent, et comme médecin et comme sorcier, parce qu'on avoit trouvé chez lui un crapaud desséché et un grand serpent. Les mêmes juges condamnent encore de la même manière les seigneurs dénoncés, et les exécutent à coups de sabre.

Ces actes de cruauté finirent par la proclamation de *Jean* et de *Pierre*, conjointement souverains de Russie, et de *Sophie*, associée à leur gouvernement. Elle approuva les massacres des strelitz, leur donna pour récompense les biens des proscrits, et leur per-

mit d'ériger une colonne chargée des noms des traîtres à la patrie qu'ils avoient immolés. Enfin elle leur accorda des lettres-patentes par lesquelles elle les remercioit de leur zèle et de leur fidélité.

*Sophie* exerça pendant huit ans une autorité plus absolue que celle de ses frères. Elle donna une épouse à *Jean*; mais ce ne fut pas de sa main que *Pierre* en reçut une. Il étoit entouré d'une faction contraire à la princesse. Comme ces mécontens la gênoient dans ses opérations, elle résolut de se défaire non-seulement d'eux, mais, pour n'y pas revenir à deux fois, de son frère *Pierre* lui-même. Les strelitz, dévoués à la princesse, furent encore appelés à l'exécution de son entreprise; mais cette fois elle ne les trouva ni aussi puissans ni aussi zélés. Elle amena cependant sa conjuration presqu'au moment de la réussite. *Pierre* fut obligé de quitter précipitamment la capitale. Une heure plus tard, il étoit détrôné, et peut-être tué.

Cette heure suffit pour déconcerter les mesures de sa sœur. On l'arrêta elle-même. Ses partisans furent pris ou dispersés, et ensuite punis. *Sophie*, confinée dans un couvent, privée de toute autorité, subit jusqu'à sa mort un châtiment qui paroîtra doux en comparaison de ses cruautés, mais très-dur pour une ambitieuse comme elle. *Pierre* rentra triomphant dans la capitale. *Jean*, qui ne s'étoit pas mêlé de cette affaire, le reçut à la porte du palais avec affection. Les deux frères s'embrassèrent. De ce moment, *Pierre* doit être regardé comme le seul souverain. Depuis

l'année 1690 qu'arriva cette révolution, jusqu'en 1696 que *Jean* mourut, celui-ci mena une vie privée, ne prenant presque pas d'autre part à l'administration que de mettre son nom sur les actes publics.

[1682.] Il y a des choses qui ne demandent qu'à être écrites, sans prétention de style et sans ornemens, pour exciter l'admiration. Telles sont les actions du czar *Pierre I.* Pour les bien apprécier, il faut se représenter l'état de la Russie quand il commença à gouverner. Elle étoit assujettie à d'anciens usages, la plupart grossiers, mais si chers à la nation, que difficilement on pouvoit se promettre des réformes. On peut juger de la difficulté par cet exemple.

Un roi de Pologne, s'étant emparé de quelques provinces de Russie, voulut y introduire des changemens dans les coutumes. Il trouvoit, par exemple, mauvais que, quand un paysan avoit commis une faute, le noble, son maître, le fît battre de verges jusqu'au sang. Le monarque polonais montra le dessein d'abolir cette punition barbare. Les paysans allèrent se jeter à ses pieds, et le prièrent de ne rien changer, parce qu'ils avoient éprouvé que toutes les innovations étoient dangereuses. Ainsi obstination dans ses préventions, ignorance rendue sacrée par la superstition, complaisance dans une vie oisive et crapuleuse, orgueil de regarder ce qu'on pratique dans les cérémonies, le deuil, le plaisir, comme préférable en pompe et en majesté à ce qu'observent les autres nations; en conséquence, aversion pour les modes et les manières étrangères, fussent-elles reconnues plus

avantageuses : voilà les préjugés que *Pierre* eut à combattre.

Ses prédécesseurs les avoient attaqués. On a vu qu'à force de soins, l'un d'eux s'étoit procuré des savans, des artistes, des instituteurs civils et militaires ; mais, malgré les exhortations, les faveurs, les largesses, les succès de ce prince et de ses successeurs auprès de leurs sujets avoient été médiocres. Il restoit un moyen à essayer ; l'exemple du souverain, si puissant sur le peuple. *Pierre* se détermina à le tenter. Il part à la suite d'une ambassade qu'il envoyoit visiter plusieurs cours. Il n'avoit point de rang dans le cortége. On savoit néanmoins que c'étoit lui. Tantôt monarque, tantôt particulier, il conféroit avec les rois, et se mêloit avec les artistes. Des souverains ont voyagé par curiosité, ont manié les outils des ouvriers pour leur amusement et leurs plaisirs : *Pierre* seul a cherché à se les rendre familiers par la pratique, afin de pouvoir juger et guider ceux qu'il enverroit instruire son royaume.

Sous ce point de vue, quel spectacle que le czar quittant à vingt-cinq ans les délices de sa cour, se condamnant à une vie laborieuse et surmontant avec courage toutes les répugnances ! Par suite d'un accident d'enfance, il craignoit l'eau au point d'éprouver une sueur froide et des convulsions quand il falloit passer un ruisseau. *Pierre* se précipite brusquement dans la rivière ; la nature est vaincue, et cet élément qu'il détestoit devient un des principaux théâtres de ses triomphes.

Arrivé en Hollande, il court au chantier de Sardam, s'enrôle dans le corps des charpentiers de vaisseaux. Vêtu et nourri comme eux, il travaille aux forges, aux corderies et aux usines. De la construction d'un bateau il monte à celle d'un vaisseau de soixante canons, commencé par lui, achevé par ses mains et sous ses yeux. Ces occupations ne l'empêchoient pas de prendre des leçons d'anatomie, de chirurgie, de mécanique et des autres parties de la philosophie usuelle de Hollande. Il passe en Angleterre, où il se perfectionne dans la science de la construction, et applique la théorie à la pratique. Rien ne lui échappoit, astronomie, arithmétique, horlogerie, hydraulique. Il vouloit porter tous les talens dans son royaume, et il y envoya une cargaison, si on peut se servir de ce terme, une cargaison d'hommes habiles dans tous les arts.

Par les mesures qu'il avoit prises, la Russie ne souffroit pas de son absence. Pendant que le charpentier de Sardam manioit la scie et la hache, ses troupes remportoient des victoires sur les frontières. Il les avoit formées lui-même. Leurs exercices, leur discipline, furent pour ainsi dire les jeux de son enfance. A peine pouvoit-il porter le fusil, qu'il rassembloit autour de lui des jeunes gens de son âge, avec lesquels il s'accoutumoit aux manœuvres. Il les faisoit passer, et il passa lui-même par tous les grades militaires. Cette troupe se grossit et devint une armée pleine de courage, dont il connoissoit tous les soldats.

Pendant qu'il étoit successivement tambour, anspessade, sergent, lieutenant, capitaine, les ordres se donnoient et s'exécutoient sous le nom de *Le Fort*, Genevois, qui s'étoit trouvé digne de sa confiance. Comme le czar, son maître, sans apprentissage, il devint général, prit des villes et gagna des batailles sur terre. De même, sans avoir presque vu la mer auparavant, il remporta des victoires navales. *Pierre* passa aussi par tous les degrés de la marine. Son exemple étoit un grand encouragement pour la noblesse. Elle ne méprisa plus les rangs inférieurs dans la milice, quand elle vit que l'empereur, loin de les dédaigner, s'en faisoit honneur. Après ses premiers succès contre les Turcs et les Tartares, dans le dessein d'inspirer aux Russes le goût de la gloire militaire, il fit entrer son armée à Moscou, sous des arcs de triomphe, embellis de décorations pompeuses, accompagnées d'illuminations et de feux d'artifice. Les généraux précédoient le souverain, qui ne prit dans la marche que le rang de son grade. Après l'éclat et la joie de la cérémonie, il y eut des récompenses publiques pour les braves, des châtimens pour les lâches.

Les troupes, par ses ordres, avoient déjà quitté l'habit long et en portoient un plus court, plus leste et plus propre à leurs mouvemens. Afin de naturaliser, pour ainsi dire, ces changemens chez ses sujets, il envoya un essaim de jeunes nobles voyager comme lui dans les cours étrangères pour en prendre les manières. Persuadé aussi que la poli-

tesse et la civilisation ne peuvent s'introduire ni subsister que par le commerce des deux sexes, il indiqua des assemblées auxquelles il se rendoit lui-même. Il encourageoit l'émulation de la parure, de la danse, d'un jeu modéré et d'une familiarité décente. Par là il changea insensiblement le costume russe; les habits amples, dans lesquels se perdoit l'élégance de la taille des femmes, et les longues barbes disparurent. L'ancienne gravité, qui tenoit de la tristesse, fit place au ton d'aisance, avant-coureur de la gaîté. Le clergé se formalisa de ces changemens. *Pierre* abattit son crédit en lui enlevant ses richesses. Il supprima la dignité de patriarche, dont l'autorité rivalisoit celle des empereurs. Il bannit des mariages la bizarre coutume de ne se voir qu'au moment où il étoit trop tard pour se refuser à être liés toute sa vie. Malgré la répugnance de l'église grecque, il força la nation d'adopter le calendrier romain, introduisit les chiffres arabes dans sa chancellerie et ses bureaux des finances, d'où ils passèrent dans le commerce. Mais la plupart de ces changemens n'eurent lieu qu'après que le czar eut quitté la Hollande.

Il s'en retournoit tranquillement dans ses états, flatté de l'espérance d'y faire germer les utiles productions en tout genre qu'il y reportoit. Déjà il étoit à Vienne, lorsqu'un événement imprévu l'en fit partir précipitamment.

Il éclata dans ses états une révolte causée en partie par les vieux boyards, singulièrement attachés

à leurs anciens usages, en partie par le clergé, qui regardoit toutes les innovations de *Pierre* comme des sacriléges. On peut aussi croire que *Sophie*, au fond de sa retraite, n'y fut pas indifférente, puisque les révoltés parloient de la mettre sur le trône à la place du prince, qui, sous prétexte de polir son empire, le livroit aux étrangers en les mettant à la tête de toutes les administrations. Avant son départ, le czar avoit dispersé les strelitz dans les places frontières, assez éloignés les uns des autres pour qu'ils eussent peine à se réunir. Ils ne doutoient pas de la colère du prince contre eux, et que tôt ou tard il ne trouvât moyen de les détruire. Dans le dessein de prévenir ce malheur, ils quittent leurs garnisons, se rassemblent au nombre de dix mille, marchent sur Moscou, pour s'assurer, disoient-ils, si l'empereur étoit mort, comme on en faisoit courir le bruit. Les régens leur démontrent la fausseté de cette nouvelle, et tâchent par prières et par menaces de les engager à retourner. Les strelitz restent inébranlables dans leur résolution et avancent toujours. Il fallut en venir aux mains; il y eut une action sanglante : les strelitz furent vaincus et mirent bas les armes.

*Pierre* arrive, avant même qu'on sût qu'il étoit parti d'Allemagne; il arrive, déterminé à user avec rigueur sur ces malheureux du droit que lui donnoit leur révolte. Les prisons se remplirent aussitôt. Deux mille strelitz passèrent par la main du bourreau. Les chefs furent rompus vifs; les femmes complices

enterrées vivantes; le reste fut pendu aux portes et sur les remparts de la ville. Un grand nombre eurent la tête tranchée. Comme ces exécutions se firent dans le fort de l'hiver, leurs corps furent aussitôt gelés. Ceux à qui l'on avoit tranché la tête furent laissés couchés en rang sur la terre, et leurs têtes auprès d'eux. Ceux qui furent pendus le long du rempart et dans les avenues de la ville y passèrent l'hiver à la vue du peuple. Tous ceux qui échappèrent aux supplices furent bannis de Moscou avec leurs familles, envoyés, les uns en Sibérie, les autres chez les Cosaques, où on leur distribua des terres. Quelques particuliers des moins suspects furent incorporés dans d'autres régimens. Le corps des strelitz fut entièrement détruit. Le czar en effaça jusqu'au nom, et confia la garde de sa personne au corps des cadets, qu'il avoit créé et discipliné.

Ces événemens furent suivis de la guerre avec la Suède. Les embarras de cette guerre, redoutable par les intentions et les talens de *Charles XII*, n'empêchèrent pas le czar de s'occuper comme à l'ordinaire de l'exécution des entreprises formées pour l'avantage de son royaume. Pendant que le roi de Suède ravageoit et dévastoit, *Pierre* travailloit à joindre la mer Caspienne à la Baltique et au Pont-Euxin par la communication du Don et du Volga; couvroit ses champs de beaux troupeaux tirés de Saxe avec leurs bergers; établissoit des manufactures de draps, de toile, de papier; ouvroit les mines de la Sibérie; appeloit, protégeoit forgerons, ouvriers en cuivre,

armuriers, fondeurs, artisans de toute espèce; établissoit des imprimeries, des écoles publiques, des hôpitaux. Enfin il bâtissoit Pétersbourg, rivale de Moscou, et que la présence du souverain a rendue la capitale.

Ce ne fut pas la gloire stérile de tirer une ville superbe du limon d'un marais qui lui fit mettre la main à ce grand ouvrage, mais le sage projet de s'ouvrir la Baltique et de se rendre puissant en Allemagne. Il y porta des forces redoutables. Pendant que le monarque suédois, réfugié à Bender, prétendoit donner des lois aux Turcs chez eux, et soumettre le divan à sa volonté, *Pierre* renversoit du trône de Pologne le roi que *Charles* y avoit placé, et y rétablissoit *Auguste*. Cependant *Charles XII* eut l'adresse d'engager la Porte dans une guerre contre la Moscovie. *Pierre* fut heureux de ce que la direction n'en fut pas confiée à son ennemi, qui ne l'auroit pas laissé échapper, lorsque le czar, devenu aussi imprudent que son rival, s'exposa, sur les bords du Pruth, contre une armée fort supérieure à la sienne, comme avoit fait *Charles* à Pultava.

*Pierre* dut le salut de son armée, et sans doute le sien, à *Catherine*, alors sa maîtresse. Cette femme, devenue si illustre, paroît n'avoir pas connu son père, et à peine sa mère, et le lieu de sa naissance. Mariée à la fleur de l'âge à un soldat suédois, elle tomba entre les mains des Russes lorsqu'ils prirent la ville de Marienbourg en Livonie, qui peut-être a été sa patrie. Elle passa dans les cuisines du général. Son

esprit et ses grâces la firent remarquer de ce premier maître. *Menzicoff*, favori du czar, la vit chez le général, la demanda et l'obtint. *Pierre* la rencontra chez son favori. C'étoit le sort de cette femme de n'être pas regardée avec indifférence. L'empereur goûta son esprit, et l'approcha de sa personne. Elle saisit merveilleusement son caractère; elle calmoit ses fougues, le consoloit dans ses peines, veilloit sur sa santé. Il trouvoit en elle les soins d'une amie, les complaisances d'une maîtresse, et les ressources d'un excellent conseil.

Heureusement *Pierre* l'avoit menée avec lui dans son expédition contre le Turc. Qu'on se représente ce grand homme atteré par le malheur où il se trouvoit, investi par une armée plus nombreuse que la sienne, sans vivres et sans moyens de retraite. Il s'abandonnoit seul dans sa tente à ses réflexions douloureuses. L'entrée en étoit interdite. *Catherine* y pénètre malgré la défense, obtient de lui une lettre pour le grand-visir, la fait accompagner de riches présens, sacrifie ses pierreries, va traiter elle-même, et obtient des conditions dures à la vérité, mais très-avantageuses dans la circonstance, puisqu'elles délivroient *Pierre* et son armée de l'extrémité la plus fâcheuse.

Entre ces conditions, le grand-visir exigeoit qu'on lui livrât *Cantemir*, prince de Valachie, et ses courtisans, dont la Porte avoit à se plaindre. *Pierre*, malgré le danger où il se trouvoit, répondit. « J'ai» merois mieux abandonner la moitié de mon empire, » parce que j'aurois espérance de la recouvrer; mais

» l'honneur une fois perdu est irréparable. » Il récompensa le service de *Catherine* en lui donnant la main et posant sur sa tête la couronne impériale. Rien n'étoit plus commun en Russie et dans les royaumes du Nord que ces mariages entre les souverains et leurs sujettes; mais les annales de l'univers n'offrent pas d'exemple d'une pauvre étrangère, trouvée dans les ruines d'une ville saccagée, devenue souveraine de l'empire où elle avoit été captive. Il étoit réservé à *Pierre le Grand* de réconcilier d'une manière aussi éclatante la fortune avec le mérite.

Ce n'est pas un petit sujet d'éloge pour *Catherine*, belle-mère du czarowitz fils de *Pierre*, de n'avoir été compromise en rien dans la catastrophe qui fit descendre ce prince encore jeune dans le tombeau. Son indolence naturelle, l'irrégularité de sa conduite, son aversion marquée pour les étrangers, avoient fait concevoir à son père une si mauvaise opinion de lui, qu'il disoit que, s'il ne se corrigeoit pas, il le feroit raser et enfermer dans un couvent. L'empereur voulut essayer si le mariage n'apporteroit pas du changement à ses mœurs. Il lui fit épouser une princesse allemande, aimable, douce et douée des plus belles qualités; mais les manières brutales de son époux lui causèrent des chagrins qui, après des couches malheureuses, la conduisirent au tombeau.

Délivré de ce frein, *Alexiowitz* se livra sans ménagement à ses penchans déréglés. Il s'entoura de flatteurs, de complaisans, d'hommes à mauvais con-

seils, odieux à son père. Dans le mémoire d'accusation que *Pierre* produisit contre son fils, il dit l'avoir averti, prié, menacé de le déshériter. Sans doute ces menaces déplurent au prince. Il profita d'un voyage que son père fit en Danemarck pour quitter la Russie et se sauver en Allemagne. L'empereur le reçut bien, mais lui fit sentir que, pour l'obliger, il ne s'exposeroit pas à une guerre avec le czar qui le redemandoit. Après quelques négociations par lesquelles il est clair que le fils s'avoua coupable, mais non que le père lui avoit promis son pardon, le czarowitz retourna en Russie.

A son arrivée, l'empereur le mit entre les mains d'une cour de justice qu'il créa exprès. Il ne lui reprocha aucun crime direct contre sa personne. Dans l'acte par lequel il le déshérite, il insiste principalement sur la certitude qu'*Alexiowitz* détruira tout ce qu'il a fait pour le bien de sa nation, renversera toutes ses institutions civiles et militaires, et rendra ainsi la condition de son peuple pire qu'auparavant. En conséquence il le déclare indigne du trône.

Les juges allèrent plus loin; ils le condamnèrent à la mort. Le czarowitz survécut quelques jours seulement à cette sentence, qui lui fut signifiée. Des historiens disent qu'il périt par le fer, le lacet ou le poison; mais il paroît plus vraisemblable que la crainte seule de la mort et les réflexions amères sur son sort lui causèrent une révolution dont il mourut. Il demanda à voir son père. Le czar y courut avec empressement, lui pardonna, lui donna avec ten-

dresse la bénédiction paternelle que le fils demanda : entrevue touchante qu'un père auroit sans doute évitée avec un fils qui auroit pu lui reprocher qu'il mouroit victime de sa cruauté.

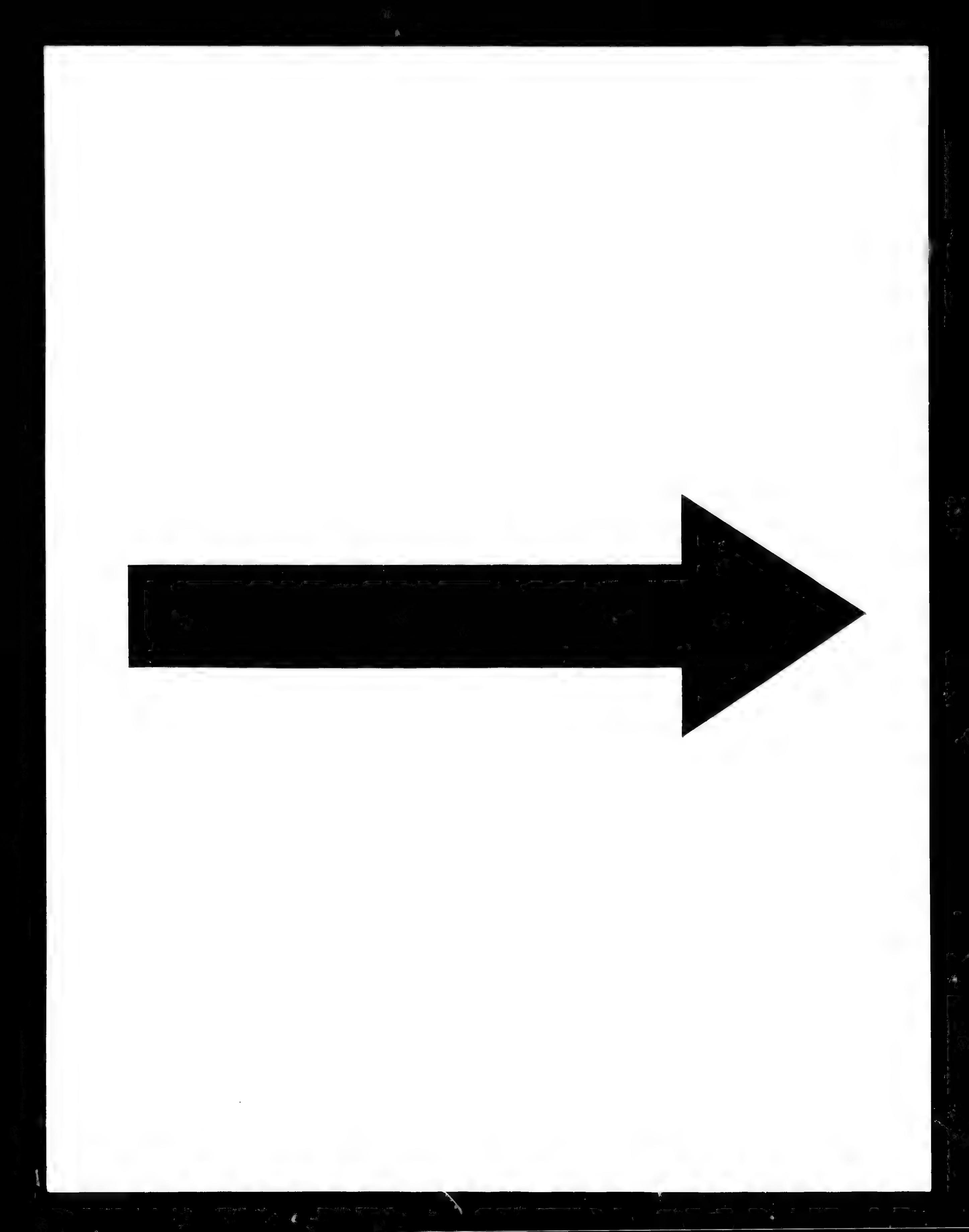
Sévère pour sa propre famille en ce qui regardoit le maintien de l'ordre établi dans son gouvernement, *Pierre* ne pouvoit être indulgent pour les autres. Ses plus chers favoris le trouvoient toujours inflexible en ce qui regardoit l'administration. Les supérieurs répondoient de ceux qu'ils employoient, et, en cas de contravention, étoient punis à proportion du délit et du rang qu'ils tenoient. On ne peut douter que le choix qu'il fit de *Catherine* pour lui succéder fut moins l'effet de sa tendresse que de son estime, et de la persuasion où il étoit de sa capacité et de son penchant à soutenir ses institutions.

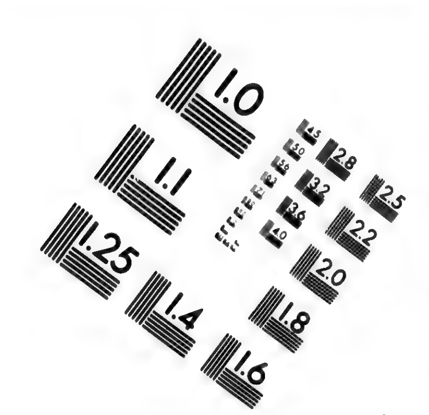
Toutes les actions du czar tendoient à fortifier dans sa nation les usages qu'il y avoit introduits. Il employoit à les consolider le comique comme le sérieux. Un jour il invita les seigneurs et les dames de sa cour au mariage d'un de ses bouffons, et ordonna à tout le monde de s'habiller à l'ancienne mode. On servit le dîner comme on faisoit deux cents ans auparavant. Soit superstition, soit autre raison bizarre, il étoit alors de règle qu'on n'allumât pas de feu un jour de noces, même dans les plus grands froids; le czar fit scrupuleusement observer cette coutume. Les Russes ne buvoient point de vin dans ces occasions, mais seulement de l'hydromel et de l'eau-de-vie; l'empereur ne voulut pas permettre d'autres liqueurs. En

vain les convives se plaignirent de ce traitement. Il leur répondit : « Cet usage a été observé par vos an- » cêtres ; les anciennes coutumes sont toujours les » meilleures. » Le but ennoblit de pareilles scènes, et la réflexion montre le czar aussi grand dans ce cercle bouffon que quand, entouré de ses soldats ornés de couronnes, il parcouroit en triomphateur les rues de sa nouvelle capitale pour [illegible] aître et perpétuer chez ses peuples le goût [illegible] l'émulation de la gloire.

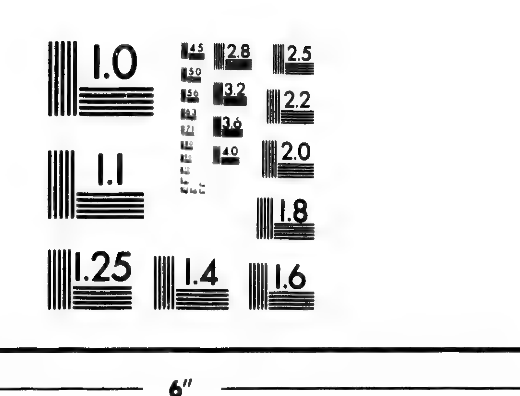
La vie de *Pierre-le-Grand* fut, comme on voit, une continuité de travaux utiles jusque dans les plaisirs. Il peut avoir eu dessein de satisfaire sa curiosité en visitant la France, qu'il avoit omise dans ses premiers voyages ; mais on remarqua que cette curiosité se portoit principalement sur les objets intéressans, les arts, les sciences et le commerce. On trouva que sa politesse étoit encore sauvage ; on crut s'apercevoir que de son côté il trouvoit les Français un peu frivoles. Les vrais savans, les hommes d'état observèrent en lui un jugement solide, une grande variété de connaissances, une politique profonde. Cette dernière science n'étendit pas moins son empire que les armes. Par elle il tint, pour ainsi dire, le sceptre de l'Asie et de l'Europe. A compter ses actions, on croiroit qu'il vécut plus d'un siècle ; mais il mourut à cinquante-trois ans.

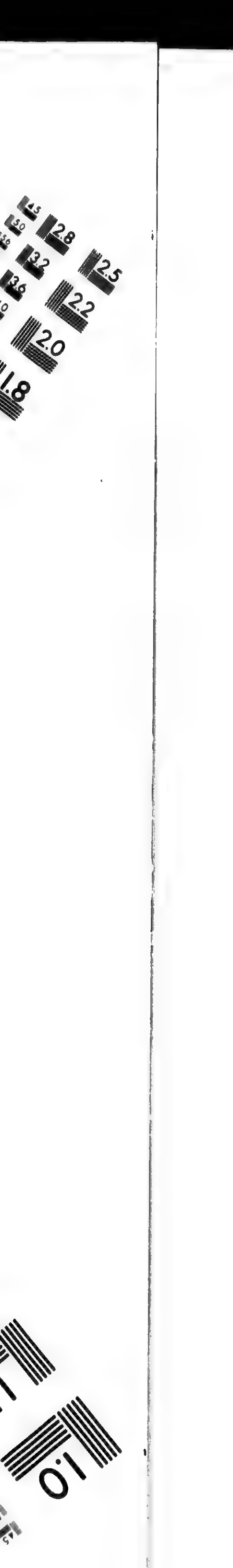
*Catherine* acheta les marbres les plus précieux et fit venir les plus habiles sculpteurs d'Italie pour éri-





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

ger un mausolée digne de ce héros. Elle l'orna d'emblèmes, d'inscriptions et d'une épitaphe qui contient en abrégé toute l'histoire de *Pierre-le-Grand;* mais cette histoire est véritablement mise en action sur une médaille qu'elle fit graver, et qu'elle distribua abondamment aux ambassadeurs étrangers et à tous les grands de l'empire. D'un côté est le buste de *Pierre-le-Grand;* au revers on voit l'impératrice avec la couronne sur la tête, un globe et un sceptre à côté d'elle sur une table, devant elle une sphère, des cartes marines, des plans, des instrumens de mathématiques, des armes et un caducée; dans le lointain s'élève un édifice sur le bord de la mer; on voit un arsenal et un vaisseau en mer; le feu empereur, sur des nuages supportés par l'immortalité, montre ces trésors à *Catherine*, et lui dit: « Regar» dez ce que je vous ai laissé. »

[1725.] Si le legs étoit digne de *Pierre*, *Catherine Ire* se montra digne du présent. Le peuple et les soldats surtout se plurent, pendant les funérailles, à associer ces deux noms. Ils crioient: « Si notre » père est mort, notre mère vit encore. » Elle l'avoit rendu père de plusieurs enfans. Deux filles ont survécu et ont tenu place dans l'histoire, *Anne* et *Elisabeth Pétrovna*. La couronne, selon le droit de succession, devoit revenir au fils de l'infortuné *Alexiowitz;* mais on ne songea pas seulement à mettre en doute le droit que *Catherine* tenoit de l'autorité suprême du feu empereur, son époux. Le sénat

et la milice lui prêtèrent aussitôt serment de fidélité, et elle fut sur-le-champ aussi universellement obéie que si elle eût toujours porté la couronne.

C'est faire en peu de mots son éloge que de dire qu'on ne s'aperçut pas pendant son administration que l'empire eût changé de chef. Son zèle infatigable pour le bien de ses sujets et sa reconnaissance l'engagèrent à suivre scrupuleusement le noble plan tracé par *Pierre* pour la civilisation de son peuple. Le génie de ce grand prince, comme s'il eût passé en elle, dirigeoit encore le gouvernement, et veilloit sur la gloire de l'empire. Elle prit un soin particulier du jeune fils d'*Alexiowitz*, le seul prince qui restât du sang des czars. Afin de lui ouvrir le chemin au trône, elle le déclara grand-duc de Russie. Selon les intentions de son époux mourant, elle maria *Anne Pétrovna*, sa fille aînée, au duc de *Holstein*. On doit inscrire dans les annales des sciences que *Catherine* ouvrit l'académie de Pétersbourg, à laquelle *Pierre* n'avoit pas eu le temps de donner la dernière forme, et qu'elle en présida la première séance. Comme s'il ne lui restoit plus rien à faire après ce dernier acte, qui mettoit le sceau à la gloire de son époux, elle mourut deux ans après lui, à l'âge de trente-huit ans.

[1727.] Elle laissa le trône à *Pierre II*, fils d'*Alexiowitz*, sous un conseil de régence. A la tête elle mit le prince *Menzicoff*, exemple comme elle des caprices de la fortune. Etant enfant et criant des pâtisseries dans les rues de Moscou, il plut à *Pierre*-

*le-Grand* par une répartie ingénieuse. Le czar l'attacha à sa suite. Le jeune pâtissier se trouva propre à différens emplois, et monta de grade en grade jusqu'à celui de général, toujours avec la confiance de son maître. Ce fut chez lui que *Pierre* trouva *Catherine*. Elle se souvint toujours de lui avoir été attachée; mais on ne croit pas qu'elle ait conservé avec lui d'autre liaison que celle de la reconnoissance. Elle lui en donna une dernière preuve en lui conservant la principale part dans la tutelle de son successeur. Elle recommanda qu'on lui fît épouser une des filles de *Menzicoff*; mais le jeune prince prêta l'oreille aux ennemis du ministre, le dépouilla de tous ses biens, et l'exila aux extrémités de la Sibérie avec toute sa famille. *Pierre II* mourut à seize ans, de la petite-vérole, la veille de son mariage avec une fille d'une des premières familles de Russie.

[1730.] Il restoit deux princesses, filles de l'empereur *Jean*, aîné de *Pierre*: *Catherine Ivanovna*, épouse du duc de *Mecklembourg*, *Anne Ivanovna*, sa cadette, veuve du duc de *Courlande*. Le conseil des seigneurs assemblé donna la préférence à celle-ci, parce qu'elle pouvoit se marier à quelque grand du pays, et donner un héritier russe au trône. On lui prescrivit des conditions qui bornoient singulièrement son autorité, mais dont elle sut se délivrer par la suite.

Elle est la première des quatre princesses qui ont successivement occupé le trône de Russie. Comme il faut que la malignité s'exerce dans les cours, on leur

a prêté à toutes un grand penchant pour la galanterie, mais varié par des nuances différentes.

Quand elle se vit solidement établie sur le trône, elle appela de Courlande *Ernest-Jean-Biren*, son principal favori. *Biren* étoit petit-fils d'un palefrenier. Son père, parvenu du dernier service de l'écurie au grade d'écuyer, donna une bonne éducation à trois fils qu'il avoit. *Ernest*, l'aîné, s'avança à la cour, et, non content d'avoir acquis des richesses, prétendit aux dignités. Comme il étoit trop connu, il fut rejeté du corps de la noblesse, où il avoit prétendu contracter une alliance. Également rebuté à la cour de Pétesbourg, où il tenta la fortune, il revint en Courlande, et eut le bonheur de plaire à sa souveraine.

Dans sa faveur, il se souvint des refus humilians essuyés en Russie et dans sa patrie. Il se vengea des premiers en proscrivant et faisant mourir sur l'échafaud, sous prétexte de conjuration, la plupart des grands seigneurs moscovites qui lui avoient été contraires. Il punit les seconds en se faisant nommer, par l'entremise armée de sa maîtresse, duc de *Courlande* et souverain de ceux qui l'avoient rejeté. *Biren* se montra fort intelligent dans les affaires. Il les menoit fortement, et il rendit le règne d'*Anne Ivanovna* glorieux au-dehors : mais il fut dans l'intérieur taché de sang, sous une princesse naturellement bonne et ennemie des violences. *Biren* sut lui arracher des persécutions. Il la domina jusqu'à la fin, et obtint d'elle, à sa mort, des dispositions dont il comptoit se servir pour se perpétuer dans l'autorité.

Par une espèce de restitution, elle avoit appelé à sa succession *Anne de Mecklembourg*, sa nièce, fille de cette sœur aînée privée du trône de Russie, qu'on donna à *Ivanovna*. La princesse de *Mecklembourg* avoit épousé un prince de Brunswick, dont elle eut un fils, appelé *Ivan*. L'impératrice *Anne* déclara sa nièce grande-duchesse, et son petit-neveu empereur. Cet arrangement fut conseillé par *Biren*, qui se fit nommer par testament régent de l'empire et tuteur du jeune prince, dans l'espérance de régner long-temps sous son nom; mais la grande-duchesse le supplanta, le fit condamner à mort, et commua sa sentence en un exil en Sibérie.

Cette princesse est représentée comme très-indolente et uniquement occupée de volupté. Une favorite, nommée *Julie Mengden*, eut toute sa confiance; elle la mérita et la conserva par ses complaisances, qui ont été un objet de critique. Un comte de *Linar*, envoyé de Pologne, avoit auprès d'elle un accès familier qui déplaisoit au duc de *Brunswick*, son époux. Il en marqua du mécontentement. La favorite épousa *Linar*, afin de lui procurer au palais des entrées libres et exemptes de soupçon. Le public fut d'autant moins dupe de cette ruse, que la grande-duchesse, ennemie de toute contrainte, cachoit fort peu sa passion. Par une suite de cette nonchalance, elle ne fit pas la moindre attention aux intrigues qui se formoient autour d'elle, quoiqu'elle en fût avertie.

Elle avoit une tante appelée *Élisabeth Pétrovna*,

fille de *Pierre le Grand* et de *Catherine*, noms toujours chers aux Russes. Sous les descendans de l'empereur *Jean*, la fille de *Pierre* avoit été contenue dans l'obscurité, mais révérée et estimée pour sa prudence. Les grands, méprisant un gouvernement énervé, qui d'ailleurs n'étoit pas exempt de scandale, appelèrent cette princesse au trône; elle y monta sans effusion de sang. Jamais révolution n'a été plus tranquille. On auroit dit que l'ambition ni aucune autre passion n'y avoient part. La grande-duchesse, son époux et l'empereur leur fils, furent surpris dans leur lit. Il avoit été résolu de les envoyer en Allemagne; mais on les arrêta sur les frontières. Ils furent enfermés dans une forteresse. Les deux époux en sortirent. Leur malheureux fils, né dans la pourpre, a vécu dans une dure captivité jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans.

[1741.] *Élisabeth*, dit l'historien de Russie, née d'un sang voluptueux, étoit voluptueuse à l'excès. Son esprit étoit vif, enjoué, pénétrant. Elle parloit plusieurs langues, aimoit l'ordre et la magnificence, donnoit la préférence aux manières françaises; toute espèce de cruauté lui répugnoit. « On » ne pouvoit, ajoute l'historien, la voir sans l'ai- » mer. Le plaisir, les grâces, le bonheur, sou- » rioient avec elle. La douleur se calmoit au son de » sa voix. Devant elle, le secret des infortunés ve- » noit se placer, comme malgré eux, sur leurs » lèvres. Leurs larmes passoient dans son cœur.

» Elle les diminuoit par sa sensibilité avant de les » essuyer pour toujours. »

Les talens politiques d'*Élisabeth* n'ont point été inférieurs à ses qualités bienfaisantes. On lui doit l'ascendant que le cabinet de Pétersbourg a pris dans les affaires d'Asie et d'Europe. Elle nomma son successeur *Pierre de Holstein*, son neveu, et lui donna pour épouse *Sophie-Auguste*, princesse d'*Anhalt-Zerbst*, en l'initiant dans la religion grecque et dans la cérémonie de son couronnement. Elle a reçu le nom de *Catherine*. La seconde n'a pas rendu ce nom moins illustre que la première. Elle fut déclarée, en se mariant, grande-duchesse de Russie, et il fut réglé qu'elle succéderoit à la couronne, si elle survivoit à son époux.

Ce mariage ne fut pas heureux. La princesse n'avoit que quatorze ans, et le grand-duc étoit aussi à la fleur de l'âge. On remarquoit en eux, dans les premiers temps de leur union, un grand empressement pour se trouver ensemble, loin des curieux et des importuns. Tout l'empire attendoit de cette intimité un héritier, n'imaginant pas qu'entre deux jeunes époux tout ce temps étoit uniquement employé à faire l'exercice à la prussienne, et des factions à la porte, un fusil sur l'épaule. En racontant ces détails long-temps après, *Catherine* disoit : « Il me sembloit que j'étois bonne à autre » chose. »

En effet, la grande-duchesse joignoit dans sa

physionomie et son maintien la grâce et la majesté. La fierté y dominoit cependant, mais sans exclure les prévenances séduisantes qui annoncent le désir de plaire. Le grand-duc, au contraire, étoit laid et ridicule dans toutes ses manières. Il affectoit l'habillement prussien, dont il outroit les formes. Un vaste chapeau, bizarrement retroussé, couvroit son petit visage laid et malin, et il se plaisoit à se défigurer encore par de perpétuelles grimaces, dont il s'étoit fait un amusement. D'ailleurs il ne manquoit pas d'esprit; mais il avoit peu de jugement. On a dit de lui « qu'il aimoit le grand » avec petitesse. » Le roi de Prusse étoit son héros, ou plutôt sa divinité. On l'a vu se précipiter à genoux devant le portrait de Frédéric en s'écriant : « Mon frère, nous conquerrons l'univers » ensemble. »

Plusieurs années s'étoient écoulées, et les deux époux n'avoient point d'enfant. Des scènes scandaleuses se passèrent à la cour; *Catherine* se livra en secret à ses passions. *Soltikof* et *Poniatowski* furent ses amans. Elle eut, dit-on, du premier un enfant. Elle fut singulièrement attachée au second, qu'elle fit revêtir du caractère d'ambassadeur de Pologne. *Poniatowski* fut obligé de se retirer dans ce pays.

Ce fut un coup sensible pour *Catherine*. On prétend qu'elle se jeta tout en larmes aux pieds de l'impératrice pour obtenir que son amant ne lui fût pas enlevé; mais *Élisabeth*, quelque indulgente

que ses foiblesses la rendissent pour celles des autres, n'osa laisser dans sa famille un germe de discorde qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Elle refusa.

« De ce moment, la grande-duchesse commença » à vivre à la cour comme dans un désert, n'ayant » de liaisons connues qu'avec de jeunes femmes, » qui avoient comme elle aimé des Polonais, et qui » étoient mal venues dans la vieille cour, à cause » des charmes de leur figure; se levant tous les ma- » tins avant le jour, donnant les journées entières à » la lecture des bons livres français, souvent seule, » jamais long-temps ni à table ni à sa toilette; ce » fut dans ce temps qu'elle fonda toute sa gran- » deur. On l'a entendue avouer que tout ce qu'elle » savoit dans l'art de l'intrigue, elle l'apprit alors » d'une de ses dames, qui avoit l'air le plus simple » et le plus indolent. Ce fut dans ce temps qu'elle » s'assura des amis au besoin, que tous les gens » importans se persuadèrent, par les secretes liai- » sons qu'elle prit avec eux, qu'ils deviendroient » plus importans encore si elle gouvernoit, et qu'en- » fin le voile d'une grande passion malheureuse » couvrant quelques aventures consolantes, plu- » sieurs eurent droit de penser qu'ils auroient à sa » cour la place de favoris. Telle étoit sa position » quand l'impératrice *Élisabeth* mourut le 5 jan- » vier 1762. »

[1762.] Le grand-duc prit le sceptre sous le nom de *Pierre III*. Cet événement rapprocha de lui son

épouse. Elle lui donna de bons avis, qu'il parut écouter d'abord; mais soit mauvais conseils, soit anciens ressentimens, il ne tarda pas à lui montrer de la mauvaise volonté. Il désavoua presque son fils, en ne le reconnoissant pas pour son successeur, et fit entendre que le moins qu'il pouvoit faire, seroit de divorcer et de la reléguer ou renfermer.

Il commença son règne ou par des changemens effectifs, ou par des annonces de projets dont la menace effraya ou inquiéta tous les ordres de l'état. La noblesse seule eut à se louer de quelques concessions de droits et priviléges, mais qu'il enfreignoit presqu'au moment où il les accordoit. Il fit connoître qu'il se proposoit de réformer le clergé, de lui ôter ses biens, et de le rendre pensionnaire, de propriétaire qu'il étoit. Le Code prussien, nommé *le Code Frédéric*, fut par ses ordres publié dans ses états, et il enjoignit de l'observer, ce qui mécontenta généralement les Moscovites attachés à leurs anciennes lois. Il eut aussi la maladresse de mécontenter le régiment des gardes en voulant l'assujettir à l'exercice prussien, le forcer de le suivre en Allemagne dans une guerre inutile, que son seul enthousiasme pour le roi de Prusse lui faisoit entreprendre, et changer le service tranquille du palais pour les fonctions pénibles des camps. Enfin il rappela tous les exilés des derniers règnes, sans songer qu'il est rare qu'un homme qui a une fois goûté de l'intrigue n'y revienne pas quand il en trouve l'occasion.

Pendant que l'empereur s'attiroit l'indignation et

le mépris que ses bizarreries, ses réformes à contre-temps, son dédain pour les usages de son peuple, l'impératrice se concilioit l'estime et l'amitié par des manières douces, une conduite égale, et une grande attention à observer les pratiques civiles et religieuses chères aux Moscovites.

Ce fut alors que cette princesse se lia avec *Orlof*, qu'elle distingua parmi les gardes, d'une noblesse peu certaine, mais qui étoit peut-être le plus bel homme de l'empire. Admis auprès d'elle avec le plus grand mystère, il crut long-temps plaire, à la vérité, à une femme de la première distinction, mais qu'il étoit loin de soupçonner être l'impératrice. Ce fut dans la pompe d'une cérémonie qu'il reconnut sur le trône celle qui le favorisoit en secret.

L'intelligence des amans, qui se manifestoit entre eux dans les actions du plus grand éclat par des signes convenus, échappa toujours aux regards curieux, même à ceux de la princesse d'*Aschekof*, jeune dame de dix-huit ans, qu'on croit être celle à qui *Catherine* avouoit qu'elle devoit toute sa science dans l'art de l'intrigue. Il se trouva en même temps, par un heureux concours, qu'*Orlof* étoit également propre aux affaires et aux plaisirs; mais les vues de la confidente et du favori, quand ils se mirent à travailler pour la réussite du projet qu'ils méditoient, étoient absolument différentes. *Orlof* prétendoit procurer à sa souveraine une autorité despotique. La jeune dame, républicaine par goût et par conviction, liée par préférence avec les ambassadeurs des républiques, ne

vouloit contribuer à faire des partisans à l'impératrice que dans l'espoir que, quand elle seroit seule sur le trône, elle borneroit elle-même sa puissance par un conseil, un sénat, ou d'autres formes républicaines. L'impératrice lui laissoit cette espérance, qui la rendoit très-ardente à gagner les grands seigneurs par l'appât d'être appelés à participer au gouvernement. De son côté, *Orlof* officier des gardes, secondé de deux frères dans le même corps, et muni de la caisse de l'artillerie, que l'impératrice lui avoit fait donner, gagnoit les soldats par argent, bonne chère et promesses. Les deux intrigues marchoient de front sous la direction de l'impératrice, sans que la princesse sût qu'elle avoit un collègue, et elle l'ignora jusqu'à ce que la nécessité de la circonstance força *Catherine* de réunir leurs efforts plus à découvert.

*Pierre* étoit prêt à partir pour le Holstein, où son armée se rassembloit pour aller joindre le roi de Prusse; mais on parloit de quelque grand événement qui devoit avoir lieu avant son départ. On disoit qu'il avoit dessein de déclarer le prince *Ivan* son successeur. Il est certain qu'il l'avoit fait amener dans une forteresse voisine de Pétersbourg, et qu'il étoit allé le visiter; qu'il vouloit désavouer le jeune grand-duc pour son fils; et, à la vérité, il avoit rappelé des pays étrangers le comte *Soltikof*, ce premier amant que la prétendue nécessité d'assurer la succession avoit fait donner à l'impératrice. La maîtresse de l'empereur, qui, par une singularité re-

marquable, se trouvoit amie de la princesse d'*Aschekof*, affectoit des airs hautains, et ne cachoit pas son ambition. On ajoutoit que l'intention de *Pierre* étoit de faire divorcer en un jour douze des plus jeunes et des plus belles dames de sa cour, qu'il avoit menées à Oranienbaum, château de plaisance, à douze lieues de Pétersbourg. Enfin il n'y avoit pas de bruits absurdes qu'on ne répandît, et ils étoient crus parce que l'inconséquence, la bizarrerie et l'imprudence de *Pierre* rendoient tout possible.

Entre les frayeurs dont on alarmoit le peuple, on semoit adroitement que l'impératrice étoit en danger. Elle s'étoit retirée à Pétershof, château de plaisance à huit lieues d'Oranienbaum, afin que son éloignement de la capitale prévînt les soupçons que des démarches nécessaires font quelquefois naître au moment de l'exécution de pareilles entreprises. En effet, un des principaux complices commit une indiscrétion qui le fit arrêter. Cet événement fit prendre une résolution définitive, sur laquelle on hésitoit encore.

Le 8 juillet 1762, à neuf heures du soir, la princesse d'*Aschekof*, mande au comte *Panin*, gouverneur du grand-duc, de se rendre chez elle. Il accourt. Elle lui propose de commencer la révolution à l'instant même. Il est d'avis de différer jusqu'au jour, pendant qu'on avertira l'impératrice. Vers minuit, cette jeune femme de dix-huit ans prend un habit d'homme, monte à cheval, part seule de sa maison, va se poster sur un pont qu'elle savoit être le ren-

dez-vous ordinaire des conjurés. *Orlof* s'y trouve avec ses frères et quelques autres. La nouvelle de l'emprisonnement de leur complice les frappe d'une espèce de stupeur; mais au premier étonnement succède une résolution subite de mettre aussitôt la main à l'œuvre.

Des postes sont assignés, les principaux complices chargés d'agir; grands et petits sont prévenus. Un des *Orlof* vole à Pétershof, pénètre dans l'appartement de l'impératrice par des issues secrètes, la réveille en sursaut : « Venez, lui dit-il, madame, le » temps presse », et il disparoît. Elle s'habille en désordre. *Orlof* revient avec une voiture qu'on tenoit toujours prête dans une maison voisine, y place *Catherine* avec une femme-de-chambre, la précède seul, et la fait suivre par un soldat pour toute escorte.

*Orlof*, le favori, vient à quelque distance de Pétersbourg au-devant d'elle, lui crie ces mots : *Tout est prêt;* et reprend les devans. On arrive au point du jour. La plus grande tranquillité régnoit dans la ville, qu'il falloit traverser pour arriver aux casernes. L'impératrice croyoit y être reçue par le régiment sous les armes; il ne se présente qu'une trentaine de soldats à peine habillés. Cette espèce de solitude la glace d'effroi. Elle pâlit; mais bientôt les soldats paroissent à la file, éveillés et appelés par leurs chefs. Elle se fait faire serment de fidélité sur un crucifix apporté par l'aumônier du régiment. Les seigneurs du complot accourent, et, avant onze heures du matin,

l'impératrice se trouvoit environnée de plus de dix mille hommes, soldats et autres, qui crioient *houra.*

Ce mot n'a pas de signification précise. Il s'entend également de tous les événemens qui inspirent de la joie. Dans toute cette foule il n'y avoit peut-être pas trente personnes qui sussent pourquoi elles le prononçoient ; si c'étoit pour proclamer le grand-duc empereur et sa mère régente, ou pour féliciter celle-ci d'avoir échappé au fer assassin de son époux, ou enfin pour quelque victoire, ou tout autre sujet d'allégresse.

On répandit aussi le bruit que l'empereur étoit mort, et il parut dans la place un convoi qui la traversa lentement et alla se perdre dans la foule. On vit ensuite les chefs du clergé russe, tous vieillards vénérables, portant les ornemens du sacre. Ils passèrent gravement à travers l'armée, qui gardoit par respect un profond silence, et montèrent au palais pour sacrer l'impératrice.

Aux cérémonies importantes de la religion succède une toilette guerrière. *Catherine* se revêt de l'ancien uniforme des gardes, prend galamment des seigneurs qui l'environnoient, de l'un l'épée, de l'autre le chapeau, d'un troisième les ordres militaires, se fait servir un léger repas, salue d'un verre de vin le peuple qui la voyoit et qui répond par une longue acclamation, lui présente son fils, se fait reconnoître par les soldats chef de l'armée, monte à cheval et part à leur tête, accompagnée de la princesse d'*Aschekof*, en habit de garde. A six

heures du soir tout étoit redevenu tranquille à Pétersbourg, et il n'y restoit pas la moindre marque d'agitation.

Elle alloit combattre son mari. Ce prince, parti d'Oranienbaum le 20 juillet, avec sa troupe folâtre, pour Pétershof, comptoit y passer quelques jours dans les plaisirs avant de se rendre à son armée. Un exprès dépêché de ce château lui apprend que l'impératrice a disparu. Il avance néanmoins. Arrivé dans le château, un envoyé, échappé de Pétersbourg malgré les précautions prises pour empêcher qu'on ne sortît de cette ville, lui donne des nouvelles imparfaites de la révolution : d'autres se présentent successivement et les confirment. On apprend que l'impératrice avance à la tête d'une armée. La consternation se met dans la troupe. L'empereur se trouble, ordonne, défend, demande des conseils, les adopte, les rejette; un seul convenoit à la circonstance, c'étoit celui du général *Munich*, d'aller sur-le-champ s'emparer de la division de la flotte stationnée à Cronstadt, qui transporteroit le czar à Revel, où étoit l'autre division; de passer sur ses vaisseaux dans le Holstein, où son armée l'attendoit, et revenir à sa tête combattre son épouse révoltée.

Après des discussions qui font perdre du temps, *Pierre* approuve ce conseil. Il met toute sa troupe sur deux yachts, descend la rivière et se rend devant Cronstadt; mais il étoit déjà trop tard. La garnison, gagnée par un émissaire plus prompt que l'empereur,

refuse de le recevoir et le force de s'éloigner. *Munich* conseille de nouveau de gagner Revel. La troupe effrayée représente qu'on n'a pas assez de rameurs. « Eh bien! dit-il, nous ramerons nous-mêmes. »

Cette résolution n'étoit pas faite pour convenir à une compagnie de jeunes gens, et à des courtisans qui ne s'attendoient qu'à une partie de plaisir. Ils font tant, qu'ils obtiennent de l'empereur qu'on mettra pied à terre, sous prétexte de se défendre dans quelques mauvaises fortifications du château d'Oranienbaum, construite autrefois pour les divertissemens militaires; mais à peine y est-on, qu'on apprend que l'armée ennemie, forte de plusieurs corps de troupes destinés à l'armée de Holstein, qui l'ont grossie, est près d'arriver. *Pierre*, ainsi pressé, écrit à sa femme et lui mande de le laisser retirer dans le Holstein avec sa maîtresse. *Catherine* lui répond par une formule d'abdication, qu'elle lui enjoint de signer. *Munich*, indigné, lui dit : « Ne savez-vous pas mourir en em-» pereur à la tête de vos troupes? Si vous avez » peur d'être sabré, prenez un crucifix en main, ils » n'oseront vous toucher, et moi je me charge du » combat. » Cette remontrance est inutile. Persuadé qu'il ne lui reste aucune ressource, il se met en chemin pour joindre *Catherine* au château de Pétershof, d'où elle étoit sortie la surveille en fugitive, et où elle rentroit triomphante.

Dès que les soldats aperçoivent ce malheureux prince, ils crient unanimement : « *Vive Catherine!* » Il passe à travers l'armée le dépit sur le visage et la

rage dans le cœur. En montant l'escalier du château, on écarte le peu de courtisans qui l'avoient suivi, et on enlève sa maîtresse. Il est introduit dans un appartement. « Déshabille-toi », lui dit-on brusquement. Il quitte lui-même son habit, jette son épée, arrache les marques de sa dignité, et reste en chemise exposé à la risée des soldats. Après cette scène humiliante, on le fait partir pour Robschak, château à six lieues de Pétersbourg.

Deux jours après, un *Orlof*, le plus vigoureux des trois frères, y arrive avec un compagnon robuste et déterminé comme lui. Ils disent à l'empereur qu'ils viennent dîner avec lui. Selon la coutume de Russie, on commence par un verre d'eau-de-vie. Il étoit empoisonné. Le czar s'en aperçoit au feu qui dévore ses entrailles. Il refuse un second verre qu'on lui présente. On veut le lui faire avaler de force. Il se débat. Les deux prétendus convives le renversent et l'étranglent. *Orlof* repart, et se rend au palais. L'impératrice étoit à table. Il se présente échevelé et les habits en désordre, et fait signe à *Catherine*. Elle se lève, passe avec lui dans un cabinet, y reste un moment, se remet tranquillement à table, et le lendemain la mort de l'empereur est annoncée comme causée par une colique hémorrhoïdale.

Le corps fut apporté à Pétersbourg, et resta trois jours exposé aux yeux du peuple. Le visage étoit noir, et le cou meurtri. Mais on aima mieux le présenter dans cet état, au risque des soupçons et des discours qu'on pourroit tenir, que d'encourir le danger de

voir, s'il n'étoit pas bien reconnu, quelque aventurier prendre son nom et exciter dans l'empire des troubles, comme il y en avoit eu des exemples.

Les grands qui avoient contribué à la révolution s'attendoient, comme la princesse d'*Aschekof* le leur avoit fait espérer, et comme elle le croyoit elle-même, que *Catherine II*, en montant sur le trône, établiroit un sénat ou un conseil qui limiteroit son autorité. Quelques-uns même se persuadoient qu'elle ne prendroit que le titre de régent. Mais *Orlof*, sûr des troupes, ne voulut pas souffrir qu'on mît des bornes à la puissance de sa souveraine. Il s'en expliqua impérieusement, et personne n'osa le contredire. La princesse en marqua du mécontentement, et crut aussi pouvoir se permettre quelque censure à l'occassion de l'intimité de l'impératrice avec *Orlof*, que des familiarités lui firent découvrir, à son grand étonnement. Ni l'une ni l'autre de ces observations ne furent bien reçues. Elle se lassa d'éprouver des froideurs de celle dont elle s'imaginoit devoir espérer la plus grande reconnoissance, et s'éloigna. Cependant l'impératrice n'oublia jamais ses services. Elle la rappela auprès d'elle, et, pour occuper cet esprit actif, elle la fit, par un exemple unique, présidente de l'académie de Pétersbourg.

Dans les premiers jours du règne de *Catherine*, le général *Munich* se glissa parmi les courtisans. Elle le remarqua et lui dit : « Vous avez voulu me » combattre ? » Il lui répondit : « Oui, madame, » et mon devoir est maintenant de combattre pour

» vous. » Elle lui montra tant d'estime et de bonté, qu'il s'attacha sincèrement à elle. *Orlof* et ses frères furent comblés de richesses et de dignités, et revêtus du titre de comtes. Quand il cessa d'être favori de *Catherine*, il resta comme ministre de l'impératrice, et il n'y a pas eu de grandes affaires dans lesquelles il n'ait été employé avec distinction et confiance jusqu'au moment où, après la prétention d'obtenir publiquement la main de l'impératrice, prétention signifiée par lui orgueilleusement et repoussée par elle avec indignation, il reçut l'ordre de voyager et cent mille roubles comptant, une pension de cinquante mille, une vaisselle d'argent magnifique, et une terre avec six mille paysans.

Le règne de *Catherine II*, commencé en 1762, a duré trente-quatre ans, et a été un des plus éclatans de ceux qui ont illustré la Russie. Rien n'a été capable de la détourner de ses desseins une fois conçus. Déterminée à faire réussir les projets de ses prédécesseur sur la Pologne, elle mit sur ce trône *Poniatowski*, son amant, et sut lui inspirer une sécurité entière, lorsqu'elle fit entrer ses troupes dans son royaume, comme si elle n'eût eu dessein que de fortifier l'autorité du monarque contre celle de la république. Quand il s'aperçut qu'il étoit chargé de chaînes et qu'il voulut les secouer, les égards de l'amante firent place à la sévérité du despote. Elle le força de subir le joug, de consentir, de concourir même à un premier partage qui a plus qu'affoibli ce royaume, et enfin à un second qui l'a anéanti. Rien n'a résisté à

la politique de *Catherine*, ni à ses armes. Par la première, elle s'est acquise une influence prépondérante en Allemagne et dans les autres cours de l'Europe. Par ses victoires, elle s'est fait craindre des Chinois, respecter des Persans, rechercher par les Tartares. Le sultan des Turcs, attaqué jusque dans le cœur de ses états, a tremblé pour sa capitale. Elle s'est vu près de substituer dans Constantinople l'aigle de Russie au croissant des Ottomans, et à relever l'empire grec. Ses flottes, parties du fond de la Baltique, sont venues, parcourant l'immense étendue de l'Océan et de la Méditerranée, affronter les Dardanelles, et des vaisseaux construits dans des ports creusés ou réparés par elle ont fait flotter son pavillon sur des mers que la jalousie ottomane leur avoit interdites jusqu'alors.

Cette princesse aimoit les lettres, et s'est toujours fait honneur de les protéger. On trouve dans son code, qu'elle a composé presque seule tout entier, un monument de l'étendue de ses connoissances et de sa sagesse. Jusque dans un âge avancé, elle a conservé des passions et des goûts, et, pour les satisfaire, elle se gênoit alors encore moins que dans sa jeunesse. Sa cour étoit magnifique. Douce dans son intérieur, comme le sont ordinairement les femmes galantes, *Catherine* savoit allier en public la sévérité et la majesté.

On croit qu'elle étoit ombrageuse en politique; et on attribue à ce caractère des disgrâces, des exils, des précautions outrées, telles que la mort de son

époux et celle du jeune prince *Ivan*, poignardé dans une citadelle, sans qu'il ait été fait justice des assassins. Malheureux les souverains d'être entourés de gens sans cesse appliqués à les étudier, habiles à saisir leurs craintes et leurs désirs, et empressés à se charger des crimes que n'osent punir ceux qui en profitent !

*Catherine II*, en mourant, a laissé, en 1797, à *Paul I*, son fils, un empire plus vaste que celui des Romains, mais qui s'étend sur des pays de température contraire, moins peuplés et moins cultivés. Mais, remarque un écrivain qui nous a donné tout récemment une vie de cette princesse, « l'inégalité du » climat, le défaut de population et l'infertilité d'une » partie du sol, n'empêchent pas ces états d'offrir » au commerce d'immenses ressources. Placés sur » l'Europe et sur l'Asie, les Russes peuvent aisément » trafiquer avec le monde entier. La mer Caspienne » leur sert à communiquer avec la Perse et l'Inde ; » la mer Zabache et la mer Noire les rendent maîtres » d'aller vendre les productions du Nord dans la Méditerranée, et de rapporter dans le Nord celles du » Levant ; le Kamtschatka leur ouvre d'un côté le » chemin de l'Amérique, de l'autre celui de la Chine » et du Japon ; enfin la mer Blanche et la Baltique » les mettent en relation avec la plupart des nations » de l'Europe, auxquelles leur commerce est devenu » indispensable. » Qui auroit pu prévoir, lorsque *Ivan Vasiliévitch* rassembla sous son sceptre, en

1462, des hordes de Scythes, de Huns, de Sarmates, et autres peuples jusqu'alors errans et vagabonds, qu'en trois siècles cet empire deviendroit le plus redoutable de l'univers?

---

## POLOGNE,

*entre la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, la Moravie, la Russie, la Tartarie, la Hongrie et la mer Baltique. Succession des souverains depuis Lech, en* 559, *jusqu'à Stanislas Poniatowski, en* 1764.

Pologne signifie *pays de plaines*. Il n'y a en effet de montagnes que celles qui la séparent de la Hongrie. Les autres ne sont que des monticules. On y trouve des forêts remplies d'excellent gibier, des marais, peu de grandes rivières, des plaines très-fertiles en blé, et en général toutes les productions de la nature, des mines, surtout une de sel, unique en son espèce, habitée comme une ville; mais l'orgueil de la noblesse et l'indolence du peuple réduisent le commerce à peu de chose. Ce sont les juifs qui le font presque tout entier. Ils y sont établis en grand nombre. On appelle la Pologne *le paradis des juifs*. Les Polonais sont les seuls peuples de l'univers qui aient défendu par une loi expresse de former une marine.

Il y a peu de nations qui jouissent à un si haut

degré de la force du corps et de la vigueur de la santé. On peut attribuer ces avantages à la température du climat, à la sobriété du peuple, et à l'habitude des exercices continuels. L'usage des bains froids y contribue aussi, dit-on. La noblesse est affable, libérale et hospitalière, polie á l'égard des étrangers, dure pour ses vassaux, délicate sur le point d'honneur, vaine, fastueuse, magnifique dans ses habits et ses équipages. Elle est dès l'enfance instruite dans les lettres, et parle facilement un latin peu correct. Passionnée pour la liberté, elle se vend volontiers aux factions. Quant au peuple, il est ignorant, mercenaire, pauvre, esclave dans toute la force du terme, emprisonné, vendu, troqué, battu, tué même à volonté.

Si l'on juge du gouvernement par les effets, il n'y en a pas de plus mauvais que celui de la Pologne. C'est un chaos de règlemens qui se contredisent, se combattent et engendrent une anarchie presque continuelle. Le souverain, ce n'est ni le roi ni le sénat, mais le premier gentilhomme qui dans la diète prononce *veto, je défends*. Ce seul mot arrête toutes les délibérations. On ne le fait souvent rétracter qu'à coups de sabre, d'où il arrive que les diètes sont presque toujours tumultueuses, comme cela doit être dans une assemblée d'hommes armés, dans laquelle les dignités ne sont accompagnées d'aucune autorité coërcitive, où le dernier gentilhomme s'estime autant que le premier, où enfin la richesse commande et la cupidité exécute.

Même désordre dans les troupes. Sur une rumeur répandue dans les provinces touchant le gouvernement, toute la noblesse monte à cheval, se met sous la conduite du chef qui lui plaît, forme une armée immense, mais sans discipline, sans soumission, presque toujours dénuée de provisions, parce que les impôts sont mal réglés et mal payés. Si on veut avoir de l'infanterie, il faut la faire venir des autres contrées d'Allemagne, parce que la noblesse se donne bien de garde d'armer ses paysans, qu'elle ne veut ni aguerrir ni détourner de leurs travaux, qui font sa principale richesse. On dit également le royaume et la république de Pologne. Les principaux revenus de la couronne sont les taxes sur les villes et sur les juifs, et les mines de sel qui viennent de lui être enlevées. Un roi de Pologne qui ne seroit pas riche de ses propres fonds seroit le prince le plus pauvre de la terre, placé entre les magnats les plus opulens et les plus puissans qui existent dans aucune autre contrée. La loi qui régit les gentilshommes, c'est le sabre : pour les paysans, c'est le bâton des seigneurs ; heureux s'il s'en trouve d'équitables et d'indulgens !

D'après cet exposé succinct de l'état ancien et moderne de la Pologne, on doit conclure que son histoire ne peut guère intéresser qu'au cœur polonais. Pendant l'espace de huit ou neuf cents ans, qui est le temps connu, on ne trouve que des guerres entreprises à l'occasion de l'élection des rois.

Ils sont pris dans la nation, ou chez les étrangers, quelquefois volontairement, souvent par force. On les chasse; on les rappelle. Dans un temps, ce sont les enfans du défunt roi; dans d'autres circonstances, la nation va chercher un gentilhomme inconnu. Nulle règle fixe à cet égard. Heureux le gouvernement qui, usant de cette liberté, placeroit le mérite sur le trône! Mais le choix a presque toujours été l'ouvrage des factions, et les factions sont rarement justes et bien intentionnées.

Le noble polonais lit avec avidité le gros recueil de ces débats sanguinaires dans lequel il voit figurer ses ancêtres. Pour le peuple, s'il lisoit, avec quelle indignation n'apprendroit-il pas sous quelle oppression on l'a toujours fait gémir! et que n'entreprendroit-il pas pour rompre ses chaînes! Il n'y a donc, comme nous l'avons dit, que la noblesse polonaise qui puisse s'intéresser à cette histoire. Pour ne pas ennuyer par un détail d'intrigues qui se ressemblent dans leurs violences, et ont toujours le même but, nous nous contenterons de recueillir, sous les dates des règnes, les faits les plus importans.

L'enfance de la Pologne manque même de ces illusions qui ont entouré le berceau des autres peuples du Nord; savoir, les féeries et la magie conservées par des traditions orales dans les chansons des bardes, qu'on doit regarder comme les annalistes de ces climats glacés. On voit tout d'un coup la Pologne dans son adolescence, en 559, sous Lech,

le premier duc ou roi que l'on connoisse, qui, selon les historiens polonais, descendoit en ligne directe de *Japhet*, fils de *Noé*. Comme *Alexandre*, il laissa son empire au plus digne. Ce plus digne fut *Viscimir*, guerrier illustre qui porta ses armes dans tous les pays voisins. A sa mort, la nation, opprimée par ses victoires et ruinée par ses conquêtes, essaya d'un autre gouvernement. Elle se mit sous celui de douze grands seigneurs, qu'elle nomma *palatins* ou *vaivodes*, se lassa d'eux, et revint au gouvernement ducal ou royal.

Épris des grandes qualités de *Vanda*, fille d'un de leurs rois, les Polonais lui déférèrent la couronne. Cette princesse possédoit au suprême degré les attraits de son sexe, qu'elle rehaussoit par une intelligence supérieure et un mâle courage. Elle étoit juste, douce, éloquente; et son affabilité lui assuroit les cœurs que sa beauté lui captivoit. *Rithogar*, prince teuton, demanda sa main, et menaça la Pologne de tous les fléaux de la guerre, si on la lui refusoit. L'orgueil de *Vanda*, qui auroit pu céder aux insinuations de l'amour, se révolte contre des désirs signifiés impérieusement. Elle accepte le défi. *Rithogar*, vaincu dans une bataille, se tue lui-même de honte et de désespoir. *Vanda* le vit, dit-on, au moment qu'il se perçoit de son épée. Frappée des traits nobles et des grâces touchantes du prince expirant, elle ne voulut pas lui survivre, et se noya dans le Weser.

Après elle, les Polonais reprirent le gouverne-

ment aristocratique. Ils furent tourmentés et pillés par les Hongrois et les Moraves. Leurs chefs, qui ne s'entendoient pas, les défendoient mal. Un simple charron, nommé *Prémislas*, se met à leur tête, et mérite le trône par ses victoires. Ce fut un grand prince, ami des arts et de la paix, quoique redevable de son élévation à la guerre. Dans le choix de son successeur, les Polonais s'en rapportèrent à une espèce de hasard : ce fut de promettre la couronne à celui qui, poussant son cheval, arriveroit le premier à un but marqué. Un des concurrens fit semer la lice de pointes de fer, se réservant un sentier par lequel il courut. Ce stratagème lui réussit pour la course ; mais un jeune paysan le découvrit et fut élu à sa place.

[ 550. ] Il prit le nom de *Lech III*. Dans toutes les cérémonies publiques il faisoit porter devant lui l'habit villageois dont il avoit été revêtu. Ce n'étoit pas une ostentation. Il garda toujours la mémoire de son ancien état, et ce souvenir étoit chez lui un encouragement à toutes les vertus. *Lech* les transmit à ses deux descendans immédiats ; mais *Popiélus*, son arrière-petit-fils, en dégénéra. Trop complaisant pour son épouse, femme cruelle et calomniatrice, il fit empoisonner trois de ses oncles, excellens princes qui avoient été ses tuteurs. De leurs cadavres exposés aux injures de l'air sortirent des rats qui dévorèrent *Popiélus*, sa femme et ses enfans. En lui finit, vers 860, la première race des ducs ou rois de Pologne. Ce sont

de pareilles fables que l'on ose intituler *Histoire de Pologne*.

Le titre de *duc*, qui avoit été jusque-là comme alternatif avec celui de *roi*, cessa entièrement sous *Piaste*, successeur de *Popiélus*. Il étoit charron, comme *Prémislas*, et dut son élévation à un miracle semblable à celui de la veuve de Sarepta. Comme elle, il avoit reçu de deux envoyés de Dieu une fiole d'huile inépuisable, qu'il distribua généreusement pendant un temps de disette. La nation reconnoissante lui déféra la couronne. Il fut sur le trône le consolateur de la veuve, le tuteur de l'orphelin, l'ange tutélaire du pauvre et du malheureux. Il n'étoit ni politique ni guerrier; mais ses vertus lui tinrent lieu de talens. *Piaste* apaisa plusieurs commotions intestines. La noblesse, toute mécontente qu'elle étoit de ce choix ignoble, craignit de se révolter ouvertement contre un prince qui ne respiroit que pour le bonheur de ses sujets. Il donna une excellente éducation à *Ziémowite*, son fils, qui ne dégénéra pas de ses vertus. Elles se soutinrent dans les enfans de ses enfans. *Ziémomislas*, l'un d'eux, mort en 964, fut appelé *l'œil de la chrétienté*. *Micislas*, jouissant dans son royaume de tous les attributs de la royauté, ne se crut pas suffisamment autorisé à prendre le titre de roi, s'il ne l'obtenoit du saint-siége. Il le sollicita inutilement; mais le pape l'accorda à son fils.

[999.] *Boleslas I* est célèbre par ses exploits. Il s'empara de la Bohême et de la Moravie, subjugua

la Poméranie, la Saxe, la Prusse et la Russie. Quand l'âge et la satiété des conquêtes l'engagèrent à poser les armes, il s'appliqua à faire jouir ses sujets du fruit de ses victoires, et à rendre heureux le peuple qu'il avoit rendu puissant. Les princes vaincus voulurent encore troubler sa vieillesse, et obligèrent ce respectable souverain à couvrir d'un casque ses cheveux blancs. Dans sa dernière expédition, il donna des marques de clémence peu communes alors. Les prisonniers de guerre devenoient esclaves. Il accorda la liberté à ceux qu'il fit, et les renvoya sans rançon, pénétrés d'estime pour ses vertus.

[1025.] La reconnoissance pour le père appela au trône *Micislas I*, son fils. Il éprouva cependant des contradictions à son élévation; mais il les surmonta. La tranquillité dont il jouit ensuite lui laissa la liberté de se livrer à la débauche, dont les excès abrégèrent ses jours, qui ne furent cependant pas sans gloire militaire.

[1041.] Les Polonais élurent *Casimir I*, son fils, encore adolescent, et nommèrent sa mère *Richsa* régente. Elle gouverna mal. On l'expulsa du royaume; mais elle n'en sortit pas les mains vides. Elle s'étoit fait précéder en Allemagne par des trésors, fruit des conquêtes de *Boleslas*, non encore entièrement dissipés par *Micislas*, son époux. Le jeune *Casimir*, puni des fautes de sa mère, fut contraint de fuir aussi. Il se réfugia en France, et, soit dévotion, soit embarras de sa situation, il se fit moine dans l'abbaye de Cluni. Le jeune roi y étoit tellement ignoré, que,

quand les Polonais, fatigués de l'anarchie qui les désoloit, le cherchèrent pour le remettre sur le trône, ils eurent beaucoup de peine à le trouver. Le pape lui donna dispense de ses vœux ; mais il la fit acheter à toute la Pologne par l'établissement du *denier de saint Pierre*, qui étoit une redevance payée tous les ans au saint-siége. On date du règne de *Casimir* l'autorité des papes dans la Pologne. Ce prince, dans sa jeunesse, avoit fréquenté les écoles de l'université de Paris. Il conserva toute sa vie le goût des sciences, et tâcha de le répandre dans son royaume. Il exerça avec éclat les vertus pacifiques, sans négliger de montrer du courage et de la fermeté quand les circonstances les rendoient nécessaires.

[1059.] *Casimir* laissa trois fils; *Boleslas II*, l'aîné, fut couronné. Il fit la guerre au roi de Bohème, vainquit les Hongrois, mais s'attacha principalement à la Russie, dont il résolut de faire la conquête. Ordinairement une bataille décidoit alors du sort d'un royaume, parce que rarement on rencontroit des villes assez fortes pour opposer une digue à ces inondations soudaines, surtout aux irruptions de la cavalerie polonaise. *Boleslas* fut arrêté par Kiovie. Il l'assiégea, la prit après une longue résistance; mais, au lieu de punir l'opiniâtreté des habitans, comme on faisoit dans ces temps barbares, il applaudit à leur courage, et récompensa leur bravoure en la sauvant du pillage et des insultes de son armée. Kiovie étoit la plus riche et la plus voluptueuse des villes du Nord. Les Polonais se laissèrent

infecter de la contagion des plaisirs. Une armée endurcie et sévère devint une multitude débauchée et efféminée. *Boleslas* lui-même, qui jusqu'alors avoit porté la couronne avec dignité, s'abandonna aux voluptés les plus sensuelles. Il se plut tellement, ainsi que ses soldats, dans cette vie molle, qu'ils parurent tous avoir oublié la Pologne.

On dit que cette armée resta sept ans sans songer à ses foyers. Les femmes polonaises, irritées de l'indifférence de leurs maris et de la préférence qu'ils donnoient aux Kioviennes, se déterminèrent à en tirer une vengeance éclatante, et admîrent unanimement leurs esclaves aux droits de leurs époux. A la nouvelle de cette résolution, qui paroîtra aussi étonnante par l'unanimité que par le fait, les maris abandonnent le monarque, qu'ils accusent hautement de leur honte, et reviennent menaçant de laver l'affront dans le sang de ces infidèles. Elles avoient pris les devants, et avoient armé leurs amans contre leurs époux. Il y eut une bataille sanglante. Les femmes, poussées par le désespoir, combattoient à côté de leurs esclaves, cherchoient leurs maris dans la mêlée, et croyoient faire disparoître leur crime en plongeant le fer dans le sein d'hommes intéressés à les punir.

Pendant qu'on en étoit aux mains, arrive *Boleslas* à la tête d'une armée levée en Russie. Il frappe indistinctement sur les femmes et sur leurs galans, et sur les soldats qui avoient abandonné ses drapeaux. Cette attaque subite réunit les femmes, les maris et

les esclaves. Ils livrent à leur souverain plusieurs combats désespérés. La Pologne fut inondée du sang de ses habitans. Pour combler la misère, le schisme qui déchiroit l'église partagea aussi la Pologne. Il s'éleva de plus une contestation de richesses et de puissance entre le roi et le clergé. Le fougueux *Grégoire VII* lança contre lui la sentence d'excommunication. *Boleslas* fut abandonné de ses sujets, et ne trouva bientôt plus dans ses états de sûreté pour sa vie. Il s'enfuit en Hongrie avec *Micislas*, son fils. Le malheureux monarque fut, dit-on, réduit à une telle misère, que, soit pour se cacher, soit pour vivre, il exerça le métier de cuisinier dans un couvent de la Carinthie, où il mourut.

[1082.] Le pape se fit prier pour accorder, non pas le titre de roi, mais seulement celui de duc à *Ladislas I*, frère de *Boleslas III*. Le souverain pontife partageoit ses faveurs entre les rois de Pologne et de Bohême, et les rendoit jaloux l'un de l'autre en donnant tantôt à l'un tantôt à l'autre, la dignité royale. Pour l'obtenir, *Ladislas* aggrava la redevance des Polonais à l'égard du saint siége. Cependant il ne porta que le titre de duc. La mollesse de ce prince mit le trouble dans sa famille et dans l'état. Il souffrit que *Sbignée*, son fils naturel, combattît de pouvoir avec *Ladislas*, son fils légitime. Celui-ci l'emporta dans la concurrence à la couronne; mais son règne, presque entier, fut agité par les intrigues de son frère. On traite *Boleslas II* de héros dans l'histoire. Elle l'assimile à *Boleslas-Crobri*,

dit *le Grand* [1103.] Il fut victorieux dans quarante combats, et mourut de chagrin pour avoir perdu une bataille. Il partagea son duché entre quatre enfans.

[1140.] Celui auquel échut la pincipale part avec le titre de duc est *Ladislas II*, surnommé *le Niais*. Il fut trop docile aux conseils de sa femme, qui le brouilla avec ses frères, et lui inspira l'ambition de les priver de leur part. En voulant tout avoir, il perdit tout, et fut déposé. *Boleslas IV* [1146], qui lui succéda, lui céda, comme par complaisance, la Silésie. Le nouveau duc vécut en bonne intelligence avec ses deux autres frères, *Micislas* et *Casimir*. Il ne leur envia point la part que leur père leur avoit donnée. Aussi l'aidèrent-ils à réprimer les efforts que fit *Ladislas* pour remonter sur le trône. *Boleslas* s'y crut assez affermi pour risquer un voyage de la Terre-sainte. Il y eut des succès et des revers. Ces derniers lui firent reprendre le chemin de la Pologne. Il y fut attaqué par l'empereur *Barberousse*, excité par la femme de *Ladislas*, sa parente. *Micislas III*, frère de *Boleslas*, l'aida à repousser les Allemands; et eut le sceptre pour récompense, quand la mort le fit tomber des mains de son frère. Les enfans de *Ladislas* le lui disputèrent; mais il l'emporta par le choix des états.

[1174.] Ils n'en pouvoient pas faire un plus mauvais. *Micislas* a été appelé *le Vieux*, parce qu'il arriva au trône étant déjà âgé. Il fut prodigue, oppresseur et cruel. Ce qui le distingue des autres

hommes atroces comme lui, c'est que, faute de criminels sur qui il pût exercer sa férocité, il faisoit torturer les animaux. On le déposa : punition trop douce pour un pareil monstre; encore ne réussit-elle pas. Le dernier des quatre frères, nommé *Casimir II* [1178], étoit d'un caractère tout différent, doux, humain, vertueux jusqu'au scrupule; quand on lui offrit la couronne, il fit difficulté de l'accepter, dans la crainte de violer la propriété de son frère. Il ne se rendit qu'à ce raisonnement qui lui fut fait en pleins états : L'élection suppose un contrat entre le roi et le peuple. *Micislas* a manqué aux conditions prescrites quand nous lui avons donné la préférence sur les enfans de son frère; par conséquent il est légitimement destitué.

*Casimir* fit pour son frère tout ce qu'il put, lui donna des terres et des domaines; mais *Micislas* n'en étoit point satisfait. Plutôt que d'exposer la Pologne à une guerre civile, *Casimir* offrit de rendre la couronne à son frère. Les états refusèrent de rentrer sous la domination d'un prince qu'ils avoient rejeté. Ils s'opposèrent à la démission de *Casimir*. *Micislas* continua de tourmenter son frère, tantôt par ses complots, tantôt par les armes; et le prince régnant, aussi brave qu'indulgent, ne cessa pas de le vaincre et ne se lassa pas de lui pardonner. Cette lutte ne finit que par la mort de *Casimir*, qui laissa la réputation du souverain le plus doux, le plus libéral, le plus juste, le plus affable que la Pologne ait jamais eu.

[1195.] Le combat recommença avec *Lech V*, fils de *Casimir*, surnommé *le Beau*. *Micislas* vint à bout de se faire céder par son neveu le trône, sur lequel il reporta les vices qui l'en avoient fait chasser. Il auroit été encore dépossédé, si la mort, suite de ses débauches, n'avoit prévenu ses sujets. Il avoit pour maxime qu'un souverain n'est obligé de tenir son serment que lorsque sa sûreté ou son avantage n'exige pas qu'il le rompe. Les Polonais rendirent la couronne à *Lech*, qui n'en jouit qu'au milieu des troubles civils et des guerres étrangères. Celles-ci furent malheureuses sous son règne. Les Tartares firent une affreuse irruption en Pologne. Ni l'âge, ni le sexe, ni la qualité ne trouvèrent grâce auprès de ces sauvages. Ils brûlèrent les provinces par où ils passèrent, et massacrèrent les habitans qu'ils ne pouvoient entraîner en captivité. Les grands s'enfuirent en Hongrie. Le peuple chercha un asile dans le fond des forêts et les lieux les plus inaccessibles. *Lech*, sans qu'on sache pourquoi ni comment, fut assassiné. On présume qu'il tomba sous le fer d'une faction.

[1226.] Malgré les mécontens, *Boleslas V*, son fils, surnommé *le Chaste*, fut souverain. Il trouva un compétiteur dans son oncle *Conrad*, fils de *Casimir*, et des ennemis très-opiniâtres et fort redoutables dans les chevaliers teutoniques, qui occupoient la Prusse et convoitoient les provinces de la Pologne limitrophes. Il se délivra habilement de tous ces embarras, et laissa la couronne à *Lech VI le Noir*

[1279], son parent, qu'il avoit adopté. La mort de celui-ci, après des traverses qui ne lui laissèrent pas le loisir de rendre ses peuples heureux, livra la Pologne aux efforts sanglans de plusieurs rivaux. *Henri* [1284], surnommé *l'Honnête*, de l'ancienne famille des *Piastes*, l'emporta. Il régna cinq ans, et fut empoisonné. Au même titre de descendant des *Piastes*, *Primislas* fut appelé au trône [1295]. Il prétendit s'y établir plus solidement en se faisant couronner solennellement, et reprenant le titre de roi, presque oublié en Pologne; mais cette cérémonie, quoique autorisée par le pape, ne le mit pas à l'abri d'un concurrent nommé *Ladislas III* [1296], qui n'avoit que des droits éloignés. Ou d'accord, ou forcément, ces deux princes se bornèrent chacun à une partie du royaume; mais, au moment où *Ladislas* pouvoit le réunir tout entier sous son sceptre par la mort violente de *Primislas*, à laquelle il n'eut aucune part, les Polonais le déposèrent pour ses vices, et appelèrent *Venceslas* [1300], roi de Bohème. La mauvaise administration de *Venceslas*, ses préférences trop marquées pour les Bohémiens dégoûtèrent les Polonais. *Ladislas* profita du mécontentement. Il fit à ses sujets des promesses, accepta des conditions de réforme, remonta sur son trône, s'y conduisit en roi sage, et fit oublier les égaremens de sa jeunesse.

[1333.] L'estime qu'on avoit pour le père servit à *Casimir III*, son fils, de degré à la souveraineté. Il se trouva encore en tête des chevaliers teu-

toniques, dont son père l'avoit averti de se défier. Il défendit contre eux ses frontières du côté de la Prusse, et de plus, les recula du côté de la Russie. *Casimir*, qu'on a appelé *le Grand*, écrivit des lois. Avant lui, les Polonais ne connoissoient que des traditions orales. Dans les cas embarrassans, on traçoit sur le papier une formule de serment. On la mettoit entre les mains de la partie qui vouloit la prononcer. Si le lecteur hésitoit ou se trompoit, il étoit condamné; mais les deux parties payoient l'amende au profit des juges. *Casimir* eut de la peine à faire recevoir son code, parce qu'outre cette bizarre coutume, il en abolissoit d'autres aussi lucratives pour les seigneurs.

Ce prince fut pour ses peuples un modèle d'intégrité, de prudence et de sagesse; à une circonstance près, savoir, le divorce dont il se rendit coupable à l'égard de son épouse, recommandable par ses vertus, pour élever à sa place une concubine artificieuse et intrigante. Ni l'une ni l'autre ne lui donnèrent d'héritier. Attentif à conserver au sang des *Piastes* la succession de la Pologne, *Casimir* prit de justes mesures pour qu'elle passât après lui à *Louis* [1370], roi de Hongrie, son neveu par sa sœur. Le gouvernement de *Louis*, trop partial en faveur des Hongrois, ne plut pas aux Polonais. Cependant ils le souffrirent.

[1384.] A sa mort il élurent *Hedwig*, sa fille, à condition qu'elle ne prendroit un mari que de l'a-

vœu de la nation. Plusieurs princes se mirent sur les rangs.

*Guillaume* d'*Autriche* vint faire sa cour en personne, et charma la princesse par sa bonne mine, sa galanterie et sa magnificence. *Jagellon* ou *Ladislas V*, grand duc de Lithuanie, se présenta avec l'offre de réunir pour toujours ses domaines à la Pologne. Les états firent dans cette occasion comme la plupart des parens qui ont une riche héritière à pourvoir. Ils songent moins à satisfaire son inclination qu'à la rendre plus riche encore. Malgré le penchant déclaré de leur jeune reine pour le prince d'*Autriche* ils l'engagèrent à donner sa main au Lithuanien. Comme il arrive quelquefois que, dans des mariages où le goût n'est pas consulté, des époux n'en sont pas moins heureux, celui-ci procurera le bonheur des époux. La réunion de la Lithuanie se fit, et le grand duché fut joint pour toujours à la couronne, mais d'une manière indépendante.

Une des conditions du mariage étoit que *Jagellon* embrasseroit la religion chrétienne, et l'établiroit en Lithuanie. Il se fit baptiser, et prit le nom de *Boleslas*. Il est reconnu par les uns pour le quatrième, par les autres pour le cinquième roi de ce nom qui l'ait porté, ce qui marque beaucoup de confusion dans la chronologie des princes ses prédécesseurs. Les Lithuaniens étoient païens, adorateurs du feu, des arbres, des serpens, et des autres animaux rampans dans leurs obscures forêts. On croit qu'ils im-

moloient des victimes humaines. *Ladislas* détruisit les repaires de ces bizarres divinités, fit prêcher la foi par un clergé qu'il instruisit lui-même, bâtit des églises et des monastères.

On ne voit pas qu'il ait employé la violence et la persécution. Son caractère étoit doux. Il se montra trop facile et trop confiant en faisant *Skirgretto*, son frère, gouverneur du duché sur lequel il pouvoit avoir des regrets. Il lui joignit *Swidrigetto*, un autre frère, seconde faute. Une troisième fut de leur adjoindre *Visawia*, son cousin, dans l'intention de balancer leur autorité. Il arriva de ces imprudences que la Lithuanie se remplit de troubles qui se communiquèrent à la Pologne même. A l'aide de ces divisions, les chevaliers teutoniques firent des irruptions suivies de succès. Cependant *Ladislas* les vainquit. Il auroit pu les détruire, ou du moins porter un coup funeste à l'ordre, s'il avoit profité de ses avantages; mais des intrigues formées dans sa cour le déterminèrent à accorder aux chevaliers la paix dont ils avoient besoin. *Ladislas* avoit du discernement, de la pénétration et les talens du gouvernement. S'il fit des fautes, ce fut par bonté de cœur. Ses sujets lui ont reconnu cette qualité estimable, et ils l'ont honoré de sincères regrets.

[1434.] La Pologne n'avoit jamais eu une puissance si bien affermie qu'elle l'eut sous *Jagellon* et ses descendans. *Ladislas VI*, son fils, n'avoit que neuf ans quand il lui succéda. Une irruption d'*Amurath*, empereur des Turcs, en Hongrie, engagea

la Pologne, par convenance, dans une guerre contre ce puissant monarque. *Ladislas*, autorisé par le sénat, prit en personne le commandement de l'armée avant l'âge où la constitution de l'état lui permettoit de manier les rênes du gouvernement. Appuyé des succès du brave *Huniade*, il força les Turcs à demander la paix. Elle fut solennellement jurée. Les Hongrois, charmés du courage du jeune monarque, lui déférèrent leur couronne.

Le légat du pape, qui était pendant cette guerre sainte auprès de *Ladislas*, trouva qu'il n'avoit pas assez profité de l'occasion d'humilier les infidèles. Il l'engagea à rompre son traité, et lui donna dispense de son serment. De là s'ensuivit une guerre sanglante, et la célèbre bataille de Varne, dans laquelle le roi périt à peine majeur, entouré de quelque gloire, mais chargé de la honte de s'être parjuré, et n'ayant presque senti des deux couronnes que les épines. Le légat fut tué à ses côtés. C'étoit le vrai parjure, puisqu'il avoit abusé de la crédulité du jeune prince pour le faire revenir de son serment.

[1447.] Son frère, *Casimir IV*, profita du désastre de la bataille de Varne. Il fut élu. Sans attaquer directement les Turcs, il les éloigna de la Pologne en couvrant ses frontières par des garnisons qu'il mit dans les provinces intermédiaires non sujettes. Il affoiblit aussi les chevaliers teutoniques par l'appui qu'il donna aux rebelles de Prusse qu'il reçut sous sa protection. Enfin il eut la satisfaction de voir *Ladislas*, son fils aîné, appelé à la couronne

de Hongrie, y joindre encore celle de Bohème. Sous le règne de *Casimir*, des députés non nobles des provinces parurent pour la première fois dans la diète de la nation. Ces états s'arrogèrent le pouvoir législatif exercé jusqu'alors exclusivement par le roi et le sénat. Ce prince rendit la langue latine commune par un édit qui enjoignit aux nobles de l'étudier. On remarque que la guerre en avoit emporté un grand nombre, et détruit des familles entières. Le commerce et l'industrie étoient dans un dépérissement déplorable. *Casimir* fit, malgré le sénat, des changemens utiles dans l'administration, et mourut plus estimé que regretté.

Il laissa quatre fils, dont trois lui succédèrent, mais dans un sens inverse de l'ordre naturel. Il ne fut pas question de *Ladislas*, l'aîné. Avec ses couronnes de Hongrie et de Bohème, il parut trop redoutable. Les Polonais l'exclurent. *Sigismond*, le second, se trouva en tête un duc de Mazovie, qui forma dans la diète d'élection un parti puissant. On les mit d'accord en ne prenant ni l'un ni l'autre, et en élisant *Albert*, troisième fils de *Casimir* [1492]. Il étoit d'un foible tempérament et vécut peu. *Sigismond* se remit sur les rangs, et se vit encore préférer *Alexandre* [1501], son quatrième frère. La nature n'avoit pas doué celui-ci d'une meilleure santé qu'*Albert*. Il traîna une vie valétudinaire, qu'il tâchoit d'égayer par les amusemens. Il les payoit avec tant de profusion, que les états jugèrent à propos de mettre par la suite un frein aux fantaisies dispen-

dieuses de leurs souverains. Il sortit une loi nommée *le statut d'Alexandre*, qui défend au roi de disposer du revenu de la couronne sans le consentement des états et de la diète.

[1507.] Enfin vint le tour de *Sigismond I*. Pendant que ses cadets occupoient le trône de Pologne, il avoit vécu comme souverain en Lithuanie, d'où il étoit arrivé que ses efforts pour se procurer la couronne n'avoient été ni vifs ni préjudiciables au royaume. Un de ses premiers soins, quand il l'eut obtenue, fut de confirmer une loi de son frère Alexandre, nommée *statutum alexandrinum*, qui s'opposoit aux donations préjudiciables à l'intérêt public. Cette loi parut nécessaire contre la prodigalité des souverains ses prédécesseurs en faveur des savans et des artistes. Ils méritent, disoit-il, des encouragemens; mais il y faut des bornes. *Sigismond* confirma donc cette prohibition économique. Les chevaliers teutoniques avoient été forcés par *Casimir* de faire hommage de la Prusse à la Pologne. Le marquis de *Brandebourg*, devenu grand-maître, le refusa d'abord et s'y soumit ensuite, pour obtenir la protection de *Sigismond* contre son ordre, dont il se sépara en embrassant la doctrine de *Luther*. Ainsi s'affoiblit la puissance de cet ordre par le partage de domaines entre le corps des chevaliers et le chef.

*Sigismond* est un des grands rois qui aient occupé le trône de Pologne. Son épitaphe, qui n'est pas exagérée, lui donne le titre de vainqueur des Russes, des Valaques, des Prussiens, et le titre plus honorable

encore de père de la patrie. Il n'eut qu'un chagrin ; ce fut de voir la Bohême, la Hongrie et la Silésie échapper à la famille des *Jagellons*, et tomber par mariage entre les mains de la maison d'*Autriche*, sa rivale. *Sigismond*, le contraste de ses deux frères, *Albert* et *Alexandre*, pour la vigueur du tempérament, vécut jusqu'à quatre-vingts ans, remarquable par une force de corps extraordinaire.

[1548.] Il avoit si bien pris ses mesures pour la succession que *Sigismond II*, son fils, n'eut pas besoin d'élection. Ce prince vécut dans un temps où les autres royaumes étoient agités par les troubles de la religion. *Sigismond II*, dit *Auguste*, en garantit le sien, non en persécutant, mais en veillant attentivement à ce que les nouvelles opinions ne s'y répandissent pas. Il pensoit que c'étoit trop payer les lumières que les acheter au prix du sang des hommes. Il n'eut qu'une guerre; ce fut contre les Moscovites, et, quoique vainqueur, il offrit la paix. Il étoit dans son caractère de faire tous les sacrifices nécessaires au bonheur de son peuple : éloge rare pour les monarques. Il gouverna la Pologne comme sa famille. Rien ne fut plus doux que son administration intérieure. Sa vie seroit sans tache, si, devenu vieux et infirme, il ne s'étoit laissé dominer par une favorite dont les conseils l'écartèrent des sentiers de la vertu et des voies de la saine politique. En lui finit la race masculine des *Jagellons*. La mollesse où il se plongea l'empêcha de songer à rendre aux Polonais le service de régler la succession, faute d'enfans. Cette

précaution auroit pu prévenir les brigues étrangères qui ont donné à la diète nationale un caractère vénal.

[1573.] On se feroit une idée assez claire de cette diète qui suivit la mort de *Sigismond*, si on se la représentoit comme une grande foire où accouroient les princes étrangers et leurs ambassadeurs pour acheter des suffrages. D'un côté, les candidats étaloient leurs richesses : provinces à unir à la Pologne, alliances avantageuses, présens somptueux, surtout bons vins et festins magnifiques, appât très-puissant auprès de la multitude de nobles polonais, qui se dédommagent volontiers dans ces occasions de la frugalité que la nécessité, et non la vertu, rend chez eux habituelle. Ils ne s'y trouvoient pas moins de trente-six mille. Les chefs vantoient leur crédit et leur habileté à réunir les votes de plusieurs cantons. D'autres mettoient à l'encan leur suffrage personnel. Les belles armes, les bijoux, les riches étoffes, les fourrures s'étaloient dans les tentes et sur les toilettes.

La maison d'Autriche se présenta avec sa morgue. Elle se flattoit que les Polonais courroient au-devant de l'archiduc, fils de l'empereur *Maximilien*, qu'elle indiquoit. Les Polonais ne voulurent point d'un maître si superbe et si puissant, et le rejetèrent. Le czar offrit des provinces entières, qu'il joindroit à la Pologne, et une paix perpétuelle entre les deux états, si on vouloit l'élire. On aima mieux risquer d'être exposé à se battre que de se livrer à un despote. Le

roi de Suède, qui s'offroit, étoit protestant; le duc de Prusse, trop jeune, montroit d'ailleurs peu d'esprit. L'électeur de Saxe, prince d'un grand mérite, étoit aussi hérétique, et de plus Allemand, ce qui, aux yeux des Polonais d'alors, étoit un péché originel que rien ne pouvoit effacer. Un marquis d'Anspach, un vaivode de Transylvanie, se donnoient dans la diète de grands mouvemens, ainsi que d'autres candidats, dont les démarches ambitieuses se croisoient, et n'étoient bonnes qu'à prolonger l'assemblée; à la grande satisfaction des *Piastes*, qui faisoient bonne chère et s'enrichissoient aux dépens des prétendans.

Cependant, comme tout a un terme, au plus fort des brigues, arrive de France *Jean Crasoski*, gentilhomme polonais, aussi grand d'esprit que petit de taille. Il avoit été très-bien reçu de la reine *Catherine de Médicis*, et fêté par *Henri*, frère du roi *Charles IX*, duc d'Anjou, et par toute sa cour. Il revenoit plein d'estime pour ce pays et pour les personnes qui lui en avoient rendu le séjour si agréable. C'étoit une espèce de curiosité que ce petit voyageur. On s'assembloit autour de lui, on écoutoit avec avidité ce qu'il disoit de la magnificence de la cour de France et des perfections du duc d'*Anjou* : comme ce jeune prince avoit signalé son courage dans les champs de Jarnac et de Montcontour; comme il étoit attaché à la religion catholique; les coups qu'il avoit portés à l'hérésie; que lui seul, si la malveillance n'arrêtoit pas son bras, étoit capable de cou-

per toutes les têtes de cette hydre affreuse qui dévoroit la France.

On ne sait si *Crasoski* avoit mission pour faire ces éloges, ou si de lui-même il suivit sans aucunes vues les inspirations de son zèle; mais, quel qu'ait été le motif de son enthousiasme, il le fit partager aux autres. Plusieurs magnats palatins, vaivodes, starostes, crurent qu'un tel héros seroit une acquisition précieuse pour la Pologne. Ils renvoyèrent *Crasoski* en France faire part de leurs dispositions. Les négociateurs chargés des intentions de la cour ne se firent pas long-temps attendre. Ils accordèrent tout ce que les Polonais demandèrent, sûreté pour le maintien des lois, paiement par la France des dettes du défunt roi, gratifications à la noblesse, une flotte dans la Baltique pour s'opposer aux Russes. On stipula de plus que le jeune monarque épouseroit la princesse *Anne*, sœur du roi *Sigismond*. Elle étoit vieille; *Henri* convint de tout, excepté de ce dernier article, dont il remit la décision à son arrivée en Pologne.

Le nouveau roi fut reçu des Polonais avec une effusion de joie universelle. Il les charma également et par son air majestueux, et par les grâces de la jeunesse. Ils étoient enchantés de ses manières, de son éloquence persuasive, de l'élégance avec laquelle il s'exprimoit en latin, la langue chérie des Polonais. Ils remarquoient, non sans surprise, son talent à soutenir la dignité de son rang sans ces airs de supériorité jusqu'alors affectés par les monarques du Nord. Ils

se plaisoient à voir dans cette extérieur agréable le présage d'un règne fortuné. Mais à peine *Henri* portoit-il le sceptre des *Jagellons*, qu'il devint héritier de celui des *Valois*. Il abandonna aussitôt les belles espérances que lui donnoient l'estime, la confiance et l'affection de ses sujets adoptifs pour se jeter dans les troubles dont ses sujets naturels étoient agités : gouffre où il périt. Les Polonais se regardèrent comme insultés par la préférence qu'il donnoit à la France ; en vain, quand il se fut sauvé du milieu d'eux, ce prince offrit de se partager entre les deux royaumes. Ils exigèrent ou qu'il revînt sur-le-champ, ou qu'il abdiquât. Comme il différoit, ils songèrent à une autre élection.

[1576.] Après l'essai que les Polonais venoient de faire d'un prince étranger qui les avoit quittés si dédaigneusement, il semble que désormais ils n'auroient pas dû penser à un choix de ce genre. Cependant ils cherchèrent un roi dans la maison d'*Autriche*, et élurent l'empereur *Maximilien*. Mais, comme il tarda à profiter de son bonheur, un parti foible d'abord prit courage, et mit sur les rangs *Etienne Battori*, Transylvain, dont le mérite dans une condition privée pouvoit bien balancer l'éclat de la naissance d'un prince autrichien. Il reçut sa première éducation dans un camp. Son courage, sa capacité, sa prudence, lui acquirent l'estime des soldats et une grande considération dans le peuple. La souveraineté de la Transylvanie étant devenue vacante, *Battori* y fut nommé d'un consentement

général, sans avoir brigué cet honneur. Ses talens et ses vertus lui frayèrent de même le chemin au trône de Pologne, qu'il ne brigua pas non plus; mais il saisit l'occasion. Pendant que *Maximilien* marchandoit sur certaines conditions, *Battori* accepte tout, arrive, et épouse la sœur de *Sigismond*, qui avoit soixante ans. A la vérité, il s'en tint toujours éloigné. Il commença ainsi un règne doux et glorieux.

Il eut d'abord à réprimer les efforts des Moscovites. Le czar ne pouvoit pardonner aux Polonais le refus de leur couronne qu'il avoit recherchée. Il fit la guerre en barbare. Ses soldats ne se contentoient pas de massacrer; ils torturoient et faisoient périr leurs victimes dans les supplices. Ils inspiroient tant de frayeur, que les habitans d'une ville nommée Wender, ne pouvant plus résister à leurs armes, plutôt que de se rendre à un ennemi si cruel, minèrent leurs maisons, descendirent intrépidement dans ces tombeaux, sapèrent les étais et s'enterrèrent glorieusement sous les ruines de leur patrie. *Battori* opposa à ces fureurs des succès et l'humanité envers les prisonniers.

On lui reconnoît la gloire d'avoir discipliné les Cosaques, civilisé et adouci leurs mœurs féroces. Il les réunit dans les villes, genre d'habitations qu'ils dédaignoient auparavant; mais il leur laissa les habitudes utiles, l'estime d'une vie dure, sans souci pour l'intempérie des saisons, et leur sobriété plus que spartiate. Pendant des campagnes entières, ces peuples se nourrissent d'une espèce de biscuit noir, qu'ils

mangent avec de l'ail. Ils sont robustes, infatigables, braves soldats. Ordinairement ils combattent à cheval, et ne savent ce que c'est que de se retrancher. Leurs chariots sont leur seule fortification. Ils s'en entourent, avancent derrière cette forteresse ambulante, en sortent avec impétuosité, s'ils sont repoussés, y rentrent, et s'y défendent avec opiniâtreté. *Battori* établit chez eux le commerce et les manufactures comme en Pologne.

A mesure qu'il créoit chez les Cosaques, il perfectionnoit en Pologne. Sa sage conduite pendant onze ans de règne lui a mérité cette épitaphe singulière qui, pour être antithétique, n'en exprime pas moins l'exacte vérité : « Il fut dans le temple, plus que » prêtre ; dans la république, plus que roi ; sur » le tribunal, plus que jurisconsulte ; à l'armée, » plus que général ; dans l'action, plus que sol- » dat ; dans l'adversité et le pardon des injures, » plus qu'homme ; défenseur de la liberté, plus » qu'un citoyen ; dans les liaisons de cœur, plus » qu'ami ; dans le commerce, plus que sociable ; » à la chasse contre les bêtes féroces, plus » qu'un lion ; et dans toute sa vie, plus que phi- » losophe. » Ce philosophe ne put cependant corriger la violence de son caractère, qui le portoit quelquefois à des excès voisins de la frénésie. On dit qu'un accès de cette espèce, produit par une mauvaise nouvelle, lui causa la mort.

[ 1587. ] L'expérience d'un si bon roi pris parmi eux ne guérit pas les Polonais de la manie d'en aller

chercher chez les étrangers. Ils ouvrent la lice aux concurrens, et, par un effet des brigues que leur régime autorisoit, au lieu d'un monarque ils s'en trouvèrent deux : *Maximilien*, archiduc d'Autriche, et *Sigismond III*, prince de Suède. *Maximilien* fut battu et fait prisonnier. Cette guerre dura trois ans. Au bout de ce temps, les partisans de *Maximilien* qui avoient eu le temps de dépenser l'argent qu'il leur avoit donné, cessèrent de soutenir son élection. Il parut à *Sigismond* assez peu formidable pour qu'il risquât de lui rendre la liberté. Il n'exigea pas de rançon, mais seulement une renonciation.

La Pologne, divisée entre les deux rivaux, souffrit de leur concurrence, premier malheur. Elle éprouva encore beaucoup plus de calamités lorsqu'il fallut donner des secours à *Sigismond*, devenu roi de Suède, contre *Charles*, son oncle, qui envahissoit ce trône. Autre fléau pour la Pologne lorsqu'il prit envie à *Sigismond* de placer son fils sur le trône des czars. Enfin dernier malheur pour la Pologne quand l'attachement de *Sigismond* à la maison d'*Autriche* qu'il auroit dû regarder indifféremment après la concurrence de l'archiduc, mais que son zèle pour la religion catholique lui rendoit chère, quand cet attachement, prouvé par une alliance agressive, lui attira les Turcs sur les bras. Tels furent les avantages que les Polonais tirèrent de l'élection d'un prince étranger, à la vérité bon en lui-même, et dont les qualités estimables sur-

passoient les défauts, mais que son obstination dans ses prétentions et ses préjugés rendirent fatal à la tranquillité de son peuple.

[ 1632. ] *Ladislas VII*, son fils d'un premier lit, paroissoit devoir lui succéder de droit, néanmoins avec l'approbation de la diète; sa belle-mère tâcha de tourner les suffrages en faveur de *Jean Casimir*, né d'elle-même. Mais ce prince, au lieu de supplanter son frère, se mit à la tête du parti qui se déclaroit pour lui. *Ladislas* d'ailleurs, avant de s'asseoir sur le trône, l'avoit, pour ainsi dire, conquis par des victoires qu'il remporta sur les Turcs et sur les Russes; mais il laissa à son successeur une guerre terrible contre les Cosaques. Elle avoit été occasionnée par la cruauté d'un gouverneur polonais. Pour punir un Cosaque, nommé *Kzmielnieski*, de sa fierté et de quelques paroles piquantes, il investit sa maison et y mit le feu, croyant l'envelopper dans l'incendie. La femme du Cosaque et son enfant y périrent; le père se sauva, souleva sa nation, et ravagea la Pologne avec la rage d'un furieux qui avoit des intérêts si chers à venger. Tout le royaume étoit consterné de ses barbaries lorsque *Ladislas* mourut.

[ 1648. ] *Casimir V* lui succéda assez paisiblement, cependant avec quelque répugnance de la part de la noblesse, qui ne le croyoit pas propre aux circonstances. On soupçonne que *Sigismond*, son père, étoit secrètement jésuite. On a la même opinion de *Ladislas*, son frère; du moins est-il

certain que pendant leur règne la société eut la plus grande autorité, ce qui occasionna des murmures et des plaintes. Quant à *Casimir*, il n'y a point de doute à former sur son état. Il avoit été élevé chez les jésuites, en avoit pris l'habit et fait les vœux. Le pape l'en releva en le créant cardinal. Cette profession publique d'un état pacifique faisoit craindre que *Casimir* ne fût un mauvais choix dans un moment où l'on avoit besoin d'un guerrier. Cependant il fut élu.

Aussitôt la noblesse, dont les terres étoient les plus exposées aux dévastations des Cosaques, propose au roi de se mettre en campagne. Il répond qu'il ne s'agit pas de combattre, mais de traiter; que les Polonais ont tort dans le principe; qu'on n'auroit pas dû mettre le feu à la maison de *Kzmielniecski;* qu'il falloit auparavant réparer ce grief. La noblesse eut beau le presser, il fut inébranlable. Elle jugea à propos de se passer de lui, s'assembla en corps d'armée, courut contre les Cosaques et fut battue, trop heureuse alors d'avoir *Casimir* pour médiateur. Il fit la paix avec les Cosaques à des conditions équitables. Ce n'est pas qu'il craignît la guerre. Dans une autre circonstances où les Cosaques avoient tort à leur tour, il les attaqua fièrement et les força de revenir à leur premier traité.

*Casimir* vainquit aussi les Russes, qui avoient fait une invasion en Pologne. Il ne fut pas aussi heureux contre les Suédois. *Charles Gustave*, leur roi, avoit eu des vues sur la Pologne. Il y entre-

tenoit un parti. Presque toute la noblesse, mécontente de ce que *Casimir* ne se prêtoit pas à son système de domination, tant sur le peuple que dans le gouvernement, ou l'abandonna, ou se tourna contre lui quand le monarque suédois entra dans le royaume. *Casimir* résista tant qu'il put; mais voyant cette majorité de la noblesse déclarée contre lui, incapable de la faire rentrer dans le devoir, parce qu'on avoit trop limité ses pouvoirs, en homme sage, qui estime les dignités ce qu'elles valent quand elles sont accompagnées de tant de soucis, il amasse une bonne somme d'argent, la fait passer en France, et y va jouir de la vie tranquille que sa patrie lui refusoit.

[ 1669. ] Cette désertion mit tout le royaume en feu. On la prit, non sans raison, pour une abdication. Les nobles s'assemblèrent pour l'élection. Comme tous n'avoient pas participé aux mécontentemens donnés à *Casimir*, on se fit des reproches qui furent réfutés à coups de sabre. Cependant le calme se rétablit. On se mit à jeter un coup-d'œil sur les candidats. Ils étoient tous étrangers. A leur tête se montroit le czar, pour son fils. Il l'avoit fait élever comme un Polonais. Ce prince parloit la langue du pays, en avoit adopté les manières et les usages. Il promettoit d'embrasser la religion catholique, de mettre quatre millions dans la caisse de la république, de restituer les places prises sur la Pologne, et de fournir quarante mille hommes pour empêcher les autres prétendans de troubler la tran-

quillité du royaume. Cette dernière offre n'étoit pas illusoire. Rien n'empêchoit de la réaliser sur-le-champ. On pouvoit les tirer dans le moment d'une armée de quatre-vingt mille hommes qui attendoit la décision sur la frontière; mais c'étoit précisément la possibilité prochaine d'effectuer cette promesse qui faisoit trembler les Polonais au lieu de les flatter. Cependant comment ne les pas accepter dans l'état de détresse où se trouvoit le royaume, troublé par des dissensions domestiques, et incapable de se défendre contre une invasion? car les autres concurrens, ducs de *Lorraine*, de *Neubourg* et de *Condé*, n'offroient que du mérite sans force. Dans cet embarras, on s'imagina que le czar seroit moins piqué du refus, si l'on choisissoit un Polonais.

Il y avoit un gentilhomme, nommé *Michel Coribut*, descendant de *Jagellon*, en ligne collatérale. Il étoit peu considéré, parce qu'il étoit peu riche, d'un caractère doux et sans ambition. Il se trouvoit à la diète dans la foule des autres. Par hasard, quelqu'un jette les yeux sur lui. On prononce son nom; il passe de bouche en bouche. Les suffrages se multiplient, et, à son grand étonnement, *Coribut* est élu roi de Pologne. Sa surprise augmente en se voyant entraîner sur un trône élevé sur-le-champ au milieu de l'assemblée. Il proteste de son incapacité, les larmes échappent de ses yeux; il supplie qu'on ne le mette pas dans une place où il va devenir le jouet de la nation. On lui promet de lui aider à porter le

poids de la couronne. Sur ces assurances, il se rend; mais quand il fallut agir d'abord contre les Russes, ensuite contre les Turcs et les Tartares, que le désordre des affaires attiroit comme à une proie certaine, la noblesse refusa le service ou servit mal. Le roi fut réduit à une paix désavantageuse, dont on rejeta la honte sur lui. On prétend que le chagrin le conduisit au tombeau. Encore quelques jours, il auroit pu être consolé par la nouvelle d'une victoire éclatante que *Jean Sobieski*, grand général de la couronne, remporta sur les Turcs, qui avoient recommencé la guerre.

[1674.] Ce triomphe ne parut pas à *Sobieski* suffisant pour se mettre à front découvert au rang des candidats. Il avoit ambitionné la royauté après la retraite de *Casimir*; mais l'importance des prétendans ne lui avoit pas permis de se déclarer. Pendant la vacance actuelle, il tint la même conduite avec plus de succès. Il s'enrôla alternativement sous les étendards des concurrens, affoiblit leurs partis, les détruisit les uns par les autres, se déclara au moment opportun, et fut élu, moins cependant par le vœu sincère de la noblesse que par le désir du peuple unanimement manifesté. A peine fut-il nommé, qu'il signifia le dessein de continuer la guerre contre les Turcs, et se chargea d'entretenir à ses frais mille hommes d'infanterie. Cet exemple excita les sénateurs, les nobles et les grands à faire les mêmes efforts, chacun à proportion de leur revenu. Ainsi la Pologne vit pour la première fois un corps

de fantassins nationaux. L'ardeur de *Sobieski* pour recommencer les hostilités lui fit différer son couronnement. Il n'accepta les honneurs de cette cérémonie solennelle que quand, après deux années de victoires, il eut effacé la honte du dernier traité et assuré la tranquillité de la république.

*Sobieski* ne trouvoit du charme que dans le fracas des armes. L'empereur *Léopold* profita de ce penchant pour l'entraîner à son secours contre les Turcs. Le roi de Pologne se couvrit de gloire en faisant lever le siége de Vienne. Il en fut sèchement remercié par l'empereur dans l'entrevue qui suivit cette mémorable action; mais l'estime générale le dédommagea amplement de la froideur et du dépit mal déguisé de l'Autrichien. Revenu dans son royaume, *Sobieski* ne trouva pas le bonheur et les agrémens qu'il avoit droit de se promettre. La police étoit rétablie par ses soins. Les lois avoient repris de la vigueur; mais c'étoit précisément ce qui déplaisoit à la noblesse, fâchée de voir sa domination tyrannique resserrée dans les bornes de la justice. Aussi ne négligeoit-elle pas l'occasion de marquer son mécontentement.

Ce prince l'éprouva quand il voulut associer son fils au trône. Il mourut avec le chagrin d'être presque sûr que le sceptre qu'il avoit mis dans sa famille n'y resteroit pas. On l'a taxé d'avarice, sans doute parce qu'il ne prodiguoit pas les richesses aux courtisans, et cette tache lui est restée, quoique son trésor ait toujours été ouvert pour les besoins du royaume. Dans

les dernière années de sa vie, il étoit trop complaisant pour les avis de la reine, *Françoise*, femme d'esprit, mais hardie, passionnée et inconséquente. Il y avoit dans cette conduite de *Sobieski* moins de foiblesse que de lassitude du gouvernement et de dégoût causé par les contradictions qu'il éprouvoit. Il étoit trop peu attentif à cacher son ressentiment, et laissoit trop apercevoir aux grands qu'il ne les aimoit pas : peu politique en cela, mais reconnu tel pour tout le reste. Outre sa langue maternelle, il entendoit le latin, le français, l'italien, l'allemand et beaucoup de dialectes turcs. Son éloquence a souvent été aussi admirée dans le sénat que sa valeur aux champs de *Mars*. On le regarde à juste titre comme un des monarq[illegible]s plus accomplis qui aient régné en Pologne.

[1696.] La prédilection de la reine pour son second fils, ses efforts pour lui procurer la pluralité des suffrages au préjudice de l'aîné firent tort à l'un et à l'autre. Elle perdit par cette conduite presque toute influence dans la diète assemblée pour cette élection. Le peu qui lui restoit de crédit, elle en traita avec une autre cabale. Ainsi se resserra insensiblement le nombre des compétiteurs. Après s'être trouvés dès le commencement jusqu'à six, tant naturels qu'étrangers, et après plus d'un an d'intrigues, ils se réduisirent à deux, *Frédéric-Auguste*, électeur de Saxe, et le prince de *Conti*. Les affaires étant amenées à ce point, la noblesse, au nombre de cent mille hommes, s'assemble dans la plaine

de Varsovie. Chaque palatinat étoit divisé en compagnies sous ses propres étendards; tous les électeurs étoient à cheval, armés de lances. Leur air, leur contenance annonçoient l'importance que chacun d'eux croyoit mériter. Faire un roi, pouvoir le devenir soi-même, quoi de plus capable d'inspirer de la fierté? Or, il n'y en avoit pas un entre les cent mille qui n'eût ce droit et qui ne pût avoir cette espérance.

Les sénateurs se placent chacun devant sa division et commencent leurs harangues. L'évêque de Ploko parloit encore lorsque la noblesse de son palatinat s'écrie *vive Conti!* Ce nom passe de bouche en bouche. L'élection alloit être terminée lorsque le palatin de Culm, par le mot *veto*, s'oppose seul au torrent au péril de sa vie. On veut passer outre. Il s'écrie que les lois sont violées. La vivacité de ses réclamations, les raisons qu'il apporte font remettre l'élection au lendemain. La nuit ne fut pas tranquille. On se visita; on but plus qu'on ne dormit.

Au point du jour, les deux partis se présentent presque égaux en force. Les uns proclament *Conti*, les autres *Frédéric*. La confusion devient si grande, qu'on ne peut recueillir les voix. Il y a cependant apparence que la majorité étoit pour *Conti*; mais le primat n'osa le proclamer, et remit encore l'assemblée au surlendemain. On se divise ouvertement; chacun proclame son candidat, et fait faire le serment au représentant de l'élu. Chaque parti fait

chanter le *te Deum*, publie des manifestes, se dit observateur des règles, et accuse l'autre de les avoir violées. A la guerre de plume succède celle de l'épée. Le prince saxon, étant dans le voisinage avec une armée et de l'argent, n'eut pas de peine à l'emporter sur le prince de *Conti*, qui n'amena qu'un foible détachement de Français, et n'apporta que quelques sommes peu considérables, ramassées dans la bourse de ses amis. Aussi *Frédéric-Auguste* l'emporta. Son ambition lui fit acheter cher des repentirs.

Nous n'avons pas marqué l'époque à laquelle la Pologne, de monarchie, devint république. Il seroit difficile de fixer cette époque. C'est insensiblement que le régime républicain se glissa dans le monarchique par les conditions restrictives qu'on imposa aux candidats. On les a nommés *pacta conventa;* ce sont les diplômes de la liberté, que le peuple est toujours disposé à étendre, et les rois au contraire à resserrer. De là s'est établie une lutte qui a toujours tenu la Pologne dans un état de troubles.

En ratifiant l'élection de *Frédéric-Auguste*, ses partisans eux-mêmes fixèrent le nombre des troupes qu'il pourroit introduire en Pologne, et les circonstances qui l'autoriseroient à appeler ses Saxons. Mais les termes de cette convention n'étoient pas si précis, ni les événemens si bien prévus, qu'on ne pût, sous quelques prétextes, hâter la marche d'une armée, excéder la force stipulée, la rendre maî-

tresse des forteresses, ou lui donner des positions capables de faire ombrage et de causer des sollicitudes à la république.

C'est ce qui arriva sous le nouveau roi. Il s'entoura de ses Saxons, parce qu'étant ses sujets, il se fioit plus à eux qu'aux Polonais. Pour se les attacher davantage, il les combla de faveurs. Les Polonais en furent jaloux. Ils virent dans cette conduite des attentats à leurs priviléges, et formèrent des associations pour les soutenir. A quoi bon, disoient-ils, tant de troupes en temps de paix, si ce n'est pour nous asservir? *Frédéric-Auguste*, pour affoiblir la force de cette objection et occuper les Polonais, se mit en état de guerre. Il la déclara à la Suède sous d'assez mauvais prétextes. Mais cette guerre, au lieu de contribuer à affermir son autorité, le précipita lui-même dans un abîme de maux.

Il se trouva en tête le fameux *Charles XII*, dont on ne célèbre ordinairement que la valeur, mais dont il faut aussi reconnoître la politique. Il fomenta des mécontentemens. Ses victoires donnèrent de la force aux manifestes des confédérés polonais, et leurs manifestes légitimèrent ses victoires auprès des peuples. L'opinion qu'on avoit eue de *Frédéric* en l'élevant au trône changea parce qu'il fut malheureux. Une diète convoquée par le vainqueur le déclara ennemi de la patrie, et le déposa.

A la vérité, il ne céda pas sans résistance; mais, s'il fut brave à la tête de ses troupes, il montra plus

que de la foiblesse dans le cabinet. On lui reprochera toujours avec raison le sacrifice de *Patkul*, ancien sujet de *Charles XII*, qui, disgrâcié par ce prince, s'étoit jeté dans les bras du Saxon, l'avoit bien servi, et fut lâchement livré au ressentiment de *Charles*, qui le fit périr dans les supplices. On peut tomber noblement du trône quand une force irrésistible vous en arrache; mais baiser humblement la main qui vous en précipite, c'est pour un monarque le comble de l'ignominie.

[1704.] *Charles XII* donna à *Stanislas Lekzinski*, noble Polonais, la couronne de *Frédéric*, et imposa à celui-ci l'obligation d'écrire une lettre de félicitation à son successeur. On a encore ce monument de sa foiblesse. On sait que le jeune Suédois l'estimoit si peu, que lui cinquième il alla le braver au milieu de sa capitale et d'une garnison nombreuse, manger, causer familièrement avec lui, sans que le monarque détrôné osât lui témoigner autre chose que de la surprise.

[1709.] Si *Auguste* n'avoit pas repris le diadême quand les désastres de *Charles XII* lui en donnèrent la facilité, on pourroit croire que son compliment à *Stanislas* étoit l'expression d'un sentiment louable d'indifférence pour des peuples qu l'avoient dédaigné; mais il ressaisit le sceptre aussitôt qu'il le put. L'autorité est si attrayante! Comme *Auguste*, *Stanislas* fut déposé; comme *Auguste*, il abdiqua, et comme lui il fit des démarches pour remonter sur le trône; mais ses efforts étoient

moins volontaires que commandés par l'obstination de *Charles XII*. *Stanislas*, bon et humain, fut récompensé de ses vertus par la fortune de sa fille, que des circonstances imprévues unirent à *Louis XV*, roi de France. On lui donna la Lorraine, où il mena une vie tranquille au milieu des arts qu'il aimoit, et avec tous les honneurs de la souveraineté sans en avoir les charges.

*Frédéric-Auguste II*, au contraire, régna au milieu des factions. Il éprouva la fureur des conjurations déchaînées non-seulement contre sa puissance, mais encore contre sa vie. Cependant c'étoit un prince humain, bon père, bon mari, assez sociable, de mœurs telles qu'il convient d'en avoir dans une république.

[1734.] Il mourut en 1733. Il étoit naturel que *Stanislas*, son ancien concurrent, reprît la place qu'il lui avoit cédée. Aussi se mit-il sur les rangs; mais il se trouva en tête le fils du défunt; et, quoique favorisé, mais trop peu aidé par la France, dont le roi, *Louis XV*, avoit épousé sa fille, il fut obligé d'abandonner son entreprise. Ce ne fut qu'à travers mille dangers qu'il échappa aux armées russes et saxonnes, réunies en faveur de son compétiteur. Cependant *Frédéric-Auguste III* ne fut universellement reconnu que dans une assemblée nommée *la diète de pacification*, tenue à Varsovie, en 1734. Son règne, après cette première secousse, fut tranquille et pacifique.

A sa mort, arrivée le 5 octobre 1763, son fils,

devenu électeur de Saxe, demanda la couronne que son père avoit portée. Ses démarches furent traversées par la czarine et le roi de Prusse, qui se concertèrent pour faire élire un *Piaste*, c'est-à-dire un gentilhomme polonais. Les vues de ces deux puissances n'étoient point difficiles à deviner. Le roi de Prusse désiroit un roi qui, n'ayant aucune force par lui-même, et réduit à celle de la république, dont ce prince connoissoit la foiblesse, ne seroit jamais en état de s'opposer aux invasions qu'il méditoit. La czarine souhaitoit aussi un *Piaste* par le même motif. Mais un plus pressant, et sans doute encore cher à son cœur, lui faisoit désirer le comte *Poniatowski*, grand panetier de Lithuanie, qu'elle recommandoit vivement à la diète. Outre le plaisir de couronner son favori, *Catherine II* envisageoit l'avantage d'avoir pour voisin un monarque qui lui seroit dévoué, et d'un grand secours dans la guerre qu'elle soutenoit contre les Turcs. Ainsi ce candidat, porté par les deux puissances, monta sans peine sur le trône de Pologne, le 6 septembre 1764.

[1764.] Si jamais prince a dû trouver une couronne épineuse et pesante, c'est *Stanislas Poniatowski*. Dans la crainte que le parti monarchique ne l'emportât sur le républicain dans le gouvernement mixte de ce pays, les diètes, depuis un siècle, s'étoient attachées à circonscrire très-étroitement l'autorité du roi en diminuant ses revenus et affoiblissant l'armée de la couronne. Ainsi *Poniatowski*, en montant sur le trône, se trouva presque sans ar-

gent et sans troupes. Il eut aussi le chagrin de voir que ses deux protectrices, la Russie et la Prusse, loin de l'aider à ramener le calme dans son royaume, agité par d'anciennes factions, ne paroissoient au contraire appliquées qu'à y susciter de nouveaux troubles.

Il y avoit en Pologne une multitude de sectes, que l'on comprenoit toutes sous le nom de *dissidens*. La religion dominante employoit tous les moyens pour comprimer les dissidens, qui de leur côté travailloient sans relâche à s'étendre. C'étoit donc une lutte perpétuelle, dont les catholiques, plus anciens, plus nombreux, appuyés par la faveur des magnats, qui possédoient ou ambitionnoient leurs riches prélatures, seroient à la fin sortis vainqueurs, si les puissances voisines ne se fussent mêlées de la querelle.

Mais la Prusse et la Russie, quinze jours après le couronnement de leur protégé, lui firent présenter un mémoire impérieux et tranchant en faveur des dissidens. Elles ne demandoient pas moins pour eux qu'une liberté de culte indéfinie, et tous les priviléges qui pouvoient les égaler aux catholiques. Le roi, très-embarrassé, après plusieurs négociations inutiles pour rapprocher les parties, remit l'affaire à la décision d'une diète. Elle s'assembla à Varsovie en 1768, et rejeta à une grande majorité la demande des dissidens.

Aidés des deux puissances protectrices, ils ne se regardèrent pas comme vaincus. Ils se confédérèrent

dans plusieurs provinces, et demandèrent une nouvelle diète. Elle fut tenue l'année suivante, aussi à Varsovie, sous le canon des Russes. On y usa de la plus grande violence. Les évêques de Cracovie et de Kiovie, beaucoup de sénateurs et plusieurs magnats furent enlevés, transférés et renfermés dans des forteresses russes, et les dissidens obtinrent tout ce qu'ils voulurent.

Ils se mirent partout en devoir de jouir des priviléges qui leur étoient accordés. Partout les catholiques s'y opposèrent. Comme les dissidens s'étoient confédérés, ceux-ci formèrent aussi la *confédération de Bar*, ainsi nommée du lieu où ils s'assemblèrent. Chacun eut ses marques de distinction. Il ne fut plus permis d'être indifférent, et la guerre civile commença en Pologne avec une extrême fureur.

En vain le roi fit tous ses efforts pour réunir à lui tous les confédérés de Bar, et les engager de prendre en commun des mesures qui auroient pu sauver la patrie. Comme il avoit été quelquefois obligé de fléchir et de faire quelques concessions aux dissidens, si puissamment protégés, les confédérés de Bar s'obstinèrent à regarder *Poniatowski* comme totalement dévoué à la Russie. Jamais ils ne voulurent prendre en lui aucune confiance, et résolurent même de s'en défaire : car on a tout lieu de présumer que c'étoit le but de l'attentat que quelques-uns d'entre eux se permirent.

Le 3 septembre 1771, le prince, rentrant à Varsovie sur les neuf heures du soir, peu accompagné,

se voit environné d'une troupe d'assassins. Ils le font descendre de sa voiture. L'un d'eux appuie un pistolet sur sa poitrine. Le coup est détourné, et la balle perce son chapeau. Un autre lui décharge un coup de sabre sur la tête, et lui fait une large blessure. Ils le traînent entre leurs chevaux, le font monter de force sur un cheval, qui, pressé trop vivement, tombe, se casse la cuisse; et le roi, engagé sous lui, est retiré avec peine, blessé au pied. Comme ils continuoient de l'emmener malgré la difficulté qu'il éprouvoit à marcher, ils entendent de loin une patrouille russe. Aussitôt ils se dispersent; un seul reste auprès du roi, se laisse toucher par ses prières, et le met en sûreté. Les principaux des confédérés désavouèrent cette action, et protestèrent n'y avoir eu aucune part. Cependant, à juger par les aveux des coupables, qui furent presque tous pris et punis, plusieurs des chefs n'étoient pas innocens.

En huit années qui s'étoient écoulées depuis que la Russie et la Prusse troubloient la Pologne, ces deux puissances avoient eu le temps de mûrir le projet qu'elles avoient formé d'envahir chacune les provinces qui étoient à leur bienséance. Elles auroient pu être traversées dans leur entreprise par l'empereur; mais, afin de ne le pas trouver contraire, elles lui proposèrent sa part. Quand tout fut arrangé entre ces puissances, au moment qu'on s'y attendoit le moins, on les vit, dans l'année 1772, en pleine paix, introduire chacune de leur côté une armée en

Pologne, et elles ne manquèrent pas, selon l'usage, de les faire accompagner d'un manifeste.

Il commençoit par une peinture trop vraie des maux qui affligeoient la Pologne, meurtres, incendies, violences de toute espèce, fanatisme, anarchie, qui attaquoient la sûreté publique, ruinoient le commerce, et faisoient un tort notable à la culture des terres. L'auteur du manifeste ajoutoit : « Les liaisons » naturelles entre les puissances limitrophes font » éprouver aux nations voisines de la Pologne les » fâcheux effets de ces désordres. Depuis plusieurs » années elles sont obligées de prendre les mesures » les plus coûteuses pour assurer la tranquillité de » leurs frontières. Dans des circonstances aussi cri- » tiques, les cours de Vienne, de Berlin et de Pé- » tersbourg, craignant que les dissensions domes- » tiques de la Pologne n'entraînent des changemens » dans le système politique de l'Europe, et de plus, » ne voulant pas abandonner au sort des événemens » plusieurs provinces de la république sur lesquelles » les trois puissances ont des prétentions considé- » rables *qu'elles justifieront en temps et lieux*, » s'étant donc respectivement communiqué leurs » droits et prétentions, et *s'en faisant raison en* » *commun*, déclarent qu'elles vont se mettre en pos- » session d'un équivalent, qui sera réglé de manière » à établir dans la suite entre la Pologne et les puis- » sances voisines des limites plus sûres et plus natu- » relles qu'elles ne l'ont été par le passé; et au » moyen de cet équivalent, les trois cours renoncent

» à toutes demandes, prétentions, répétitions de » dommages et intérêts qu'elles pourroient former » d'ailleurs sur les possessions de la république. »

Voilà sur quel titre a été fondé l'envahissement de plusieurs provinces, qui a coûté à la Pologne plus de sept mille lieues carrées, et lui a fait perdre près de cinq millions d'habitans. On convoqua une diète, que les troupes des trois puissances environnèrent, et qui confirma ce partage en 1773. Une autre, assemblée avec les mêmes précautions, en 1775, donna à la Pologne une constitution qui rétablissoit les anciens abus du gouvernement, entre autres le *liberum veto*, par lequel un seul noble pouvoit arrêter toutes les résolutions de l'assemblée nationale, privilége si favorable à l'entretien des factions.

Le roi avoit protesté contre le partage. Cependant plusieurs magnats osèrent le lui reprocher en termes assez peu mesurés; il leur répondit vivement : « Messieurs, je suis las de vous entendre. Le partage » de notre malheureux pays est une suite de votre » ambition, de vos dissensions, de vos disputes » éternelles. C'est à vous seuls que vous devez at- » tribuer vos malheurs. » En effet, plus d'accord et d'union auroit pu mettre la Pologne en état de se soutenir contre la coalition usurpatrice, et peut-être de réparer ses pertes. Elle en eut quelque espérance par le résultat d'une diète qui fut assemblée en 1788. Après plus de deux ans de débats, elle fit enfin, le 3 mai 1791, une constitution qui corrigeoit les vices de celle de 1775, et qui étoit capable d'opérer

la réparation des anciennes pertes, en rendant à la nation son énergie.

Les trois cours s'opposèrent à cette constitution, par la raison qu'elles étoient garantes de celle de 1775. Il se forma des confédérations pour et contre. Le roi accéda à celle de *Targowitz*, qui se déclaroit pour un accommodement avec les trois puissances; mais celles-ci, profitant du désordre général, consommèrent enfin leur projet d'un envahissement complet. Cependant, dans une diète assemblée à Grodno, en avril 1793, elles ne firent que confirmer le partage convenu entre elles, et elles déclarèrent « qu'elles incorporoient dans leurs états respectifs » les provinces de Pologne actuellement tenues par » elles, pour les mettre en sûreté contre les effets » destructifs des systèmes extravagans qu'on cher- » choit à y introduire, et que cette résolution » qu'elles mettoient en exécution étoit ferme et irré- » vocable. »

Le roi, témoin impuissant de ce funeste démembrement, donna sa renonciation au trône par acte signé à Grodno le 21 novembre 1793. Cette abdication fut traitée de lâcheté par quelques zélés Polonais, qui se rassemblèrent sous la conduite d'un chef nommé *Kosciuzko*. Obligés de combattre des armées nombreuses, bien disciplinées et bien munies, le désespoir suppléa souvent chez eux à ce qui leur manquoit. Ils remportèrent plusieurs victoires, et se firent admirer même de leurs ennemis; mais leurs

efforts, partagés entre des succès et des défaites, ne servirent qu'à remplir la Pologne de carnage et de ruines. Ils furent vaincus et dispersés. Alors les prisons se remplirent, on éleva des échafauds, le sang coula; et, par un acte signifié à toutes les puissances de l'Europe, et signé à Pétersbourg, le 3 janvier 1795, les trois puissances s'assignèrent chacune les limites qui devoient les séparer dans le sein de la Pologne qu'elles s'approprioient.

De ce moment, la Pologne, qui, pendant plus de mille ans, avoit figuré en Europe comme puissance souvent redoutable, a été privée de ce titre, et elle subira ce sort humiliant jusqu'à ce que peut-être, entre les partageans, il s'en élève un qui expulse les deux autres et rende à la Pologne son ancien éclat.

Par un acte signé à Pétersbourg le 6 janvier 1797, les trois cours ont pris l'engagement d'éteindre par différentes mesures les dettes de la Pologne, d'acquitter celles du roi, de lui assurer la jouissance de tous ses biens patrimoniaux ou acquis, et de lui payer une pension annuelle de deux cent mille ducats. Il a fixé son principal séjour à Grodno. Le czar *Paul I*, en montant sur le trône, a invité l'infortuné monarque à venir à Pétersbourg, qu'il n'aura sans doute pu revoir sans se rappeler les aventures de sa jeunesse, qui lui promettoient une autre destinée.

Tel est le sort d'un peuple qui a toujours opposé

une digue puissante aux invasions des Ottomans, qui a triomphé des Russes et à porté ses drapeaux victorieux dans le centre de l'Allemagne, et jusque sur les bords du Rhin.

---

## ANGLETERRE,

*grande île dans l'Océan, le long de l'Allemagne, et qui comprend l'Écosse, et s'est joint l'Irlande. Chronologie des rois d'Angleterre depuis Alfred le Grand, en* 871, *jusqu'à Georges III, en* 1780.

VERS le milieu du sixième siècle, les Romains, qui avoient, comme on a vu, envahi l'Angleterre, la quittèrent, rappelés par les besoins de leur empire. On l'appeloit dès-lors *Bretagne*. Les Romains la laissèrent exposée aux incursions des Saxons, peuples du continent sur la rive opposée, dont ils l'avoient jusqu'alors garantie. Ces peuples, de la côte où ils descendirent, s'avancèrent dans les terres, chassèrent devant eux les malheureux Bretons, qu'ils réduisirent au cercle étroit de quelques provinces, et formèrent de leurs conquêtes sept royaumes, qu'on appelle *heptarchie*, c'est-à-dire puissance de sept. La Bretagne subjuguée prit le nom d'*Angleterre*, des Angles, peuple du Holstein, qui sur son passage s'étoit réuni aux Saxons. Les vainqueurs, à leur

tour, furent exposés à l'invasion des Danois, et abandonnèrent à ces nouveaux hôtes des cantons où ceux-ci se fortifièrent avant la fin du sixième siècle.

Dans ce même temps le christianisme pénétra en Angleterre. *Ethelbert*, roi de Kent, un des principaux de l'heptarchie, avoit obtenu en mariage *Berthe*, fille de *Caribert*, roi de Paris, à condition de lui laisser le libre exercice de sa religion. La conduite exemplaire de l'épouse, celle des évêques et des prêtres qu'elle avoit menés avec elle, donnèrent à son époux une opinion si favorable de la doctrine chrétienne, qu'il l'embrassa. Beaucoup de ses sujets l'imitèrent. Le pape *Grégoire*, instruit de ses succès, envoya des missionnaires sous la conduite d'un moine nommé *Augustin*. Ils se répandirent dans les autres royaumes de l'heptarchie, et firent de grands progrès, secondés par les reines, qui travailloient efficacement à la conversion des monarques, leurs époux.

Le zèle de ces princesses étoit fondé en grande partie sur l'intérêt qu'elles et les autres épouses avoient à propager une religion qui, outre les autres bienfaits rendus à l'humanité, bannissoit la polygamie, le divorce, les amours vagues, et rendoit sacrés les droits du mariage. Instruits par des missionnaires presque tous Romains, les rois d'Angleterre ont montré par la suite un grand attachement à la cour de Rome, et une obéissance respectueuse à ses commandemens. Ainsi *Offa*, roi de Mercie, un des sept royaumes, coupable d'assassinat, donna en ex-

piation de ce crime le dixième de ses biens à l'église, soumit son royaume à une redevance annuelle pour la fondation de l'entretien d'un collége anglais à Rome. Toute famille possédant trente sous de rente fut taxée à un sou payable chaque année. Cette taxe, particulière au royaume de Mercie, s'est étendue aux autres sous le nom de *denier de saint Pierre*, quand toute l'Angleterre a été réunie sous le même sceptre par la destruction de l'heptarchie.

Cette réunion a eu lieu à la fin du neuvième siècle. Elle ne se consomma pas tout d'un coup. Les attaques perpétuées des Danois, par un effet contraire à leurs intentions, contribuèrent à cet événement. Chacun de leurs avantages faisoit sentir aux Anglais le besoin d'une résistance bien dirigée, qui ne pouvoit être l'ouvrage que d'une puissance unique. Mais les rois de l'heptarchie, souvent divisés par l'intérêt et la jalousie, n'opposoient à ses conquérans que des forces impuissantes. Par des usurpations ou des alliances, plusieurs de ces petits royaumes se joignirent et opposèrent à l'impulsion des Danois une masse plus imposante. Ainsi l'heptarchie cessa, mais l'unité ne s'établit sans partage que sous le règne d'*Alfred le Grand*.

[871.] Ce prince, aussi célèbre dans les romans que dans l'histoire, est un des meilleurs et des plus grands monarques qui aient occupé le trône d'Angleterre. Il y monta à l'âge de vingt-deux ans, déjà exercé contre les Danois, sous les yeux d'*Ethelred*, son frère aîné, roi de Kent. Ce prince mourut de fatigues.

*Alfred* se chargea, sans hésiter, d'une couronne difficile à soutenir et dont il connoissoit tout le poids. Il continua contre les ennemis de ses pères une guerre dont les commencemens lui furent avantageux. En une année il leur livra huit combats, et fut toujours vainqueur. Mais il arriva de nouvelles colonies à ces étrangers. Les Anglais s'effrayèrent du nombre, et abandonnèrent leur jeune prince. Après avoir erré quelque temps, réduit à un seul serviteur, qu'il fut même obligé de congédier, il se couvrit d'un habit de pâtre, et en fit le métier pendant un an.

Les succès des usurpateurs les enhardissoient à appesantir le joug sur la tête des vaincus. Ceux-ci, opprimés, se défendirent. Ils font quelques tentatives heureuses. *Alfred* apprend leurs succès dans sa retraite. Il les joint. Son nom engage plusieurs de ces déserteurs à revenir sous ses drapeaux. La troupe se grossit. Il se trouve en état de livrer des batailles et de prendre des villes, et enfin de contraindre les étrangers à demander la paix et à recevoir des conditions dures. Afin qu'ils ne pussent pas se relever de cet échec, il établit sur les côtes des navires destinés à croiser et à intercepter les flottes danoises qui essaieroient d'amener des renforts à leurs compatriotes. Ainsi la marine anglaise doit son origine à *Alfred*. Mais ces peuples lui eurent encore une obligation non moins importante, celle d'être réformés et policés par ses institutions et par son exemple.

Son éducation avoit été tellement négligée, qu'à

douze ans il ne connoissoit pas encore les premiers élémens des lettres. Le goût des sciences lui vint de sa mère, qui se plaisoit à la lecture des poëmes saxons, le seul genre d'instruction qu'on eût alors. Mais le fils alla plus loin. Il se mit à étudier avec ardeur la langue latine, qui pouvoit lui donner la clef de beaucoup d'autres connoissances. Quand il fut débarrassé des soins de la guerre, il se dévoua à l'instruction de son pays. Il forma un corps de lois, fonda l'université d'Oxford, et lui donna de grands priviléges, afin d'attirer les savans, qui en effet s'y rendirent de toutes parts. Ce prince joignit l'exemple aux encouragemens. Il avoit une teinture de toutes les connoissances, aimoit la musique, et il a passé pour un des meilleurs poëtes de son temps. Il traduisit en langue saxonne, pour l'instruction de son peuple, une pastorale de saint *Grégoire*, la Consolation de la philosophie, de *Boëce*, l'Histoire ecclésiastique de *Bède*, et les Fables d'*Esope*, qui lui paroissoient propres à faire goûter la morale à un peuple enfant.

*Alfred* rendit sa cour pompeuse. Il étaloit aux yeux de ses sujets les étoffes précieuses et les productions de l'industrie orientale, afin d'inspirer le désir de les imiter. Il encourageoit les manufactures, et il ne manqua jamais de récompenser l'auteur d'une invention utile. On a tracé de lui ce portrait qui convient à si peu de monarques, et même à si peu d'hommes. *Alfred* étoit aussi aimable de sa personne qu'accompli dans ses manières. A le voir, on

se sentoit aussi disposé à l'aimer qu'à le respecter. Les qualités qui semblent les plus incompatibles se confondoient heureusement dans son caractère : il étoit modéré et entreprenant, ferme sans être inflexible, doux et modeste dans la société ; il étoit fier et sévère lorsqu'il commandoit, et l'attention qu'il apportoit à l'exécution rigoureuse de la justice ne l'empêchoit pas de se distinguer par la clémence. Aussi ne doit-on pas être surpris de l'espèce d'enthousiasme que la nation a conservé pour lui. Les historiens l'ont fait auteur de toutes les institutions utiles, et les romanciers ont accumulé sur lui des faits héroïques qui pourroient illustrer plusieurs monarques.

[899.] La postérité d'*Alfred* a occupé le trône d'Angleterre pendant plus d'un siècle. Son fils *Edouard I* lui succéda et gouverna sagement, secondé par sa sœur *Ethelfrida*, digne fille d'*Alfred*. Le fils légitime d'*Édouard* se trouvant trop jeune à la mort de son père, on mit sur le trône *Athelstan* [925], son frère naturel, qui le laissa à *Edmond* [941], le fils légitime. A celui-ci succéda *Edred* [946], son frère. Il étoit très-attaché aux moines, et leur donna l'ascendant sur le clergé séculier. Soit zèle de réforme, soit idée de plus grande perfection, les prêtres du temps d'*Edred* se soumirent au célibat. On remarque que sous lui l'Angleterre devint comme une province du pape. *Edwy* [955], son neveu, fils d'*Edmond*, et qui succéda à *Edred*, parce que le fils de ce dernier étoit trop jeune, ne fut pas aussi favorable aux moines. Il éprouva qu'il

étoit dangereux d'en être regardé comme ennemi. *Saint Dunstan* se déclara ouvertement contre l'imprudent *Edwy*, et souleva le peuple. La reine *Elgiva* prit le parti de son mari, non moins par intérêt que par inclination. Les moines vouloient la faire renvoyer, sous prétexte qu'elle étoit parente de son époux. Le roi tint ferme; mais la reine essuya des traitemens barbares, et *Edwy* fut détrôné et mourut malheureux.

[959.] On mit à sa place *Edgar*, son frère. Trop instruit par un si funeste exemple du risque qu'il pouvoit courir en s'opposant à *Dunstan* et à ses disciples, il leur laissa toute l'autorité qu'ils voulurent. Il en fut payé par une entière complaisance pour ses désordres. Il enleva une religieuse nommée *Editha*, et vécut avec elle comme mari. On ne lui imposa pour pénitence de ce sacrilége que de ne pas porter la couronne dans les cérémonies pendant sept ans. Deux autres mariages qu'*Edgar* contracta sont accompagnés de circonstances singulières. Il arrive par hasard dans un château; la fille de la dame lui plaît. Il la prie de trouver bon que sa fille soit introduite la nuit près de lui. La mère lui substitue une de ses suivantes. Le roi, en s'éveillant, trouve celle-ci de son goût, et la fait passer de son lit sur le trône.

Devenu veuf, on lui vante les charmes d'*Elfride*, fille d'un comte fort riche. Il envoie *Ethelwold*, un de ses favoris, juger si la beauté de cette fille répond à la réputation qu'on lui donne. Le confident, en la voyant, en devient amoureux. Il la re-

présente au roi comme peu digne de son choix, et quand il croit en avoir dégoûté le monarque, lui-même l'épouse. La jalousie est active dans les cours. Elle ne laisse pas long-temps ignorer à *Edgar* qu'on l'a trompé. Il fait assassiner le mari. La veuve, facilement consolée de la mort de celui qui lui avoit fait manquer le trône, accepta volontiers la main qui l'y plaçoit. *Edgar* rendit à l'Angleterre un service qu'elle ressent encore. Il se mit en tête de détruire les loups, et donna à ses sujets l'exemple de chasser vigoureusement ces animaux voraces. Il recevoit en échange de l'argent pour les impôts les têtes de loups qu'on apportoit. Il en extirpa ainsi la race, qui n'a plus reparu dans cette partie de la Grande-Bretagne.

[975.] *Edouard II*, son fils, n'avoit que seize ans. Le trône qui lui appartenoit lui fut disputé par sa belle-mère *Elfride*. L'intrigue ne lui ayant pas réussi, elle fit assassiner ce jeune monarque. Quoique aucun motif religieux n'ait eu part à cette mort, *Edouard* a été qualifié *martyr*. On a donné à son frère *Ethelred*, qui lui succéda [978], un nom anglais qui signifie *jamais prêt*. Il fit voir que les paresseux sont quelquefois à craindre, parce que rien ne leur coûte pour s'exempter de peine. Les Danois, qui avoient inquiété ses prédécesseurs, ne cessoient de le tourmenter lui-même. Ceux qui possédoient de longue main des provinces en demandoient encore, et n'en avoient jamais assez. Ceux qui arrivoient n'étoient engagés qu'à force d'argent à se rembar-

quer. *Ethelred* pèse cet inconvenient dans le secret de son cabinet. Il prend sa résolution, et donne ses ordres. Le 15 novembre 1002, fête de *saint Brice*, un dimanche, jour que les Danois avoient coutume de prendre le bain, ils sont attaqués et massacrés partout le royaume. Les enfans nés de pères danois et de mères anglaises, ou de pères anglais et de mères danoises, ne sont pas épargnés. La sœur même du roi de Danemarck, mariée en Angleterre, quoique chrétienne, après avoir vu égorger ses enfans, subit le même sort par le commandement exprès d'*Ethelred*.

Cette nouvelle, arrivée en Danemarck, remplit tous les cœurs du désir de la vengeance. Les Danois s'embarquent en foule sous la conduite de leur roi. Le *Jamais prêt*, qui auroit dû s'attendre à cette terrible invasion, pris au dépourvu, ou mal secondé, après plusieurs échecs, recourt à l'expédient honteux de proposer d'acheter la paix. La noblesse anglaise, indignée de sa lâcheté, renonce à son obéissance et se soumet aux Danois. *Ethelred* s'enfuit en Normandie, où dominoient aussi des hommes du Nord, mais rivaux et peu amis des Normands d'Angleterre. Ceux-ci abusoient tellement de leurs succès, que les Anglais rappelèrent *Ethelred*. Il reconquit quelques provinces, et laissa son royaume partagé à *Edmond II* [1016], son fils.

*Edmond* a été surnommé *Côte-de-fer* à cause de sa vaillance. Mais cette qualité n'a pas empêché qu'il n'ait été forcé de ratifier le partage fait par son

père avec *Canut*, roi de Danemarck. Ce prince, dès l'année suivante, devint, par la mort prématurée mais naturelle d'*Edmond*, monarque de toute l'Angleterre [1017]. Ce *Canut* a été appelé *le Grand* à cause de ses succès rapides et constans. Dans l'extase où ses courtisans étoient de ses triomphes, ils s'épuisoient en flatteries qui enfin lui déplurent. « Rien, lui répétoient-ils avec emphase, rien n'est » impossible à votre puissance. » Fatigué de ces flatteries, *Canut* se transporte sur le bord de la mer, à la marée montante. Assis sur son trône, il s'écrie d'un ton impérieux : « Flots, je vous défends d'approcher, » et je vous ordonne de reculer ! » Mais les flots avançoient toujours. « Vous voyez, dit-il à ses » courtisans, quelle est ma puissance. Reconnoissez » que celle que vous m'attribuez n'appartient qu'au » maître de l'univers, à celui qui d'un souffle peut renverser les édifices les plus solides de l'ambition et de » la vanité humaine. »

[1039.] A *Canut* succéda *Harold I*, son fils. Il ne jouit pas tranquillement du trône, inquiété par *Hardi Canut*, son frère, qui, par la mort prématurée de *Harold*, posséda seul la couronne. Malgré leurs querelles, ces deux frères s'étoient entendus à écarter deux compétiteurs que leurs droits rendoient dangereux, *Edouard* et *Alfred*, descendans des rois saxons. *Ethelred* les avoit menés en Normandie quand il fut obligé d'y chercher un asile, et ils y avoient été élevés. Pendant la contestation des deux Danois, ils se présentèrent en Angleterre; mais, après

une bataille perdue, *Alfred* fut pris. *Harold* lui fit crever les yeux. Il mourut des suites de ce supplice. *Edouard* regagna la Normandie, son premier asile.

Les frères danois, pendant cette guerre, furent puissamment secondés par un seigneur anglais nommé *Godwin*. Ses richesses et son crédit lui donnoient des prétentions à la couronne. Cette espérance le portoit à appuyer plutôt des étrangers, qui seroient toujours regardés comme des usurpateurs, que des princes d'une race qui avoit pour elle l'affection de la nation. Mais les efforts de *Godwin* n'empêchèrent pas qu'à la mort de *Hardi Canut*, *Edouard III*, le frère de l'infortuné *Alfred*, ne fût rappelé de Normandie et élevé sur le trône.

[1042.] Son règne fut long et assez tranquille. Il étoit fort pieux. Son exactitude aux devoirs religieux lui a fait donner les surnoms de *saint* et de *confesseur*. La partie la plus méritoire de son administration est l'attention qu'il donnoit à l'exercice de la justice. Sa succession, faute d'enfans, lui causa des sollicitudes. Il ne pouvoit douter que sa couronne ne fût ambitionnée par *Harold*, fils de *Godwin*. Ce seigneur gagnoit le peuple par son affabilité, et les nobles par ses largesses. Dans le dessein de rompre ses mesures, *Édouard* fit venir de Hongrie un de ses neveux, fils de l'infortuné *Alfred*. Ce prince mourut en chemin. Il laissoit un enfant en bas âge, nommé *Edgar*. *Édouard* disposa du sceptre en sa faveur et le mit sous la tutelle de *Guillaume*, duc

de Normandie, fils bâtard de *Robert*, qui lui avoit été d'une grande ressource dans ses infortunes. Par reconnoissance, il appela au trône le tuteur, fils de son ami, en cas de mort du pupille.

Lorsque *Édouard* mourut, *Harold II* avoit si bien pris ses mesures, qu'il ne fut pas seulement question d'*Edgar*, petit-neveu du défunt. Ce prince promettoit peu. La foiblesse de son esprit étoit connue. *Harold* se plaça donc sur le trône [1066], du consentement de la noblesse et du peuple. Il avoit un frère, nommé *Tosti*, intrigant, et avec lequel il avoit toujours mal vécu. *Tosti* n'étoit pas estimé de la nation; ne pouvant exciter une révolte contre son frère, il alla lui chercher des ennemis en Danemarck et en Norwége, et débarqua à la tête d'une armée. Son but étoit de chasser du trône son frère, ou de le partager. Il y eut une sanglante bataille. *Harold* fut vainqueur, mais il perdit l'élite de ses troupes.

Dans le même temps abordoit un compétiteur contre lequel il auroit eu besoin de toutes ses forces. *Guillaume*, duc de Normandie, avoit traversé la mer pour se mettre en possession de la tutelle qu'*Édouard* lui avoit déférée. Il prétendoit que l'Angleterre étoit opprimée par *Harold*, et le traitoit d'usurpateur. Il ne venoit, disoit-il, que sur les instances des seigneurs anglais, dont un grand nombre à la vérité dédaignoient d'obéir à un homme qui avoit été leur égal. En mettant pied à terre, *Guillaume* renvoie ses vaisseaux, pour faire voir à ses soldats qu'ils n'ont d'autre ressource que la victoire. *Harold*

croit le tenter par une grande somme d'argent, il la rejette avec mépris, et propose à son tour à *Harold* de lui céder la couronne, ou qu'il ait à lui en faire hommage, et qu'ils s'en rapportent tous deux à l'arbitrage du pape, dont apparemment *Guillaume* étoit sûr. « Point d'autre arbitre, répond *Harold*, que le » dieu des batailles; il en décidera. » Le combat s'engage avec fureur dans un lieu nommé *Hastings*. Le carnage fut affreux. Quinze mille Normands couvrirent le champ de bataille; mais il y resta beaucoup plus d'Anglais. *Harold* tomba percé d'une flèche en combattant vaillamment, et abandonna avec la vie la couronne au vainqueur.

[1067.] *Guillaume I* commença la dynastie des rois normands en Angleterre. On l'a surnommé *le Conquérant*. Son gouvernement a deux époques remarquables. Dans la première, par sa clémence et sa justice, il se rendit l'objet de l'admiration universelle. Ces vertus lui confirmoient l'autorité que le hasard d'une bataille lui avoit donnée. On convient que, s'il s'étoit trouvé quelque chef anglais capable de recueillir les débris de la défaite, on auroit pu lui disputer le trône avec succès; mais la terreur lui fit ouvrir les portes des villes les plus considérables, et amena à ses pieds les seigneurs les plus distingués. Le conquérant les reçut bien. Il leur confirma leurs titres, donna à *Edgar*, l'héritier de l'ancienne famille royale, le comté d'Oxford, et le traita avec la plus grande cordialité, affectant néanmoins de ne voir

en lui que le neveu d'*Édouard le confesseur*, sans lui reconnoître aucun droit au trône, que lui-même se glorifioit de tenir à titre de conquête.

Les affaires étant à peu près arrangées, il partit pour la Normandie, avec la précaution d'emmener les principaux seigneurs anglais, sous prétexte de ne pouvoir se passer des agrémens de leur société ; mais en effet pour s'honorer lui-même par ce brillant cortége et pour les faire servir d'otages. Il eut soin aussi de confier à ses compatriotes les charges les plus importantes et qui donnoient le plus de pouvoir. Attentif à se réserver exclusivement le droit de l'épée qui lui avoit frayé le chemin du trône, il désarma Londres et les autres villes dont la population pouvoit inspirer des défiances, et mit des garnisons normandes dans les forteresses les plus importantes.

Peut-être la précaution d'emmener tant de seigneurs fut-elle plus nuisible qu'utile au conquérant. S'ils fussent restés attachés à *Guillaume* par ses bons traitemens, ils auroient pu ralentir le progrès du mécontentement que quelques nobles moins favorisés propagèrent dans la nation. La haine fut portée au point qu'il y eut une résolution prise de massacrer les Normands en un seul jour, dans tout le royaume, pendant l'absence de *Guillaume*. Cet affreux complot alloit s'exécuter, lorsqu'il fut découvert et prévenu. Le sang des principaux complices coula sur les échafauds, avant même le retour du conquérant, que cette conspiration rappela en Angleterre plus tôt

qu'il ne se l'étoit proposé. Il revint avec des dispositions pour ses nouveaux sujets toutes différentes de celles qu'il avoit en partant pour la Normandie.

N'ayant pas réussi à se les attacher par la douceur, il se propose de les tenir du moins en bride par la crainte, et de tirer tout le parti possible de sa conquête. En conséquence, il rétablit ou augmente les anciens impôts qu'il avoit supprimés ou modérés. On murmure, on se plaint. Il les aggrave encore. Trop fidèles imitateurs de leur duc, sûrs de ne lui pas déplaire en tourmentant les Anglais, les Normands exercent toute sortes de vexations. L'oppression excite la haine, souffle le désir de la vengeance. Si les Normands respectoient peu la vie des Anglais, il ne se passoit non plus guère de jours qu'on ne trouvât des Normands assassinés dans les bois et sur les chemins. La terreur les saisit à leur tour. Ils fuient en troupes cette terre couverte de piéges et d'embûches. Des gouverneurs même demandent à *Guillaume* la permission de se retirer en Normandie.

*Guillaume* se voit par cette désertion à la veille de rester seul entre les mains des Anglais. Cette crainte lui fait prendre une résolution désespérée. C'étoit principalement dans les provinces du Nord que s'exerçoit ce système d'assassinats. Le conquérant s'y transporte à la tête d'une armée. Il abandonne les plus belles contrées à la fureur des soldats. Les maisons sont renversées et réduites en cendres ; on enlève les troupeaux ; les instrumens d'agriculture sont brisés ; les habitans fuient éperdus sans pouvoir rien em-

porter, exposés à mourir de faim et de misère. Le monarque irrité confisque les propriétés des nobles, et en envoie une partie en Normandie. Ceux qui demeurent, restes de familles anciennes et honorables, ont la douleur de voir leurs châteaux occupés et leurs terres possédées par des Normands de la plus basse extraction. Quant aux gens du peuple, s'ils osoient se défendre, le féroce vainqueur leur faisoit couper un bras ou une jambe, ou arracher un œil, et les relâchoit en cet état, afin que l'aspect de ces infortunés, se traînant dans les cantons voisins, inspirât la terreur et préparât la soumission.

A la vue de ces barbaries, *Edgar*, quoique toujours traité avec distinction, craignit qu'elles ne s'étendissent jusqu'à lui, et s'enfuit en Ecosse. Le roi *Malcolm* le reçut bien, et épousa sa sœur aînée. Il en eut une fille dont la postérité a réuni dans la suite les deux races royales saxonne et normande. Après quelque temps, *Edgar*, guéri de sa frayeur, revint en Angleterre, et y vécut comme un simple particulier sans ambition. Il trouva son canton un peu pacifié par les dernières précautions que *Guillaume* avoit prises. Lorsque ce prince envahit l'Angleterre, il eut pour lui les évêques et les prêtres, parce que le pape le favorisoit; mais ce même clergé ne put voir ses nouvelles vexations sans murmurer. Le conquérant, appréhendant les suites de ce mécontentement, emmène les évêques anglais prisonniers en Normandie, leur substitue des prêtres normands, et remplit les autres places éminentes du clergé séculier et régulier

par ses compatriotes. Ce moyen de changer l'opinion d'un peuple réussit à *Guillaume*, et assura à sa postérité la couronne qu'il avoit conquise.

Quelque redouté que fût ce prince, *Robert*, son fils aîné, osa se révolter contre lui. Il demandoit un apanage que son père lui refusoit. La guerre éclata entre eux et se fit avec vivacité. Dans une des rencontres qui furent fréquentes, le roi et le prince se trouvèrent par hasard en face l'un de l'autre. Leurs visières baissées les empêchoient de se reconnoître. Ils se combattirent avec fureur. Après plusieurs assauts, le fils blesse le père au bras et le désarçonne. Au cri que fait *Guillaume*, *Robert* le reconnoît, se jette à bas de son cheval, se précipite à ses pieds et lui demande pardon. Mais le père, peu maître de son ressentiment, le charge de reproches et de malédictions. Cependant il le reçut en grâce à la prière de *Mathilde*, mère du prince, avec laquelle *Guillaume* vécut trente-trois ans dans la plus tendre union.

Afin d'établir une exacte proportion dans le paiement des taxes, *Guillaume* ordonna une description de toutes les terres de l'Angleterre, et en traça lui-même le plan. Rien n'y fut oublié, l'étendue, la valeur, la différence des terrains, prés, bois, terres labourables, les noms des propriétaires, jusqu'au nombre des esclaves et des bestiaux. Ainsi, au milieu du tumulte des armes, dans un royaume à peine affermi, après de rudes secousses, *Guillaume* fit ce qu'ont plusieurs fois inutilement tenté en pleine

paix des rois jouissant d'une autorité absolue et sans trouble.

On reproche à *Guillaume* sa passion excessive pour la chasse. Elle lui fit dévaster, près de son palais de Winchester, environ quinze lieues de pays pour planter une forêt où il pût prendre ce plaisir. On abattit les maisons et on chassa les habitans. Ce plaisir de prince fut interdit sous les plus rigoureuses peines. Quiconque tuait une bête fauve, cerf, sanglier, lièvre même, devoit être puni par la perte des yeux, tandis que le meurtre d'un homme pouvoit se racheter par une somme modique. Telle est la bizarrerie des opinions, quand c'est la passion qui les règle. En rendant d'ailleurs justice aux grandes qualités de *Guillaume*, courage et habileté à la guerre, capacité dans le conseil, on ne peut dissimuler qu'il fut vindicatif, implacable, que ses projets ambitieux ne furent jamais suspendus, ni par les lois de l'équité, ni par les règles de la bienfaisance : aussi étoit-il plus craint qu'aimé. Il laissa quatre fils. Trois seulement ont joué un rôle, *Robert*, *Guillaume* et *Henri*.

[1087.] Soit prédilection pour *Guillaume II*, son second fils, soit ressentiment de l'indocilité de *Robert*, son aîné, le conquérant de l'Angleterre fit connoître, les uns disent par testament, les autres de vive voix, qu'il désiroit que le sceptre fût donné à *Guillaume*, la Normandie à *Robert*; et il n'attribua à *Henri*, le troisième de ses fils, qu'une somme assez modique. Mais le moins bien traité devint par la suite

le mieux partagé. Par la conduite de *Robert*, tant du vivant de son père qu'après sa mort, il paroît qu'il étoit turbulent, impolitique, et manquoit totalement de prudence. Il laissa partir *Guillaume*, son frère, de Normandie, au moment où leur père expiroit, sans faire d'efforts pour le retenir, ou du moins sans le suivre pour revendiquer son droit; et quand le cadet se fut bien assuré de la couronne par la saisie des trésors de son père, par ses largesses et des promesses à tout le monde, l'aîné déclara ses prétentions, et descendit en Angleterre avec une armée. Les principaux seigneurs des deux côtés, avant qu'on en vînt aux mains, ménagèrent entre les deux frères un traité, dont la principale condition étoit qu'en cas de mort sans enfans, les états du décédé appartiendroient au survivant. *Henri*, le troisième frère, réclama contre cette convention; mais on n'en tint aucun compte. Les frères ne lui laissèrent que le patrimoine qu'il tenoit de son père; ce qui le réduisit à mener une vie d'aventurier.

*Robert* retourna dans la Normandie. Qu'il se soit laissé entraîner par la manie des croisades, c'étoit la contagion du siècle; mais ce qui prouve une imprudence inexcusable, c'est que, pour se faire une armée nombreuse, pour tenir un état brillant entre les princes entichés de la même folie, il offrit à son frère *Guillaume* de lui engager le duché de Normandie pour dix mille marcs d'argent qui lui seroient payés comptant. Le roi d'Angleterre n'eut garde de manquer un si bon marché. L'engagement étoit pour cinq ans,

pendant lesquels *Robert* devoit se rembourser de sa somme et des intérêts par les revenus de la province, et il devoit la remettre ensuite à son frère. Mais, vu le caractère de *Robert, Guillaume* avoit droit de se flatter que cette première démarche le mèneroit à réunir les deux souverainetés sous son sceptre. Un événement imprévu coupa la trame de sa vie et de ses projets ambitieux. Pendant qu'il chassoit dans cette forêt plantée entre les ruines des habitations voisines de Winchester, sur cette terre arrosée du sang des sujets du conquérant, un courtisan de sa suite décocha une flèche qui frappa le tronc d'un arbre, retomba sur le roi et lui perça le cœur.

[1100.] Si *Robert* s'étoit trouvé en Normandie à la mort de son frère, il est probable que, suivant les stipulations faites entre eux, il seroit monté sans obstacle sur le trône; mais, en revenant de Palestine, où il avoit acquis beaucoup de gloire, il passe par l'Italie, s'y marie et consume une année en plaisirs. *Henri I*, ce frère disgrâcié et errant, n'ayant rien à perdre et tout à gagner, à la nouvelle de la mort de *Guillaume*, vole en Angleterre, s'empare des trésors et se fait proclamer roi. Une seconde fois, *Robert* trouva un de ses frères installé quand il voulut revendiquer le trône, et il fut encore plus malheureux que la première fois dans ses efforts. Non-seulement *Henri* se fit céder la couronne d'Angleterre aux mêmes conditions que *Guillaume* se l'étoit assurée, mais il ne laissa pas même la Normandie à son malheureux aîné. La conduite de ce prince, plus

inconsidéré que méchant, avoit fait beaucoup de mécontens. *Henri* les écouta, les appuya, joignit ses drapeaux à ceux des confédérés, et fit enfin son frère prisonnier. Il le confina en Angleterre dans un château où l'infortuné traîna pendant vingt-huit ans une vie pleine d'ennui. Ainsi la Normandie fut de nouveau jointe à l'Angleterre.

*Robert* avoit un fils nommé *Guillaume*. Pendant que son père gémissoit dans les fers, il fit des tentatives pour recouvrer son patrimoine. Il fut d'abord secouru par *Louis-le-Gros*, roi de France. Mais quand à l'aide de cette diversion le Français eut obtenu de l'Anglais des terres qu'il désiroit, il fit une paix dans laquelle, selon l'ordinaire, les intérêts du protégé furent totalement négligés. Le prétendant mourut huit ans après.

*Henri* n'avoit qu'un fils, nommé *Guillaume* comme son cousin, et doué des plus belles qualités. Si jamais il y eut un coup funeste pour un père tendre et ambitieux, ce fut l'accident qui lui enleva ce fils à la fleur de son âge. Le jeune prince partoit de Normandie à la suite de son père, mais sur un autre vaisseau. Les matelots, ivres, jettent le navire sur un rocher. Il s'entr'ouvre : le prince est englouti avec cent quarante jeunes seigneurs des premières familles d'Angleterre et de Normandie. Il n'échappa qu'un homme pour porter au roi la certitude de son malheur. Depuis ce moment *Henri* fut plongé dans une tristesse profonde. Il mourut en Normandie, où il étoit retourné. Son goût pour les lettres et leur progrès lui ont mérité

le nom de *Beau-Clerc*, qui signifie savant. On ne lui reproche de défaut notable que trop de passion pour les femmes. On ne peut l'absoudre de cruauté envers son frère, qu'il laissa languir dans une obscure prison, ni d'injustice envers son neveu, qu'il auroit dû laisser jouir de la Normandie.

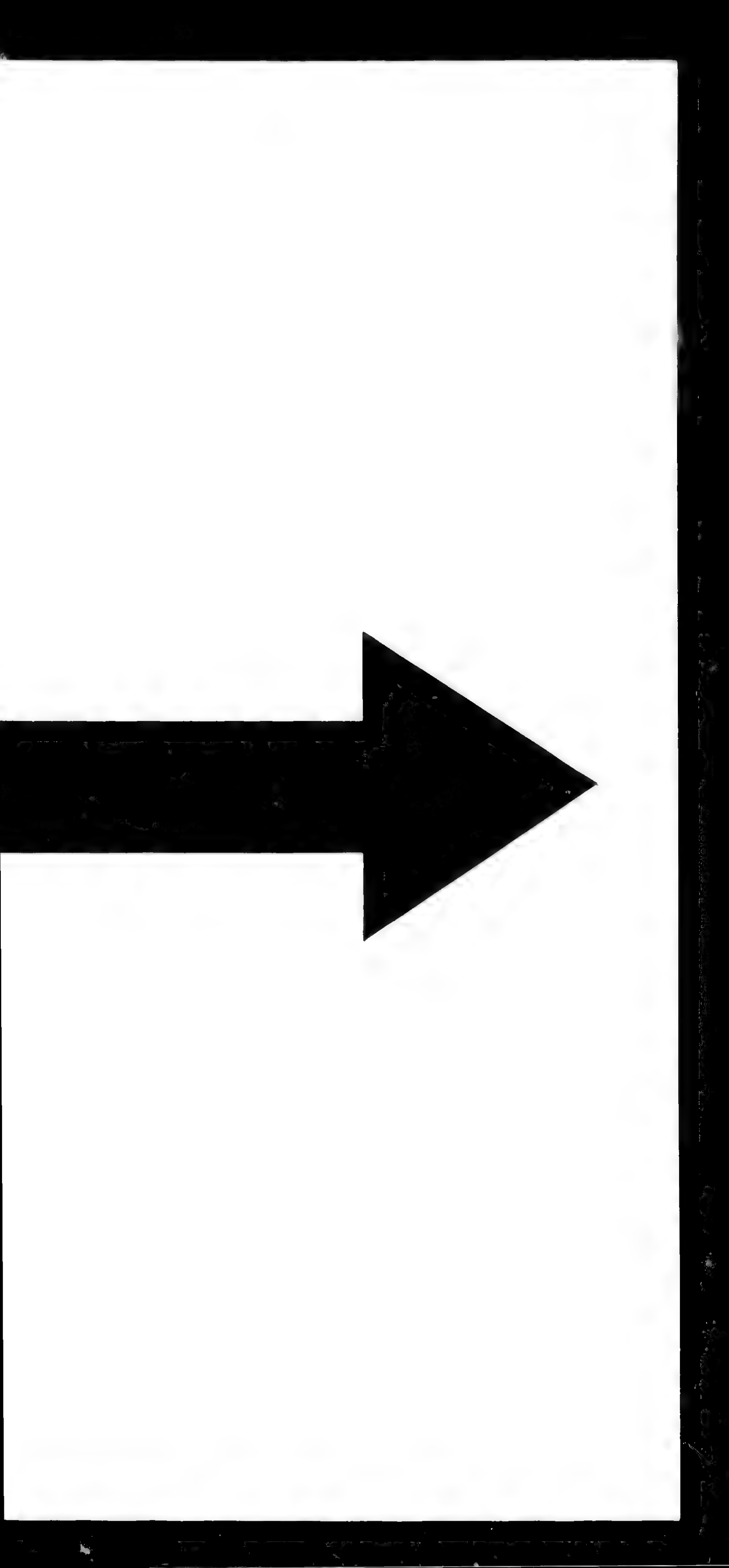
[1135.] Il restoit à *Henri* une fille légitime, nommée *Mathilde*, veuve de l'empereur *Henri V*: elle s'étoit remariée à *Geoffroi Plantagenet*, fils du comte d'*Anjou*. Elle en eut plusieurs enfans. L'aîné se nommoit *Henri* comme son grand-père. Ce roi, après avoir perdu son fils, enseveli dans les flots, avoit fait reconnoître par la noblesse d'Angleterre et de Normandie sa fille héritière de tous ses états. Il mourut dans la confiance qu'elle ne trouveroit aucun compétiteur ni opposant à sa succession. Mais il avoit un neveu nommé *Etienne*, fils d'une de ses sœurs nommée *Adèle*, comtesse de Blois, qui se crut autant de droit au sceptre que sa cousine. Il avoit été élevé à la cour de son oncle, avec beaucoup de soin et d'affection, et s'y étoit fait des amis. Moitié force, moitié ruse, il s'empara des trésors du défunt, prodigua des grâces, des largesses, des exemptions d'impôts, et se fit reconnoître roi d'Angleterre; mais *Mathilde* conservoit un parti considérable et si nombreux, que, mettant pied à terre dans l'île seulement avec quarante chevaliers, elle se trouva bientôt une armée, par l'affluence des soldats qui accoururent sous ses drapeaux.

Dès le premier combat, *Etienne* fut fait prison-

nier. Mais sa disgrâce lui fut favorable. Les grands, dans la crainte que la reine, étant sans compétiteur, ne devînt trop puissante, firent relâcher *Etienne*. *Mathilde*, mécontente, ou se retira ou fut contrainte de fuir au-delà de la mer. Elle avoit un fils, nommé *Henri*, qui soutint les droits de sa mère et les siens avec assez de succès pour qu'*Etien*[illegible]timât heureux que, par un compromis, [illegible]sât la couronne sa vie durant; à condition [illegible] sa mort, quoiqu'il eût un fils nommé *Guillaume*, elle reviendroit au prince *Henri*, et que *Guillaume* se contenteroit des comtés de Boulogne et de Blois, qui étoient le patrimoine de son père. Afin d'ôter tout ombrage au roi, le fils de *Mathilde* quitta l'Angleterre, après avoir été reconnu solennellement héritier présomptif de la couronne. *Etienne* ne la laissa pas désirer long-temps. Il mourut un an après, n'ayant été ni taché de vices ni décoré de vertus.

[1154.] Le plus riche prince de l'Europe en contrées fertiles, le plus malheureux en femme, et le plus infortuné des pères, fut *Henri II*, la tige de la dynastie des *Plantagenets*. Il tenoit de son père l'Anjou, la Touraine et le Maine; de sa mère, l'Angleterre et la Normandie. Il épousa *Eléonore*, héritière d'Aquitaine, divorcée avec *Louis-le-Jeune*, et en eut la Guyenne, le Poitou, la Saintonge, l'Auvergne, le Périgord, l'Angoumois et le Limousin. Il maria son troisième fils, presque enfant, à l'héritière de Bretagne, ce qui lui donna encore la possession de cette province; enfin il conquit l'Irlande.


[redacted]



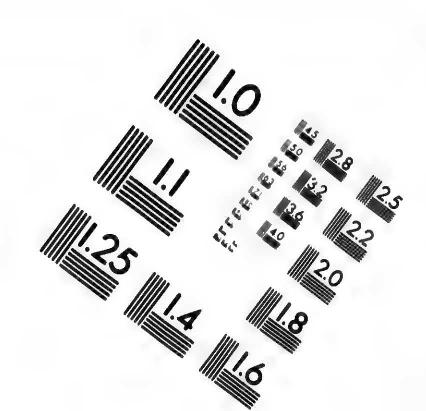
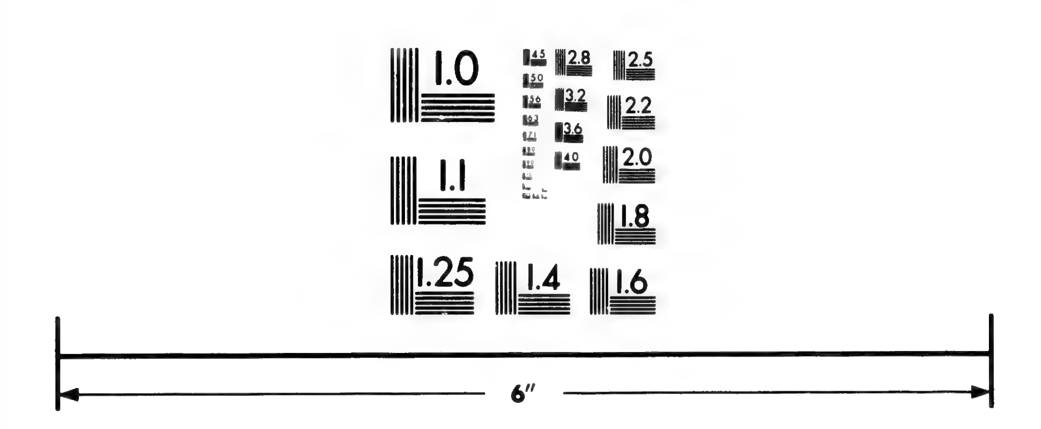


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8


1.0

Dans des états si étendus, il ne faut pas croire que la puissance d'un roi partagé entre tant de soins n'ait point trouvé d'obstacles. En Angleterre surtout, les troubles des derniers règnes avoient introduit une aristocratie destructive de l'autorité souveraine. Les grands seigneurs, attachés aux frères et aux neveux, rivaux qui se disputoient la couronne, avoient, de l'aveu de ces princes, fortifié leurs châteaux, de sorte que l'île entière se trouvoit couverte de forteresses gardées ou par les vassaux de ces seigneurs, ou par des brigands soldés, tirés du continent. Ces propriétaires titrés s'arrogeoient le droit de battre monnoie et d'exercer une juridiction indépendante du monarque. Le clergé, dans cette anarchie générale, avoit aussi fortifié ses possessions, et s'y attribuoit des droits régaliens.

*Henri*, déterminé à réformer ces désordres, jugea ou plus aisé ou plus nécessaire de commencer par le clergé, qui aux autres abus joignoit celui de se croire exempt de toute loi pénale; de sorte qu'un clerc, quelque crime qu'il eût commis, meurtre, viol ou autre aussi grave, ne pouvoit subir de châtiment plus fort que celui de la dégradation. Comme si la fortune eût été d'accord avec le désir du roi, l'archevêché de Cantorbéry, le plus riche bénéfice de l'Angleterre, vint à vaquer. *Henri* y fit nommer *Thomas Becket*, fils d'un simple bourgeois de Londres, mais en qui le monarque avoit reconnu tant de capacité, qu'il l'avoit pourvu de la dignité de chancelier et comblé de grandes richesses. *Henri* le pré-

féra, parce qu'il lui avoit paru disposé à entrer dans ses vues pour la réforme du clergé.

Mais, aussitôt que *Thomas* tint la crosse en main, il changea totalement de sentiment comme de conduite. Il avoit été jusqu'alors le plus fastueux des hommes : ses habits, ses ameublemens étoient de la plus grande recherche, et sa table somptueusement et délicatement servie. On le vit à la bonne chère et au luxe substituer les dehors contraires, une simplicité qui tenoit de la malpropreté, une table plus que frugale, la haire et le cilice, des flagellations fréquentes, et, au lieu de la société des courtisans aimables, la compagnie de personnes graves, qui faisoient profession d'une grande austérité de mœurs. Afin d'être moins dépendant du roi, il lui remit sa charge de chancelier. Néanmoins, comme la magnificence est nécessaire pour imposer au vulgaire, il conserva le faste de sa maison.

Dès la première tentative que fit le monarque pour opérer la réforme, il y trouva l'archevêque contraire. Les conférences qu'il eut avec le prélat, ses raisons, ses menaces, ses prières, ne servirent à rien. *Becket* persévéra dans son opiniâtreté. Il s'agissoit de quelques droits abusifs attachés à l'archevêché même. Le prélat n'en voulut abandonner aucun. Le roi le fit condamner dans une assemblée du clergé. Il en appela au pape. On saisit ses biens; on lui imposa des amendes; il paya, et n'en fut pas moins ferme. Mais, sur une accusation de désobéissance et de félonie, il prit la fuite et se sauva en France. Il y ren-

contra le pape, dont il fut très-bien accueilli, comme martyr des priviléges ecclésiastiques. Le roi de France, *Louis-le-Jeune*, lui rendit aussi son asile le plus agréable qu'il put, ne fût-ce que pour mortifier le roi d'Angleterre. Il y avoit entre ces deux princes une antipathie secrète, qu'on croit avoir été fortifiée par le dépit qu'eut *Louis* de voir passer entre les bras de *Henri Eléonore*, qu'il avoit répudiée.

Tant de personnes s'entremêlèrent de la querelle entre le roi et l'archevêque, qu'il y eut un accommodement sur les points les plus urgens; mais il y resta toujours matière à dispute. Le roi dut en prévoir une mauvaise issue, par la manière dont le prélat se comporta. Son retour en Angleterre fut un vrai triomphe. Loin de se dérober aux honneurs excessifs qu'on lui rendoit, il s'y prêtoit avec vanité. Quand cette vénération générale l'eut convaincu de l'attachement du peuple, il commença, comme il avoit fait auparavant, à l[illegible] ses anathèmes sur tous ceux qui avoient secondé le roi dans ses intentions. Tous ceux qui en étoient frappés, barons, prélats et autres, se rendirent auprès du roi en Normandie pour lui porter leurs plaintes.

En voyant arriver cette foule de personnes persécutées, de tous états, le roi, excessivement agité, s'écrie : « Quoi donc ! entre tous ceux que j'ai obligés » il ne s'en trouvera aucun qui me venge de ce prêtre » audacieux ! » Ces paroles furent comme la foudre. Une fois lancée, *Henri* ne put plus la retenir. On vient lui rapporter que quatre jeunes gens qui l'avoient

entendu sont partis avec de mauvaises intentions contre l'archevêque. Il fait courir après eux. On ne peut les joindre. Ils arrivent, vont droit au palais du prélat, et l'accablent de reproches. Le feu de la colère étinceloit dans leurs yeux. Il croit leur échapper en se sauvant dans l'église. Ils le suivent et le massacrent au pied de l'autel. Ce forfait fit un bruit horrible en Angleterre. Le roi n'eut pas de peine à se disculper du fait; mais il crut de la prudence de se punir lui-même de l'avoir occasionné, et en demanda l'absolution. Il l'obtint des évêques auxquels il s'adressa, à condition qu'il se soumettroit à toutes les réparations que le souverain pontife exigeroit. Cette cruelle affaire ne fut jamais totalement assoupie. Elle mêla toujours son amertume aux autres chagrins auxquels *Henri* fut exposé le reste de sa vie.

Il en eut d'assez cuisans d'*Eléonore*, sa femme, et se les attira; ou plutôt, comme il arrive d'ordinaire, les deux époux se rendirent coupables chacun de leur côté. Cette princesse, vive et galante, avoit épousé par inclination *Henri*, lorsqu'il n'étoit encore que comte d'Anjou; mais, à la vérité, avec l'expectative certaine de la couronne d'Angleterre. Elle crut qu'outre le droit que lui donnoient ses charmes, en récompense des beaux états qu'elle apportoit en dot, elle pouvoit compter sur la tendresse de son époux. Il n'en manqua pas absolument à son égard; mais elle la vouloit exclusive. *Henri* la partagea entre elle et la célèbre *Rosemonde*. Cette infi-

délité irrita la fière *Eléonore*. Elle jura de se venger. Pour y réussir, elle fit révolter ses propres enfans contre leur père.

Le monarque avoit fait reconnoître *Henri*, son fils aîné, successeur au royaume d'Angleterre, au duché de Normandie, aux comtés d'Anjou, du Maine et de Touraine. A *Richard*, son second fils, il avoit assuré en apanage le duché de Guyenne et le comté de Poitou. A *Geoffroi*, le troisième, la Bretagne, dont il lui avoit fait épouser l'héritière; il destinoit à *Jean*, le quatrième, le royaume d'Irlande, qu'il venoit de conquérir, et négocioit son mariage avec *Adélaïde*, seule fille de *Humbert*, duc de Savoie et de Maurienne, qui devoit lui apporter en dot des domaines considérables dans le Piémont, la Savoie, la Bresse et le Dauphiné.

Mais, en assurant à ses enfans l'Angleterre et ses états de terre-ferme, *Henri* prétendoit ne s'en pas dépouiller. Les enfans comptoient pour peu de chose l'espérance sans jouissance. *Henri*, l'aîné, appuyé du roi de France, dont il avoit épousé la fille, osa proposer à son père de lui céder l'Angleterre ou la Normandie. La prétention de *Henri* fut bientôt imitée par ses frères *Richard* et *Geoffroi*. A l'instigation de leur mère, ils demandèrent à leur père la possession des domaines qui leur avoient été assignés. Sur son refus, ils se retirèrent à la cour de France.

*Éléonore* comptoit les y suivre, sans être retenue par la honte du rôle de suppliante qu'elle alloit

jouer dans un royaume où elle avoit été souveraine. Elle avoit déjà endossé un habit d'homme ; mais elle fut arrêtée et confinée dans un lieu sûr. On vit alors le meilleur et le plus indulgent des pères en division ouverte avec sa famille ; la reine, son épouse, mère de ses enfans, les exciter à la révolte. Trois jeunes princes parvenus à peine à l'âge de puberté, osèrent proposer à un grand monarque, leur père, dans la vigueur de l'âge, et au plus haut degré de sa gloire, d'abdiquer sa couronne ; enfin plusieurs souverains, entre autres le roi de France, donnèrent à l'univers le spectacle scandaleux d'une ligue formée pour appuyer la rébellion des fils contre leur père.

Les possessions de *Henri* sur le continent furent attaquées par le roi de France, les comtes de Flandre et de Boulogne, et les barons de Bretagne, auxquels s'étoient joints les trois princes anglais. Le monarque résista à cette confédération, de manière qu'on lui demanda une conférence. Elle se tint près de Gisors. Le père eut la douloureuse mortification d'y voir ses trois enfans du côté de ses ennemis. Sa prudence ne lui permit pas d'abdiquer la couronne, ni aucune partie de ses souverainetés ; mais sa tendresse leur accorda tout ce qu'ils purent désirer d'ailleurs en domaines et en revenus.

La politique eut peut-être aussi part à ces concessions ; car *Henri* se voyoit menacé d'une révolte en Angleterre. Le préjugé des peuples, et les suites funestes qu'il pouvoit avoir, le déterminèrent à un

pélerinage au tombeau de *Thomas Becket*, qui étoit regardé comme un saint. Il n'auroit peut-être pas été sûr pour le monarque de se dispenser de cet acte de dévotion, que le pape lui avoit enjoint en réparation du meurtre. *Henri* se prosterna devant ces vénérables reliques, passa une nuit et un jour auprès d'elles, jeûnant et priant, et présenta ses épaules nues à la discipline. Le lendemain de cette cérémonie il reçut la nouvelle d'une victoire remportée par son armée sur le roi d'Écosse, qui fut fait prisonnier. On ne manqua pas de publier que ce triomphe étoit une récompense de sa piété. En présumant, comme on doit le croire, que la même Providence qui récompense la vertu punit aussi le crime, on a dû regarder la mort de *Henri* et de *Geoffroi*, qui arriva dans ce temps, comme un châtiment de la révolte.

*Geoffroi* laissa enceinte la duchesse de Bretagne, sa jeune épouse. Elle accoucha d'un fils, qui fut nommé *Arthur*. Les droits de *Henri* échurent à *Richard*, devenu l'aîné. Il ne fut ni moins ambitieux, ni plus modéré dans ses prétentions contre son père. L'indulgent *Henri*, dans la vue de se procurer quelques années tranquilles, se prêta à un accord par lequel il promit de pardonner à tous ceux qui avoient trempé dans la révolte. Quand on lui en présenta la liste, il fut frappé d'étonnement d'y voir le nom de son fils *Jean*, celui de ses enfans qu'il avoit le plus tendrement aimé.

Le malheureux père, déjà accablé de fatigues et

de chagrin, se sentant frappé par un endroit si sensible, s'abandonna aux transports du désespoir. Il maudit le jour où il avoit reçu l'être, et prononça aussi contre ses enfans rebelles des malédictions qu'aucunes sollicitations ne purent lui faire rétracter. Privé des consolations domestiques, si nécessaires en atteignant l'âge des infirmités, le sentiment profond de ses malheurs détruisit sa santé. Il fut attaqué d'une fièvre lente, qui le conduisit au tombeau à cinquante-huit ans, après trente-cinq de règne.

*Henri* réunissoit les qualités de grand guerrier et de sage administrateur. Sa physionomie étoit animée et prévenante, sa conversation agréable, son élocution aisée et persuasive. Les momens que lui laissoient les soins du gouvernement, il les passoit à lire ou bien à converser avec des gens instruits. Les connoissances qu'il acquit par ces moyens l'ont mis au-dessus de tous les princes de son siècle. Les arts de luxe étoient encore bien informes de son temps. On peut en juger par ce qui est rapporté de la magnificence de *Thomas Becket* lorsqu'il étoit chancelier. Personne, disent les écrivains contemporains, ne l'égala en recherche de délicatesse et de somptuosité. « Chaque jour, dans l'hiver, ses appartemens » étoient couverts de paille et de foin très-net, et » en été, de jonc et de feuilles, afin que ceux qui » venoient lui faire la cour ne gâtassent pas leurs » beaux vêtemens en s'asseyant sur des planches » malpropres. »

[1189.] La première opération de *Richard I*, son fils, fut d'éloigner de sa faveur tous ceux qui l'avoient porté à la révolte. Il accorda, au contraire, sa confiance aux fidèles ministres de son père, et les conserva dans leurs charges. Il a été surnommé *Cœur-de-Lion* à cause de son courage et de sa magnanimité. *Richard* se livra avec la plus grande franchise aux dangers de la croisade. Il auroit été plus prudent de veiller à la tranquillité de son royaume, et de confier le commandement des croisés à *Jean*, son frère qu'il auroit par-là tenu éloigné de la séduction et de la tentation de s'emparer de la couronne pendant que lui-même combattoit les infidèles. A la vérité, *Richard* se couvrit de gloire pendant cette expédition; mais le retour lui fut bien funeste.

Lorsqu'il précipitoit ses pas vers ses états, que *Philippe-Auguste* attaquoit pendant son absence, il se déguisa en pélerin, et passa par l'Autriche, croyant prendre le chemin le plus sûr. Il fut reconnu. L'archiduc *Léopold*, avec lequel il avoit eu un démêlé en Palestine, le fit arrêter et enfermer dans un château écarté. Il y resta ignoré pendant près de trois ans. Ses fidèles sujets le cherchoient. Un secret pressentiment conduisit un *menestrel*, musicien et poëte de sa cour, vers la tour où il languissoit. On lui dit qu'un prisonnier qui y étoit enfermé faisoit quelquefois diversion à son ennui par le son de la harpe. Le menestrel joue sur la sienne un air que *Richard* avoit autrefois composé. Le prisonnier répond en le répé-

tant. On sut ainsi qu'il existoit, et on put faire des démarches en sa faveur. Elles furent assez efficaces pour contraindre *Léopold* à lui rendre la liberté moyennant une rançon considérable, dont il reçut un fort à-compte.

Il étoit temps que la captivité de *Richard* finît. *Jean*, d'un caractère facile, peu attaché à son frère, quoiqu'il en eût reçu de grands bienfaits, se laissa persuader de profiter de son absence pour s'emparer de ses états. On publia que le roi étoit mort. Mais les régens qu'il avoit établis pour la durée de son voyage ne crurent pas à ce faux bruit. Ils maintinrent fermement l'autorité de *Richard*, du moins en Angleterre. Quant à la Normandie et aux états de terre-ferme, les régens ne purent empêcher qu'ils ne fussent entamés par le roi de France. Mais ces petites conquêtes, qui même étoient disputées, ne suffisoient pas au monarque français. Il se flatta de tirer meilleur parti de *Jean*, s'il pouvoit se mettre sur le trône de *Richard*, dont le courage étoit connu. En conséquence, il s'accommoda avec le premier, qui convint de lui céder une partie de la Normandie, en échange des troupes que le roi de France lui fourniroit. De plus, *Philippe-Auguste* devoit offrir à *Léopold* de lui payer comptant la rançon du prisonnier, et de lui laisser encore l'à-compte qu'il avoit reçu à condition qu'il le remettroit entre ses mains. Le dessein du monarque et du frère étoit de retenir *Richard* dans une perpétuelle captivité. Heureusement ce prince venoit d'être relâché quand les offres

arrivèrent. *Léopold* fit courir après lui; mais il étoit déjà embarqué lorsque les envoyés survinrent.

*Richard* fut reçu avec des acclamations de joie générale. Quoiqu'il fût brusque et emporté, comme il étoit franc et loyal, on lui pardonnoit ses écarts. *Jean*, au contraire, avec ses dehors de douceur et de modération, n'avoit pu gagner les cœurs, parce que ce vernis couvroit un caractère de fausseté qui perçoit malgré lui. Lorsqu'il vit son frère si bien reçu, jugeant que tôt ou tard ce prince prendroit la supériorité, il n'hésita pas à faire toutes les soumissions propres à obtenir grâce. Sans doute il en fit plus que le généreux *Richard* n'exigeoit; car le jour même qu'il quittoit le parti du roi de France, étant à Evreux, il invita à dîner les officiers de la garnison, qui ignoroient un tel changement, les fit massacrer à la fin du repas, et, les mains teintes du sang de ces malheureux, il alla porter les clefs de la ville à son frère. *Jean* dut sa réconciliation à la médiation de la reine *Eléonore*, leur mère. « Je lui pardonne, » dit *Richard*, et je souhaite oublier ses offenses » aussi facilement qu'il s'est déterminé à demander » pardon. » Comme les affaires du roi prospérèrent, *Jean* lui fut fidèle.

*Richard*, n'ayant point d'enfans, lui laissa en mourant la couronne, au préjudice d'*Arthur* de Bretagne, fils de *Geoffroi*, aîné de *Jean*. *Richard* n'avoit que quarante-deux ans. Sa mort fut avancée par une blessure mal pansée qu'il reçut devant une petite ville du Limousin qu'il assiégeoit. Son ambi-

tion étoit tournée tout entière vers la gloire militaire. Il y sacrifia dans la croisade ses plus chers intérêts. D'ailleurs il avoit toutes les vertus chevaleresques, courage, fierté, galanterie. Il aimoit passionnément la poésie. On trouve de ses vers parmi ceux des troubadours ou poëtes provençaux. Il avoit la répartie vive et piquante. Dans le temps qu'il se préparoit à la croisade, un ecclésiastique révéré par ses vertus lui faisoit des remontrances sur le contraste qu'il y avoit entre sa vie licencieuse et sa pieuse entreprise. Le saint homme l'exhortoit à se défaire de ses vices, et il nommoit l'orgueil, l'avarice et la luxure, les trois filles du roi. « Votre conseil est juste, répondit *Richard*. J'ai déjà songé à les pourvoir toutes trois. Je » donne mon orgueil aux templiers, mon avarice aux » bénédictins, et ma luxure au reste du clergé. »

[1199.] *Jean* a été surnommé *Sans-Terre*, parce que, dans le partage que fit *Henri II* de ses états à ses enfans, il n'eut que des espérances. De ses trois frères aînés, le seul *Geoffroi* laissa un enfant légitime de la duchesse de *Bretagne*, son épouse. *Arthur*, comme représentant son père, étoit de droit héritier de ses deux oncles *Henri* et *Richard*. Une des premières précautions de *Jean* fut d'essayer d'engager son neveu à renoncer à ses droits; mais il trouva en lui un jeune homme persuadé de leur légitimité et résolu de les soutenir. *Arthur* avoit pour appui le roi de France, dont il étoit protégé, et comme vassal et comme propre à donner des embarras au roi d'Angleterre. Cependant les secours ne furent pas suffi-

sans, et l'ardeur du jeune prince l'entraîna dans un combat hasardé. Il fut vaincu, et tomba entre les mains de son oncle, qui le fit enfermer dans le château de Falaise.

Il renouvelle les instances auprès de son prisonnier, et le trouve également inflexible. Craignant alors le courage du jeune prince et la force d'esprit qu'il montroit, l'oncle ne voit pas de meilleur moyen de se délivrer de ses alarmes que de s'en défaire. Deux fois il envoie des assassins au château de Falaise, deux fois le gouverneur refuse de laisser exécuter des ordres sanguinaires. Mal obéi, *Jean* prend la résolution d'exécuter lui-même ce forfait. Il fait transférer *Arthur* dans le château de Rouen, situé dans une île de la Seine. Il s'y rend au milieu de la nuit, et se fait amener son neveu. L'horreur de la prison et les risques qu'il y avoit courus avoient abattu le courage du malheureux jeune homme. Remarquant quelque chose de sinistre dans le regard de son oncle, il se jette à ses pieds, et lui demande grâce de la manière la plus touchante. Sans daigner l'écouter, pendant qu'il est prosterné devant lui, le barbare le poignarde de sa propre main, attache lui-même une pierre au cadavre et le jette à la Seine. Il a ensuite l'impudence de demander l'administration du duché de Bretagne, comme tuteur d'*Éléonore*, sœur d'*Arthur*, qu'il emmena en Angleterre, où il la tint en captivité.

Malgré les précautions employées pour cacher son crime, il avoit été découvert. Les Bretons rejetèrent sa demande avec indignation, et l'atrocité de son

forfait le rendit l'objet de l'horreur universelle. A la haine se joignit le mépris qu'inspiroient son caractère bas et sa conduite ignoble. Foible et pusillanime quand on lui résistoit, *Jean* devenoit fier et arrogant quand il se sentoit quelque supériorité. Il descendoit aux prières et aux humbles complaisances avec la même facilité qu'il bravoit et insultoit ceux qu'il ne craignoit pas. On remarque ces alternatives dans ses guerres avec les puissances étrangères, surtout avec la France, et dans ses querelles avec le pape, son clergé et les grands de ses états.

Le roi de France, cherchant toujours les occasions qui pouvoient lui faire reprendre de l'autorité sur un vassal aussi puissant que le roi d'Angleterre, l'assigne devant la cour des pairs pour répondre sur l'assassinat de son neveu. Il refuse de comparoître. *Philippe-Auguste* saisit ses domaines. Excellente occasion fournie à *Jean* pour tirer de l'argent de ses peuples. Il fait de grosses levées de deniers, passe avec une armée sur le continent, n'y fait aucun exploit remarquable, dit que son armée n'est pas assez forte, redemande encore de l'argent, en obtient, retourne mieux accompagné, et revient sans avoir eu plus de succès.

Quelques défaites, qu'on attribue à sa lâcheté ou à son ignorance, le font mépriser. Dans le même temps il a l'imprudence de se brouiller avec le pape au sujet de l'élection d'un archevêque de Cantorbéry. Il avoit dans cette discussion son clergé pour lui. Au lieu de se conserver par de bonnes manières sa

bienveillance, il le charge d'impôts et confisque les biens des réfractaires. Il en arrive qu'*Innocent III* se trouve secondé lorsqu'il excommunie le roi. Le service divin fut partout suspendu, ainsi que l'administration des sacremens, excepté le baptême. Les cloches furent dépendues, les statues des saints étoient couchées à terre, et couvertes pour n'être pas souillées par le contact de l'air devenu impur. On jetoit les corps dans des fossés ou à la voirie, sans cérémonies ni prières funéraires. Les mariages se célébroient dans les cimetières. Les prêtres seuls avoient droit d'entendre la messe et la disoient à huis clos. Le peuple étoit assujetti au régime des pénitences publiques; jeûne, abstinence, longue barbe, extérieur négligé. Il n'étoit permis de se livrer à aucun plaisir, de se visiter, ni même de se saluer quand on se rencontroit. A ce lugubre aspect l'âme se sentoit pénétrée d'horreur comme dans les calamités publiques les plus désastreuses.

*Jean* opposa son autorité temporelle à ces frayeurs spirituelles. Il tourmenta le clergé qui obéissoit à l'interdit, bannit les prélats, confina les moines dans leurs cloîtres, avec défense d'en sortir, et exigea de grosses sommes pour leur rendre la liberté; mais les censures ecclésiastiques l'emportoient dans l'opinion du peuple sur les actes coërcitifs de la puissance civile, d'autant plus que les esprits étoient mal disposés en faveur du monarque. Il avoit aliéné la noblesse par quantité d'actes vexatoires. Sa mauvaise foi étoit connue. Personne n'osoit se fier à lui, parce qu'a-

près avoir tout promis pour s'attacher des partisans, il abandonnoit lâchement ceux qui l'avoient aidé. Ainsi chacun s'éloignoit de lui.

Dans cette situation des affaires, le pape augmenta l'embarras du monarque en déliant ses sujets du serment de fidélité, et publia contre lui une croisade. Il chargea *Philippe-Auguste* de mettre sa sentence à exécution et de détrôner le réfractaire. *Jean*, abandonné de toute la nation, prit le parti de se soumettre au pape. Il rendit son royaume feudataire et tributaire du saint-siége. L'acte de cette étrange cession est conçu en ces termes : « De ma propre et » libre volonté, du consentement de mes barons, je » donne à l'église romaine, au pape *Innocent III* » et à ses successeurs le royaume d'Angleterre et » toutes les autres prérogatives de ma couronne. Je » veux dès à présent me regarder comme vassal du » pape, et je promets de lui payer un tribut de mille » marcs d'argent par année. » Le roi fit ce serment en présence d'un grand nombre de spectateurs, à genoux aux pieds du légat, qui lui remit sur la tête la couronne qu'il avoit déposée.

Le pontife, satisfait, vouloit détourner *Philippe-Auguste* de profiter du don de la couronne d'Angleterre; mais le monarque français, dont tous les préparatifs étoient faits, prétendit n'en pas perdre le fruit. Cependant il échoua dans son entreprise, parce qu'il n'alla pas droit en Angleterre, et qu'il voulut auparavant soumettre les Flamands. Il consuma ses forces dans cette expédition. Sa perte fut assez grande

pour qu'elle inspirât à *Jean* l'audace d'annoncer à son tour une invasion en France. Mais il n'en eut que l'intention. Ses barons refusèrent de le seconder. Son gouvernement, dont on rapporte des actes de despotisme effrayans, étoit plus que jamais odieux. Il se forma une confédération pour la réforme. Le clergé se joignit à la noblesse. L'archevêque de Cantorbéry proposa un plan qui fut généralement approuvé, et présenté au roi pour qu'il le ratifiât.

Avant de se décider, il demanda d'en déférer au pape, comme à son suzerain. Cependant, pressé de tous côtés, *Jean* accorda en 1212 ce qu'on appelle *la grande chartre*, qui a toujours été regardée comme le fondement de la liberté anglaise. Ce qu'elle prescrit n'est précisément que le *palladium* nécessaire pour soustraire ceux qui sont gouvernés à la volonté capricieuse d'un despote. Les conditions qu'elle contient ne sont pas des chaînes pour celui qui commande, mais des règles d'opposition modérée pour ceux qui obéissent. On remarquera que cette chartre ne fut donnée qu'en faveur du clergé et de la noblesse. Les intérêts du peuple n'y étoient pour rien; mais on trouva par la suite moyen de les y faire entrer à l'aide d'une clause qui s'y glissa, savoir, que les barons donneroient à leurs vassaux les mêmes priviléges que le roi venoit de leur accorder à eux-mêmes. On fit la grâce à cette classe opprimée de détailler quelques-unes des vexations dont il seroit permis de l'exempter.

Dans la chartre même, on fait honneur au roi de

cette concession. Cependant elle n'étoit pas volontaire. Il ne dissimula pas qu'elle lui étoit arrachée par violence, rétracta son consentement et en appela au pape. Le pontife, après quelques efforts pour concilier les esprits, crut ne devoir pas abandonner un prince qui lui avoit donné de si belles prérogatives : d'autant plus qu'alors soutenir l'autorité du roi, c'étoit soutenir la sienne propre. Il publia donc une bulle qui abrogeoit et annuloit la chartre comme injuste en elle-même, extorquée par force, attentatoire non-seulement à la dignité de la couronne d'Angleterre, mais à celle du souverain-pontife, qui avoit été reconnu seigneur suzerain du royaume. Il défendit aux barons d'exiger l'exécution de cette chartre.

Quoique le roi, en prêtant serment au pape, eût dit que c'étoit du consentement des barons, il s'en falloit bien que tous fussent d'accord. Ils le témoignèrent hautement dans cette occasion, renoncèrent à l'obéissance de *Jean*, et appelèrent *Louis*, fils de *Philippe-Auguste*, que ce prince avoit substitué aux droits que, dans sa colère, le pape lui avoit donnés contre *Jean*. *Louis* arriva avec des troupes en Angleterre. On le plaça sur le trône. Il auroit pu s'y affermir, s'il n'avoit pas montré trop de prédilection pour les Français qu'il avoit amenés, et manqué de considération pour les Anglais qui l'avoient appelé. Cette conduite rendit beaucoup de partisans à *Jean*. Il balançoit déjà les succès de son rival, lorsque les

fatigues et le chagrin le conduisirent au tombeau à l'âge de quarante-neuf ans. Les historiens disent que ce fut le plus vicieux, le plus odieux, le plus méprisable des princes qui aient occupé le trône d'Angleterre.

[1216.] Les feux de la guerre civile, attisés par deux rois, embrasèrent l'Angleterre quand *Jean* mourut. Il laissa deux fils en très-bas âge, *Henri III* et *Richard*. *Henri*, l'aîné, n'avoit que neuf ans. La tutelle tomba entre les mains du comte de *Pembroke*, grand-maréchal, homme d'esprit, généralement estimé. On lui donna le titre de *protecteur*. Il fit reconnoître et couronner le jeune prince, et lui acquit la faveur du peuple, non-seulement en ratifiant la grande chartre, mais en y en ajoutant une autre qu'on a appelée *la chartre forestière*, qui confirmoit les franchises de la première et les augmentoit. Par ce moyen il grossit le parti de son pupille. Une seule victoire qu'il remporta déconcerta les projets du prince français. Celui-ci demanda la paix. On lui fit des conditions avantageuses. Il quitta le royaume.

La manière dont le protecteur en agit avec les partisans de l'étranger après son départ annonçoit un gouvernement également ferme et juste. Malheureusement pour l'Angleterre et pour *Henri*, le protecteur mourut avant d'avoir pu consolider l'administration. Le jeune roi se trouva chargé seul d'un sceptre trop pesant pour lui. Si les barons ne montrèrent pas d'abord le dessein de le lui arracher, du

moins se crurent-ils en droit de tenir la main qui le portoit. La minorité de ce prince exposoit son autorité à toutes sortes d'attentats. *Hubert de Bruge*, ministre habile, qui avoit succédé au protecteur, pria le pape, comme seigneur suzerain, de déclarer le roi majeur, afin de donner plus de force au gouvernement. La bulle fut proclamée. Elle autorisoit le ministre à forcer les réfractaires à l'obéissance. La fermeté de *Hubert* déplut. Une cabale se déclara contre lui. A la tête étoit le nom de *Richard*, frère du roi. On accusa le ministre d'avoir usé de sortiléges pour captiver l'affection du jeune monarque, et d'avoir envoyé au prince de *Galles*, vassal devenu rebelle, un diamant qui rendoit invulnérable. Sur ces griefs, de l'espèce de ceux qu'on rend aussi criminels qu'on veut, *Hubert* jugea sa perte résolue. Il se réfugia dans une église. *Henri* montra la plus grande irrésolution dans l'affaire de son vertueux ministre. Il combattit un peu pour lui, l'abandonna, commanda qu'il fût enlevé de son asile, révoqua l'ordre, le renouvela. Ces tergiversations donnèrent du moins à *Hubert* le temps de s'évader. Il quitta le royaume. Quelque temps après il fut rappelé et reparut à la cour. On lui montra de l'estime et de la considération, qui auroient pu le faire remonter à sa place; mais, sous un prince si foible, il ne voulut plus se mêler d'affaires.

En effet, quel fond pouvoit-on faire sur un prince livré, pour ainsi dire, au premier occupant? Aussitôt les aventuriers du Poitou inondent la cour, envahis-

sent les emplois, les charges, et s'emparent de toute l'autorité. Cette mesure politique, disoit le Poitevin, étoit nécessaire pour contre-balancer le pouvoir trop indépendant de la noblesse. *Henri* se marie. Il épouse *Eléonore*, fille du comte de *Provence*. On voit aussitôt une émigration de Savoyards et de Provençaux, auxquels le roi prodigue les bienfaits avec la plus affectueuse préférence. *Isabelle*, mère d'*Eléonore*, comtesse de *la Marche*, arrive. Une nuée de Gascons tombe avec elle sur les trésors de l'Angleterre. Le pape donne à *Henri* le royaume de Sicile, mais à condition que ce roi en feroit la conquête. En attendant que *Henri* puisse y envoyer des troupes, le pontife, espérant beaucoup lui-même de la conquête, l'engage à lui prêter son crédit pour lever de l'argent. Sans en prévoir les suites, le prince donne son cautionnement, et se trouve chargé d'une dette immense pour le profit d'un autre.

Les échéances arrivèrent. Il fallut aussi continuer de nourrir la troupe affamée des Poitevins, Provençaux, Savoyards et Gascons. Les seigneurs anglais ne jugèrent pas à propos d'alimenter de leur propre substance la cupidité de ces étrangers. Ils refusèrent au roi les contributions qu'il demandoit. Rebuté de ce côté, il alla, pour ainsi dire, de porte en porte solliciter les riches négocians de s'engager pour lui. Encore mal accueilli, il eut recours au peuple.

On ne sait pas précisément quand le peuple commença à être compté pour quelque chose dans le gouvernement anglais; mais, soit que ce fût l'effet

de la grande chartre, soit que les besoins du roi lui aient fait imaginer ce moyen, il convoqua des députés des villes et des principaux bourgs afin d'en tirer de l'argent, avec la précaution néanmoins d'appeler seulement ceux qu'il croyoit disposés à accorder ce qu'il demandoit. Cette assemblée, ou alors, ou vers ce temps, fut appelée *parlement*. Malgré son choix, *Henri* ne put obtenir ce qu'il désiroit. Les députés présens n'osèrent s'engager pour les absens. Cependant l'affaire tourna en négociation. Le parlement consentit à une imposition, mais à condition que le roi confirmeroit les deux grandes chartres et en jureroit l'observation : ce qu'il fit. Ce mode de contribution a toujours été pratiqué depuis. Le roi expose ses besoins; la nation les discute et accorde les subsides qu'elle croit nécessaires. De ces délibérations et de leurs résultats s'est formé le code financier d'Angleterre.

L'argent ne fut pas plus tôt touché, que *Henri* se repentit de sa complaisance à se soumettre à la grande chartre. On s'aperçut qu'il cherchoit à se débarrasser de ce frein. Les étrangers gouvernoient toujours sous lui. Le plus distingué d'entre eux étoit *Simon de Montfort*, Français, qui avoit épousé la sœur du roi, et obtenu avec sa main le comté de Leicester. Il fut en grande faveur, puis disgrâcié, ensuite rappelé. Dans ces alternatives, il avoit eu lieu de reconnoître par lui-même le caractère inconstant du roi et son incapacité. On ne doute pas qu'il n'ait eu dessein de se mettre à sa place.

Il commença, comme tous les ambitieux, par décrier le gouvernement, et demanda la convocation d'un parlement, qui seroit chargé de la réforme. Le roi ne put se refuser à l'empressement général. Il assembla un parlement qu'on appela *le parlement fou*, parce qu'après avoir fait des règlemens fort sages, dont quelques-uns sont encore en vigueur, il fit la folie d'en confier l'exécution, et de mettre pour cela l'autorité entre les mains de vingt-quatre seigneurs, dont le comte de *Leicester* étoit le chef. Quand ils se virent revêtus du pouvoir, ils formèrent une association, et firent serment de se soutenir réciproquement au péril de leur fortune et de leur vie. Ils déposèrent les premiers officiers de la couronne, prirent les places pour eux, ou les donnèrent à leurs créatures. Ils s'emparèrent des finances et du militaire, mirent des garnisons affidées dans les principales forteresses; de sorte que toute la force de l'état étoit entre leurs mains. Ils en abusèrent au point d'exiger de tous les Anglais un serment par lequel on s'engageoit, sous peine d'être déclaré ennemi de la patrie, d'exécuter tous les décrets connus et non connus, présens et futurs, des vingt-quatre barons. Ainsi le titre de roi ne fut plus qu'un vain nom. Tout l'édifice de la monarchie anglaise fut renversé, et une altière aristocratie s'éleva sur ses ruines.

Elle dura trois ans, pendant lesquels les vingt-quatre, uniquement créés pour faire des règlemens et réformer les désordres, eurent soin de promulguer

de temps en temps des lois, mais en laissant cependant toujours subsister les abus qui rendoient nécessaire la continuation de leur ministère. On s'aperçut de leur ruse. On les somma de finir leur mission. C'étoit tout ce qu'ils appréhendoient, parce que le terme de leurs fonctions législatives devoit être celui de leur puissance. Le prince *Edouard*, fils du roi, avoit été prié par une grande partie de la noblesse d'intervenir dans cette affaire. Quoique âgé seulement de vingt-deux ans, il se conduisit avec la plus sage circonspection. Il s'étoit prudemment abstenu de choquer directement l'autorité des barons. Il parut la respecter comme émanée du peuple; mais en même temps il leur déclara que, s'ils tardoient à remplir leur devoir, il les y forceroit au péril de sa vie.

Ils n'en continuèrent pas moins leurs délais et leurs lenteurs. Sur de nouvelles instances de la noblesse, le prince engagea son père à convoquer un parlement. Les vingt-quatre refusoient de le reconnoître, comme assemblé au préjudice des droits du peuple, dont ils étoient dépositaires. Ils avoient pour eux la capitale. La guerre civile commença avec beaucoup d'animosité. Sous l'appât d'une conférence amicale, *Leicester* fit le prince *Edouard* prisonnier. Lui et ses associés ne consentirent à le relâcher qu'à condition que le roi leur accorderoit les parties principales de l'administration, et que leur autorité dureroit non seulement pendant son règne, mais pendant celui de son fils.

Remis en liberté, le prince réclama contre cet odieux traité. Après beaucoup de débats pour prévenir la guerre civile près de recommencer, on convint de s'en rapporter au jugement de *Louis IX*, roi de France, que les deux partis prirent pour arbitre. Ce monarque, justement célèbre pour son intégrité, pesa les choses dans la balance de sa justice, et donna sa décision. Comme elle rendoit au roi la plus grande partie de son autorité, elle ne plut pas aux barons. La guerre civile recommença. Le roi et *Richard*, son frère, furent faits prisonniers dans une bataille. *Henri*, dans les fers, étoit prêt à accorder tout ce qu'on voudroit pour en sortir. *Leicester* exigea qu'à la place de son père, le prince *Édouard* entréroit sous sa garde comme otage et garant des concessions faites aux confédérés, aimant bien mieux tenir enchaîné ce prince actif et bouillant que le vieil *Henri* dont il auroit beaucoup moins à craindre.

Rendu plus hardi par cette caution, *Leicester* s'abandonne sans ménagement aux excès de la plus effrénée cupidité. Il favorise les vols, les meurtres, la piraterie, et gagne la faveur populaire par une complaisance entière pour tous les désordres. Les plaintes s'élèvent ; il est forcé de convoquer un parlement. Afin de se procurer la prépondérance, il y appelle des députés de villages et communautés qui n'avoient jamais eu voix délibérative dans le conseil de la nation. Cette convocation est généralement regardée comme l'époque de la création de

la chambre des communes dans le parlement d'Angleterre. *Leicester*, en accordant au peuple cette prérogative, eut dessein, non d'assurer la liberté, mais de le gouverner plus facilement. On remarquera que c'est à un Français que les Anglais doivent la chambre qui met l'équilibre dans leur gouvernement.

En satisfaisant le peuple, *Leicester* mécontenta la noblesse. Elle murmura de ce qu'il tenoit l'héritier du trône dans les fers. Il le relâcha avec une espèce d'ostentation, l'installant pompeusement dans le palais des rois; mais il le faisoit surveiller de près, et *Édouard* n'avoit qu'une apparence de liberté. Il trouva moyen de se sauver, leva des troupes et présenta la bataille au rebelle. Celui-ci avoit le roi dans son armée. Il l'exposa aux premiers rangs, afin d'arrêter l'impétuosité de l'ennemi. Le monarque fut blessé. Il couroit de grands risques dans le tumulte, si son fils n'étoit accouru et ne l'avoit mis en sûreté. *Édouard* remporta une victoire complète. *Leicester* resta sur le champ de bataille. L'épée qui coupa le fil de sa vie rompit aussi la trame de la révolte. Les vingt-quatre se séparèrent; et les choses rentrèrent dans l'ordre, autant qu'il étoit possible sous un roi incapable de fermeté et de résolution. Il en montra néanmoins une apparence contre la capitale, qui avoit été le centre et le foyer de la rébellion. Il ne vouloit pas moins, disoit-il, que détruire Londres de fond en comble. Mais, à force de prières et d'argent, il s'apaisa. Il se contenta

de faire ouvrir les murs de cette ville, de mettre une forte garnison dans la tour, de raser les autres forts, de confisquer les biens des riches coupables, et de la priver de ses priviléges.

Ces troubles, dans leur grande fermentation, durèrent environ treize ans. Ils s'apaisèrent assez bien pour qu'*Édouard* risquât d'abandonner son père à lui-même. Il fit le voyage de la Terre-sainte à la tête d'une croisade, et s'y distingua. Revenant de cette expédition, il apprit en Sicile la mort de son père. *Henri* avoit cinquante-six ans. Son règne a été le plus long que présente l'histoire d'Angleterre. La bonté, la facilité de ce prince, eurent pour ses sujets, sous son règne, tous les mauvais effets de l'anarchie. S'ils arrachèrent à sa foiblesse des lois et des priviléges qui ont fait la sûreté de leurs enfans, ceux qui les obtinrent les payèrent bien cher par la guerre civile et les calamités qui en sont une suite. Le gouvernement de *Henri III* offre des preuves frappantes que la grande tolérance d'un prince est quelquefois aussi fatale au bonheur des peuples que le sceptre de fer d'un tyran. Il laissa deux fils : *Édouard*, son successeur, et *Edmond*, comte de Lancastre.

[1274.] *Édouard I* sur le trône fit voir que si, avant d'y monter, il avoit eu des égards pour les grands et pour le peuple, c'est qu'il s'y étoit trouvé forcé. Comme si son ambition devoit faire adopter sans réclamation par ses sujets les projets qu'elle lui dictoit, il entreprit des guerres, et pré-

tendit qu'on l'aidât d'argent et de troupes. Quiconque refusoit de le suivre en personne n'étoit même pas en sûreté. Un comte d'*Hereford*, un des premiers seigneurs du royaume, répugnoit à ce service. « Monsieur le comte, lui dit le mo-» narque en colère, pard...., vous marcherez, » ou je vous ferai pendre. — Pard...., sire, » réplique *Hereford*, je ne marcherai point, et » je ne serai point pendu. » Le comte et ses collègues le laissèrent aller seul.

Il fut de même obligé de plier dans une circonstance encore plus importante pour l'autorité absolue qu'il affectoit. Avec un respect apparent pour les priviléges de la grande chartre, il affoiblissoit tant qu'il pouvoit ces priviléges. Les remontrances et les plaintes n'apportoient que des obstacles légers et momentanés à ce plan d'infraction. Le roi usurpoit, se rétractoit, et gagnoit toujours quelque chose. Les barons, le voyant embarrassé outre mer dans une expédition contre la France, s'emparent du jeune prince, son fils, qu'il avoit laissé à la tête des affaires, lui font signer la confirmation de la chartre, avec cette addition importante, que le royaume seroit à jamais exempté de toute imposition que le parlement n'approuveroit point. On envoya ce règlement au roi, qui étoit en Flandre. Il temporisa, tergiversa, et enfin signa et ratifia à son tour.

*Édouard* passe pour avoir été un grand roi. Un des principaux titres à cette réputation, c'est d'avoir joint à sa couronne le pays de Galles et l'É-

cosse. Les motifs de ses conquêtes et sa conduite feront connoître si à la qualification de *grand* on doit joindre celle de *modéré* et d'*équitable*.

Depuis l'heptarchie, le pays de Galles avoit conservé ses princes. Ils étoient souverains et indépendans, avec un simple hommage au roi d'Angleterre. *Lewelyn*, qu'on dépeint comme remuant et entreprenant, refusa l'hommage. *Édouard* l'attaqua. Après ses premières victoires, il le poursuivit opiniâtrément dans ses marais et sur ses montagnes. *Lewelyn* périt dans une action. *David*, son frère, lui succéda; mais il paya cher une souveraineté de quelques mois. Il défendoit la liberté de sa patrie, et son autorité héréditaire. Néanmoins le roi d'Angleterre, l'ayant fait prisonnier, le fit pendre, traîner sur une claie, et écarteler comme rebelle et traître. Entre autres cruautés que le conquérant fit éprouver à ce malheureux pays, on remarque qu'il fit massacrer les poëtes dont les vers et les chants perpétuoient les traditions dans la mémoire des Gallois, et contribuoient à entretenir chez eux l'enthousiasme de l'honneur et de la liberté. Afin de vaincre l'extrême répugnance que marquoient les Gallois à se soumettre à la nation anglaise, *Édouard* leur promit de leur donner un prince particulier, né chez eux, et qui parleroit leur langue; et ce prince fut son propre fils, qui venoit de naître dans une petite ville du pays. Depuis ce temps les premiers-nés des rois d'Angleterre ont porté le nom de *prince de Galles*.

Quant à l'Ecosse, elle étoit en proie à des dissensions par la vacance du trône que douze prétendans se disputoient. Ils se réduisirent à deux, *Jean Baliol* et *Robert Bruce*. De concert avec les états d'Ecosse, ils prirent *Edouard* pour arbitre. C'étoit précisément la conduite des deux plaideurs imprudens qui virent manger l'huître par leur juge. *Edouard* commence par prétendre que la souveraineté sur l'Ecosse appartient aux rois d'Angleterre, ce qui n'avoit jamais été reconnu, et se l'adjuge. Il donne ensuite la couronne ainsi déshonorée à *Baliol*. A raison de cette souveraineté, il attire en Angleterre les appels de toutes les affaires; et, sur des prétextes minutieux, il cite le roi lui-même à la barre de son parlement. *Baliol*, indigné, excite les Ecossais ses sujets à secouer un joug humiliant qui s'appesantissoit tous les jours. Ils se mettent en état de défense contre les attaques d'*Edouard*. Mais les seigneurs, fort zélés d'abord, ou gagnés, ou las de la guerre, se rendent au roi d'Angleterre. *Baliol* est forcé de les imiter. *Edouard* l'envoie prisonnier à Londres, et de là dans ses états de terre-ferme. Devenu absolument le maître, l'Anglais fait chercher et détruit tous les actes et monumens antiques qui pouvoient rappeler dans la mémoire et perpétuer dans les cœurs l'amour de l'indépendance nationale. Sa méthode, comme on l'a vu chez les Gallois, étoit d'attaquer les peuples par l'opinion.

Cependant il ne réussit pas chez les Ecossais. Ils se débattirent dans leurs chaînes, et les brisèrent

même du vivant d'*Edouard*, malgré les cruautés qu'il employa pour les épouvanter ; car il n'épargna ni les supplices, ni les ravages, ni les incendies. *Robert Bruce*, fils de celui qui étoit compétiteur de *Baliol*, étoit retenu à la cour d'Angleterre avec des égards d'honneur, mais réellement comme otage et prisonnier. Dans ce palais ou cette prison il suivoit de l'œil les mécontens d'Ecosse. On y forme un parti en sa faveur. Il s'échappe, arrive en Ecosse et se fait couronner. Tous les efforts d'*Edouard* furent impuissans contre lui. En quelques semaines l'Anglais perdit le fruit des injustices et des barbaries qu'il s'étoit crues permises pour asservir un royaume sur lequel il n'avoit aucun droit.

L'adresse étoit un des talens d'*Edouard*, et ce n'est pas le moins important pour bien gouverner. Le clergé, sous lui comme sous ses prédécesseurs, marquoit de la répugnance à se laisser taxer et à sacrifier son argenterie superflue. *Edouard* ne s'amuse pas à faire venir de Rome des bulles d'autorisation ou de contrainte qu'il auroit fallu acheter : il prive les ecclésiastiques de la protection des lois, ordonne aux juges de n'admettre aucune cause portée devant eux par le clergé, mais d'entendre et de juger toutes celles où ils seroient défenseurs. Ainsi on pouvoit voler et vexer impunément les ecclésiastiques, puisque leurs plaintes n'étoient pas écoutées. Ils se déterminèrent donc à acheter la justice par les abandons que le roi exigeoit. On blâme en ce prince d'autres actes qui déplurent sans doute plus

que la malice faite au clergé. On lui reproche d'avoir été cruel, impérieux et vindicatif. Il étoit doué d'une force de corps singulière. Sa personne étoit agréable; on peut juger de son esprit et de sa politique par les faits.

[1307.] On éprouve quelquefois, en lisant l'histoire, ou les convulsions de l'indignation, ou les nausées du mépris. Ce dernier sentiment affecte désagréablement dans la vie d'*Edouard II*. Il montra dès sa jeunesse un penchant à se laisser gouverner. Ce prince s'engoua d'un chevalier gascon, nommé *Gaveston*, au point que le roi son père crut que la prudence exigeoit qu'il bannît ce favori. Il lui recommanda de ne point le rappeler quand il seroit roi; mais la première chose que fit le nouveau monarque fut de l'envoyer chercher. Il le reçut avec l'effusion du plus tendre attachement, lui donna des terres, des dignités, des biens de toute espèce.

Aussi imprudent que son maître, le favori se laissoit combler de bienfaits et en désiroit encore de nouveaux. Les grands, révoltés de son avidité et de son insolence, demandent qu'il soit banni. Impuissant contre leurs instances impérieuses, le roi l'éloigne, mais avec la charge honorable de lord-lieutenant d'Irlande. Pendant son absence, *Edouard* travaille auprès des barons, promet et supplie; et, quand il croit avoir gagné les suffrages, fait revenir son cher favori; mais il s'étoit trompé. La haine étoit toujours la même. Le roi en fut victime. Sans lui ôter le titre d'autorité, on le priva du droit de s'en ser-

vir. Elle fut déléguée à douze personnes, qui, pour premier usage de leur pouvoir, bannirent encore *Gaveston*. *Edouard*, rétabli dans son pouvoir, rappela de nouveau l'exilé. La guerre civile s'ensuivit. Le malheureux proscrit fut fait prisonnier et mis à mort.

Cette catastrophe auroit dû guérir *Edouard*. Mais sa mauvaise étoile le condamnoit et à donner sa faveur, et à choisir mal, et à porter la peine de ses rechutes. La dernière eut des suites honteuses et funestes. A la place du Gascon *Gaveston*, *Edouard* prit un jeune Anglais, d'une famille noble, doué de tous les avantages du corps et de l'esprit, et nommé *Spencer*. Son père, âgé de quatre-vingt-dix ans, s'étoit toujours attiré le respect par sa sagesse et son intégrité; mais, assis avec son fils sur le char de la fortune, il en abandonna les rênes à ce jeune audacieux, et fut entraîné dans sa perte.

Les premiers obstacles qu'ils trouvèrent dans leur route furent les barons et les grands seigneurs, qui décrient ordinairement la faveur parce qu'ils ne la possèdent pas. Ils formèrent une ligue pour faire chasser les *Spencer*. A leur tête étoit le duc de *Lancastre*, cousin-germain du roi. Ils réussirent à faire éloigner les favoris, en les rendant coupables aux yeux du peuple de tous les désordres du gouvernement. *Lancastre* devint l'idole de la multitude. Il abusa aussi de son pouvoir. Ses complices eux-mêmes, qui l'avoient presque placé sur le trône, s'en dégoûtèrent. Maître pour maître, ils aimèrent autant obéir

au roi. Ce prince, à travers la confusion excitée par cette mésintelligence, rappela les *Spencer*. Ils trouvèrent moyen de lever des troupes. *Lancastre* fut battu et pris. Une cour militaire le condamna, quoique prince du sang, à être décapité. Il fut conduit sur une éminence à la vue de son principal château et exécuté. Le peuple, dont il étoit auparavant comme adoré, l'accabla d'insultes pendant qu'on le menoit au supplice.

Les *Spencer* s'emparèrent de la meilleure partie des biens des proscrits, compagnons d'infortune de *Lancastre*. Enivrés de leur pouvoir, les favoris bravèrent leurs rivaux et s'attaquèrent à la reine elle-même. Ils n'eurent pas l'attention de se faire pardonner par leurs égards l'affront de la priver de la confiance de son époux. C'étoit *Isabelle*, fille de *Philippe le Bel*, princesse fière et galante, deux qualités qui lui rendoient insupportable l'indifférence de son mari. Elle trouva un prétexte pour faire un voyage en France, et y mener *Edouard*, son fils, qui n'étoit âgé que de treize ans, mais dont l'aurore annonçoit un beau jour.

A cette cour s'étoit réfugié *Roger Mortimer*, puissant baron des frontières galloises, et complice de *Lancastre*. A ce titre, il auroit dû être réprouvé de la reine, qui n'avoit pas eu à se louer de cette faction plus que des Spencer. Mais sa jeunesse, son esprit et sa bonne mine lui obtinrent grâce. Il eut bientôt auprès d'elle un accès que la critique jugea trop libre. Après la première insulte faite à l'honneur

de son époux, *Isabelle* n'eut pas de peine à entrer dans les projets inspirés par son amant. *Mortimer* la lia avec les mécontens d'Angleterre, restes de la faction opposée aux *Spencer*. Elle montra le désir de lever des troupes, pour chasser, disoit-elle, un indigne favori d'auprès de son époux. Les gentilshommes français, braves et galans, s'attachèrent à la fortune de leur princesse. *Isabelle* partit avec une armée peu nombreuse, qui s'augmenta aussitôt qu'elle eut mis pied à terre. Le roi se trouva hors d'état de résister. Les *Spencer* furent pris et pendus. Le monarque, fuyant sa femme et ses ennemis triomphans, tomba entre leurs mains. On le fit comparoître devant un parlement convoqué sous son nom. Il fut jugé incapable de gouverner. On le força d'abdiquer et on mit sur le trône son fils, avec un conseil de régence. *Mortimer* n'en fut pas membre ; mais il le dominoit par sa secrète influence.

Le roi étoit gardé durement dans un château. La reine affectoit en public de la compassion, et se lamentoit sur le malheureux sort de son époux. Mais son hypocrisie trompoit d'autant moins que, malgré le mystère, il parut en sa personne des preuves d'un commerce trop intime avec *Mortimer*. A mesure que le temps confirmoit les soupçons, la censure devint plus hardie. Le monarque détrôné commençoit à inspirer de l'intérêt. On varioit et on multiplioit les mauvais traitemens dans sa prison. Mais il ne mouroit ni des indignités, ni de l'ennui. *Mortimer*, craignant les suites de la compassion qui se

manifestoit, ordonne la mort d'*Edouard*, mais recommande en même temps qu'il ne reste sur son corps aucun indice qu'elle ait été violente. Obéissant à ce commandement, les bourreaux jettent sur un lit le malheureux monarque, l'assujettissent au moyen d'une table, enfoncent dans son corps un tuyau de corne, et font passer à travers un fer rouge pour lui brûler les entrailles. Ils espéroient cacher leur crime; mais les cris du mourant trahirent ces hommes atroces, qui avouèrent leur crime.

Les régens établis pendant la minorité du fils d'*Isabelle* n'étoient que les exécuteurs des volontés de *Mortimer*. Il gouvernoit avec un empire absolu. Le comte de *Kent*, frère du dernier roi, le croyant encore en vie, se donnoit des mouvemens pour découvrir sa prison et le mettre en liberté. *Mortimer*, craignant ce qui pouvoit arriver de ses recherches, le fait accuser de rébellion, condamner et exécuter avant que le jeune roi puisse intervenir en faveur de son oncle. Le comte de *Kent* étoit un homme doux et vertueux. Son malheur excita la pitié et une insurrection des grands contre celui qui en étoit l'auteur. *Mortimer* fut surpris dans son appartement qui communiquoit à celui de la reine, traduit aussitôt devant le parlement, condamné et pendu. Le crime de la reine étoit connu; mais, par égard pour sa dignité, on se contenta de l'enfermer dans sa maison, en lui payant pension. Le roi son fils alloit quelquefois la voir, mais sans lui donner ni crédit, ni marque de

distinction qui indiquât quelque adoucissement à sa captivité.

[1327.] Aussitôt qu'*Edouard III* put endosser la cuirasse, il déclara la guerre à l'Ecosse. C'étoit, ainsi que la France, le champ de bataille ordinaire des Anglais. Le motif contre l'Ecosse étoit toujours l'hommage demandé comme un droit reconnu. Mais, contre la France, *Edouard* ne prétendoit pas à moins que la possession même du royaume. *Philippe le Bel* n'avoit laissé que trois filles. *Edouard* étoit fils de l'aînée; il reconnoissoit que le trône ne pouvoit appartenir à sa mère *Isabelle*, parce que les filles en étoient exclues. Mais, comme mâle, il se disoit autorisé à réclamer cette couronne comme plus proche héritier. Les états du royaume en jugèrent autrement. Ils la déférèrent à *Philippe de Valois*, plus éloigné d'un degré, mais descendant d'un mâle. *Edouard*, qui n'avoit que quinze ans, dissimula, acquiesça même en apparence à la décision, en faisant hommage de son comté de Guienne au nouveau roi; mais intérieurement il ne renonça pas à sa prétention.

Il se présenta des occasions de la faire valoir. *Edouard* ne les laissa pas échapper. Il fut puissamment secondé par *Jean d'Artevelle*, brasseur de Gand, qui lui procura le secours des Flamands, dont il disposoit comme de ses sujets. Le roi d'Angleterre eut contre le roi de France plusieurs avantages, couronnés par la célèbre victoire de Créci, où *Philippe*

*de Valois* perdit la fleur de la chevalerie française. *Edouard*, qu'on a surnommé *le Prince noir*, à cause de la couleur de son armure, fils du roi d'Angleterre, fit ses premières armes dans cette journée, et y acquit une gloire, prélude de celle dont il devoit se couvrir dans la suite.

Pendant que l'heureux *Edouard* cueilloit des lauriers dans les champs de Créci, *Philippine de Flandre*, son épouse, en faisoit une ample moisson dans l'Ecosse, où elle gagna une grande bataille. Elle vint en orner la tête de son époux, et arriva assez à temps pour lui épargner une action cruelle qui l'auroit couvert d'une honte éternelle. Après la victoire de Créci, il assiégea Calais. Les habitans firent une résistance qui alluma la colère du vainqueur. Il jura de les en faire repentir. Quand, forcés par la famine, ils offrirent de se rendre, *Edouard* ne les reçut à composition qu'à condition qu'ils lui livreroient six de leurs principaux citoyens, dont il disposeroit à sa volonté. Pendant que cette ville désolée s'apprêtoit à interroger le sort sur le choix de ses victimes, *Eustache de Saint-Pierre* et cinq autres, dont l'histoire auroit dû conserver les noms, s'offrent volontairement. Ils marchoient fermement à la mort, que le caractère inflexible d'*Edouard* faisoit regarder comme inévitable. Déjà la sentence étoit prononcée. La sensible *Philippine* embrasse les genoux de son époux et obtient à force de prières et de larmes que ces hommes magnanimes seront rendus à leur patrie.

*Philippine* non-seulement vainquit le roi d'Ecosse, mais le fit prisonnier. *Le Prince noir* mena aussi en triomphe à Londres le roi *Jean*, tombé dans ses fers à la journée de Poitiers. Le fortuné *Edouard* eut la gloire de rendre la liberté à ces illustres captifs; mais il eut à pleurer une épouse et un fils illustre, qui descendirent avant lui au tombeau. Ce fut le terme de son bonheur. La fortune l'abandonna sur la fin de ses jours. Outre la perte de plusieurs de ses domaines en terre-ferme, il vit son autorité décroître en Angleterre. Il y perdit de l'estime publique en faisant succéder à la vertueuse *Philippine* une femme peu respectée. Son règne est cependant un des plus glorieux qui illustrent les annales anglaises. Par la vigueur de son administration dans ses jours brillans il réprima la licence de ses sujets. Par son affabilité et sa bienfaisance il se concilia leur amour et leur estime. Il eut du romanesque dans ses entreprises et dans la manière de les conduire. Elles tenoient de l'esprit de la chevalerie, particulier à son siècle.

On lui doit l'établissement de l'ordre de la jarretière, dont l'origine est une galanterie. *Edouard*, dansoit dans un bal public avec la comtesse de *Salisbury*, la plus belle personne de l'Angleterre, avec laquelle on lui soupçonnoit une intelligence secrète. La jarretière de la comtesse tomba; le roi interrompit sa danse pour la ramasser avec un empressement qui causa quelque confusion à la comtesse, et occasionna dans le cercle des courtisans un sourire malin.

*Edouard*, piqué, jura que ce qui avoit été l'objet de leur critique deviendroit celui de leur plus ardent désir, et il institua l'ordre de la jarretière, qui est marqué par un ruban bleu portant cette devise : *Honni soit qui mal y pense* : c'est la seule devise de tous les ordres qui soit devenue proverbe. *Edouard* mourut à soixante-cinq ans.

[1377.] *Richard II*, son petit-fils, fils du *Prince Noir*, monta sur le trône. Il n'avoit pas onze ans. On lui donna pour tuteurs trois oncles, frères de son père, dans l'espérance que, leurs caractères se balançant, le gouvernement seroit plus ferme et plus heureux. *Lancastre* étoit expérimenté, mais peu communicatif; *Yorck*, indolent et foible; *Glocester*, turbulent, populaire et ambitieux. Le règne de leur neveu ne fut qu'une suite de traverses. Il essuya la révolte des peuples, ruinés sous son grand-père par les impôts, et vexés par les servitudes personnelles. Cette rébellion fut violente et sanglante; mais aussitôt que le peuple eut obtenu justice, il s'apaisa. Il n'en fut pas de même de l'insurrection des barons, qui étoit provoquée par l'ambition des chefs. Quelque satisfaction que le jeune monarque leur donnât sur les griefs vrais ou faux qu'ils alléguoient, jamais il ne put calmer leur fureur turbulente, dont il fut enfin victime.

Il est vrai que leur mécontentement, peut être en quelque manière justifié par l'imprudence du roi, et son attachement, qu'on s'est plu à représenter comme scandaleux, pour un favori, simple genti-

homme, nommé *Robert de Vère*. Il lui donna sa cousine-germaine en mariage, et permit que l'insolent la répudiât pour épouser une femme dont il étoit amoureux. Il le fit duc d'Irlande, et lui accorda pour toute sa vie la souveraineté de cette île par un acte que le parlement confirma. Mais ce même parlement le condamna à l'exil; et, dépouillé de toutes ses grandeurs, *de Vère* alla terminer une vie obscure en Flandre.

Les parlemens, ces corps représentatifs de l'état en Angleterre, n'ont été dans cette période que les instrumens des factions. On vient d'en voir un qui se prête bassement au caprice aveugle d'un jeune roi pour son favori, et qui, mû par une cabale contraire, détruit son propre ouvrage. Le duc de *Glocester*, oncle du roi, brouillé avec son neveu, se sert d'un autre parlement pour faire nommer avec lui treize personnes chargées du gouvernement, jusqu'à ce que l'âge du roi, qui avoit cependant vingt-un ans, l'en rende capable. Pendant une année que dure cette puissance, les ministres ou les partisans du roi sont chassés ou massacrés. Un troisième parlement rend au monarque son autorité. Le duc de *Glocester* est arrêté et étouffé entre des matelas.

A sa faction en succède une sous le nom du duc de *Lancastre*, non l'oncle du roi, mais son fils, cousin de *Richard*. Il étoit distingué par ses talens militaires et par une grande réputation de religion, ce qui lui donnoit beaucoup de crédit parmi le peuple. A ces avantages il joignoit celui de tenir par le sang et les alliances aux premières familles du

royaume. C'étoit, par conséquent, un homme à ménager. L'imprudent *Richard*, auquel il devint suspect, le mécontente, l'exile et le prive de la succession de son père. Après cet acte d'autorité, au lieu de rester dans son royaume, de veiller de près sur les mouvemens que pouvoit exciter un ennemi si redoutable, il s'embarque pour une expédition en Irlande, laissant le gouvernement d'Angleterre au duc d'Yorck, son oncle, sous le titre de *gardien*.

Aussitôt qu'il est parti, *Lancastre* revient accompagné de soixante personnes seulement. Cette foible escorte ne donne aucun ombrage au *gardien*. *Lancastre* publie qu'il ne vient que pour revendiquer le patrimoine qu'on lui a enlevé. Ce motif paroît juste au duc d'*Yorck*. Il reçoit avec affection son neveu. Mais pendant qu'il écoute ses plaintes, ces soixante personnes, des premières familles, qui avoient chacune leurs intelligences, se remuent et assemblent une armée; le *gardien*, tiré de sa sécurité, forme aussi une armée; mais elle est gagnée par les rebelles, passe de leur côté et grossit leur parti. Le roi accourt. Pendant qu'on l'amuse aussi d'offres et de propositions, on séduit ses troupes, qui l'abandonnent. Un quatrième parlement le dépose, et ordonne qu'il sera gardé dans une forteresse. On apprit bientôt qu'il y étoit mort de faim ou assassiné à coups de hallebarde. Il n'avoit que trente-quatre ans, et il ne laissa pas d'enfans.

On a dit qu'il étoit incapable de gouverner. Il étoit en effet d'un caractère violent, excessif dans sa

dépense, extrêmement attaché aux favoris, qu'il fit succéder sans interruption à *Robert de Vère*, et passionné pour le faste. Cependant on rapporte de lui un trait qui fait croire que, dans des temps plus heureux, il se seroit montré digne de commander. Il fut environné dans Londres d'une troupe de mutins dont le chef bravoit le roi et le menaçoit en termes violens. Les officiers du prince se jettent sur l'insolent et le massacrent. Ses compagnons se préparent à la vengeance. Déjà leurs arcs étoient bandés. *Richard*, qui n'avoit que seize ans, marche à eux d'un air affable, mais intrépide, et leur dit : « Quelle » est la cause de ce désordre? Mon cher peuple! » êtes-vous irrité parce que vous avez perdu votre » chef? Je suis votre roi, et je veux aussi être vo- » tre guide. » Il se met à leur tête, les mène hors de la ville, dans une campagne, où ils se dispersent et se retirent paisiblement. Rarement arrive-t-il malheur à un prince qui a le courage de se montrer ferme devant la multitude.

[1399.] *Lancastre*, qu'on peut dire, sans calomnie, meurtrier de *Richard*, monta sur le trône. On peut l'appeler aussi usurpateur, parce que la couronne appartenoit aux descendans de *Clarence*, frère cadet du *Prince Noir*, et fils comme lui d'*Edouard III*; au lieu que *Lancastre*, qui se nomma sur le trône *Henri IV*, étoit éloigné d'un degré; aussi ne se déclara-t-il pas roi par héritage, mais en vertu d'une résignation de *Richard* en sa faveur; et quand on lui disputoit ce titre, il n'hésitoit pas à

se dire monarque par droit de conquête; mais quel qu'ait été son droit, le parlement le légitima. Les barons ne se soumirent pas également à cette ratification. Des mécontens, dont un duc de *Northumberland* étoit chef, prirent les armes. Il y eut une bataille. Les généraux des deux côtés montrèrent la plus grande valeur. *Henri* exposa sa personne dans le fort de la mêlée. Son fils, qui devint ensuite conquérant de la France, combattit à ses côtés. Le peuple pouvoit regarder ces actions sanglantes comme autant d'exécutions judiciaires qui le délivroient de ses tyrans; car le fort de ces armées étoit composé de gentilshommes, la plupart oppresseurs dans leurs terres, et le champ de bataille étoit comme un échafaud où ils expioient leurs exactions et leurs injustices. *Northumberland* fut vaincu, obtint sa grâce, récidiva et fut décapité.

Le reste du règne de *Henri* fut tranquille. Mais la conduite de *Henri*, son fils, lui causa des chagrins. Ce prince s'abandonnoit ouvertement à la débauche; il ne marchoit qu'avec une troupe de mauvais sujets, qui s'exerçoient par une espèce d'émulation aux excès les plus condamnables. Il bravoit la haine publique : sujet de mortification pour son père, dont l'unique désir auroit été de voir son fils aimé. On avoit prédit à ce monarque qu'il mourroit à Jérusalem. Il s'étoit engagé dans une croisade; mais, à cause de la prédiction il ne se pressoit pas d'y aller. La foiblesse de son tempéramment le rendoit sujet à des défaillances. Frappé d'un de ces accidens, il fut

porté dens une chambre qu'on appeloit *Jérusalem*. Revenu à lui, il demande où il étoit : « A Jérusalem, » lui dit-on. — A Jérusalem ! répliqua-t-il, je suis » mort », et il n'en releva pas. Ce n'étoit cependant pas un esprit foible. On loue son discernement et sa pénétration. Il eut des remords de son usurpation; mais remords à la manière de beaucoup de pénitens, qui se repentent sans restituer.

[1413.] *Henri V le Débauché*, arrivé sur le trône, assemble les compagnons de ses désordres, leur dit qu'il renonce au libertinage, les exhorte à imiter son exemple, leur défend de paroître devant lui jusqu'à ce qu'ils aient donné des preuves de leur changement. Les ministres de son père, qui avoient blâmé ses extravagances, se voient avec surprise accueillis avec toutes les marques de la faveur et de la confiance. Un juge qui, réclamé par des personnes insultées, avoit fait conduire le prince en prison, est loué de son courage, récompensé et exhorté de conserver la même hardiesse et la même impartialité dans l'exécution des lois. Cette victoire de *Henri V* sur lui-même est, aux yeux de la raison, plus glorieuse que les trophées militaires qui ont consacré la mémoire de ses exploits. Il montra aussi un profond regret du sort du malheureux *Richard*, lui fit faire des obsèques magnifiques, et combla de grâces ceux qui lui avoient été fidèles. Quelques historiens disent qu'il s'entretenoit toujours entre les grands une faction mécontente de le voir sur le trône, et qu'il tâcha, par cette conduite indulgente, d'en adou-

cir l'aigreur. Mais, quel qu'en ait été le principe, elle est toujours très-digne d'éloges.

On dit aussi que ce fut par politique qu'il entreprit la guerre contre la France, et en conséquence d'un conseil du roi son père qui lui avoit recommandé d'entraîner ses sujets dans des guerres étrangères, afin d'occuper leurs esprits turbulens. Il est certain que la rupture fut fondée sur les plus foibles prétextes.

Sans doute *Henri*, lorsqu'il entra dans cette carrière, ne comptoit pas aller si loin; mais la victoire d'Azincourt ouvrit le plus vaste champ à ses espérances. Les circonstances les plus favorables se réunirent pour lui aplanir le chemin du trône, qu'il n'avoit certainement pas osé envisager d'abord; savoir la démence de *Charles VI*, le caractère vindicatif du duc de *Bourgogne*, la haine d'*Isabeau* de Bavière pour son fils, la discorde entre les grands et l'ébranlement général du royaume.

*Henri* profita du crime des autres sans en commettre lui-même. Une marâtre lui présenta la couronne de son fils et la main de sa fille; il les accepta. Il fixa la fortune, moins encore par ses exploits guerriers que par son affabilité, sa clémence et l'assemblage des vertus sociales. Aucun revers ne se mêla à ses succès; mais, lorsque l'âge et les infirmités de son beau-père lui faisoient presque toucher la couronne, lorsqu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour la saisir, une maladie cruelle entr'ouvrit le tombeau sous ses pieds, et l'y précipita à l'âge de trente-quatre ans. *Henri* avoit vécu en héros, il mourut de même.

Rarement la plupart de ceux que l'héroïsme a rendus célèbres sont parvenus à la vieillesse.

Il eut de *Catherine* de France, fille de *Charles VI*, un fils nommé comme lui *Henri*. Il n'avoit que neuf mois quand son père mourut. Son berceau fut décoré des deux couronnes d'Angleterre et de France. On nomma *protecteurs*, ou gardiens de ces royaumes, les ducs de *Glocester* et de *Bedfort*, ses oncles. Le dernier resta en France pour la maintenir sous l'autorité de son neveu. Il s'y déshonora par le supplice de *la Pucelle d'Orléans*, cette fille étonnante dont l'enthousiasme réveilla le courage des Français, et dont les succès furent le prélude de l'expulsion des Anglais. Leur ruine ne se consomma qu'à la longue et à mesure que les troubles nés dans leur île les mirent hors d'état de se soutenir sur le continent. Pendant la première trève qui suspendit les hostilités des deux nations, *Henri* épousa *Marguerite d'Anjou*, de la maison de France, fille d'un père qui n'avoit qu'en titre les royaumes de Naples, de Sicile et de Jérusalem : elle n'apporta pour dot que son mérite. Il brilla avec éclat dans les catastrophes peut-être les plus funestes que jamais reine ait éprouvées.

[1430.] *Henri VI* montra de bonne heure une grande foiblesse d'esprit. A mesure qu'il avançoit en âge, son peu de mérite se décéloit et faisoit concevoir des espérances aux intrigans et aux factieux. A sa cour se trouvoit *Richard*, duc d'Yorck, descendu par sa mère du duc de *Clarence*, second fils d'*Edouard III*, et par conséquent, dans l'ordre de la

succession, plus près du trône que le roi, qui ne descendoit que du duc de *Lancastre*, troisième fils de ce monarque. *Yorck* possédoit une fortune immense par la réunion de plusieurs successions. Il avoit des alliances avec la principale noblesse, de la valeur, une conduite prudente, un caractère doux, et le rang de premier prince du sang.

On l'a soupçonné d'être auteur des mécontentemens semés parmi le peuple, des dénonciations qui eurent lieu contre les ministres, et des embarras qui retardoient la marche du gouvernement; mais il ne paroissoit en rien dans tout cela. Pendant les momens les plus vifs de la fermentation, il se tenoit dans ses châteaux éloignés; et quand les dissensions s'apaisoient par des cessions arrachées à la puissance royale, et qui l'affoiblissoient, le duc reparoissoit avec l'air d'assurance d'un innocent. En même temps ses partisans jetoient dans le public un goût de discussion. On l'accoutumoit à raisonner sur le droit au trône : lequel du roi ou du prince en avoit un plus légitime.

A l'occasion de quelques prétentions du peuple, *Yorck* prit les armes; il les posa quand le peuple fut satisfait. Cette modération lui valut le titre de *protecteur* pendant une maladie du roi, qui augmenta si fort son imbécillité naturelle, qu'on n'osoit même le montrer en public. La maladie cessa. *Henri* se crut en état de reprendre son autorité. *Yorck* n'en jugea pas de même. Il arma pour conserver la puissance à laquelle il s'étoit accoutumé. Après une victoire sanglante, remportée en 1455, dans les plai-

nes de Saint-Alban, il fit le roi prisonnier. C'est la première action de cette fatale querelle qui dura trente années, pendant lesquelles il y eut douze batailles rangées, qui coûtèrent la vie à quatre-vingts princes du sang, et qui anéantirent presque entièrement l'ancienne noblesse d'Angleterre, ralliée sous les étendards des deux factions de *Lancastre* et d'*Yorck*. Elles portoient pour emblèmes la *rose blanche* et la *rose rouge*, la première peinte sur les drapeaux de *Henri*, chef de la maison de *Lancastre*, la seconde sur ceux de *Richard*, chef de la maison d'*Yorck*.

Le duc traita son prisonnier avec beaucoup d'égards; mais il s'empara de l'autorité souveraine. Si l'indolent et foible *Henri* ne regrettoit pas un pouvoir dont l'exercice demandoit du travail et causoit quelque fatigue, il n'en étoit pas de même de la reine *Marguerite*. Son naturel actif ne pouvoit se contenter de l'ombre de puissance que le rival de son mari lui accordoit. Elle engagea l'indifférent monarque à en reprendre la réalité. Il y eut entre tous les chefs une réconciliation, mais si peu sincère, que les hostilités recommencèrent presque aussitôt. *Richard* perdit une bataille. Il avoit mis dans ses intérêts le comte de *Warwick*, seigneur puissant en terres et en richesses, brave, intelligent, qui exerçoit une influence sur la noblesse. Il vint au secours de *Richard*, livra bataille et fit le roi prisonnier.

Jusqu'alors *Richard* s'étoit donné l'honneur de ne faire la guerre que pour réformer le gouvernement; mais, tenant entre ses mains le roi éloigné de la reine

et privé de son conseil, il afficha de plus hautes prétentions. Dans un parlement qu'il convoqua au nom du roi, il se fit déclarer héritier du trône, qu'il laissa occuper par *Henri*, comme par un simulacre. *Marguerite* ne vit pas tranquillement le prince de *Galles*, son fils, encore enfant, déclaré inhabile à une si belle succession; elle se retira sur la frontière d'Écosse, y leva une armée, et revint contre le duc d'*Yorck*. Ce prince périt dans une sanglante bataille, où la reine combattit à la tête de ses troupes. Il laissa trois fils, *Edouard*, *George* et *Richard*.

*Edouard* l'aîné, aussi vaillant et plus hardi que son père, consomma tous ses projets. Il défit à son tour une partie de l'armée de la reine. Une partie de la sienne essuya un échec qui remit le roi entre les mains de son épouse; mais, dans le temps qu'elle se croyoit triomphante, l'infatigable *Warwick* reparoît et la force de fuir de nouveau. Elle se retire encore en Écosse avec son fils et son mari, qu'elle emmène. *Edouard* alors ne dissimule plus, ne temporise plus comme avoit fait son père. Par le conseil de *Warwick*, il se fait proclamer roi d'Angleterre.

[1461.] *Marguerite* ne perd pas courage. Elle rassemble des troupes, revient tenter le sort d'une bataille, la perd, mais se sauve. Les auxiliaires que lui fournissent la France et l'Écosse renforcent les troupes que lui amènent ses partisans. Elle met à leur tête le malheureux *Henri*, dans l'espérance que sa présence donnera une vigueur à leurs efforts; mais ce fantôme et ses défenseurs ne peuvent rien

contre la fortune d'*Edouard IV*. Il les disperse; chacun fuit de son côté. Le roi se sauve de château en château, et est bientôt pris. La reine s'enfonce dans une forêt, traînant son fils âgé de huit ans. Elle tombe entre les mains d'une bande de voleurs qui lui prennent ses bijoux et la maltraitent. Pendant qu'ils se disputent sur le partage, elle échappe, marche errante un jour et une nuit dans cette affreuse solitude, et s'assied enfin. Les yeux tristement attachés sur cet enfant exténué comme elle de fatigue et de besoin, elle n'attendoit plus que la mort. Le bruit de quelqu'un qui marche la fait tressaillir. Elle regarde, et voit un homme d'une figure atroce, qui s'avance vers elle l'épée nue à la main. *Marguerite* va à lui, lui présente son fils : « Mon ami, lui dit» elle, voilà le fils de votre roi que je remets entre » vos mains : prenez-en soin. » Le brigand ne trompa point sa confiance. Il les aida à marcher, leur donna des vivres, et à travers mille périls les conduisit à un petit port où la mère et le fils trouvèrent une barque qui les transporta en Flandre.

*Edouard* vainqueur, se croyant désormais à l'abri de tout fâcheux événement, se livra sans mesure à son penchant pour le plaisir. *Warwick*, aussi politique que guerrier, vouloit lui procurer un mariage qui lui donneroit une alliance utile; pendant qu'il y travailloit en France de l'aveu du prince, celui-ci épouse une Anglaise dont il étoit devenu amoureux. *Warwick*, piqué de se voir compromis après les avances qu'il avoit faites, s'abandonne à son indi-

gnation contre *Edouard*. Comme il l'avoit mis sur le trône, il pense qu'il lui sera facile de l'en faire descendre. Il revient de sa négociation, plein de cette idée, et tâche de la mettre à exécution, en offrant la couronne au duc de *Clarence*, frère du roi, qu'il compte trouver plus docile à ses conseils. Le roi, instruit du complot, les bannit l'un et l'autre.

Ils se retirent en Flandre, où ils trouvent *Marguerite* et son fils. Également malheureux, ils associent leur infortune. Le mariage de la fille de *Warwick* avec le fils de *Henri*, tous deux en trop bas âge pour le consommer, devient le lien de leur union. *Warwick* se met à la tête d'un corps de troupes flamandes et françaises, débarque en Angleterre, est joint par une troupe nombreuse de mécontens, gagne une grande victoire sur *Edouard*, qui va reprendre en Flandre la place de *Henri*. Celui-ci est remis sur le trône. Mal accueilli d'abord, *Edouard* trouve cependant des ressources dans son asile. Il en sort à la tête d'un corps d'armée. *Clarence*, son frère, avec lequel il étoit secrètement réconcilié, facilite sa descente. La désertion de *Clarence* affoiblit *Warwick*. Il n'en hasarde pas moins une bataille, et est tué. Le roi *Henri*, *Marguerite* son épouse, et *Edouard*, son fils, sont faits prisonniers.

Le jeune prince paroît avec intrépidité devant le vainqueur. « Comment, lui dit *Edouard*, as-tu osé » paroître dans mon royaume? — Je venois, répond » le prince, réclamer mon héritage. » Incapable de générosité, le farouche *Edouard* le frappe au visage.

C'étoit un signal : *Clarence* et *Glocester*, les deux frères d'*Edouard*, entraînent l'infortuné et le massacrent à coups de sabre. *Glocester* entre dans l'endroit où étoit gardé *Henri*, et le poignarde. La reine est réservée pour une rançon, qui fut payée par le roi de France. *Marguerite* passa dans ce royaume, où elle finit ses jours rassasiée d'amertumes et comblée de gloire.

Aucun de ceux qui pouvoient être suspects à *Edouard* ne fut épargné. Malgré sa réconciliation avec *Clarence*, qui avoit facilité son retour au trône, il le mit en justice, le fit juger et condamner. Pour toute grâce, il lui accorda le choix du genre de mort. *Clarence* demanda à être noyé dans un tonneau de malvoisie. Le sang le plus noble d'Angleterre coula à grands flots. Ceux qui échappèrent à la hache des bourreaux traînèrent des jours malheureux dans des terres étrangères. Un auteur contemporain dit avoir vu les ducs de *Sommerset* et d'*Exester* suivre pieds nus l'équipage du duc de *Bourgogne*, et servir dans sa maison pour leur subsistance.

*Edouard* passa le reste de ses jours en débauches : elles les abrégèrent. Il mourut dans sa quarante-deuxième année, et laissa deux fils, *Edouard*, prince de Galles, âgé de treize ans, et *Richard*, duc d'*Yorck*, et une fille nommée *Elisabeth*. Il étoit très-bel homme et passionné pour les plaisirs. On ne sait si ses cruautés doivent être attribuées à son caractère, ou aux conseils violens du sanguinaire duc de *Glocester*, son frère, un de ces hommes qui croient que la puissance usurpée n'est jamais solidement assise que sur

des monceaux de cadavres. Quand *Edouard* eut abattu les têtes les plus élevées, il usa despotiquement de l'autorité. Les membres du parlement n'osèrent pas se refuser à être les ministres de ses volontés. La noblesse opprimée gémissoit; mais le peuple, quoique foulé, portoit sans murmurer un joug qui s'appesantissoit encore plus sur les grands.

[1483.] Quoique *Edouard IV* dût connoître le caractère de *Richard*, duc de *Glocester*, son frère, et s'en défier, il recommanda à *Elisabeth Grey*, sa femme, d'avoir en lui toute confiance. Elle lui obéit, avec précaution cependant, guidée par les conseils du comte de *Rivers*, son frère. *Glocester* trouva ce conseiller de trop, le fit accuser de trahison devant un tribunal vénal, condamner, exécuter, et prit le titre de *protecteur*. L'autorité attachée à cette dignité le rendoit maître du jeune roi. Il sut aussi tirer l'autre fils de son frère des mains de sa mère. Quand il les eut tous deux, il travailla à les faire déclarer illégitimes, en prétendant que son frère avoit épousé *Elisabeth Grey* étant dans les liens d'un autre mariage. Comme cette supposition ne réussit pas, il en tenta une bien plus étrange.

Sa propre mère vivoit; elle jouissoit d'une réputation intacte. Il eut l'imprudence de faire semer le bruit que ses deux frères aînés, *Edouard* et *Clarence*, étoient les fruits de ses galanteries; que lui seul étoit le vrai fils du duc d'*Yorck*, ainsi que le prouvoit sa ressemblance avec ce prince. Comme cette odieuse calomnie ne réussit pas non plus, *Richard* prit le

parti le plus court. Il gardoit les deux jeunes princes dans la Tour de Londres, sous prétexte de veiller à leur sûreté; il les fait assassiner. Sans se soucier de prévenir les soupçons, ni de les écarter par quelques préparatifs, il se contente de dire qu'ils sont morts, et prend le diadème. L'aîné de ces deux infortunés paroît dans les fastes d'Angleterre sous le nom d'*Édouard V*.

Si l'on avoit encore besoin de quelque preuve pour juger du sang-froid avec lequel *Richard* commettoit le crime, on le trouveroit dans le récit de l'événement suivant. Au moment qu'il faisoit exécuter le comte de *Rivers*, il avoit assemblé dans la tour de Londres un conseil où assistoient les principaux partisans de ce seigneur. Près du protecteur étoit lord *Hastings*, très-attaché à la famille royale. *Richard* lui avoit ôté le gouvernement de cette forteresse quand il méditoit le meurtre de ses neveux, et il venoit de le lui rendre, sans doute pour l'attirer dans le piége. *Hastings* avoit passé pour être amant favorisé de *Jeanne Shore*, maîtresse d'*Edouard IV*, dont la puissance et le crédit déplaisoient beaucoup à *Glocester*. *Hastings* continuoit ses habitudes auprès d'elle, depuis la mort du monarque.

Ce gentilhomme, nouvellement gratifié du gouvernement de la tour, ne doutoit point de sa faveur, et se croyoit en sûreté. Le protecteur, dont la gaîté avoit été remarquable jusqu'à ce moment, sort du conseil comme pour un besoin, et rentre un moment après avec une physionomie altérée. « Milords,

» s'écrie-t-il, quelle punition méritent des perfides qui » ont attenté à ma vie? » A cette question inattendue, tout le conseil reste étonné. *Hastings* prend la parole et dit : « Ils doivent être punis comme des traîtres. — » Ces traîtres, reprend *Richard*, ces traîtres sont des » sorcières, la veuve de mon frère, *Jeanne Shore*, » sa maîtresse, et d'autres associés. Voyez, ajoute- » t-il, en quel état ils m'ont réduit par leurs en- » chantemens et leurs sortiléges. » En même temps il découvre son bras, qui étoit tout ridé et flétri. On savoit qu'il avoit cette infirmité dès l'enfance.

Les conseillers se regardent avec étonnement. « S'ils sont coupables, dit *Hastings*, certainement » ils méritent la punition la plus sévère. — Et vous, » réplique le furibond *Richard*, avec vos *si* et vos » *mais*, vous êtes le principal instigateur de cette » misérable *Shore*. Vous-même êtes coupables, et je » jure par *saint Paul*, que je ne dînerai pas que » votre tête ne me soit apportée. » Il frappe en même temps sur la table. Aussitôt la chambre est remplie d'hommes armés. Il saisit lui-même *Hastings*, le livre aux soldats. Ils l'emmènent, lui coupent la tête et la présentent au tyran. Chaque conseiller fuit, ne sachant s'il conservera la sienne. *Richard* fit ce qu'il put pour constater les sortiléges de *Jeanne Shore*; mais il ne se trouva contre elle aucune preuve juridique. Il confisqua ses biens, qui étoient immenses, et afin qu'on ne crût pas qu'il en vouloit uniquement à ses richesses, il la fit citer devant un tribunal ecclésiastique, qui la condamna, pour crime d'inconti-

nence, à une pénitence publique. Elle la subit avec toutes les circonstances humiliantes qu'on put lui donner. *Jeanne Shore* survécut quarante ans à sa diffamation. Elle mena une vie obscure et pauvre, sans être soulagée dans sa misère par aucun de ceux qu'elle avoit en grand nombre aidés de son crédit et de ses richesses pendant sa fortune.

[1483.] Par la mort violente des deux neveux de *Richard*, la couronne étoit dévolue de droit à *Elisabeth*, leur sœur. L'assassin, afin de légitimer son usurpation, se proposa d'épouser sa nièce ; il lui offrit sa main, encore dégouttante du sang de ses frères. *Elisabeth Grey*, leur mère, croyant améliorer son sort, la recevoit ; mais la princesse la repoussa avec horreur. Elle étoit destinée à terminer les guerres civiles par la réunion des deux maisons d'*Yorck* et de *Lancastre*.

Il restoit de cette dernière un prince réfugié en Bretagne sous le nom de duc de *Richemond*. A la recommandation de *Richard III*, le duc le retenoit dans une prison honorable ; mais, quoique dans un état de captivité, *Richemond* portoit ombrage au roi d'Angleterre. Il envoya le demander avec d'autant plus d'instances qu'il s'apercevoit que ses cruautés et ses perfidies soulevoient les grands contre lui, et qu'il se formoit un parti puissant qui verroit volontiers ce prince à sa tête. Le duc de *Bretagne*, ou gagné, ou intimidé, l'avoit déjà livré ; mais, apprenant l'état des choses, le Breton le reprit des mains des envoyés, et *Richemond*, destiné d'abord

à ne paroître en Angleterre que chargé de fers, y aborda sur des vaisseaux pleins de troupes françaises et bretonnes.

Il trouva une ligue formidable prête à le seconder. Les armées en vinrent aux mains. Dans le fort de la mêlée, les deux prétendans, se reconnoissant, tâchent de s'approcher. *Richard*, dont les troupes commençoient à plier, court sur son rival avec fureur. *Richemond* l'attend de sang-froid : en s'élançant, *Richard* est environné, combat jusqu'au dernier moment, tombe accablé par le nombre sur un tas de cadavres, et meurt d'une manière plus honorable qu'il ne convenoit à un pareil monstre. Il s'étoit si familiarisé avec le crime, qu'il ne concevoit pas qu'on pût en avoir de l'horreur ou des remords quand il étoit utile.

[1485.] Placé sur le trône par un coup de fortune si inespéré, le premier soin de *Henri VII de Richemond* fut de réunir au droit de la maison de *Lancastre*, qu'il possédoit, celui de la maison d'*Yorck*, existant dans la personne d'*Élisabeth*, sœur d'*Édouard V*. Il épousa cette princesse. On cessa de porter les roses blanche et rouge, signes des deux factions, dont la querelle coûta la vie à plus de cent mille hommes des premiers de la nation, morts ou dans les combats ou sur l'échafaud. En *Richard III* finit la dynastie des *Plantagenet*, qui avoit porté le sceptre pendant trois cents ans. Il en restoit cependant un rejeton, connu sous le nom de *Warwick*, dont les droits au trône ne venoient

qu'après celui d'*Élisabeth*. *Henri* commença avec elle la dynastie des *Tudor*. Le nouveau monarque parcourut le royaume, menant avec lui la reine, son épouse, comme gage de l'union et de la paix. Cette précaution n'empêcha pas l'esprit d'intrigue et de discorde de se soutenir, surtout dans les provinces du nord. *Simnel* et *Perkin*, deux imposteurs célèbres, profitèrent de ces dispositions.

La race des *Plantagenet* inspiroit toujours de l'intérêt aux familles qui avoient été si long-temps accoutumées à la respecter sur le trône. Cet attachement inspira l'idée à un prêtre d'Oxford, nommé *Richard Simon*, de ressusciter les droits éloignés de cette maison, en présentant au public un descendant de cette race illustre. Le jeune *Warwick*, par précaution, avoit été enfermé dans la tour. *Simon* chercha un jeune homme capable de jouer son rôle, le trouva dans *Lambert Simnel*, fils d'un boulanger, qui réunissoit aux grâces de la figure un esprit subtil et adroit.

Comme il auroit été facile de détruire l'imposture à Londres en montrant le véritable *Warwick*, le prêtre établit le théâtre de son drame en Irlande, où il trouva des seigneurs crédules ou malintentionnés pour le roi. Il avoit auparavant promené son fantôme en Flandre, où vivoit une princesse de la maison d'*Yorck*, duchesse de *Bourgogne*, disposée à favoriser tout ce qui pouvoit inquiéter un *Lancastre* En effet, *Henri* fut alarmé, non sans raison; car *Simnel*, après avoir grossi son parti

en Irlande, se trouva en état de débarquer en Angleterre à la tête d'une armée, et de se mesurer avec son souverain. La fortune ne seconda pas sa hardiesse. Il fut battu et pris ainsi que le prêtre *Simon*, son directeur. Le roi fit exécuter plusieurs seigneurs dont l'erreur ne parut pas excusable. On donna en spectacle le véritable *Warwick*, dans une procession publique à Londres, et, après la cérémonie, on le renferma de nouveau dans la tour. Le prêtre fut condamné à la prison, au jeûne et à la discipline. On fit du jeune *Simnel* un marmiton dans les cuisines de la cour, afin qu'il demeurât exposé à la vue et à la dérision du peuple. Par la suite on l'éleva à l'emploi de fauconnier.

Le rôle de *Perkin* fut plus long et plus brillant. Il n'eut pas besoin d'être instruit et encouragé comme *Simnel*. De lui-même il conçut le projet de se faire passer pour le duc d'*Yorck*, le second fils d'*Édouard IV*, qui avoit été assassiné dans la tour par *Richard III*; ou, s'il ne conçut pas le projet, il le seconda admirablement. *Perkin* étoit fils d'un juif converti, nommé *Orbec*, et se nommoit *Pierre*, d'où on a fait le nom de *Perkin*. La ressemblance frappante qu'il y avoit entre lui et feu *Édouard IV* a fait conjecturer que ce monarque galant avoit pu, dans ses voyages, connoître la femme d'*Orbec*. Cette supposition contribua sans doute à l'accueil qu'on lui fit dans plusieurs cours. On croyoit honorer en lui, sinon le fils légitime, du moins l'enfant infortuné d'un monarque estimé.

Il avoit le port et les manières distinguées d'un prince. Son père vrai ou putatif l'avoit mené presque dès l'enfance dans ses voyages de commerce. Quelques aventures qu'il eut augmentèrent la flexibilité et la sagacité de son génie; de sorte que la duchesse de *Bourgogne*, quand il lui fut présenté, le trouva très-propre à jouer le rôle qu'il se proposoit. On croit que cette princesse prit elle-même le soin de lui donner en secret les connoissances dont il avoit besoin relativement aux droits de sa famille. Elle le recommanda à la cour de France, où il fut bien reçu. Cet accueil autorisa la princesse à lui faire elle-même une réception honorable quand il revint en Flandre. Elle le lia avec beaucoup d'Anglais réfugiés à sa cour. Ces exilés le mirent en correspondance avec leurs familles restées en Angleterre. Il s'y forma un parti puissant contre l'autorité du roi. Comme elle ne pouvoit être détruite tant que *Henri* seroit en état de la défendre, on résolut de se défaire de lui.

Le complot devoit s'exécuter en même temps que *Perkin* mettroit le pied en Angleterre avec des troupes fournies par la duchesse de *Bourgogne*; mais l'aventurier ne se crut pas assez fort. Il se contenta de se montrer à vue de la côte. Son apparition ne servit qu'à faire connoître ses complices, dont un grand nombre périt sur l'échafaud. Pour lui, il aborda en Écosse. Le roi, ou trompé, ou voulant l'être, le traita en souverain. Les débris de la faction de *Perkin* se réfugièrent auprès de lui.

Ceux qui restèrent dans les provinces y causèrent un soulèvement. Ils se donnèrent le nom d'*insurgens*, c'est-à-dire en insurrection contre *Henri*, dont ils dépeignoient le gouvernement comme tyrannique et insupportable. Pendant qu'il étoit occupé à éteindre ce feu qui s'allumoit de tous côtés, le roi d'Écosse pénétra en Angleterre et vint jusque dans le voisinage de Londres, brûlant et ravageant tout sur son passage.

A cette bande de pillards, qui faisoient la plus grande partie de l'armée écossaise, *Henri* opposa des troupes régulières qui les dispersèrent. Le roi d'Écosse, repoussé jusque sur ses frontières, demanda la paix et l'obtint. *Perkin*, abandonné, se réfugia en Flandre. Sa femme tomba entre les mains du roi; c'étoit une fille de qualité que la duchesse de *Bourgogne* lui avoit fait épouser. *Henri* la traita avec distinction. De Flandre, *Perkin*, ne désespérant pas encore, passa en Irlande, où il avoit déjà été bien reçu. Après avoir bien examiné les forces de son parti, il crut plus prudent de se servir de l'inquiétude qu'il pouvoit encore donner au roi pour se faire un sort que de courir de nouveaux dangers. Les égards que ce prince avoit eus pour sa femme lui en firent espérer pour lui-même. Il fit donc des propositions. *Henri* lui accorda sa grâce et les avantages qu'il désiroit, à la seule condition qu'il conviendroit publiquement de son imposture. Après cet aveu, soit que cela fût convenu ou non, on le mit sous une garde. Apparemment elle n'étoit pas fort sévère, puisqu'il se

sauva. Il fut repris et renfermé dans la tour de Londres. *Perkin* y trouva le jeune *Warwick ;* ils tramèrent ensemble, pour s'échapper, un complot contre la vie du gouverneur, furent découverts et décapités. On a conjecturé que *Henri* avoit fait apporter des facilités à l'intelligence de ces deux hommes afin d'avoir un prétexte plausible pour s'en défaire.

Ce soupçon est fondé sur le caractère de *Henri*, qui étoit fin et rusé. Aucun roi n'a opprimé les Anglais avec plus d'adresse. Il les chargeoit d'impôts ; on se plaignoit ; il accordoit des remises, et revenoit à son but par d'autres chemins. Sa justice étoit toujours accompagnée d'un grand étalage de formes, mais au fond n'en étoit pas plus assujettie aux règles de l'équité. L'intérêt l'emportoit chez lui sur toute convenance.

Il avoit marié *Arthur*, son fils aîné, âgé de seize ans, à *Catherine*, infante d'Aragon, âgée de dix-huit ans. Ils vécurent un an maritalement, et *Arthur* mourut. Si le père ne força pas violemment *Henri*, son second fils, âgé de douze ans, d'épouser sa belle-sœur, on ne peut douter qu'il n'ait du moins employé auprès de lui la séduction de l'ascendant paternel, qui, à cet âge, équivaut à la violence. Le roi eut dans cette action le double dessein de conserver l'alliance de l'Aragon, qui étoit avantageuse, et de ne pas rendre la dot, qui étoit considérable. Ce dernier motif surtout a pu être déterminant pour *Henri VII*, dont l'avarice étoit la passion domi-

nante. Il a fait des irruptions en France, mais jamais avec le projet déterminé d'une guerre soutenue. C'étoit ou pour occuper la nation, ou pour obtenir d'elle des impôts qu'il tournoit à son profit. D'ailleurs on lui reconnoît les qualités d'un grand roi. Son caractère étoit gai, franc et ouvert; ses manières étoient nobles; mais dans son intérieur il vivoit volontiers sans faste. Il a terminé les guerres civiles qui agitoient depuis long-temps l'Angleterre, et anéanti le pouvoir ancien et exorbitant dont la noblesse abusoit.

[1508.] Son fils, *Henri VIII*, monta sur le trône à dix-huit ans. Par ses talens naturels et acquis, il fut tout à coup chéri et respecté de son peuple. La vanité étoit son vice dominant. Elle se partagea chez lui en deux branches, qui se chargèrent de fruits amers: savoir, la présomption de l'emporter sur les autres en science théologique, et le désir opiniâtre d'asservir les cœurs comme les esprits. De là le zèle persécuteur, qui marque sa place entre les princes les plus cruels; et la jalousie, qui, selon le caractère de cette passion, lui a fait commettre des actions aussi insensées que barbares.

A la fleur de l'âge, *Henri VIII* se plut à briller par le luxe et la magnificence. La cour, jusqu'alors couverte du crêpe lugubre des guerres civiles, ou assujettie à une uniformité ennuyeuse, vit éclater des fêtes. A cela se joignit pour le peuple le plaisir de voir tomber la tête de plusieurs ministres qui avoient été en faveur sous le dernier règne, et d'en élever à leurs places de nouveaux, qui ne devoient

pas le rendre plus heureux. Il fit en Ecosse quelques expéditions dont le succès flatta l'orgueil de la nation, et en promit de plus importans contre la France, objet perpétuel de la jalousie des Anglais. Le pape *Jules II*, ennemi de *François I*, excita *Henri* à faire revivre les prétentions de ses ancêtres sur cette couronne. On dit que *Henri* envioit au roi de France le titre de *roi très-chrétien*, que le pontife promit de le lui transmettre, et que le monarque étoit très-flatté de cette espérance. Au défaut de cette qualification, le pape lui donna celle de *protecteur de la foi*, pour un ouvrage qu'il fit contre *Luther*.

Comme *Henri* avoit un frère aîné destiné au trône, son père l'appliqua aux sciences ecclésiastiques. Il en conserva un goût qu'on pourroit dire effréné dans un prince. Il s'y croyoit très-versé. Il eut lieu d'exercer cette présomptueuse prévention dans une affaire personnelle dont les suites opérèrent un grand changement dans le royaume. On a vu qu'il avoit épousé la veuve de son frère. Il vécut bien avec elle. Ils eurent plusieurs enfans qui moururent en bas âge. Il ne leur resta qu'une fille, nommée *Marie*. Cette mortalité éveilla en lui des scrupules. Il se rappela avoir lu dans les lois de *Moïse* que celui qui épouseroit la veuve de son frère mourroit sans postérité. Il se crut dans le cas de cette malédiction, ou du moins, dans un écrit qu'il composa lui-même, et qu'il répandit avec profusion, il chercha à persuader que ces alarmes religieuses étoient la principale cause du divorce qu'il méditoit.

Mais on peut croire que ses scrupules, s'il en eut, dûrent leur naissance au déclin de la beauté de *Catherine d'Aragon*, qui avoit six ans plus que lui, et à ses infirmités, et plus encore à la passion qu'il conçut pour *Anne de Boulen*, dame d'honneur de cette princesse. *Henri*, casuiste habile, décida donc que son mariage étoit illégitime, et qu'il devoit le faire casser. Il s'agissoit d'appliquer les formes à cette décision, qu'il avoit fait revêtir de l'approbation de plusieurs docteurs, c'est-à-dire, de faire déclarer son mariage nul selon les formes ecclésiastiques. *Henri* se met en jugement. Il écrit au pape. Le procès commence par-devant le fameux cardinal *Wolsey*, son favori et son ministre, nommé légat dans cette affaire. Mais la procédure se prolonge. Les délais impatientent *Henri*, tourmenté par le scrupule d'être retenu dans les liens de l'*anathème mosaïque*. Il attribue les retards à la politique de *Wolsey*, ennemi d'*Anne de Boulen*, et le disgracie. Le roi presse son affaire devant un nouveau tribunal qu'il érige sans l'aveu du pape, et dicte lui-même aux juges la sentence de divorce; mais il n'avoit pas attendu qu'elle fût prononcée pour contracter mariage avec *Anne*. Il l'avoua alors, et la nouvelle reine, peu de jours après son couronnement, accoucha d'une princesse qu'on nomma *Elisabeth*.

Le pape les excommunia. *Henri* déclara ses anathèmes nuls, fit schisme avec l'église de Rome, et se proclama chef de la religion en Angleterre. Alors commencèrent ce qu'on peut appeler les folies dog-

matiques et amoureuses de *Henri VIII*. Il comble sa nouvelle épouse de faveurs, déclare *Marie*, fille de *Catherine*, illégitime, et *Elisabeth*, fille d'*Anne*, princesse de *Galles* et héritière de la couronne. Il défend même par un édit public de raisonner sur cet arrangement de succession, et ordonne que tout médisant contre le roi, la reine ou leurs enfans, soit puni comme le seroit l'homme qui sauroit des trahisons contre le souverain et ne les révéleroit pas.

Il imagina un code de religion, qui n'étoit ni catholique, ni luthérien, ni calviniste, mais qui tenoit de toutes. Il prescrivit des sermens que chacun étoit obligé de prêter. Sa *suprématie* comme chef de l'église en étoit le principal point, sur lequel il ne souffroit ni explications ni restrictions. *Thomas Morus*, grand chancelier d'Angleterre, célèbre par sa science et son intégrité, un évêque de Rochester, estimé pour sa piété, payèrent de leur tête leur attachement aux anciens principes. Ces premières victimes de la barbare politique de *Henri* frayèrent le chemin de l'échafaud à une multitude d'autres. On dressa aussi des potences, on alluma des bûchers. Souvent catholiques et protestans y étoient jetés ensemble : les premiers pour ne pas vouloir reconnoître la suprématie, les seconds pour refuser d'admettre plusieurs dogmes de l'église romaine que *Henri* avoit jugé à propos de conserver. Il ouvrit les monastères, en fit servir les bâtimens à d'autres usages, détruisit les chapelles, les oratoires, effaça sur ceux qui restoient tous les vestiges qui pouvoient rappe-

ler l'idée des fondations pieuses. Il en fut de même des colléges et des hôpitaux. Le roi donna une partie de leurs biens, soit aux seigneurs de sa cour, soit aux familles des fondateurs, soit aux habitans des lieux où ces biens étoient situés ; mais il retint pour lui le lot le plus considérable. Ainsi disparut le catholicisme, et avec lui l'autorité papale, qui avoit été si puissante en Angleterre. Au milieu des variations de *Henri VIII* sur le dogme comme sur le culte, il seroit difficile de définir la religion qu'il substitua à la catholique ; mais de ces élémens incohérens s'est à la longue composée la religion anglicane, qui n'a pris sa consistance que sous *Élisabeth*, fille d'*Anne de Boulen*.

Cette princesse contribua beaucoup à provoquer le schisme de *Henri VIII*, et à l'y faire persévérer, parce que c'étoit pour ainsi dire le *palladium* du divorce sur lequel étoient fondés la légitimité de son mariage et l'édifice de sa fortune ; édifice, hélas ! que l'inconstance de son époux ne tarda pas à faire chanceler, et qui ensevelit la reine sous ses ruines. *Anne*, fille d'un simple gentilhomme, n'ayant point été élevée dans la circonspection de la grandeur, n'avoit pas la réserve qu'exigeoit son élévation. Elle étoit gaie et folâtre. La malice, si commune dans les cours, interpréta mal, selon son ordinaire, d'innocens badinages. Quelques plaisanteries à ce sujet, hasardées devant l'ombrageux monarque, excitèrent en lui des soupçons. Sa jalousie devint terrible et capable des derniers excès, lors-

qu'il eut laissé tomber ses regards sur *Jeanne Seymour*, d'une beauté rare, fille d'honneur chez la reine.

Quand on s'aperçut que cette princesse n'étoit plus agréable au roi, la calomnie lui trouva des fautes et des crimes. On l'accusa de familiarité avec quatre jeunes seigneurs, et même avec son propre frère. Jamais rien ne fut moins prouvé. Au contraire, ils persistèrent tous à soutenir leur innocence et celle de la reine, quoiqu'on leur offrît la vie, s'ils vouloient se déclarer coupables avec elle. Malgré leurs protestations, ils n'en furent pas moins condamnés à avoir la tête tranchée et furent exécutés. Quant à la reine et à son frère, l'odieux parlement, qui devint l'instrument des caprices sanglans de *Henri VIII*, laissa au roi le choix de les faire décapiter ou brûler vifs. Menacée d'être traitée selon le prononcé le plus rigoureux de la sentence, *Anne* n'avoua rien qui pût la déshonorer, mais seulement qu'il existoit des empêchemens légitimes avant son mariage avec le roi. On exigea d'elle cet aveu, afin de rendre *Elisabeth*, sa fille, illégitime et incapable de succéder. Elle posa, ainsi que son frère, sa tête sur le billot, sans montrer de foiblesse. *Henri*, le lendemain épousa *Jeanne Seymour*. Ce mariage précipité est peut-être la meilleure justification d'*Anne de Boulen*. *Jeanne Seymour* donna un fils au roi, et mourut deux jours après.

*Henri* charma l'ennui de son veuvage par la solennité d'une dispute théologique contre un maître

d'école nommé ***Lambert***, ennemi de la présence réelle, que le roi avoit conservée. Repris par son évêque sur ses sentimens hétérodoxes, *Lambert* en appela au chef de l'église. Charmé d'un incident qui lui donnoit occasion non-seulement d'exercer sa suprématie, mais encore de déployer sa science théologique, *Henri* accepte le cartel. On annonce que le monarque se propose d'entrer en lice avec le maître d'école. Il paroît sur son trône avec tout l'éclat de sa majesté, entouré de prélats, des pères laïcs, des docteurs et de toute sa cour. La dispute est ouverte par *Cranmer*, archevêque de Cantorbéry, *Gardner*, et d'autres évêques. *Lambert* ne se laisse pas intimider. Il répond tranquillement et fermement, sans rien accorder à ses adversaires. Le roi prend la parole. En controversiste exercé, il presse son antagoniste par des argumens tirés de l'Ecriture, des pères et des scolastiques. L'auditoire applaudit à la force de ses raisonnemens et à l'étendue de son érudition. Mais le maître d'école ne se rend pas. Le monarque le presse par cette alternative qu'il croit devoir le faire triompher, *soumission ou la mort*. ***Lambert***, armé de ce courage qui résiste à tout, répond, sans changer d'opinion : « Je me repose entièrement sur » la clémence du roi. — Je n'en ai point pour les » hérétiques, s'écria *Henri*. Si c'est là ta dernière » réponse, tu dois t'attendre à expirer dans les » flammes. » Comme *Lambert* ne répliqua rien, le chancelier *Cromwell* prononça la sentence. Elle fut exécutée, mais non pas en précipitant le malheureux

dans le feu, mais en le poussant petit à petit dans le bûcher, en commençant par les jambes.

Après cette pompeuse dispute, *Henri* voulut se donner le plaisir d'une cérémonie galante. Pendant son veuvage, il promenoit ses regards sur les cours étrangères qui possédoient des princesses aimables, persuadé qu'il n'avoit qu'à offrir sa main, et que toutes s'empresseroient de la recevoir. Cependant il ne fut pas satisfait de sa première épreuve. La douairière de *Longueville*, un des ornemens de la cour de France, fertile alors en beautés, le refusa. *François I* lui offrit la cadette ou d'autres dames à son choix. Mais *Henri*, pour n'être pas trompé, voulut s'assurer par ses propres yeux de leur beauté. Il proposa au roi de France une conférence prétextée par des affaires, mais à laquelle ce monarque amèneroit les plus belles dames de sa cour, afin qu'il choisît. Cette proposition choqua *François I*. Il répondit qu'il respectoit trop le sexe pour conduire les dames de la première qualité comme des chevaux au marché, pour être prises ou rejetées suivant les caprices de l'acquéreur. *Henri* n'entendoit rien à cette délicatesse. Il insistoit; mais le roi de France tint ferme, et cette espèce de foire n'eut pas lieu. Sur un portrait que le chancelier *Cromwell* fit présenter au roi, il se détermina pour *Anne*, princesse de Clèves. L'original, dès la première vue, ne répondit pas dans son opinion à la peinture. Il en parut encore plus dégoûté le lendemain des noces, et parla de divorce; *Anne* se prêta à tout ce qu'il voulut, et ne fit aucune résis-

tance. Il ne pardonna pas au chancelier, quoique son favori, de l'avoir embarqué dans cette affaire. Pour des fautes légères, presque inévitables dans le détail d'une administration, le roi le fit condamner à mort par le même parlement qui cassa son mariage. Il fit prononcer le divorce sur la seule assertion que, quand il avoit épousé la princesse, il n'avoit pas donné intérieurement son consentement au mariage.

*Henri* épousa en cinquième noces *Catherine Howard*, élevée par une grand'mère qui n'avoit pas beaucoup surveillé sa conduite. Les informations apparemment furent peu exactes ; car avec un peu d'attention on auroit su que ses mœurs n'étoient rien moins que régulières. Elle ne les réforma pas étant mariée, et continua d'entretenir un commerce intime avec ses anciens amans. On en avertit *Henri*. Cette découverte fut pour lui un coup de foudre. Une femme qu'il avoit honorée de sa main se permettre de pareils écarts! Il en tomba malade. Son parlement lui envoya une députation chargée de lui faire connoître la part qu'il prenoit à son chagrin; ajoutant qu'au reste tous les hommes étoient exposés au malheur qu'il éprouvoit. La coupable et les complices furent punis du dernier supplice. Le parlement publia à cette occasion deux lois bien extraordinaires : la première, que celui qui connoîtroit ou soupçonneroit violemment une infidélité de la part de la reine pourroit la découvrir au roi ou à son conseil, sans craindre, quand même il se seroit trompé, d'encourir la peine ordonnée contre les diffamateurs, à condition cepen-

dant que le délateur ne feroit pas connoître le crime au public, et n'en parleroit pas même à l'oreille. La seconde loi portoit que, si le roi, croyant épouser une vierge, épousoit une femme qui ne le seroit pas, cette épouse seroit jugée coupable du crime de haute trahison et punie comme telle, pour ne lui avoir pas auparavant révélé sa faute.

Le statut du parlement sur la virginité exigée de celles que le roi honoreroit de sa main fit dire qu'il seroit contraint d'épouser une veuve : ce qui arriva. Il prit *Catherine Parr*, femme vertueuse, habile dans les matières de religion, et même controversiste : talent agréable à *Henri*, pourvu qu'on ne le poussât pas trop loin, et qu'on ne s'opiniâtrât pas à avoir raison contre lui. Peu s'en fallut que, pour ne pas s'être tenue à cet égard dans les bornes que le monarque posoit, il n'en coûtât la vie à la reine. *Catherine* s'émancipa dans la dispute, et eut l'imprudence de ne pas paroître bien convaincue par les argumens du roi. Elle n'évita le sort de *Lambert*, le maître d'école, sauf néanmoins peut-être la cruauté du supplice, qu'en reconnoissant la haute capacité de son époux, et en disant que, si elle avoit paru tenir trop contre lui à son opinion, c'étoit pour s'éclaircir et s'instruire par la dispute, dans laquelle elle se confessoit très-inférieure. Cet humble aveu la réconcilia avec son époux, qui admira son discernement.

Aux fureurs de la jalousie, si redoutables pour une femme, au pédantisme de la science théologique, si

désagréable, *Henri* joignoit, sur la fin de ses jours, de la mauvaise humeur et de l'impatience, causées par ses infirmités. On ne l'abordoit pas sans danger. Heureux quand son esprit étoit occupé de grandes affaires, qui faisoient diversion au zèle persécuteur! Son règne a été brillant. Il a tenu dans sa main la balance de l'Europe. *François I* et *Charles-Quint*, ces deux rivaux acharnés, envioient son alliance, et tâchoient de l'attirer chacun de leur côté. Mais, pour le gagner, il falloit lui présenter son intérêt, qui fut toujours la base de ses actions. On a vu par l'histoire de ses mariages qu'il n'avoit en vue que sa propre satisfaction, et qu'il lui sacrifioit jusqu'aux convenances. On trouve des contrastes dans *Henri VIII*, un esprit fort étendu, avec les défauts de petits génies, arrogance, bigotisme, obstination, caprice. Ajoutez les vices des tyrans : la violence, la cruauté, la rapacité, l'injustice. Il fut secondé dans l'exécution de ses projets vexatoires par son parlement, le plus vil et le plus rampant qui ait existé, digne enfin du *Néron* de l'Angleterre.

[1547.] *Henri* avoit réglé l'ordre de sa succession, et laissé la couronne d'abord au prince *Edouard IV*, fils de *Jeanne Seymour*, ensuite aux princesses *Marie* et *Elisabeth*, à condition qu'elles ne se marieroient que du consentement du conseil qu'il avoit nommé pour son fils mineur. Ce prince n'avoit que neuf ans. Il annonçoit de belles dispositions. On l'éleva dans la religion façonnée par son père, dont les deux pivots étoient l'interdiction de toute relation

avec le pape, et la suprématie du roi. Sous *Edouard* parut une liturgie, mais qui ne donnoit pas encore au système religieux toute la solidité dont il avoit besoin. Cette liturgie étoit l'ouvrage du duc de *Sommerset*, oncle du roi par la mère du jeune monarque, qui étoit sa sœur. *Sommerset* fut nommé *protecteur* par le conseil de régence.

L'histoire du règne d'*Edouard VI* n'est que celle des querelles des prétendans à l'autorité. *Sommerset* avoit formé le projet utile aux deux royaumes de marier son pupille à la jeune reine d'Écosse, *Marie Stuart*. Malheureusement pour elle, sa mère la destina au dauphin de France, et lui fit manquer la couronne d'Angleterre pour celle de France, qui ne fit que passer rapidement sur sa tête. Le protecteur gouvernoit avec douceur et prudence. Son propre frère, lord *Seymour*, travaille à le supplanter. Il épouse, contre le gré de son frère, la reine douairière *Catherine Parr*. Elle meurt avant qu'il ait tiré de ce mariage les avantages qu'il en espéroit. Déçu de ce côté, il fait la cour à la princesse *Elisabeth*, et montre tant d'ambition, que *Sommerset* en prend de justes ombrages, l'exhorte, le conjure, le menace, et enfin lui fait trancher la tête.

Le mécontentement, contenu par la terreur qu'inspiroit *Henri VIII*, éclatoit de tous côtés malgré la prudence de *Sommerset*. Des provinces entières redemandoient la messe, leurs prêtres et leur culte. Le protecteur transige avec [illegible] unes, réprime les au[illegible]es. Il faut néanmoins en venir aux armes. *Som-*

*merset* met à la tête des troupes *Warwick*, nom célèbre dans les agitations de l'Angleterre. Celui-ci remporte des victoires, et acquiert un grand crédit par l'estime que lui marque le jeune roi. *Warwick*, fort de cet appui, néglige le protecteur, et bientôt lui résiste ouvertement. *Sommerset* s'aperçoit trop tard que l'autorité lui échappe. Il veut la retenir. Le conseil de régence étoit gagné. Le protecteur est arrêté, envoyé à la tour, presque aussitôt jugé et décapité. *Warwick* prend sa place et sa puissance sous le nom de comte de *Northumberland*.

La santé d'*Edouard* dépérissoit. Il étoit aisé de s'apercevoir qu'il ne vivroit pas long-temps. Le nouveau protecteur prend ses mesures pour prolonger son autorité au-delà de la vie du roi. Il acquiert un empire absolu sur l'esprit du jeune prince. Comme il avoit un grand zèle pour la religion, *Northumberland* lui fait craindre, si l'ordre de succession établi par *Henri VIII* a lieu, que sa sœur *Marie*, qui professoit ouvertement le catholicisme, ne le rétablisse. Il lui inspire d'autres craintes sur *Elisabeth*, et lui propose d'appeler au trône *Jeanne Grey*, petite-fille, par sa mère, d'une sœur de *Henri VIII*, et d'une branche de sa famille, dont l'attachement à la religion anglicane étoit connu. Le protecteur avoit marié à cette princesse le lord *Guilfort*, son fils. *Edouard* goûte cet arrangement, l'ordonne et le fait ratifier par un parlement tout dévoué à *Northumberland*. Après une courte maladie, il meurt à seize ans. Prodige de science dans cet âge tendre, d'une

douceur de caractère qui donnoit la flatteuse espérance d'un règne paisible, il fut généralement regretté, et laissa un sceptre que devoient se disputer quatre princesses : *Marie*, déclarée illégitime par arrêt du parlement non révoqué ; *Elisabeth*, notée de la même tache, mais réhabilitée ; *Marie Stuart*, reine d'Écosse, alors en France, et *Jeanne Grey*.

[1553.] La dispute ne fut pas longue. *Northumberland* croyoit avoir bien pris ses mesures. Il cacha la mort du roi et écrivit sous son nom aux deux princesses de venir promptement, parce qu'il désiroit de les voir avant de mourir. Ayant le timon entre ses mains, il lui auroit été facile de placer sa bru sur le trône. Mais elles furent averties à temps et s'éloignèrent. Alors il fait proclamer *Jeanne Grey*; mais, comme il étoit haï, la proclamation ne passa pas Londres et le voisinage de cette capitale. Les provinces se déclarèrent pour *Marie* avec d'autant plus d'empressement, qu'elle promit solennellement de ne rien changer à la religion prescrite par son père, quoique pour elle-même elle continuât l'exercice de l'ancienne. Ainsi ses promesses lui attachoient les anglicans, et sa pratique les catholiques.

Elle se donna d'ailleurs tous les mouvemens convenables, au lieu que *Jeanne Grey* ne s'en donna aucun. Celle-ci se laissoit porter sur le trône plutôt qu'elle n'y montoit. Elle n'avoit pas seize ans ; mais ses qualités auroient pu faire l'ornement de l'âge mûr. Elle aimoit beaucoup l'étude et étoit très-avancée dans les sciences. Pendant que ses compa-

gnes se livroient aux amusemens de leur sexe et aux plaisirs de la cour, il lui arrivoit de se retirer à l'écart et de s'occuper des bons auteurs grecs et latins, qu'elle lisoit dans leur langue. Quand son père vint lui annoncer son élévation, elle l'apprit avec une douleur égale à sa surprise. Elle refusa même la couronne, disant que les deux princesses avoient un titre supérieur au sien, qu'elle craignoit les suites d'une pareille entreprise, et que, si elle étoit écoutée, elle y renonceroit. *Jeanne* ne céda qu'aux instances réitérées de son père, et de son époux, le jeune *Guilford*, âgé d'un an seulement plus qu'elle.

*Marie* tint d'abord sa parole, donna une amnistie générale, partagea également sa faveur entre les sectateurs des deux religions, fit la remise de quelques impôts, et se rendit populaire, autant que son caractère sombre le permettoit. *Elisabeth*, sa sœur, vint lui rendre un hommage qu'elle trouva un peu tardif. Quant à *Northumberland*, il fut tout à coup presque généralement abandonné. Cependant il leva quelques troupes; mais, hors d'état de se défendre, il se rendit, demanda grâce, ne put l'obtenir, et eut la tête tranchée. Dans la sentence qui le condamnoit furent compris beaucoup de ses partisans, ainsi que lord *Guilford* et *Jeanne Grey*, son épouse; mais l'exécution de leur sentence fut différée. On se contenta de les garder dans la tour.

Délivrée de toute crainte de ce côté, *Marie* s'abandonna à son humeur aigre et farouche. Tous ceux qui avoient contribué au divorce de sa mère tombè-

rent, malgré l'amnistie, sous la hache du bourreau. Heureux ceux qui ne subirent que ce supplice ! L'évêque *Gardner* fut brûlé vif, comme coupable d'apostasie. Les bûchers s'allumèrent, les potences s'élevèrent, les prisons se remplirent des malheureux prêtres ou moines qui, cédant à la crainte, avoient pris des épouses et s'étoient permis le serment de suprématie. *Marie* ne tint aux non-catholiques aucune des promesses qu'elle leur avoit faites. Aussi absolue que son père, elle changea ses institutions, rétablit le clergé, donna aux cérémonies de l'église romaine la plus grande publicité, jusqu'à forcer le parlement de recevoir au nom du royaume l'absolution des censures encourues pour le changement de religion.

Ces actes d'autorité absolue, et surtout les persécutions dont ils étoient accompagnés causèrent des soulèvemens dans les provinces. Un des chefs révoltés vint jusqu'à Londres avec quatre mille hommes déterminés, et demanda qu'on lui livrât la tour. Sa troupe fut repoussée et lui-même fait prisonnier. On découvrit par son interrogatoire que son dessein et celui de ses complices étoit de retirer *Jeanne Grey* de la tour et de l'opposer à *Marie*. Quoique la jeune princesse n'eût contribué ni de fait, ni de volonté à l'entreprise, sa mort fut résolue ainsi que celle de son mari. Comme la sentence étoit portée, on lui envoya dire seulement de se préparer à mourir dans trois jours.

*Jeanne* reçut cette annonce avec une fermeté hé-

roïque. Elle se plaignit seulement de ce délai de trois jours. Elle les employa à ses occupations ordinaires, sans prières ni démarches pour obtenir sa grâce. Le jour de l'exécution, son mari demanda à la voir; elle lui fit répondre que la tendresse de leur entrevue seroit trop vive pour qu'elle pût la supporter. « Di- » tes-lui, ajouta-t-elle, que notre séparation ne sera » que d'un instant. Bientôt nous nous réunirons dans » un lieu où nos affections seront pour jamais con- » fondues, et où les malheurs ne troubleront pas » notre félicité éternelle. » En marchant au supplice, elle rencontra le corps de son époux qu'on alloit enterrer dans la chapelle; elle s'arrête, fixe le cadavre sans marquer d'émotion, prend des tablettes et y écrit quelques lignes. Il se trouva que c'étoient trois sentences, en grec, en latin, et en français, relatives au spectacle de ce corps inanimé qui frappoit ses yeux, et à l'espérance que Dieu et la postérité rendroient justice à leur innocence.

Sur l'échafaud, elle dit aux spectateurs : « Mon » crime n'est pas d'avoir porté la main sur la cou- » ronne, mais de ne l'avoir pas repoussée avec assez » de fermeté. Ma faute vient moins de l'ambition » que de ma vénération pour mes parens, auxquels » on m'a appris de rendre respect et obéissance. Je » reçois volontiers la mort, comme l'unique satisfac- » tion que je puisse maintenant faire à l'état outragé. » Si j'ai enfreint les lois, ce n'est que par force; et » jes ouhaite faire voir par ma soumission volon- » taire à la sentence qui me condamne combien je

» désire expier la désobéissance où la piété filiale m'a » entraînée. » Elle fit signe à ses femmes de s'éloigner, et posa, sans aucune apparence de trouble, sa tête sous la hache de l'exécuteur.

*Marie* étoit beaucoup moins tranquille. Deux passions également violentes l'agitoient, l'intolérance et l'amour : l'amour, si on peut appeler ainsi une ardeur de tempérament qu'elle laissa trop apercevoir dans l'impatience qu'elle marquoit de voir arriver *Philippe II*, roi d'Espagne, qu'elle s'étoit choisi pour mari contre le gré d'une grande partie de la nation. A l'âge de trente-six ans, elle ne pouvoit se flatter que ses charmes feroient une impression favorable sur son jeune époux; cependant elle l'attendoit comme si elle eût dû tout à coup subjuguer son cœur. Ses délais lui causoient de véritables anxiétés. Elle craignoit tantôt les vents qui pouvoient le retarder, tantôt une flotte française qui pouvoit l'intercepter. Il arriva enfin, et fut reçu par la reine avec une effusion de joie trop remarquable, mais avec froideur par les Anglais.

Ce prince morne et taciturne n'eut point le talent de corriger les courtisans de leur répugnance. Son silence les éloignoit. La reine n'en étoit point fâchée, parce que cette solitude la mettoit souvent en tête à tête avec son époux, son unique plaisir. Ses absences les plus courtes lui donnoient de l'inquiétude. La moindre civilité à une autre femme la pénétroit de jalousie et lui en inspiroit toutes les fureurs. *Marie* s'aperçut bientôt, en étudiant le caractère de *Phi-*

*lippe*, que la méthode la plus sûre pour gagner son affection étoit de le rendre maître de l'Angleterre. Tout ce qu'elle avoit de pouvoir, elle l'employa pour le faire reconnoître roi, et après elle héritier de la couronne. Ses tentatives échouèrent. On s'opposa ouvertement à son désir. Comme elle crut que ce refus étoit cause de quelque froideur qu'elle appercevoit dans son mari, elle en conçut une haine implacable contre la nation, et surtout contre les non-catholiques, qu'elle tourmenta comme les ennemis les plus acharnés du roi catholique son époux.

Il lui survint une lueur d'espérance de fixer *Philippe*, dont la passion ne répondoit pas à la sienne. Elle se crut enceinte et le publia. Il y eut à cette occasion de grandes réjouissances. Malheureusement sa grossesse n'étoit qu'un commencement d'hydropisie. Le mari ne s'y trompa point. La compagnie d'une femme infirme lui devenant de jour en jour plus désagréable, il la quitta pour de grandes affaires, disoit-il, qui l'appeloient en Flandre. Elle ne manqua pas de lui faire promettre de revenir au plus tôt, et il n'hésita pas de s'y engager. Tout le temps de son absence, elle l'employoit à lui écrire les lettres les plus passionnées. Elle pressoit son retour avec ardeur, le conjuroit, lui envoyoit tout l'argent qu'il demandoit, et même au-delà de ses désirs. Jamais il n'en étoit tant sorti d'Angleterre. *Marie* en prenoit à toutes mains sur les fonds, sur le commerce, par emprunt, par violence; mais l'indifférent ne revenoit pas. Le chagrin de l'éloignement aigrit

l'esprit de la reine; sa mauvaise humeur se faisoit sentir à tous ceux qui l'approchoient. Son mal augmenta; une fièvre l'emporta après cinq ans d'un règne malheureux. Cette princesse n'avoit aucune des qualités du corps ni de l'esprit qui peuvent inspirer de l'amour et de l'estime. Sa personne étoit désagréable, son intelligence bornée, son cœur cruel, son caractère obstiné et inflexible. Elle montra dans son attachement conjugal tout l'emportement d'une vieille fille.

[ 1558. ] *Elisabeth*, sa sœur, monta sur le trône instruite par l'adversité. Elle avoit été pour *Marie* un objet de jalousie et de crainte, et exposée par là aux dangers que ces deux passions peuvent faire courir. On la tourmenta pour qu'elle professât la religion catholique. Elle fut enfermée dans la tour, et elle étoit en disgrâce ouverte et bannie de la cour quand sa sœur mourut. Dans ces vicissitudes de la fortune, elle contracta l'habitude de dissimuler à propos, de se conduire avec prudence, et elle acquit dans un degré éminent les talens propres au gouvernement. Elle n'eut qu'un chagrin en prenant la couronne, ce fut de la voir réclamée par *Marie Stuart*, qui cependant se contenta de joindre dans son écusson les armes d'Angleterre à celles de France et d'Ecosse. Jamais *Elisabeth* ne lui pardonna cette prétention.

Le meurtre juridique de cette princesse est la tache la plus marquante de la vie d'*Elisabeth*. On l'attribue à la jalousie de la reine d'Angleterre plutôt qu'à

la politique ; jalousie non de puissance, mais de beauté, de grâces et d'esprit. Elle s'efforça de rejeter ce forfait sur ses ministres. Quand ils vinrent lui annoncer l'exécution de la sentence qu'elle avoit fait prononcer, elle leur dit : « Vous avez commis un » grand crime en faisant mourir ma sœur et ma » cousine, quoique ce ne fût pas mon intention, » ainsi que je vous l'avois assez dit; » et pour ce *grand crime* aucun ne perdit sa confiance ni sa faveur. Toute la punition tomba sur le secrétaire du conseil, qui n'avoit cependant fait partir l'ordre que par le commandement exprès des ministres; et cette punition consista en un emprisonnement momentané, et une amende, dont la reine eut soin de le dédommager par des libéralités secrètes.

D'ailleurs le règne d'*Elisabeth* doit être regardé comme un des plus fortunés de l'Angleterre. Elle la trouva agitée surtout par des troubles de religion, les plus dangereux de tous, et vint à bout de les calmer, à la vérité à l'aide de quelque rigueur, mais qui n'est pas comparable aux cruautés, à la barbarie, à l'horreur des supplices commandés par *Henri VIII* et *Marie*. Sous *Elisabeth*, la religion souffrit un troisième bouleversement, et ce fut le dernier. Son père proscrivit le catholicisme, sa sœur le rétablit; *Edouard* avoit publié une liturgie; *Elisabeth* y corrigea, retrancha, ajouta, et fit une religion nationale, telle qu'elle existe encore. Elle établit un ordre permanent dans toutes les parties de l'administration. Ses soins se portèrent avec succès sur la marine

et le commerce. Les encouragemens qu'elle donna à l'une et à l'autre produisirent les célèbres marins *Drake*, *Hawkins*, *Forbisher*, et d'autres hardis navigateurs qui ont illustré son règne.

*Élisabeth* a été heureuse dans toutes ses entreprises. Il faut attribuer autant à la fortune qu'à la sagesse de ses mesures le bonheur qu'elle eut de préserver l'Angleterre de l'invasion de *Philippe II*, et des troupes que la flotte nommée *l'Invincible* devoit vomir sur ses côtes. Elle secourut *Henri IV* et les Flamands contre ce même prince, qui, n'ayant pu l'épouser, vouloit la faire précipiter du trône. En général, toutes les actions de sa vie publique sont d'une reine; mais on doit avouer que dans sa vie privée elle a quelquefois payé le tribut à la foiblesse de son sexe.

Qu'elle ait refusé sa main à des princes et à des rois pour ne point s'assujettir ni partager son autorité, elle a cela de commun avec plusieurs grandes princesses; mais, en déclarant cette résolution, elle se targuoit d'un amour de la virginité auquel personne ne croyoit. On lui remarque pour quelques courtisans des égards qui excédoient la mesure de la faveur ordinaire. Le dernier, qu'elle parut aimer avec le plus de tendresse, qu'elle combla de grâces, et qu'elle laissa mourir sur l'échafaud, fut le comte d'*Essex*. Elle approchoit de la décrépitude, pendant qu'il ne touchoit qu'à la vigueur de l'âge, quand ses qualités brillantes le lui firent distinguer. Les bontés de la reine lui inspirèrent un orgueil qui lui fit

beaucoup d'ennemis. Dans les accès de sa présomption, il ne la ménageoit pas elle-même. Irritée de ce qu'il s'étoit un jour obstiné contre elle jusqu'à vouloir faire prévaloir dans le conseil son opinion d'une manière peu respectueuse, elle lui donna un soufflet : punition plus convenable de la part d'une amante irritée que d'une souveraine offensée.

Ils avoient souvent des brouilleries et des raccommodemens. Dans une de ces alternatives, la reine lui donna une bague, en lui disant que, si jamais il se trouvoit en danger, il eût à la renvoyer, et que ce présent seroit pour lui un gage de sûreté. Ce fatal moment arriva. *Essex*, après avoir manqué à la reine jusqu'à prendre les armes contre elle, fut condamné à perdre la tête. Dans cette extrémité, il remit la bague à la comtesse de *Nottingham* pour être présentée à *Élisabeth*. Il se trompa dans sa confiance. La comtesse, par jalousie ou pour faire du chagrin à la reine, garda la bague. *Élisabeth* l'attendoit avec anxiété. Elle étoit vivement affectée de ce qu'il sembloit que le coupable préférât la mort au plaisir de lui devoir la vie. Elle hésitoit, prenoit la plume pour ratifier la sentence, la laissoit tomber, la reprenoit encore. Les ministres, qui redoutoient le crédit d'*Essex*, profitent d'un instant de dépit, la font signer, et envoient l'ordre, qui est aussitôt exécuté.

Peu de temps après, la comtesse de *Nottingham* tombe malade. Sur son lit de mort, elle envoie dire à la reine que le comte d'*Essex* l'a chargée de lui

remettre une bague, qu'elle lui renvoie. *Élisabeth* court chez la comtesse pour savoir la cause de cette étrange omission. Après l'avoir entendue, elle lui dit : « Dieu peut vous pardonner ; mais moi, ja- » mais », et elle se retire consternée. Depuis ce moment, on ne lui vit plus que les signes d'une douleur profonde ; elle refusoit la nourriture, gardoit un morne silence, qui n'étoit interrompu que par des soupirs et des sanglots. Elle mourut dans cet état de langueur et d'abandon à l'âge de soixante-dix ans. Aucun souverain n'a fait jouir l'Angleterre d'une tranquillité aussi longue et d'une prospérité anssi constante. Elle eut, comme on l'a dit, les foiblesses de son sexe, la jalousie de l'amour, la rivalité de beauté, le désir d'être admirée ; mais on lui reconnoît aussi la vigilance, la pénétration, la vigueur de jugement, l'application au travail, de la fierté, de la magnanimité, et, il faut le dire aussi, un peu de fausseté.

[ 1603. ] Elle recommanda en mourant le fils de l'infortunée *Marie Stuart*, roi d'Écosse, auquel réellement la couronne d'Angleterre appartenoit comme petit-fils de *Henri VII*. Deux choses sont principalement à remarquer sous le règne de ce prince, parce qu'elles ont influé sur le règne suivant. Jusqu'alors la police du parlement avoit appartenu au chancelier par rapport aux élections ; c'est-à-dire que c'étoit lui qui décidoit les contestations à ce sujet ; de manière que, s'il s'élevoit quelque difficulté à l'égard d'un membre élu pour

la chambre des communes, elle se portoit devant le chancelier, qui admettoit le député ou l'excluoit. Or, si quelque ville ou bourg venoit à nommer un homme qui déplût à la cour, il étoit aisé de trouver dans sa nomination quelque défaut qu'on dénonçoit au chancelier. Comme il étoit l'homme du roi, il ne manquoit jamais de raisons pour exclure le membre suspect, et pour en admettre ou pour en appeler un autre d'une complaisance moins équivoque. Par là le monarque devenoit maître des opinions. Cette puissance du chancelier lui fut disputée. Le parlement prétendit avoir droit de juger ces causes. Il l'emporta, moyennant quelques légers sacrifices à la prérogative royale.

Il s'étoit glissé dans l'église anglicane une secte sévère, d'un zèle ardent, comme les premiers momens de ferveur ont coutume d'en produire. Ses disciples s'appeloient *puritains*, parce qu'ils se prétendoient plus purs que les autres dans leurs mœurs et leur doctrine. Ils ne vouloient point d'hiérarchie dans l'église; ils vouloient une égalité parfaite entre les ministres du culte, et point d'évêques. *Jacques*, au contraire, regardoit la gradation et la subordination des pouvoirs dans l'église comme très-utile à l'autorité royale. Il la soutint contre les puritains; mais ceux-ci, sans obtenir une victoire complète, acquirent de l'ascendant, et se multiplièrent assez pour devenir très-dangereux.

Sous *Jacques I* arriva la fameuse conspiration des poudres. Des catholiques fanatiques, irrités de

ne pas trouver dans le fils de *Marie Stuart* la protection qu'ils en espéroient pour la religion, conçurent l'affreux projet de se défaire d'un seul coup du roi, du parlement, et de tout ce qu'il y avoit de grands dans le royaume. En même temps que cet odieux dessein s'exécuteroit, ils devoient assassiner le prince de *Galles*, et ne conserver qu'une jeune princesse, sa sœur, qu'ils auroient élevée dans les principe de la religion catholique. L'exécution étoit fixée pour le jour d'une séance solennelle du parlement, à laquelle devoient se trouver le roi, la reine et les pairs du royaume.

Un des complices, fâché de voir un de ses amis, que sa dignité appeloit à l'assemblée, dans le cas d'être enveloppé dans la catastrophe générale, lui écrit de s'abstenir de s'y rendre : « Dieu et les » hommes, lui disoit-il dans son style enthousiaste, » sont d'accord pour punir la méchanceté de ces » temps malheureux. Profitez de mon avis. Il n'y » a aucune apparence de troubles. Cependant je » vous assure que le parlement recevra un terrible » coup, et ne verra pas d'où ce coup sera parti. » Ce billet, porté au roi et soumis à l'examen du conseil, causa un grand embarras : « Point de troubles... » Cependant un terrible coup... sans qu'on voie d'où » il partira ! » Les conseillers se perdoient en conjectures. Le roi fut le premier qui imagina que ce coup terrible, invisible dans son principe, fulminant pour ainsi dire, ne pouvoit être que l'effet d'une mine. On chercha sous la salle, et on trouva tout si

bien préparé, qu'il étoit impossible, sans l'avis, que le projet n'eût son entier effet. On prit quelques-uns des exécuteurs, très-peu des auteurs, qui eurent le temps de se sauver.

Ce complot étoit d'autant plus odieux, que *Jacques*, ferme à la vérité pour le soutien de la religion anglicane, n'étoit point cruel pour les non-conformistes. Il étoit livré à ses favoris; mais cette foiblesse n'influoit pas sur les affaires d'état. En condamnant ce penchant, on ne l'a noté d'aucune imputation flétrissante. Il étoit très-instruit et aimoit à le paroître. Ainsi sa science étoit mêlée de quelque pédantisme. On a fait de lui ce portrait en contraste : sa libéralité dégénéroit en profusion, son caractère pacifique en pusillanimité, sa prudence en fourberie; *Jacques I* a réuni les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande en un seul, sous le nom de *Grande-Bretagne*.

[1625.] Quiconque veut connoître la marche des révolutions, les degrés par lesquels elles arrivent aux dernières catastrophes, s'en instruira dans la vie de *Charles I*. Il avoit vingt-cinq ans quand le sceptre lui échut. Jusqu'alors il s'étoit laissé conduire par le duc de *Buckingham*. Lorsqu'il s'assit au timon de l'état, il laissa flotter entre les mains de ce favori les rênes du gouvernement, qu'il auroit bien mieux maniées lui-même. Les subsides dont il eut besoin commencèrent la querelle entre lui et la nation. Il y eut dès-lors dans le parlement une résolution de profiter de ce besoin, et de lui faire

acheter les subsides par des concessions préjudiciables à l'autorité royale. Le monarque, de son côté, se roidit contre ce système et se mit en tête de tout obtenir sans rien accorder. Ainsi s'établit une lutte dans laquelle néanmoins chacun, selon les circonstances, se relâcha de temps en temps. Le parlement donna, sans qu'on le satisfît sur toutes ses prétentions, et le roi se tint content, quoiqu'il ne reçût pas tout l'argent qu'il désiroit. Il se lassa de paroître en suppliant devant ses sujets, et cassa ce parlement si opposé à ses intérêts. Il n'auroit pas été obligé d'en venir à cette extrémité, si, comme autrefois, le chancelier eût pu, sous des prétextes, exclure au moment de sa formation les membres dangereux. Ainsi la perte de ce privilége, due à la foiblesse du père, fut peut-être la première cause de tous les malheurs du fils.

Pour suppléer aux impôts que *Charles* ne pouvoit plus exiger, puisqu'il n'y avoit pas de parlement, le ministère imagina de demander aux riches un prêt général. Mais cet emprunt se trouva par sa nature même exposé à des discussions sur le plus ou le moins, encore plus que ne l'auroit été un impôt. Les non-prêtans, ou les prêtans insuffisans, étoient contraints par des amendes, des saisies, et même la prison. Ce moyen d'emprunt n'empêcha pas qu'il ne fallût recourir à un parlement. Le roi en convoqua un second. Celui-ci voulut prendre connoissance des vexations employées pour l'emprunt. *Charles* le congédia aussi; mais il se trouva forcé

d'en assembler un troisième à l'occasion de la guerre qu'il déclara à la France.

Rien ne pouvoit être plus mal imaginé que cette entreprise qui alloit exiger de nouveaux impôts. On croit qu'elle eut pour principe la vanité de *Buckingham*, blessé de ce que *Richelieu*, mécontent des airs avantageux qu'il se donna à la cour de France dans une ambassade, l'avoit fait sortir du royaume et lui en interdisoit l'entrée. Le favori persuada au prince que cette guerre seroit un excellent moyen de remplir ses coffres, parce que la nation anglaise, toujours envenimée contre son ancienne rivale, s'empresseroit de fournir au roi de quoi l'humilier. *Buckingham* ne vit pas les suites funestes de son erreur; il fut assassiné. Ce parlement qui devoit être si favorable à la levée des deniers, le roi fut obligé de le proroger, c'est-à-dire de suspendre ses séances, parce qu'elles prenoient un air de faction, et enfin de le dissoudre, avec la résolution de n'en plus convoquer. A la place de *Buckingham* il prit pour ministres *Wentworth*, comte de Strafford, et *Laud*, évêque de Londres.

Les puritains, que *Jacques*, pour seconde faute, n'avoit pas assez réprimés, avoient fait de grands progrès. C'étoit la plus dangereuse des sectes pour la monarchie, parce que, dans tous les endroits où elle établissoit l'anarchie religieuse, elle ne manquoit pas d'y introduire des principes de résistance à la puissance civile, sous le titre de *liberté*. Sans doute, sans en avoir le dessein, *Laud* donna à ces principes,

qui fermentoient, occasion d'éclater : il s'avisa d'introduire dans le rit anglais des cérémonies qui ressembloient à celles des catholiques. Les puritains s'alarmèrent. Ils répandirent le bruit que le but de l'évêque étoit de réunir l'église anglicane à l'église romaine, et que le saint-siége alloit rétablir son ancienne autorité dans le royaume.

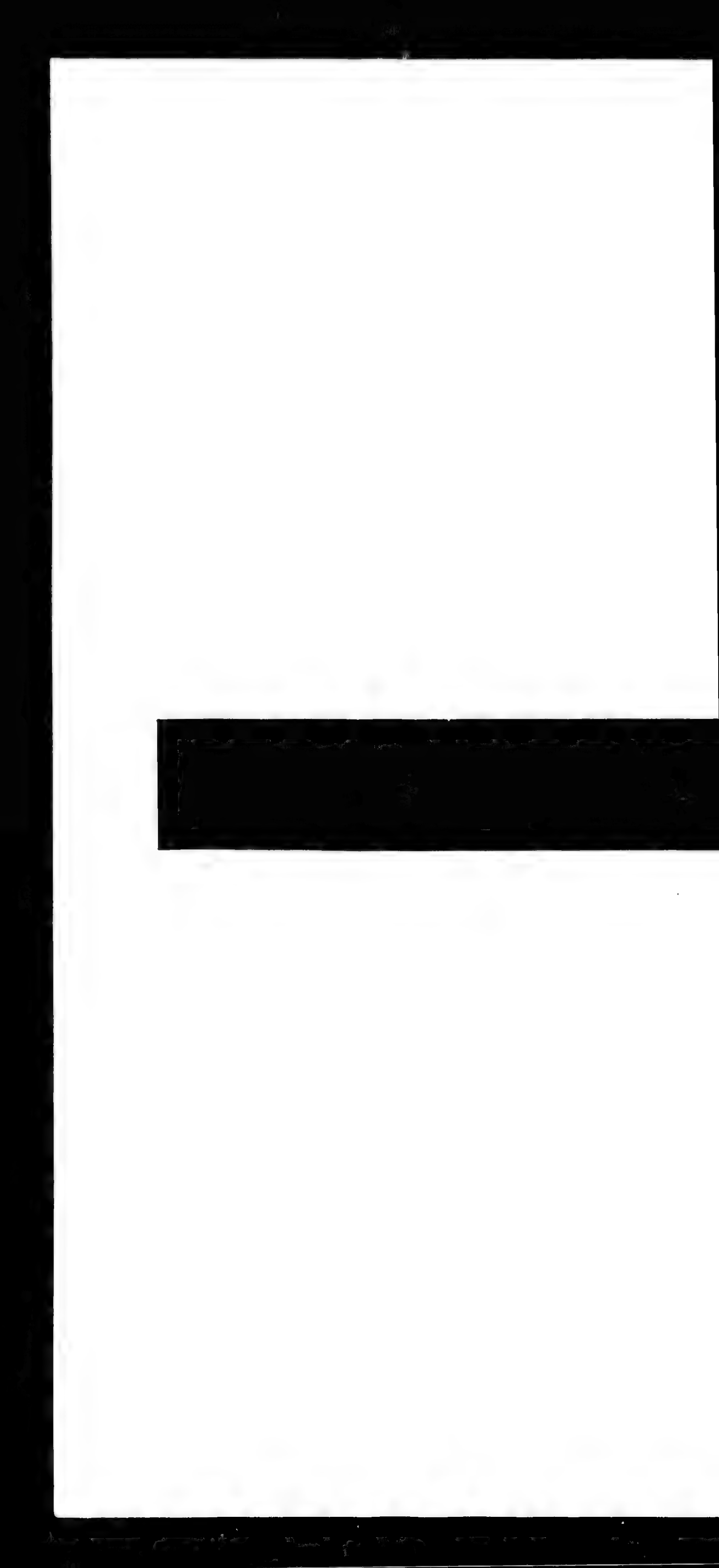
L'impression de leurs discours fut si forte, que beaucoup d'Anglais, dans la crainte de ce changement, qui faisoit prévoir quelque secousses violentes, se retirèrent en Amérique. L'émigration fut considérable, le mécontentement presque général. Le roi perdit presque totalement l'amour du peuple, que ses entreprises fiscales avoient déjà affoibli. En Ecosse, où les innovations de *Laud* avoient été proposées, les murmures dégénérèrent en révolte ouverte. Le roi se trouva contraint de payer des troupes, et, pour les payer, de convoquer, malgré ses résolutions, un quatrième parlement.

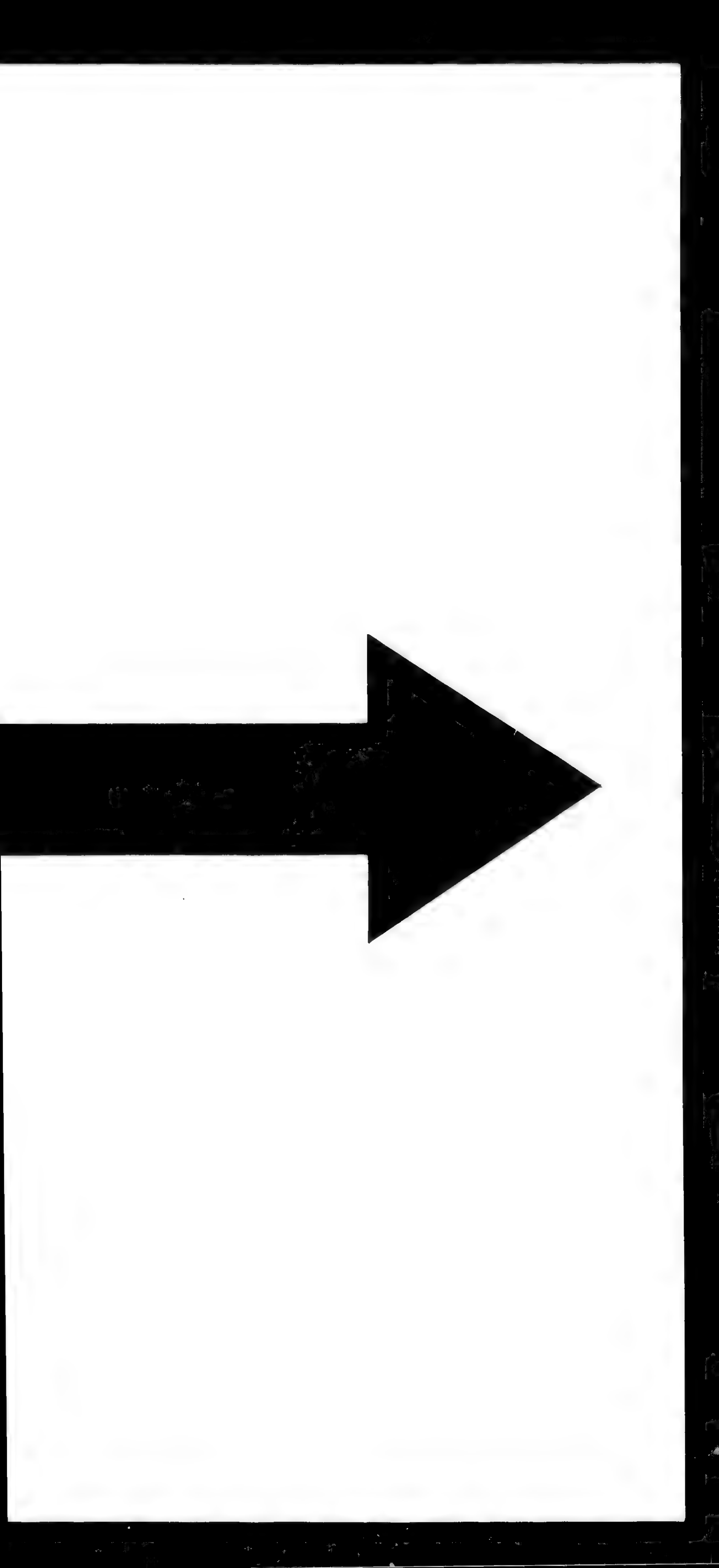
Dans celui-ci entrèrent beaucoup de puritains, ou du moins beaucoup de membres qui professoient plus ou moins leurs principes. L'opinion la plus répandue dans la chambre des communes étoit que les droits régaliens n'étoient au fond que des usurpations qu'il falloit restreindre ou détruire. On présenta au roi une longue requête, partagée en trois chapitres : *Priviléges du parlement, propriété des sujets, et religion*. *Charles*, effrayé de ce cerbère à trois têtes qu'il alloit avoir à combattre, cassa ce parlement ; mais les malheurs de la guerre d'Ecosse, le besoin d'argent, le

vœu de la nation, le forcèrent d'en convoquer un cinquième, qu'on a appelé *le long parlement*. Il commença en 1641.

Dès l'entrée, le roi parla d'argent. Les communes, qui n'avoient pas perdu de vue le plan de réformation de leurs prédécesseurs, répondirent par un acte d'accusation contre le [illegible] le *Strafford*. Les griefs, au nombre de vingt [illegible] enoient à un seul ; savoir : qu'il s'étoit e[illegible] des entreprises illégales d'augmenter l'autorité r[illegible] au préjudice du peuple. *Strafford* se défendit avec vigueur et noblesse. Il prouva que les plus grands abus d'autorité s'étoient commis avant son ministère. C'étoit un homme sage et d'une probité reconnue ; mais il commit la faute inexcusable en politique de croire que dans un temps de troubles il pourroit rester neutre entre les deux partis, et que, sans abandonner la cause du roi, il viendroit à bout d'amener les communes à la modération. Les esprits étoient trop échauffés. Il faut du sang aux factions : on le condamna à la mort.

Le roi fit ce qu'il put pour le sauver. Il refusa de signer la sentence, descendit lui-même aux prières, envoya la reine et le prince de *Galles*, son fils, supplier qu'il lui fût permis de ne point ordonner l'exécution. On lui fit voir le peuple en fureur, demandant à grands cris la mort du condamné, et menaçant des derniers excès le monarque et sa famille. *Strafford* pria son maître de ne pas s'exposer pour lui. *Charles* prit en gémissant la plume fatale. Ainsi se consomma l'injustice dont les remords tour-





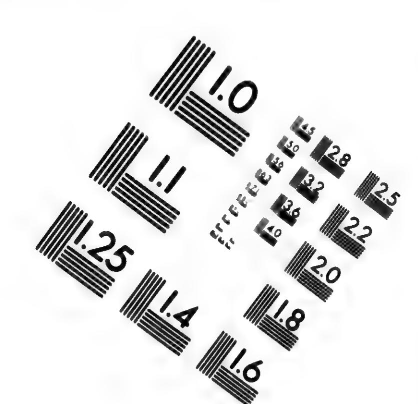
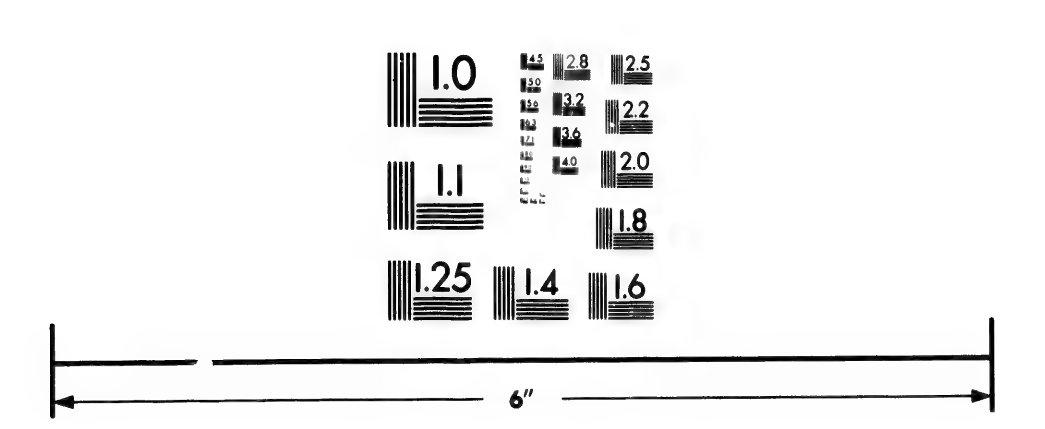
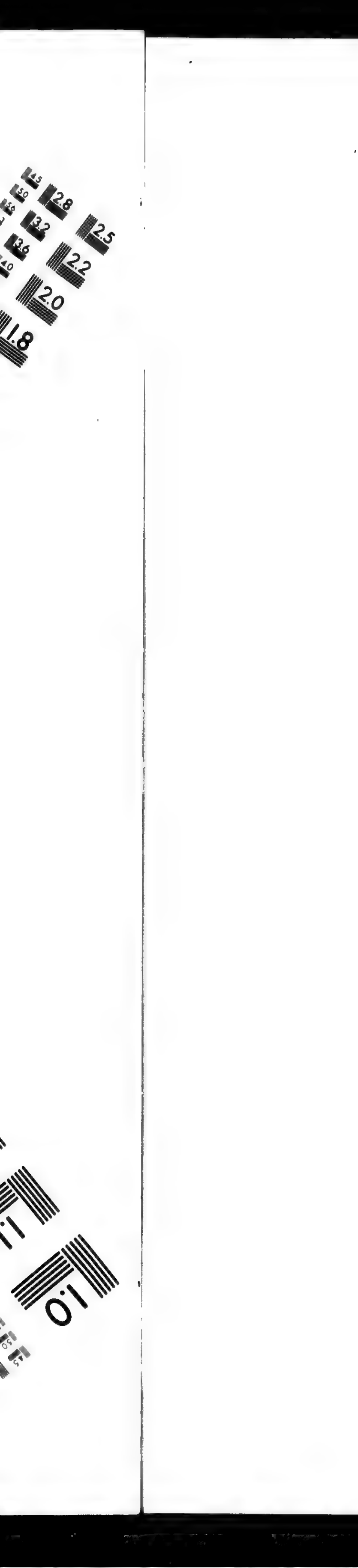


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

mentèrent ce prince jusque sur l'échafaud. On accusa ensuite *Laud*, qui se sauva. Tous les ministres, tous ceux qui étoient attachés à la personne du roi ou furent mis en cause, ou s'enfuirent, et se dispersèrent. *Charles* resta sans conseil, exposé seul aux entreprises journalières des communes, qui, sous prétexte de supprimer les abus, bouleversèrent le gouvernement.

Pendant qu'il demeuroit triste spectateur des atteintes portées à sa puissance, un nouveau malheur vint augmenter ses peines. Les catholiques d'Irlande se persuadèrent que, dans ces commotions, le moment étoit venu de secouer le joug de l'Angleterre. A jour dit, ils prirent les armes de tous côtés et se jetèrent en furieux sur les Anglais. Ceux-ci, au lieu de se réunir pour se défendre, ou s'enfuirent, ou se renfermèrent dans leurs maisons, et tombèrent séparément sous le fer des Irlandais, qui n'épargnèrent ni rang ni sexe. *Charles* demanda au parlenent des subsides pour lever des troupes. On les accorda, mais si modiques, qu'il ne put s'opposer à la rébellion; et, après lui avoir refusé les moyens de la réprimer, on lui fit un crime de sa continuation. Ainsi le malheureux prince se trouvoit entre les Irlandais, fanatiques de liberté, les Ecossais, entraînés par un sombre zèle de religion, et les Anglais, moins vifs en apparence, moins outrés dans leurs prétentions, mais plus méthodiques et plus dangereux.

L'esprit républicain se montroit sans déguisement

dans la chambre des communes. Au lieu de réformer les abus, elle méditoit de détruire la monarchie. Les chefs de l'opposition au parti royaliste, qui subsistoit dans la chambre des pairs, commencèrent leur entreprise en attaquant l'épiscopat, qu'ils regardoient comme un des forts boulevards de la puissance royale. On lâcha dans le public, contre le haut clergé, une espèce de manifeste, qui contenoit des vérités dures et des faussetés, de malignes insinuations et des injures grossières. On décora cet écrit du titre d'*appel au peuple*. Les communes flattèrent le peuple en faisant entendre que toute l'autorité émanoit de lui. Une foule d'écrits semblables sortirent des presses, et les chaires occupées par le clergé inférieur, dont on avoit aiguisé la jalousie, retentirent des mêmes principes.

Il étoit peut-être possible d'arrêter le torrent qui grossissoit, si *Charles* y eût opposé une fermeté soutenue. Il fit ce qu'on pourroit appeler une demi-tentative. Cinq membres de la chambre des communes luiavoient été représentés comme les plus dangereux; *Charles* entre dans la chambre, laissant deux cents hommes armés à la porte. Comme il ne connoissoit point ces particuliers, il ordonne à l'orateur de les montrer. Celui-ci se jette à genoux et répond qu'il n'a des yeux pour voir, une langue pour parler que quand la chambre le lui ordonne. Elle ne dit mot. Le roi, au lieu de faire entrer son escorte, se retire, et va du même pas dans la cité demander familièrement à dîner à un des magistrats du peuple. Cette

démarche populaire ne lui réussit pas. Les murmures augmentèrent. Il ne se crut plus en sûreté à Londres, quitta sa capitale, et la guerre civile commença.

*Charles* abhorroit le sang. Il ne craignoit pas de répandre le sien : sa conduite à la tête de ses troupes atteste son courage; mais il étoit avare de celui de ses sujets. A la moindre ouverture de conciliation, il suspendoit volontiers les hostilités. Le parlement ne manquoit pas de profiter de ces dispositions pacifiques quand il essuyoit quelque échec; mais, aussitôt que la fortune lui redevenoit favorable, il reprenoit toute sa fierté, et il falloit de nouveau tenter le sort des armes.

L'armée du roi étoit composée de nouvelles levées mal disciplinées; soldats et capitaines presque tous chancelans dans leur fidélité. Voici au contraire le portrait que l'on fait de l'armée du parlement. Le fanatisme religieux y dominoit. Les officiers remplissoient les fonctions de ministres de la religion. Dans l'intervalle des exercices militaires, ils faisoient des prières, des sermons, des exhortations aux soldats. Des extases subites suppléoient à l'étude. C'étoit, disoient-ils, l'opération de l'esprit qui descendoit en eux. Les simples soldats, saisis d'un pareil enthousiasme, passoient leurs heures de loisir dans la prière dans la lecture de livres pieux adaptés à leur disposition, et de l'Écriture sainte, qu'ils interprétoient à leur manière. Quand ils marchoient au combat, le chant des hymnes et des cantiques se mêloit au bruit du tambour et au son des instru-

mens guerriers. A la tête de ces troupes étoient *Fairfax* et *Olivier Cromwell*: *Fairfax*, peu fait pour l'intrigue; *Cromwell*, dont le caractère n'est plus un problème, ne passoit alors que pour un enthousiaste fanatique.

Il étoit d'une bonne famille, mais peu fortunée. Sa jeunesse fut licencieuse. Il dissipa la plus grande partie de son petit patrimoine. En se mariant, il se réforma et se déclara *puritain*. Sa maison devint le rendez-vous des ecclésiastiques les plus rigides. Les dépenses qu'il fit pour les recevoir journellement dérangèrent ses affaires. Il prit une ferme, et embrassa l'état de laboureur. Mais ses longues prières et méditations, celles qu'il faisoit faire à toute sa famille, même aux garçons de charrue, lui enlevoient le temps nécessaire à la culture des terres; il l'abandonna. Les plus zélés puritains cherchoient alors un asile en Amérique. *Cromwell* résolut d'y passer. Près de partir, il fut arrêté par les défenses qui suspendoient l'émigration. Par un heureux hasard, ses intrigues lui procurèrent un siége au long parlement.

Sa fortune étoit dans le plus grand désordre. Il paroissoit n'avoir aucun talent qui dût le rendre célèbre. Sa personne étoit désagréable. Malpropre dans ses habits, il avoit la voix discordante, l'élocution triviale, prolixe, obscure et embarrassée. Sa ferveur le fit souvent lever dans la chambre pour parler; on ne l'écouta point. Il tourna donc ses vues du côté du militaire. Dans quelques commissions dont

il fut chargé, il s'étoit déjà fait de la réputation à l'armée. Il passoit pour brave et propre au commandement. Ce qui lui avoit nui dans le parlement, savoir, son air dur et repoussant, sa négligence sur sa personne, ses discours longs et tortueux, mais pleins de phrases véhémentes, fut ce qui lui servit auprès des soldats. Il mit toute sa confiance dans leur suffrage, rechercha le commandement et l'obtint. Mais il se tint confondu dans la foule des membres du parlement, sans distinction ni présidence, content de ne rien ignorer de ce qui s'y passoit, et de se mettre en état d'en diriger les opérations par son influence indirecte. Ainsi on peut dire que tout ce qui arriva ensuite, soit dans l'armée, soit dans le parlement, fut l'ouvrage de *Cromwell*.

Les levées du roi, nouvelles et peu aguerries, ne tinrent pas contre les soldats enthousiastes du parlement. Son armée, après des échecs multipliés, fut mise en déroute totale. *Charles* se sauva dans Oxford. Les hostilités commencées en Écosse avant celles de l'Angleterre y continuoient toujours. Les deux parlemens, d'accord comme les armées, poursuivoient à outrance le malheureux monarque. Les Anglais étoient les plus proches et les plus redoutés de ce prince. L'horreur d'être exposé, s'il étoit fait prisonnier, aux outrages d'une soldatesque frénétique qui haïssoit sa personne et abhorroit la monarchie, lui fit prendre le parti de se rendre à l'armée écossaise, dont il espéroit un meilleur traitement.

Résolution imprudente ! comme si on pouvoit

compter sur la compassion dans des temps de faction ! Les Écossais avoient été appelés en Angleterre par le parlement; mais ils n'étoient pas payés. On leur offre l'arriéré de leur solde et au-delà. Ils se laissent gagner, et livrent le monarque qui s'étoit confié à eux. Il fut renfermé dans le château de *Holmby*, et traité avec assez de dureté. Le parlement crut la guerre finie par sa captivité, et songea à licencier l'armée. Les officiers, tirés la plupart de la lie du peuple, n'ayant pas d'autre perspective, s'ils abandonnent leur grade, que de retourner chacun chez eux languir dans l'obscurité où ils étoient nés, demandent pour eux et leurs soldats des retraites et des récompenses. Le parlement trouve leurs pétitions exorbitantes, et les menace. L'armée oppose puissance à puissance, et se fait un parlement. Les principaux officiers formoient un conseil, qui représentoit la chambre haute. Les soldats choisirent deux hommes par compagnie, sous la dénomination d'*agens*, qui composoient la chambres des communes. *Cromwell*, qui avoit imaginé ce parlement, trouva aisément moyen d'être un de ses membres, et de faire passer dans l'esprit des mécontens les idées séditieuses qu'il nourrissoit.

Les deux parlemens ne tardèrent pas à se choquer. Le civil accuse le militaire de révolte. Celui-ci prétend que l'autre ne retient le roi prisonnier que pour dominer sous son nom et tyranniser la nation. Mais *Cromwell* ne s'en tient pas aux paroles. Persuadé que celui-là deviendra véritablement le maître, qui

disposera de la personne du roi, il insinue à l'armée la résolution de s'en emparer. *Joyce*, autrefois tailleur, devenu officier-général, part à la tête de cinq cents hommes de cavalerie, arrive à Holmby, se présente au roi le pistolet à la main, et lui dit de le suivre. « Où? demanda *Charles*. — A l'armée, » répondit *Joyce*. — Par quel ordre? réplique le » prince. » *Joyce* lui montre ses soldats. « Votre » ordre, dit le roi, est écrit en caractères très-li- » sibles. » Il se laisse emmener.

Le parlement, instruit de cet événement, accorde à l'armée ce qu'elle demande. Mais plus il marque de timidité, plus elle devient exigeante. Elle prétend avoir droit de fixer seule la nouvelle forme du gouvernement. Pour préliminaire de l'exercice de son pouvoir, elle exige la démission de onze membres des communes qui lui étoient suspects; et afin de ne pas éprouver de refus, l'armée marche à Londres, sous le commandement de *Fairfax*, qu'elle déclare généralisime. *Cromwell* se tient modestement dans un rang inférieur; mais réellement à la tête des délibérations. Il s'ouvre des conférences entre des députés du parlement d'un côté, et les *agens* de l'armée de l'autre. Pendant les pourparlers, *Fairfax* s'empare de la tour. On fait transporter le roi au château d'Hampton-Court, où il étoit gardé si négligemment, qu'on croit que *Cromwell* désiroit qu'il se sauvât.

Il le tenta en effet; mais les mesures étoient si mal prises, qu'il fut contraint de s'arrêter dans l'île

de Wight. Il ne s'y trouva pas plus en liberté que dans Hampton-Court, par l'infidélité du gouverneur, qu'il avoit autrefois obligé. Néanmoins il eut quelque lueur d'espérance. Le parlement, près d'être opprimé par l'armée, aime mieux plier sous une autorité légitime, et fait porter au roi des propositions d'accommodement. Le traité avançoit. *Cromwel*, qui auroit volontiers donné les mains à l'évasion du roi, redoute un accommodement qui pouvoit replacer le souverain sur le trône et lui rendre une autorité dont il seroit peut-être la première victime. Il tire le roi de l'île de Wight, et le met sous la garde de quatre mille *puritains*, l'élite de son armée, gens féroces, dévoués à leur chef, incapables de réflexions et de remords en exécutant ce qu'il commandoit.

En même temps il envoie le colonel *Pride*, autrefois charretier, investir la chambre des communes, fait enfermer dans une espèce de cachot nommé l'*Enfer* quarante-un membres, en exclut cent cinquante-neuf, et n'en conserve que soixante, connus pour *presbytériens* furieux. Ces hommes de sang, sous la main de *Cromwell*, deviennent les instrumens de son audacieuse ambition. Ils dressent une plainte contre le roi, et nomment une commission pour lui faire son procès. Elle étoit composée de cent trente-trois personnes, tirées du corps des officiers de l'armée, la plupart de la basse populace; mais il n'y en eut que soixante-dix qui suivirent la

procédure. Un jurisconsulte, nomé *Bradshaw*, accepta la présidence de ce tribunal.

*Charles* s'attendoit bien à ne pas vivre long-temps, à être assassiné ou empoisonné, mais jamais à subir une sentence revêtue des formes juridiques, et à tomber sous la hache du bourreau. Amené devant ce tribunal, il refusa de le reconnoître. Sa conduite dans ce dernier période de sa vie fut ferme et noble. Quand, menacé d'être condamné, s'il ne répondoit, il consentit de parler; il le fit avec force, présence d'esprit et tranquillité. Il réfuta victorieusement tous les griefs de l'acte d'accusation, qu'on avoit d'autant plus multipliés, que chaque grief en particulier étoit moins grave. Mais la sentence étoit portée dans l'esprit des juges avant de l'entendre. Pour lui, il l'écouta avec le plus grand sang-froid. Pendant trois jours de délai qu'on lui accorda, il ne donna pas le moindre signe de foiblesse.

Il reçut avec sensibilité et reconnoissance les témoignages d'attachement des lords auxquels on permit de l'approcher. Quatre d'entre eux, *Richmond*, *Hertford*, *Southampthon* et *Lindesey*, se présentèrent au tribunal. « Nous sommes, dirent-ils, » conseillers du roi; c'est par nos avis qu'il a été » entraîné dans les fautes qu'on lui reproche : nous » demandons à mourir à sa place. » Ce généreux effort les couvrit de gloire; mais ils ne furent pas écoutés. *Charles* marcha à la mort d'un pas intrépide. Son visage ne perdit rien de sa sérénité ordi-

naire. Arrivé sur l'échafaud, il justifia en peu de mots sa conduite, et reconnut qu'il méritoit la mort pour avoir laissé exécuter la sentence injuste prononcée contre *Strafford*. Il mit courageusement sa tête sur le billot. Au signal qu'il donna, elle fut d'un seul coup séparée du corps. Les spectateurs témoins de ce tragique événement ne se bornèrent pas à une morne stupeur. Les sanglots n'étoient pas interdits : ils éclatèrent et retentirent de la capitale dans tout le royaume.

Comme homme privé, *Charles I* mérite des éloges. Il avoit toutes les vertus morales ; étoit bon mari, bon père, bon ami. Comme roi, on ne lui reprochera ni injustices ni cruautés ; mais on fera observer qu'il fut irrésolu, timide, incapable de prendre un parti décisif ; enfin foible et temporiseur, défauts les plus dangereux de tous dans les circonstances critiques où il se trouva. *Charles*, entouré de toute sa puissance, n'ose arrêter dans le parlement cinq membres rebelles. *Cromwell* se trouve investi par deux cents *niveleurs*, secte fanatique, qui ne reconnoissoient, disoient-ils, d'autre général que *Jésus-Christ*. Il leur ordonne de se séparer ; ils résistent. Il fond sur eux, en abat deux à ses pieds, fait pendre sur-le-champ les plus mutins, et envoie les autres en prison. Aussi *Cromwell* monte sur le trône, et *Charles* périt sur l'échafaud.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

# TABLE

## DES TITRES DU TOME ONZIÈME.



FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE MOREAU, RUE COQUILLIÈRE, N° 27.

IÈME.

Page

62

187

204

253

ME.

, N° 27.

